



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



AP  
24  
A6





ANNALES  
POLITIQUES, CIVILES,  
ET  
LITTÉRAIRES

DU  
DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,  
PAR M. LINGUET.

---

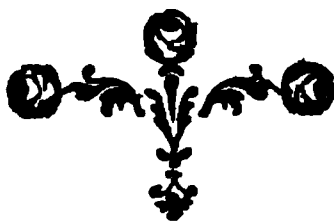
---

*Uno avulso, non deficit alter.*

---

---

TOME NEUVIÈME.



A LONDRES.

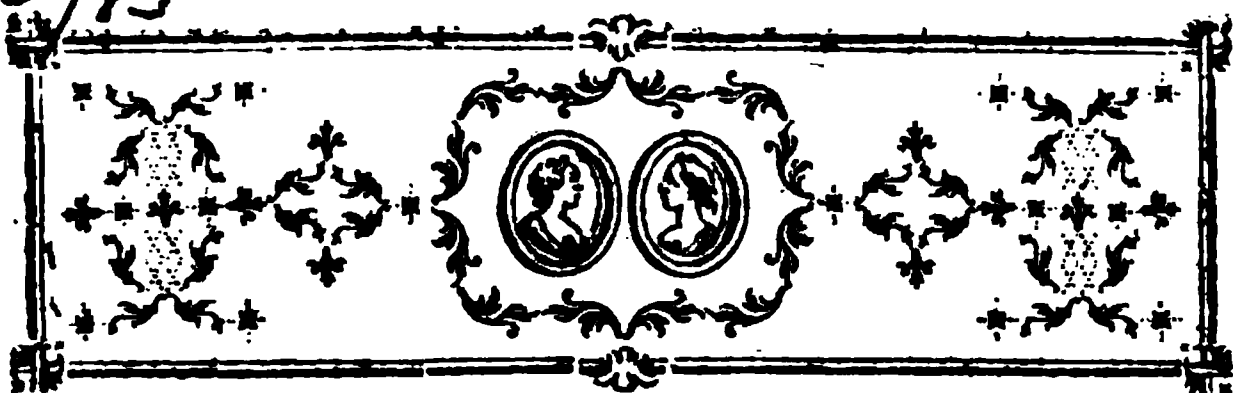
---

---

MDCC. LXXX.

100

Pom. Lang.  
Guariento  
15-20-37  
33983



ANNALÉS  
POLITIQUES, CIVILES,  
ET  
LITTÉRAIRES  
DU  
DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

---

PRUSSE.

---

LE premier devoir d'un Historien c'est de chercher la vérité : le second c'est de la dire ; & quand après l'avoir cherchée sincèrement il lui arrive ou de se méprendre, ou de ne pouvoir la démêler , ce qui lui reste à faire pour réparer son erreur , ou pour justifier son incertitude , c'est de remettre sous les yeux du Public les pièces qui la causent : ce dernier cas est celui où je me trouve.

La révolution récente arrivée à *Berlin* dans la Magistrature , l'exemple imposant de justice que

le Roi de *Prusse* a donné, ont fait la plus vive sensation dans l'*Europe* : j'en ai consigné avec empressement le récit dans ces *Annales* : depuis j'ai reçu la Lettre que l'on va lire ; & j'ai cru ne pouvoir, sans une espèce de prévarication, la supprimer.

---

## A L'AUTEUR DES ANNALES.

*Berlin*, ce 20 Mai 1780.

MONSIEUR,

» DANS le Numéro 55 de vos *Annales*, à l'occasion du changement que l'on vient d'éprouver ici, vous dites que » quand vous avez osé, pour » la première fois, il y a quinze ans, préférer » pour le bonheur du peuple, . . . le Gouverne- » ment flétri par notre indiscretion du nom odieux » de *despotisme*, les hommes intéressés au maintien des abus ont traité de blasphême cette opinion qui en étoit le remède «.

» Je ne veux pas examiner cette question à présent : vous pouvez avoir raison ; mais ce qui s'est passé à *Berlin*, bien loin de confirmer votre opinion pourroit plutôt contribuer à la détruire : je vois que vous avez été mal informé, sans quoi vous n'auriez pas rapporté ce fait comme propre à accélérer la révolution que vous désirez avec tant d'ardeur.

» L'amour de la vérité & de la justice que vous annoncez dans tous vos ouvrages, & votre zèle pour les innocens opprimés, me font croire que quand vous serez mieux instruit, vous ne refu-

ferez pas votre plume à des malheureux dont l'innocence est bien connue du Public de *Berlin* ; mais que le Public étranger ne peut connoître que par des *Gazettes* , ou par des *Journaux* , dont quelques-uns comme les vôtres sont faits , pour passer à la postérité , & pour l'instruire.

» Avant que d'entrer en matière , permettez-moi , Monsieur , de vous faire observer que dans ce pays les Sentences des Jurisdictions particulières appelées *Régences* , ressortissent à *Berlin* à une *Chambre de Justice* composée de trois *Sénats* , dont un Ministre d'Etat est le chef. Le premier Sénat , qui proprement est le dernier , est présidé par un Conseiller , le second par un Président , le troisième , & c'est le principal , par le Ministre même. Au-dessus de cette Chambre est le *Tribunal supérieur* présidé par le *Chancelier* ; ce Tribunal & son Chef ne peuvent prendre aucune connoissance de ce qui se traite à la *Chambre de Justice* , à moins que l'affaire n'ait été achevée de juger , ou qu'il n'y ait appel.

» Or l'affaire en question n'a été portée que devant le second & troisième Sénat , & point devant le *Tribunal supérieur*. Vous avez donc été induit en erreur par ceux qui vous ont fait croire que *sur l'appel de la Sentence de Custrin il y a eu arrêt du Tribunal supérieur de Berlin qui la confirme* , tandis qu'elle n'a pas été portée devant ce Tribunal , & que le *Chancelier* qui y préside n'en a par conséquent pas eu connoissance.

» Venons au fait. Un Meûnier dans le voisinage de *Custrin* , homme paresseux , ne pouvant

par cette raison gagner de quoi vivre , & payer sa redevance à son maître, vient se plaindre à la *Régence* que son maître a détourné l'eau de son moulin , ce qui le met hors d'état de travailler ; que cependant il exige de lui une redevance comme par le passé.

» La Régence prend connoissance de l'affaire , fait examiner sur les lieux par des Experts : on trouve que *non-seulement ce moulin a plus d'eau qu'il n'en faut suivant les Ordonnances ; mais que des moulins qui sont au-dessous en ont aussi la quantité suffisante* ; sur quoi Sentence de cette Régence qui condamne le Meûnier. Celui-ci porte plainte au Roi , qui suivant sa Justice renvoie l'affaire à la Chambre de *Berlin* , au second Sénat ; d'où elle est portée au troisième.

» Ces deux Sénats sont , comme il est dit ci-dessus , présidés , le second par un Président , le troisième par le Ministre même ; tous deux confirment la Sentence de la Régence de *Custrin*.

» Nouvelles plaintes du Meûnier ; le Roi qui ne peut s'imaginer qu'un pareil homme veuille le surprendre , mais plutôt que les Corps de Judicature se soutiennent réciproquement , fait venir trois des Conseillers qui ont porté la Sentence , & le Chancelier , peut-être pour lui faire examiner cette affaire en sa présence , ( c'est ce que j'ignore , mais dois croire : ) S. M. fait aux Conseillers les questions qu'on trouve dans le fameux *protocole* ; un voulut répondre que le Meûnier n'étoit pas dans le cas , qu'il prioit Sa Majesté

d'examiner toute l'affaire qu'il avoit apportée pour la mettre sous ses yeux.

» Le Roi sans lui donner le temps d'achever, (il étoit trop en colère pour écouter,) répondit :  
 » qu'ils étoient tous des coquins qui se donnoient  
 » la main, qu'ils mériteroient qu'il les fit pendre ; &  
 & sans autre examen les envoya à la prison où l'on met les malfaiteurs. Voilà donc trois Conseillers punis avant que d'avoir été condamnés.

» Ensuite Sa Majesté s'étant mis à dicter, & ayant nommé le *Tribunal supérieur* au lieu de la *Chambre de Justice*, le *Chancelier* crut de son devoir de lui représenter que cette affaire n'avoit pas été portée à son Tribunal; le Roi qui n'écoutoit plus rien, lui dit : » Taisez-vous, Monsieur, retirez-vous, votre place est donnée ». Ainsi ce Ministre a été renvoyé sans avoir été absolument mêlé dans cette affaire, & seulement par un mouvement d'humeur.

» Aussi bien loin que cet acte ait reçu des applaudissemens, il a répandu au contraire une consternation générale; & tant la Cour que la ville ont témoigné la part qu'elles prenoient à la disgrâce d'un Ministre aussi respecté que respectable. Ce qui a le plus surpris, c'est que le Ministre & le Président qui ont eu cette affaire à reviser, sont restés à leur place, sur-tout le Président du second Sénat qui a dicté lui-même la Sentence; ce qui prouve que tout a été plutôt l'effet de la prévention que de la justice.

» Le *Courier de l'Europe* dans son Numéro 53 dit : que » S. M. a établi une commission présidée

» par le Baron *Zedlitz*, *Ministre d'Etat & de Justice*,  
» pour éclaircir davantage l'affaire en question : «  
comme vous pourriez, Monsieur, être également  
mal informé de ce que cette commission a dé-  
cidé, je crois pour prévenir toute erreur devoir  
vous marquer qu'elle a trouvé que le *Meunier*  
avoit tort, & que les Conseillers avoient jugé sui-  
vant les loix & la justice,

» On a même exposé la chose aux yeux de S. M.,  
de manière qu'elle pût révoquer ce qu'elle avoit  
fait, sans compromettre sa gloire; elle en auroit  
même acquis un degré de grandeur de plus; mais  
comme vous l'avez fort bien observé vous-même,  
le malheur est que les Grans ne veulent jamais re-  
connoître leurs fautes, & retourner sur leurs pas,

» Aussi le Roi n'a rien voulu changer à la Sen-  
tence qu'il avoit dictée lui-même, & à laquelle  
le Ministre *Zedlitz* n'a jamais voulu souscrire;  
fermeté digne d'un *Romain*, puisque risquant par  
là sa fortune, il a préféré la conservation de son  
honneur : aussi, chose inouïe ! au lieu d'une Sen-  
tence en forme, est-il émané un ordre du cabi-  
net, signé par le Roi seul, qui condamne ces  
Conseillers à un an de forteresse, &c. «



Si tous ces détails sont exacts il ne faudra plus  
regarder cette affaire que comme une de ces ca-  
tastrophes si fréquentes dans les Cours, & que les  
lumières, les bonnes intentions des Souverains ne  
peuvent pas toujours prévenir : on plaindra la vic-  
time illustre qui paroît avoir été sacrifiée; mais  
on ne pourra cependant refuser des éloges aux



réformes dont elle est devenue l'occasion , aux mesures postérieures que le Roi de *Prusse* a cru devoir prendre pour épurer dans ses Etats l'administration de la Justice.

En installant son nouveau Chancelier Sa Majesté lui a adressé le rescrit suivant : je l'ai déjà indiqué dans le volume précédent , page 152 ; mais comme c'est en tout sens une pièce intéressante , & aussi instructive que curieuse , je crois devoir la consigner ici toute entière.

» Mon cher Grand-Chancelier , vous ne pouvez pas ignorer qu'en 1746 , & déjà avant ce temps , nous avons apporté toute notre attention à abolir & à corriger les abus & les irrégularités qui se sont glissés dans l'administration de la Justice dans nos Etats , en statuant : 1<sup>o</sup>. De mettre tous nos Collèges de Justice sur un meilleur pied , en n'y admettant que des Membres d'une capacité & probité reconnues. 2<sup>o</sup>. De purger la procédure des causes litigieuses de toutes les formalités inutiles , pour faciliter les moyens d'en restreindre la conclusion dans l'espace d'un an. 3<sup>o</sup>. De faire un recueil de nos loix éparées jusques-là dans une infinité de volumes , & de déterminer le sens clair & précis de celles qui pourroient paroître équivoques , & induire en erreur,

» Quant au premier point , nous ne doutons nullement qu'on ne parvienne aisément à ce but , en établissant une plus grande subordination dans les Collèges , plus d'ordre dans les affaires , & sur-tout en s'en tenant strictement & rigoureusement à notre instruction , suivant laquelle on doit examiner les jeunes Candidats qui se présentent , éprouver leur capacité & s'assurer de la régularité de leur conduite & de leurs mœurs ; & sur-tout en prolongeant le temps qu'ils sont tenus de travailler en qualité de *Réferendaires* dans nos Collèges de Justice,

» Mais comme une ordonnance aussi sage ne peut être qu'entièrement instructive , à moins que les Présidens &

les Directeurs de chaque Collège ne tiennent rigoureusement la main à son exécution, c'est à vous à veiller ; & nous voulons & ordonnons par la présente qu'elle soit suivie par-tout avec la plus scrupuleuse exactitude.

» Pour cet effet tous Présidens & Directeurs des Collèges de Justice auront à vous informer ponctuellement & avec la plus parfaite impartialité de la conduite de leurs inférieurs ; & c'est à quoi dans vos visites vous apporterez une attention particulière ; en observant qu'il ne suffise pas qu'un Membre de quelque Collège soit irréprochable à l'égard de quelque infidélité, de corruption ouverte ; il doit encore jufques dans les moindres actions qui se rapportent à son office agir constamment sans passion, & éviter toute apparence de partialité.

» Tout homme sans conduite & sans mœurs oublie aisément ses devoirs, & doit être rejeté du Corps des Juges, sans acception de personnes, & sans considération quelconque pour sa famille, ni même pour les talens & la capacité qu'il pourroit avoir d'ailleurs. Lorsqu'au contraire nous pourrons nous assurer de l'intégrité & de l'incorruptibilité inviolable de nos Tribunaux, nous ne manquerons pas de leur rendre justice, de les honorer & les récompenser selon leur mérite.

» En revanche nous ne connoissons point de peines afflictives assez graves pour punir ceux qui manquant à des devoirs aussi essentiels, seroient capables d'*abuser du pouvoir d'un office, jusqu'à opprimer l'innocence, renverser & anéantir la justice*, pour la défense & le maintien desquelles cet office leur a été confié.

» Quant au second point qui concerne la procédure, je veux croire qu'on en a en grande partie aboli les abus ; mais dans le fond vous conviendrez qu'on y voit encore le même tissu inepte du *droit canon*, dont toute l'*Allemagne* a eu à se plaindre depuis tant d'années.

» Il répugne à la nature des choses que les Parties ne puissent plaider, ou du moins exposer ou défendre *en personne* leur cause & leurs droits devant les Juges, & qu'il

faillie qu'ils les abandonnent à des *Avocats engagés par leur intérêt & leur cupidité à multiplier les procès & à les tirer en longueur*. Le plus honnête homme même d'entre eux qui désireroit remplir les devoirs d'un bon citoyen au préjudice de ses intérêts, n'oseroit comme demandeur ou défendeur agir avec franchise, de crainte qu'un exposé simple, une narration vraie & circonstanciée du fait ne donnât lieu à son adversaire d'abuser de sa bonne foi, & de l'accabler de preuves qui le meneroient dans un labyrinthe dont il ne pourroit sortir qu'aux dépens de la bonne cause de son client.

» Un Juge, entre les mains duquel on ne remet les actes ou mémoires d'un procès qu'après que les *Avocats* ont à leur gré obscurci, tordu le sens du cas litigieux, perd de vue l'objet, ne l'apperçoit plus tel qu'il est, & s'égare: de là les fausses décisions, les jugemens injustes que bien souvent, parce qu'il se trouve obligé de suivre le fil & la marche des affaires selon les formes de la justice, il se voit forcé de prononcer contre sa propre conviction.

» On ne me persuadera jamais que ces procédures monstrueuses aient été inventées & prescrites par un des anciens & sages Législateurs. Elles ne peuvent être écloses que du sein de la barbarie des siècles passés, ou enfantées par la paresse & la commodité des Juges.

» L'Histoire *Romaine* ne fournit rien qui puisse me faire changer de sentiment à cet égard. L'usage constant de ce peuple obligeoit les Juges à s'enquérir du fait des procès, & à en prendre une parfaite connoissance avant que les Orateurs des Parties fussent entendus, & qu'on en eût porté un jugement; & s'il est vrai que les loix papales chargent les Juges de l'examen du fait des procès, & qu'elles ne permettent aux *Avocats* que la défense des droits de leurs cliens, mon opinion devient une conviction pour moi à ce sujet.

» Quoiqu'il en puisse être, nous voulons & ordonnons par la présente, qu'il soit enjoint généralement à tous les Juges de nos Tribunaux d'entendre les plaintes des Parties litigantes, de s'enquérir & de prendre une exacte connoissance

de leur différend, des causes qui y ont donné lieu, ainsi que des preuves qu'elles peuvent alléguer pour établir leur droit, afin qu'en qualité de consultants ils puissent essayer par une décision préliminaire conforme aux loix du pays, de mettre d'accord les plaideurs, ou les porter à un accommodement amiable.

» Nous sommes assurés d'avance qu'en suivant religieusement cette méthode, on coupera racine à une infinité de procès, uniquement parce que les Parties seront éclairées sur leurs véritables intérêts, sur la nature & la vraie situation de leur cas litigieux.

» Ce n'est point que nous entendions par-là priver les Parties de l'assistance amicale d'un Avocat, d'un Jurisconsulte entendu, durant la plaidoirie & la poursuite de leur cause; nous jugeons au contraire qu'il est d'une nécessité indispensable d'en enjoindre un, tant au demandeur qu'au défendeur, pour servir d'aide & de conseil, pour redresser même tout Juge, & le ramener à son devoir, s'il arrivoit que celui-ci, soit par négligence, soit par esprit de partialité, ou par défaut d'intelligence, s'en écartât, & voulût faire violence aux loix.

» Mais pour que cette nouvelle espèce d'Avocats ne dégénère point, pour qu'ils remplissent leur devoir sans relâchement, & ne marchent point sur les brisées des autres, il faut aller à la source du mal, empêcher qu'ils ne soient plus engagés par intérêt à retarder, traîner en longueur, & multiplier les procès: il faut leur présenter une autre perspective de fortune.

» Pour cet effet, nos Référéndaires, suivant notre nouveau plan d'administration de Justice, seront principalement employés dans l'examen des cas litigieux, sous les yeux des Conseillers auxquels ils serviront d'aides & d'assistans. Ceux d'entre eux qui se distingueront dans les occasions par leur capacité & leur intelligence, seront conservés & avancés aux Offices d'Avocats qu'on nommera mieux à l'avenir *Aides-Conseillers*, ou *Conseillers-Assistans*.

» C'est dans ce poste qu'ils doivent jouir, de même que

les Conseillers de nos Collèges , d'un appointement fixe qui sera pris sur les honoraires provenant des causes qu'ils auront défendues ; pour lesquels honoraires on établira une caisse particulière. Ce sera aussi dans leur classe qu'on choisira désormais tous les Conseillers pour nos Tribunaux supérieurs de Justice.

» Comme il est à présumer que parmi le grand nombre d'Avocats actuels on ne pourra trouver que très-peu de sujets capables & dignes d'être élevés au grade de Conseillers de Collèges , nous voulons que ceux dont la conduite sera trouvée irréprochable , soient pourvus de manière ou d'autre , soit aux Magistratures des villes ou aux Tribunaux inférieurs. Quant aux individus sans talens & sans mœurs ..... ceux-là ne méritent aucune attention.

» Enfin , pour ce qui concerne nos loix mêmes , l'usage établi qui veut qu'elles soient écrites en une langue inconnue & inintelligible à ceux qui ont le plus grand intérêt à les entendre , comme devant leur servir de règle pour se bien conduire , est , quoiqu'on en puisse dire , contraire à l'équité & à la saine raison.

» Une chose qui ne choque pas moins le sens commun , c'est que dans un Etat libre où le Souverain est reconnu le seul Législateur , on souffre des loix qui , par leur obscurité , leur ambiguïté , ont donné lieu à de fréquentes disputes , à de vifs débats parmi les Jurisconsultes pour savoir si ces mêmes loix ont jamais existé , ou si elles ont jamais été en vigueur.

» Il faut donc que vous apportiez une attention & une application particulières à ce que toutes les loix faites pour nos Etats soient mises à la portée & à l'entendement de nos sujets ; qu'elles soient rédigées en leur langue , complètement recueillies & expliquées aussi clairement qu'il sera possible. Mais comme plusieurs de nos Provinces ont leurs us & coutumes particuliers qui ont passé en force de loi , il faudra nécessairement en faire une compilation & une collection exacte , pour les consigner dans un code séparé où la différence des droits coutumiers de chaque Province sera distinctement & fidèlement énoncée.

» Quoique le Code *Justinien* qui, comme l'on fait, est une collection des loix anciennes, ainsi que des décisions juridiques faites par différens Jurisconsultes, ne contienne pour la plupart que des loix & des formalités anciennes, abolies par le non-usage, & ne convenant plus aux circonstances de notre temps; qu'il soit rempli de contradictions grossières (1), l'on ne pourra cependant le rejeter & le bannir entièrement de nos Tribunaux, attendu que depuis plusieurs siècles il a formé & forme encore aujourd'hui le corps des loix civiles chez plusieurs nations *Européennes*.

» Mais en l'abrégeant, en n'en tirant que l'essentiel, ce qui est conforme à la loi naturelle, & convenant aux circonstances du temps, en supprimant tout ce qui est inutile, & en y substituant les loix du pays, on formera un code subsidiaire de loix, auquel les Juges pourront avoir recours dans toutes les occasions où le défaut de nos loix pourra leur faire naître des doutes, ou partager leurs opinions.

» Il faut observer en passant, au sujet de nos anciens Législateurs, que quoiqu'ils aient épuisé toutes les subtilités de la Jurisprudence, ils semblent néanmoins avoir perdu de vue le véritable but que doit avoir un Législateur, celui d'aviser aux moyens par lesquels on peut éviter & prévenir la concurrence d'où naissent les différends. En effet, tout le monde fait à quelle infinité de chicanes & de contestations l'ignorance, la précipitation, & le défaut de clarté dans l'expression de la part des Parties contractantes peut donner lieu. Or, on préviendrait certainement tous ces inconvéniens, en statuant que tout contrat d'achat ou de vente, pour avoir la qualité d'authenticité requise, seroit passé devant un Tribunal de Justice, & que les Juges auroient attention à ce que ces actes fussent passés dans la meilleure forme judiciaire.

---

(1) Certainement Sa Majesté *Prussienne* ignore qu'il existe à *Paris*, au fauxbourg *Saint-Jacques*, un brave antécédent de la Faculté des Droits, Docteur *in utroque*, nommé *Me. Saboureux de la Bonneterie*, lequel apprend à vivre aux Censeurs de *Justinien*, & de son Code. Voyez à ce sujet le Tome VII de ces *Annales*, page 397.

» Toutes querelles entre les citoyens doivent être comptées au nombre des maux qui affligent la société : la meilleure loi est donc celle qui les prévient.

» Si la réforme des loix & de l'administration de la Justice que nous nous proposons de faire dans nos États réussit, comme nous ne doutons aucunement de son heureux succès, nous prévoyons en même-temps que *la plupart de nos graves Docteurs, les choses étant simplifiées à ce point, perdront leur latin, ainsi que cet air mystérieusement savant qu'ils savent affecter, & que le Corps entier des Avocats actuels rentrera dans son néant* ; mais nous croyons soulager par là nos peuples d'une charge d'autant plus incommode qu'aucun autre moyen n'étoit capable de l'alléger. Les arts, le commerce, les manufactures y gagneront également en attirant plus de sujets habiles qui s'y adonneront.

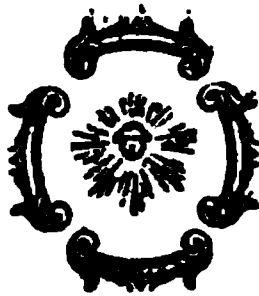
» Au reste, l'exécution d'un projet aussi important que celui dont nous venons de vous charger, ne pouvant être l'ouvrage d'un seul homme, il faudra chercher à vous associer des sujets doués des éminentes qualités nécessaires pour ce travail, en former un collège permanent, & partager entre eux l'élaboration des différens objets relatifs à la Jurisprudence.

» En outre cette commission législative servira à suppléer dans la suite à tous les défauts, au manque de précision, & aux ambiguïtés des loix qui pourroient être glissées dans la rédaction du nouveau code, ainsi qu'à éclaircir les doutes & à lever toutes les difficultés des questions litigieuses qu'on leur opposera. Cependant dans le cas où l'on jugeroit nécessaire de faire un changement notable, quelque nouvel abolissement essentiel, cette réforme ne se fera qu'avec l'approbation unanime de la susdite commission législative présidée par vous, & après que vous nous en aurez fait votre rapport : du reste, nous ne voulons & ne permettrons point qu'aucun Juge, aucun de nos Collèges, ni qu'aucun de nos Ministres d'Etat s'arroge le pouvoir d'interpréter, d'étendre ou de restreindre le sens de nos loix ; mais qu'ils aient à s'en rapporter uniquement à cet égard aux décisions du Collège ci-dessus nommé.

» Enfin en vous chargeant de l'exécution de cet impor-

tant ouvrage, en vous invitant à l'examiner & à y réfléchir mûrement, nous vous donnons l'assurance de vous défendre & de vous maintenir constamment contre toutes les cabales, toutes les factions qui pourroient s'élever contre vous, & vous accordons toute notre protection, ainsi que notre affection royale «.

Dans cette pièce remarquable d'un bout à l'autre on aura distingué sans doute le passage des *graves Docteurs*, dépouillés par la simplification des loix, de l'air mystérieusement savant qu'ils affectent, & de l'ordre entier des *Avocats replongé dans son néant*. En voyant une pareille réforme envisagée ici par un Souverain comme une opération aussi nécessaire que facile, n'admirera-t-on pas qu'il y ait un grand Etat en *Europe* où l'on croit devoir les plus grans ménagemens à cette vermine vorace autant qu'audacieuse ; où l'autorité souveraine fléchit sans cesse devant elle ; où par la seule menace d'interrompre les mercenaires & rongeantes fonctions, elle glace d'effroi & les Tribunaux qu'elle humilie souvent, & le Ministère qui n'auroit besoin que d'un coup-d'œil pour l'anéantir, & le Public assez aveugle pour en regarder la suppression comme un désastre ?





---



---

# L'AMI DE LA CONCORDE,

O U

*ESSAI sur les motifs d'éviter les Procès, & sur les  
moyens d'en tarir la source.*

**C'**EST ici le lieu de dire un mot de cette Brochure dont l'objet est précisément le même que celui du rescrit que l'on vient de lire. L'Ecrivain patriote ne peut manquer d'être flatté de se rencontrer avec le législateur bienfaisant.

Elle ne m'est parvenue que depuis peu de jours, quoiqu'elle ait paru, à ce qu'on me marque, en 1779. Elle a tant de rapport dans les vues, dans les détails, dans les expressions même, avec les pièces précédentes, qu'on pourroit penser qu'elle en a fourni le modèle. Ce ne seroit pas la première spéculation utile que les étrangers auroient eu la sagesse de nous dérober; & qui étant faite spécialement pour la *France*, mais restant dédaignée, oubliée, inconnue en *France*, auroit été honorée ailleurs de l'accueil le plus flatteur.

Elle est divisée en deux parties; dans la première l'Auteur présente le tableau des abus de notre manière de procéder, les frais, les vexations, les dangers qu'elle entraîne; dans la seconde il propose le moyen d'y apporter remède.

TOME IX.

B.

Au nombre de ces moyens il ne comprend pas le renvoi du *Corps des Avocats à son néant* : étant Avocat lui-même il n'a pu s'élever à cet effort : mais il indique l'idée d'une tentative préliminaire pour une conciliation , par laquelle il veut aussi faire précéder tous les procès : il indique les *aides-Consailleurs* , ou Jurisconsultes pacificateurs & éclairés , destinés à éteindre dans le principe le feu que ceux d'aujourd'hui ne s'occupent qu'à attiser en *France* comme en *Prusse*.

Il observe comme Sa Majesté *Prussienne* le ridicule d'avoir une Jurisprudence composée en partie de réglemens conçus dans une langue étrangère. Il remarque combien il est absurde que dans toutes nos *écoles de Droit* il y ait plusieurs Professeurs de *Droit ROMAIN* dans chacune , & un seul de *Droit François* ; reste de barbarie inconcevable , mais qui ne surprend personne chez nous , parce qu'à chaque pas nous en trouvons en tout genre de bien plus étonnantes encore.

Il se récrie contre l'usage , qui probablement n'a pas lieu en *Prusse* , de perdre dans ces prétendues *Facultés* , pendant trois années , un temps précieux , à écouter des leçons inintelligibles , ou de les payer sans les recevoir ; ce qui est moins déraisonnable , quoique non moins scandaleux ; de passer de-là cinq ou six autres années dans l'étude d'un PROCUREUR , noviciat réputé indispensable pour quiconque se destine parmi nous à la carrière du *Barreau* , & dont il ne sort aussi que des *Cicérons* dignes de la tribune où ils se sont formés.

Enfin il remonte jusqu'aux vices de notre éducation , & voudrait que ce fût en apprenant

aux *enfans* à aimer la vertu , qu'on amenât les *hommes faits* à éviter les procès. Cette dernière théorie plus philosophique qu'usuelle est la partie la plus courte de son Ouvrage : mais la première qui comprend une partie des monstruosités de notre procédure est plus longue , & plus curieuse.

Elle porte toute sur des faits connus , journaliers & incontestables. L'Auteur promène ses lecteurs dans la douloureuse carrière où un plaideur est forcé de se traîner en semant l'or, depuis *l'assignation* qu'il faut payer au *Sergent* , jusqu'à *l'arrêt* qu'il faut payer au *Greffier* , après avoir payé les *pièces d'écriture* à l'*Avocat* , les *grosses* , &c. au *Procureur* , les *extraits* au *Secrétaire* , les *épices* au *Rapporteur* , &c.

Sur les *épices* & les *extraits* on peut voir ce que j'en ai dit au N°. 60 , ou Tome VIII de ces *Annales* , p. 233 & suiv. ; mais pour expliquer à ceux qui ne l'entendroient pas ce que c'est qu'une *pièce d'écriture* , & une *grosse* , il faut leur apprendre que l'usage est en *France* quand on a un procès d'avoir un *Avocat* & un *Procureur* , de même que quand on bâtit une maison , on prend un *Architecte* & un *Maçon* ; de même que quand on est malade on appelle un *Médecin* , & un *Chirurgien* ; car il est de l'essence de notre sage politique de doubler les êtres en tout genre en proportion de ce que ce doublement est inutile , ou même dangereux : or chacun de ces deux suppôts de la justice a son ministère séparé.

L'*Avocat* differte par écrit , ou verbalement. Ce qu'il dit est sans conséquence , & ne se paie qu'à

lui : mais ce qu'il *écrit* passe nécessairement sous les yeux, & par les mains du *Procureur*. L'inspection visuelle de celui-ci s'appelle *révision*, & se paie moitié de la composition. Sa besogne manuelle se paie le double; & elle consiste à mettre *en grosse*, c'est-à-dire à copier dans un caractère gothique, ridicule, mais merveilleusement propre à occuper beaucoup d'espace ce que l'Avocat a mis en *minute*, c'est-à-dire en écriture ordinaire.

Et comme la rétribution de tous deux est déterminée par le nombre de *rôles* que cette copie remplit; qu'un *rôle* est une feuille de papier écrite des deux côtés, & qu'il s'agit bien moins de le charger de raisons claires, que d'en consommer beaucoup, le grand soin & le grand art du faiseur de *minutes* est de dire le moins de choses possible en plus de mots, & celui du *grossoyeur* est de remplir le plus de papier possible, avec moins de mots; économie ou prodigalité inverse qui devient également lucrative à chacun des deux manœuvres.

Les loix sous prétexte de restreindre cette manière de toiser les paroles, & de voler un plaideur, se sont occupées gravement des moyens de la légitimer : elles ont fixé le nombre des *lignes* qui doivent entrer dans une *page*, & celui des *lettres* qui doivent entrer dans une *ligne*; précaution avilissante, & pour comble de honte, ou de scandale, encore plus inutile.

On a oublié, ou l'on n'a pas cru qu'il fût possible de fixer une mesure pour le nombre des pages : ainsi quand la toise linéaire seroit respectée, elle ne serviroit à rien; mais elle ne l'est pas.

Ce sont les Procureurs eux-mêmes à qui l'on a confié le soin de veiller entre eux à ce que ces règles destinées à les réprimer ne fussent pas violées, *ce qui est, dit l'Auteur, comme si l'on donnoit les passages par où se fait la fraude à garder à des contrebandiers* (1).

---

(1) Non-seulement la loi qui sembloit avoir pour objet de les restreindre n'a pas été soutenue ; mais on l'a détruite par d'autres qui encouragent à la violer ; en 1691 a paru une Déclaration du Roi, où on lit » que Sa Majesté a » reçu plusieurs plaintes ou Mémoires en son Conseil de » ce que les *Greffiers, Procureurs, Huissiers, Sergens*, ou » autres *Officiers*, **AFFECTOIENT DE METTRE SUR UN RÔLE** » **DE PAPIER, OU PARCHEMIN, AUTANT D'ÉCRITURE** » **QU'EN DEVOIENT CONTENIR PLUSIEURS** ; pourquoi » après avoir pris les avis des *Procureurs-Généraux, & Offi-* » *ciers des Cours*, & avoir fait examiner le tout en son Con- » seil, ayant été trouvé nécessaire d'arrêter le cours des » **ABUS ET CONTRAVENTIONS** par un règlement certain, » il a **ORDONNÉ** que les arrêts du *Parlement, Chambre des* » *Comptes, & Cour des Aides* dont il reste minute au Greffe » seront expédiés en parchemin, d'un seul volume, **DONT** » **LA PAGE CONTIENDRA 22 LIGNES, 15 SILLABES A LA** » **LIGNE, une ligne compensant l'autre, &c.** »

Ainsi à l'époque de cette loi les *Greffiers, Procureurs, Huissiers, Sergens* & autres *Officiers* avoient encore quelque pudeur ; & le Gouvernement s'est hâté de la leur faire perdre : c'est cette pudeur, ce ménagement pour leurs compatriotes, que le Législateur, de l'avis des *Procureurs-Généraux, des Officiers des Cours, & de son Conseil*, appelle **DES ABUS ET DES CONTRAVENTIONS**. Est-il étonnant après cela que ces Suppôts de la Justice se soient corrigés de leur modération ?

Au reste on peut dire que jamais loi n'a été plus scrupuleusement observée : au lieu de mettre comme en 1691 sur un seul rôle ce qui devoit en remplir plusieurs, ces sujets obéissans mettent aujourd'hui en plusieurs ce qui, aux termes de la loi même, devoit à peine en occuper un. Et on

Dans les plaïdoyeries *verbales* même il ne faut pas croire qu'on soit exempt de ces impôts auxquels il semble que la parole ne devrait pas être sujette. Parmi les ruses ingénieuses imaginées par les Procureurs pour partager avec les *Avocats* le lucre de l'*audience*, le plus plaisant est celui des *arrêts*, ou *sentences par DÉFAUT* : ce sont des jugemens en forme, qui se prononcent, se rédigent, & se signifient dans toutes les règles : mais ils ne servent à rien, parce que sur-le-champ on y forme *opposition*, ce qui les anéantit. Or on ne plaide jamais que chaque Procureur n'ait ainsi pris trois *défauts*, d'où résultent de concert trois *oppositions* respectives ; oppositions où il n'est point du tout question de la cause ; oppositions auxquelles les Juges ne pensent point, même en les admettant ; oppositions que les Parties ne connoissent que par l'état des frais où elles occupent, ainsi que toutes leurs dépendances, un très-grand espace. A chaque séance d'un Tribunal il y a une portion de l'*audience* employée à prendre & à accorder les *défauts*.

Mais c'est dans les *procès* par *écrit* que se trouve le triomphe des *grosses*, & que se développe le talent des *grossoyeurs*. Là le *Procureur* écrit en concurrence avec l'*Avocat*. A la vérité celui-ci a de

---

se garde bien de s'en plaindre, parce que c'est le profit de la ferme du *papier marqué* ; aussi à chaque renouvellement de bail elle s'augmente : & sur cet article, comme sur bien d'autres, on attribue à l'habileté des Ministres, à la perfection de l'art de la finance, ce qui n'est dû qu'à la rapacité des agens subalternes, & au succès de leurs vexations.

certaines espèces d'*écritures* qui lui sont propres , & qu'un *Procureur* n'oseroit s'ingérer de composer. C'est précisément l'histoire des *Apothicaires* & des *Epiciers-Droguistes* , qui jouissant en commun du droit de vendre des compositions médicales , ont cependant respectivement des privilèges exclusifs pour le débit de quelques-unes.

Il y a des drogues au Palais qui ne peuvent sortir que de la boutique d'un *Licencié ès loix* : il y en a d'autres qu'un *Praticien* en titre peut seul fournir : le tout est connu sous les noms d'*avertissemens* , de *contrédits* , de *salvations* , de *requêtes* , de *demandes réglées* , *demandes en jugeant* , d'*inventaires de productions* , &c. &c. Ces inventaires de productions sur-tout sont l'invention la plus remarquable. Ce ne devoit être qu'une liste courte de toutes les pièces dont on farcit les sacs de procès. Comme celles-ci sont numérotées , le compte n'en devoit pas être long : on a trouvé le moyen d'en faire les recueils les plus volumineux de toute la procédure.

On y fait joindre par les aspirans à la maîtrise , ou apprentifs *Clercs* dans chaque étude , des préambules , des extraits de toutes les requêtes , de tous les chef-d'œuvres d'éloquence que le *Procureur* & l'*Avocat* ont multipliés à l'envers l'un de l'autre ; & comme cette copie des *rôles GROSSIÉS* est mise en *GROSSE* elle-même à son tour , avec l'art extendeur qui fait le premier mérite d'un *Clerc* , elle acquiert sous sa main une ampleur effrayante : & comme aussi c'est de toutes les superfluités d'un procès la moins pénible à fabriquer , en même-temps que la plus lucrati-

ve, on peut imaginer combien le Praticien entendu est attentif à ne les pas omettre (1).

Mais tout cela n'est encore rien auprès des *ordres*, ou jugemens en vertu desquels se distribuent entre plusieurs créanciers le prix d'un *immeuble* vendu par décret.

» Lorsqu'un héritage est adjugé, & le prix con-  
» signé, le Procureur du poursuivant obtient un  
» jugement qui appointe tous les opposans à  
» écrire, produire & contredire. On a vu ci-devant  
» ce que c'est qu'une contestation *appointée* entre  
» deux Particuliers. On peut juger ce qu'elle sera  
» lorsqu'elle sera *appointée* entre deux ou trois  
» cens Parties.

» Le Procureur poursuivant fournit pour sa  
» Partie des *causes* & *moyens* de son opposition,  
» des *requêtes*, *inventaires de production*, & il pro-  
» duit ses titres de créance.

» Chacun des créanciers fait de même sa pro-  
» duction. Le Procureur poursuivant, & le Pro-  
» cureur plus ancien des opposans font alternati-  
» vement la *chouette* à tous les créanciers. Quoi-

---

(1) Les règles les plus générales ont des exceptions, & la rapacité des Procureurs n'est pas tellement inhérente à leur robe, qu'il n'y ait dans ce Corps des hommes qui ont su se défendre de ses influences. Je puis, & je dois en nommer un envers lequel l'omission de cet hommage seroit une véritable injustice; c'est Me. *Moynat*, *Procureur au Parlement de Paris*, un des Officiers les plus éclairés & les plus désintéressés qui aient jamais ennobli cette profession. Aussi après trente ans de travail, & d'un emploi considérable n'a-t-il guère pour toute fortune que la confiance des Juges honnêtes, le respect de ses confrères, & l'estime universelle.



» que convaincus du droit de chacun ils ne laissent  
 » pas échapper l'occasion de gagner en proposant  
 » des difficultés , en faisant signifier de longues  
 » écritures , pour dire qu'ils s'en rapportent à la  
 » prudence de la Cour.

» Les sacs se multiplient à l'infini ; l'instruction  
 » dure un temps très - considérable , pendant le-  
 » quel les créanciers sont privés de leur argent ;  
 » les intérêts courent contre le débiteur : les frais  
 » de l'ordre se prenant sur les fonds consignés ;  
 » les différens entre opposans se jugent aux dé-  
 » pens de ceux qui n'y ont aucun intérêt , & dont  
 » les collocations ne peuvent être contestées. Les  
 » vacations des Commissaires , & les épices mul-  
 » tiplient encore extraordinairement les frais.  
 » Enfin il intervient un jugement sur l'ordre qui  
 » n'est , à proprement parler , qu'une liste des  
 » créanciers dans l'ordre de leurs hypothèques  
 » ou privilèges. On ne manque pas de viser bien  
 » au long dans ce jugement toutes les procédures :  
 » il est expédié dans la même forme , & avec en-  
 » core moins d'économie que les autres. On en  
 » voit en cinq & six mille rôles de parchemin.

» Ce jugement est signifié à tous les créanciers ;  
 » le droit de copie est taxé au Procureur à raison  
 » de tant la *grosse*. La seule signification lui vaut  
 » quelquefois QUARANTE ET CINQUANTE MILLE  
 » LIVRES. On peut juger à combien doivent  
 » monter les frais qui l'ont précédée «.

D'après ces détails & bien d'autres on peut se  
 faire une idée de ce qu'il en coûte en *France* pour  
 obtenir ce qu'on appelle *chacun le sien* , c'est-à-dire

suivant le *Droit Romain*, la *Justice* ; mais pour compléter le tableau plaçons ici une évaluation des trésors que ses Ministres arrachent en *France* aux victimes de leur rapacité. L'Auteur de la Brochure dont je parle en a présenté un si fort au-dessous de la vérité qu'il est nécessaire pour en approcher de le réformer.

A *Paris* seulement on compte tant au *Parlement* qu'au *Châtelet* 636 Procureurs ; il y en a qui gagnent 50 mille francs & plus par an ; il n'y en a pas qui puissent gagner moins de six : & leur bénéfice n'est pas tout ce qu'ils tirent des Parties, puisque les *traitans* par le papier timbré, par le contrôle, par les consignations, &c. sont associés à leurs pillages ; puisque les *Huissiers* par les significations, les *Greffiers* par les rédactions, &c. lèvent un autre impôt : & toutes ces contributions passent ordinairement par les mains des *Procureurs* : supposons qu'ils ne tirent chacun l'un portant l'autre, que 25,000 liv. annuellement des plaideurs, ce sont entre eux tous près de seize millions.

Il y a sur le fameux *TABLEAU* de *Paris* 600 *Avocats*, & plus, tous doués du droit inestimable de rançonner les plaideurs, sans donner jamais de quittances (1). A la vérité leurs journées sont différentes : un manœuvre comme un M<sup>e</sup> *Guillaume*, payé au rôle à dix sols pour seize lignes, a peut-être bien de la peine, même en se disant le plus d'injures qu'il peut, à gagner sa pistole par jour, & ses mille écus par an : mais un petit

---

(1) Voyez à ce sujet l'*Appel à la Postérité*, page 410.

maître agréable qui fait amuser les femmes , ou un pédant grossier qui fait en imposer aux hommes , & qui par ce moyen parviennent également à être chargés des *grandes affaires* , à s'ouvrir l'entrée des *Conseils* , gagnent 20, 30, 40 mille francs par an. N'en supposons que 10 l'un portant l'autre , & seulement 300 *Licenciés* , aboyant sur le théâtre qui s'appelle l'*audience* , ou écrivant & consultant dans les repaires qu'on appelle *cabinets* , ce sont encore trois millions.

Dans les deux Tribunaux il n'y a pas moins de cent Juges qui se mêlent de *rapparts* , & par conséquent de cent Secrétaires extraieurs , co-jugeurs ; il faut aux uns des *épices* , aux autres des *gratifications* volontaires , mais exigibles , & toujours scrupuleusement payées. Ne répartissons entre les Maîtres & les Substituts qu'un million , ou 5000 par tête , ce qui est sûrement bien au-dessous de la vérité ; nous aurons déjà dans ces trois lots VINGT MILLIONS arrachés aux plaideurs du seul ressort du Parlement de *Paris* , par le seul ministère des agens directs de cette Cour & du *Châtelet*.

Ajoutons y maintenant ce qu'absorbent les *Avocats aux Conseils* , les *Procureurs au Grand-Conseil* déparlementifié ; & puis ce que grapillent les Officiers qui remplissent les mêmes fonctions à la *Ville* , à l'*Election* , aux *Consuls*. Ajoutons qu'il y a en *France* douze autres *Parlemens* , & quatre *Conseils supérieurs* , ou *Provinciaux* , dont à la vérité les ressorts sont moins étendus ; mais où les droits de la Justice ne sont pas moins scrupuleusement perçus , ni les plaideurs jugés à meilleur

marché : ajoutons huit ou neuf *Chambres des Comptes* ; autant de *Cours des Aides* ; cent *Préstdiaux* ; des *Sénéchaussées*, des *Bailliages Royaux*, *Ducaux*, *Seigneuriaux* innombrables, &c. tous avec leur attirail de Ministres doués d'une ardeur merveilleuse pour faire rendre à chacun le sien, & s'en approprier la meilleure partie ; & nous conviendrons avec l'Auteur de la Brochure dont je parle , qu'il n'y a pas d'armée ennemie qui pût en passant lever sur la *France*, avec l'épée , une contribution aussi énorme que celle qu'en emporte annuellement *Themis* avec sa balance.

Enfin ajoutons encore que toutes ces extorsions ne sont pas des abus ; mais des droits légalement acquis , & perçus en vertu d'un accord en forme avec le Souverain ; que tous ces Membres ou Suppôts de la Justice ont acheté leur titre par une finance que le Gouvernement a reçue , & consumée , mais dont le capital reste à la charge de la nation ; que cette finance en *Conseillers* , en *Procureurs* , en *Huissiers* monte à plus de 400 millions , dont il faudroit que le remboursement précédât la réforme ; & nous conviendrons aussi qu'elle n'est probablement pas encore voisine.

D'autres peuples s'alarmeroient, s'affligeroient de ces tableaux , & s'occuperoient sérieusement du remède , ou s'abstiendroient de les examiner pour s'épargner la douleur de soupirer inutilement après une résipiscence impossible : pour nous , nous faisons ces tableaux : nous nous en occupons : rien ne se régénère ; mais nous rions. Cela est heureux !

## I R L A N D E.

ON a vu dans le Numéro précédent la destinée de tous ces beaux projets de réforme, de toutes ces *Philippiques* qui ont amusé pendant six mois le peuple de *Londres*, & occupé celui de *l'Europe*; il faut maintenant voir quel a été en *Irlande* le succès des mêmes desirs, des mêmes efforts, & de la même éloquence.

J'ai pris la liberté en Décembre dernier (1) d'insinuer que ce fracas pourroit bien n'être pas plus efficace à *Dublin* qu'à *Westminster*. » Il ne  
 » manqueroit peut-être, ai-je dit, à l'histoire de  
 » ce siècle-ci, qu'un seul trait : c'est que les trou-  
 » bles de l'*Irlande* s'accommodassent, même sans  
 » la réforme des griefs si chaudement développés : c'est que les représentans du peuple lais-  
 » sissent subsister le joug qui l'écrase, après avoir  
 » reçu le prix de leur condescendance : c'est que  
 » les 40,000 hommes rassemblés, soudoyés, en-  
 » régimentés pour le soutien de la liberté publi-  
 » que s'évanouissent, dès que les moteurs secrets  
 » de la ligue, les artisans cachés de cet épou-  
 » vantail trouveroient plus d'avantage personnel  
 » pour eux à les faire disparaître qu'à les retenir  
 » sous le drapeau : rien n'est plus possible ; & si  
 » l'on s'en rapportoit à plus d'un indice, on pour-  
 » roit peut-être dire que rien n'est plus probable ;  
 » c'est ce que la suite nous apprendra «.

---

(1) Voyez Tome VII de ces *Annales*, page 306.

La suite vient de nous l'apprendre. L'histoire ne peut se charger de tous les noms qui se sont signalés dans ces débats, & bien moins de toutes les déclamations dont les salles d'assemblée ont retenti : mais puisque j'ai cité quelques-unes de ces inutilités sonores & emphatiques prodiguées dans l'une des isles *Britanniques*, il faut configner dans ces *Annales* un échantillon de celles qui ont aussi peu fructueusement frappé l'air dans l'autre.

Le principal objet des réclamations de l'*Irlande*, c'étoit l'affranchissement de son Sénat national ; décoré du même titre que celui d'*Angleterre*, il s'en faut bien qu'il ait les mêmes prérogatives. En *Angleterre* le *Parlement* est le vrai Souverain : en *Irlande* il n'est précisément que ce sont en *France* les *Etats* des provinces qui ont conservé cette apparence d'administration républicaine.

Un *Lord Lieutenant* y joue le rôle, y exerce les fonctions de nos *Commissaires du Roi*. Le *Parlement*, comme nos *Etats*, délibère sur les demandes de la Cour relativement aux impôts : comme nos *Etats*, il a le droit de les repartir, & de les faire percevoir : comme nos *Etats* il dresse un cahier de ses projets, de ses désirs sur les autres points de l'administration, & ce cahier comme celui de nos *Etats* est examiné au *Parlement* d'*Angleterre* en qui réside la souveraineté, comme elle réside chez nous dans le Monarque. Tous les arrêtés du *Parlement Irlandois* en ce genre n'ont de force que quand ils ont été ratifiés à *Londres*.

C'est ce qui est établi, reconnu, par la célèbre loi de *Poyning*, & dans le fond rien n'est plus naturel. L'*Irlande* ne fait pas comme l'*Ecosse* partie de la constitution *Britannique* : ce n'est pas une Couronne indépendante qui ait été associée, unie volontairement à celle des *Stuarts*, ou des *Lancastres* : c'est une conquête soumise par les armes. Donnée d'abord par un Pape, & assujettie ensuite en vertu de ce titre dont la prescription, & sur-tout la force ont rectifié l'invalidité, l'*Irlande* est sujette de l'*Angleterre*, & doit par conséquent recevoir de l'*Angleterre* sa législation.

Pourquoi est-elle sujette ? C'est parce qu'elle n'est pas maîtresse : en vérité il y a de la folie à prétendre, en ce temps-ci sur-tout, chercher l'origine des droits, & rendre compte de quelque chose en politique, d'après la raison & la justice.

La force ayant fait l'*Irlande* sujette, & ayant depuis éternisé cette servitude comme je l'ai dit, avec une dureté, une défiance tyranniques, le désir de secouer le joug au même titre a toujours vécu dans le cœur des *Irlandois* : sous *Henri VII*, sous *Elisabeth*, sous *Charles premier*, &c. ils ont fait différentes tentatives, dont plusieurs ont été sanglantes, & toujours tendant au même but.

Enfin de nos jours voyant l'*Angleterre* ébranlée, & l'*Amerique* presque libre, plusieurs d'entre eux désirant probablement de se faire acheter cher par les oppresseurs de la patrie ; d'autres espérant tirer de grans avantages personnels d'une révolution politique, & acquérir ou

plus de gloire, ou plus de crédit, ou plus de richesses dans l'anarchie d'une administration naissante, que dans l'immobilité de l'ancien état des choses; d'autres enfin en plus petit nombre ne voyant que le bien réel de leur pays, & se flattant de l'assurer par un commerce plus libre, par une indépendance parlementaire absolue, un concert presque général a produit l'émotion dont j'ai indiqué les principaux détails.

Le peuple sous le nom de *volontaires* s'est armé : ses Chefs sous celui de Membres du Parlement ont crié en sa faveur, ont arraché quelques graces en sa faveur, & plusieurs l'ont trahi, ou ont paru le trahir pour leurs propres intérêts.

On a battu, pillé, destitué quelques-uns de ces patriotes politiques; &, soit que cet exemple ait intimidé les autres, soit que la Cour certaine du succès de ses mesures secrètes n'ait pas voulu les acheter tous au prix qu'ils s'estimoient; soit qu'elle ait cru que pour rendre le sacrifice de la liberté *Irlandoise* plus complet, plus authentique, il falloit faire précéder ses derniers momens par un appareil bien remarquable; que pour dégoûter à l'avenir les partisans de cette chimère le parti royal ait eu l'adresse de les encourager à faire pour elle des efforts qu'on ne puisse jamais se flatter de surpasser, & que l'enthousiasme des gens de bonne foi ait été en cette occasion le jouet de la finesse de leurs adversaires; il est sûr qu'à *Londres* même il n'a pas paru aussi exalté, aussi ardent, aussi inflammatoire, si l'on peut s'exprimer ainsi, qu'à *Dublin*, le 19 Avril dernier.

Ce



Ce jour-là , M. *Grattan* un des Membres du Parlement y proposa de déclarer que le ROI , les PAIRS , & les COMMUNES D'IRLANDE , c'est-à-dire , le Parlement du pays *forment la seule Puissance à qui il appartienne d'y promulguer des loix ; & à qui le peuple de ce Royaume doit obéir* , & afin de rendre sa proposition plus intéressante :

» Jamais , dit-il , la Chambre ne s'est assemblée pour prononcer sur un objet plus important , plus décisif ; il ne s'agit de rien moins que de protester aujourd'hui contre l'usurpation du Parlement de la *Grande-Bretagne* ; que de se joindre à moi , & d'élever de concert & nos mains & nos voix contre cette usurpation : il s'agit de répondre au cri de trois millions d'habitans qui nous demandent justice :

» Dans ce moment solennel , si le Ciel m'avait donné un fils , on me verroit comme le pere d'*Annibal* le conduire à l'Autel pour y faire serment de *protéger les droits sacrés du peuple !* (1)

» Ne nous le dissimulons pas , ce peuple a ses droits ; il a entre autres celui de nous sommer

---

(1) Ce ne fut pas là le serment qu'*Amilcar* exigea de son fils enfant. Il lui fit jurer de se déclarer l'ennemi des Romains dès qu'il seroit en âge de porter les armes. Ceux qui seroient curieux de vérifier cette petite anecdote peuvent consulter l'*Histoire Romaine de Rollin* , Tome IV ; p. 353 , & lire les 30 ou 40 pages suivantes : ils y verront dans les factions , les harangues , & les résolutions du Sénat de *Carthage* , la peinture fidèle de ce qui se passe aujourd'hui à *Londres* & à *Dublin* : ils y retrouveront une *opposition* verbeuse , une *majorité* invincible , & la triomphante *influence* qui sera toujours le vrai ressort de ce qui s'appelle *république* ; ou en a la forme :

de les lui conserver , de lui en rendre compte en tous temps : un cri qui part de plusieurs millions de bouches , est un cri puissant : c'est la voix du tonnerre ; on a beau chercher à ne pas l'entendre , elle frappe l'oreille la plus dure : or cette voix vous dit que , quoique l'on ait fait quelque chose pour l'*Irlande* , il reste encore plus à faire ; que les esprits ne sont pas tranquilles ; qu'ils ne sont pas satisfaits ; que si quelque chose peut en calmer l'effervescence , c'est la confiance qu'il est naturel de placer en vous , en vous considérant comme les gardiens nés de la liberté qu'ils réclament.

» Cette idée consolante fixe sur vous les yeux de la multitude qui vous crie : Rappelez la *Grande-Bretagne* aux notions simples de la justice ; engagez-là , forcez-là à restaurer votre liberté politique , en même-temps qu'elle restaure la liberté de votre commerce : dites-lui que la manière dont elle vous a accordé cette dernière faveur est allarmante ; que le Ministre *Britannique* , en vous l'annonçant , n'a pas dit qu'il étoit juste , mais seulement qu'il étoit *expédient* de vous accorder certains avantages !

» Observez-lui que ce mot *expédient* annonce une réserve inquiétante ; qu'il est effrayant dans la bouche des Ministres de la *Grande-Bretagne* ; que c'est ce mot funeste qui lui a coûté l'*Amérique* , qui l'a plongée dans des fleuves de sang , dans des abîmes de misère & d'horreur ; dites-lui avec force que ce mot *expédient* annonce de la duplicité , des réserves tacites ; que tant que ces ré-

serves existeront ou seront supposées exister , nous ne pouvons regarder les avantages récents accordés à notre commerce que comme passagers , infiniment précaires ; parce qu'étant sans cesse à la disposition de la *Grande-Bretagne* elle peut nous les retirer dès qu'elle le jugera *expédient*.

» Ajoutez enfin que nous ne pouvons nous regarder dans ce moment-ci que comme des esclaves à qui l'on permet de respirer un moment , mais qui voient encore les fers dont ils étoient chargés , dans la main qui les leur a ôtés , & paroît toujours prête à les accabler de leur poids.

» En parlant ainsi à la *Grande-Bretagne* , vous fixerez d'autant plus sûrement son attention , que le moment est favorable : c'est un Dieu , c'est Dieu lui-même qui a créé pour vous ce moment de vous émanciper vous & votre postérité : ne permettez pas qu'il s'écoule en vain.

» Gardez-vous sur-tout d'attendre l'époque dangereuse de la paix : hélas ! ce qui feroit paix pour les autres , feroit guerre pour vous : la *Grande-Bretagne* ne croiroit pas en jouir , si elle ne voyoit pas votre île humiliée , rentrée dans l'esclavage.

Au nom de tout ce qui vous est cher , pour l'honneur de notre patrie , pour l'honneur de la nature humaine ; par le souvenir de tout ce que nous avons souffert ; par le sentiment que nous conservons des injustices que nous avons essuyées ;

par l'amour que nous portons à notre postérité ; par la dignité, la noble générosité qui règnent dans des cœurs *Irlandois*, saisissons cette occasion fortunée de marquer ce moment pour celui de notre liberté.

» Croyez-moi, la *Grande-Bretagne* fait parfaitement bien actuellement que sa prétention à la suprématie universelle est une chimère, une absurdité. Des légions d'ennemis l'environnent ; la pressent, fondent sur elle de toutes parts : cette suprématie s'éclipse par-tout ; la mer n'est plus son domaine ; l'honneur de ses Conseils est flétri, ainsi que celui de ses armes : *elle n'a plus d'armées ; elle n'a plus de flottes, point d'Amiraux, point de Généraux* ; l'engourdissement de l'indolence caractérise toutes ses mesures ; la division aigrie par les revers préside à ses Conseils.

» Il n'en est pas ainsi parmi nous : ce moment est l'aurore de nos beaux jours ; jamais l'*Irlande*, jamais aucun peuple de la terre ne put se flatter d'avoir *un Sénat aussi bien composé que le nôtre*, un Sénat *qui ait tant de droits à la confiance du peuple* : jamais peuple ne fut mieux disposé à seconder les grandes vues de son Sénat. Un feu divin embrase tous les cœurs : un enthousiasme sacré, dont l'antiquité même ne nous fournit point d'exemple, a converti une multitude languissante en un peuple fier.

» Portez les yeux au-delà de cette enceinte, vous verrez 40 mille hommes sous les armes fixant les leurs sur vous, attendant dans le silence le

résultat des délibérations de ce jour : leur vœu est uniforme ; ils soupirent tous après la liberté : la Providence semble leur sourire ; oui la main de Dieu est visible ; je la vois : c'est elle qui a tout préparé , c'est elle qui va tout consommer. Lorsqu'elle vous présente l'indépendance & le bonheur , retirerez-vous la vôtre ? Refuserez-vous les bienfaits de la Providence ?

» J'ai dit que ce moment préparé par elle étoit décisif : je dois ajouter qu'il est pressant ; ce qui s'est passé hier suffit pour vous en convaincre : hier on a demandé aux serviteurs de la Couronne si une armée de 15 mille *Irlandois* devoit être assujettie en *Irlande* aux loix de l'*Angleterre* ? Ils ont répondu oui. C'est à ce point d'audace que votre indiscretion les a portés.

» Vous avez donné des marques de joie immodérée en obtenant la révocation de quelques loix iniques qui vous opprimoient ; ils vous ont cru pleinement satisfaits , ou ils ont feint de le croire : vos réjouissances anticipées ont trahi les plus beaux de vos droits. Vous avez cru un instant avoir tout obtenu , & vous n'aviez rien obtenu : car la liberté , l'ame du commerce , sans laquelle il n'existe point de commerce , vous manque encore : les mains de l'illusion ont élevé à vos yeux un édifice qui ne porte sur aucun fondement : en un mot votre situation est étrange ; vous avez un commerce sans liberté , & un Sénat sans Parlement. Y a-t-il là matière à réjouissances ?

» Il est temps que le prestige cesse ; il est temps que vous obteniez une déclaration positive de

vos droits; il est temps que vous sentiez que trois millions d'hommes formant un corps de société séparé, ont à la liberté politique des droits aussi sacrés que ceux du peuple *Anglois*; ces 3 millions d'hommes vous demandent cette liberté par ma voix; ils la demandent avec confiance, parce qu'ils respectent leur Parlement, parce qu'ils le regardent comme aussi vénérable que celui qui a établi les droits du peuple *Anglois*; enfin comme composé d'hommes dont *Rome* se fût honorée, lorsque *Rome* faisoit honneur à la nature humaine.

» Il est possible que les ennemis de l'*Irlande* traitent les nobles efforts du peuple d'attentats de la *populace*; mais je demande si les pétitions de 18 ou 19 Comtés sont la voix de la *populace* ou du peuple? Je demande si vous connoissez d'autres constituans que le peuple; si vous devez obéir à d'autres voix?

» Mais, dira-t-on, si l'*Angleterre* s'obstine, si...; écartons de vaines terreurs; l'*Angleterre* peut être obstinée, mais elle n'a pas le don de se multiplier; fera-t-elle la guerre à 18 millions de *François*, à 8 millions d'*Espagnols*, à 3 millions d'*Américains*, à 3 millions d'*Irlandois*; qu'a-t-elle à opposer à tout cela? 10 millions d'hommes courbés sous le poids de 200 millions sterling de dettes, d'une dépense annuelle de 14 millions sterling en temps de paix; de 21 en temps de guerre; est-ce avec cette multitude d'entraves qu'elle défiera le genre humain?

» Au reste avez-vous reçu ou non des instructions de la part de vos constituans? Lorsque vous

vous y conformerez vous pouvez faire fond sur leur appui; déjà vos Juges & vos Commissaires ont donné l'exemple ; ils ont refusé de se conformer aux loix *Angloises* : votre conduite sera-t-elle une censure de la leur ? Déjà dix-huit Comtés ont déclaré qu'ils méconnoissoient ces loix : il y a plus, c'est en se conformant aux instructions du peuple que ce côté de la Chambre (*l'opposition*) s'est opposé à ce qu'aucun bill pécuniaire fût passé, avant que nous eussions obtenu l'aveu de notre liberté : trahirez-vous les intérêts du peuple ? Lui désobéirez-vous directement, ouvertement ? Le pourrez-vous impunément ?

» Mais, vous dira-t-on encore, vous choisissez pour offenser la *Grande-Bretagne* le moment où elle vous donne des preuves de sa bienveillance ; vous êtes des ingrats. ....

» Dés ingrats ! Je ne connois point de reconnaissance qui m'impose le joug de l'esclavage....

» Vous êtes insatiables, vous demandez sans cesse.

» Nous demandons ! Quoi ! la restitution de ce qu'on nous a pris, le plus cher, le plus saint de nos droits. Celui du Roi à la Couronne n'est pas plus sacré que celui que nous avons à la liberté : c'est à cette liberté qu'il s'agit aujourd'hui d'élever un temple en *Irlande*, ou bien vous en élèverez un à l'infamie. Craignez les réflexions, les remords, les regrets impuissans de la vieillesse : redoutez les malédictions de vos enfans ;

tremblez qu'elles ne vous accompagnent dans la tombe : que l'on ne dise d'âge en âge , de génération en génération : » En 1780 le Parlement d'Ir-  
» *lande* a été acheté par un Ministère banquerou-  
» tier des deniers d'un trésor vuide ; il s'est fait un  
» dieu de l'intérêt , & a fléchi le genou devant  
» l'idole de la corruption «.

» Cette perspective fait frémir ! Encore une fois , au nom de la Providence qui vous en fournit l'occasion ; au nom de l'affection que vous devez à votre postérité ; au nom de tout ce qui constitue le bien-être , la prospérité d'un peuple , établissez , constatez les droits , les libertés de votre pays : si je suis si pressant , si je vous parle avec tant d'émotion , tant de chaleur , assurément je n'ai d'autre intérêt en vue que le vôtre , que celui de mon pays ; tout ce que je demande pour moi des faveurs que les hommes dispensent , c'est de respirer en commun avec tous mes concitoyens l'air pur qu'on ne respire que sur une terre de liberté : ma poitrine sera oppressée , la vie sera pour moi un fardeau pénible , tant que je verrai aux talons du dernier de nos paysans un chaînon de la chaîne *Britannique* «.



Ni *Pierre l'hermite* , ni *S. Bernard* , n'ont prodigué dans leur siècle autant de véhémence pour armer trois & quatre cens mille hommes ; ici la *croisade* de *M. Grattan* n'a pas pris : on a renvoyé l'examen de son projet à un temps *indéfini*.

Huit jours après un autre *opposant* a essayé de le ramener sous une autre forme : mêmes efforts ,



même énergie , même fureur ; on peut employer ce terme , de la part des confédérés. » Que le Ministre à la tête de sa phalange ne vous intimide pas , s'est écrié un de ceux-ci ; que chacun de nous se baïsse , ramasse une pierre, . . . & travaille aux fondemens sacrés du temple de la liberté « ,

Le geste annonçoit une autre conclusion : mais enfin sans lapider personne , & aussi sans *poser de fondemens* , tout s'est évanoui. Cent cinq *adhérens* ont été repouffés & vaincus par 150 *rejetans* : & il ne sera probablement plus question de tout ce *Romanisme-là*.

Il faut bien en revenir toujours à la réflexion que j'ai déjà faite plus d'une fois : en lisant ces harangues on ne sait lequel est le plus étonnant , ou qu'elles puissent se prononcer impunément dans un pays qui se dit gouverné par des loix , ou qu'elles restent sans effet : car enfin on ne peut se le dissimuler , c'est le signal de l'anarchie ; c'est l'invitation la plus précise à la révolte ; c'est même un principe réel de corruption & de vénalité dans le Gouvernement.

Qu'un Particulier opprimé exhale en termes énergiques sa douleur & son ressentiment ; qu'en recourant au trône , ou à l'autorité établie pour repousser les vexations , il demande , ou un jugement s'il est victime d'une cabale qui l'écarte des Tribunaux , ou une réforme si ce sont ces Tribunaux qui l'ont sacrifié ; qu'il s'exprime avec amertume , avec violence même en peignant celles

qu'il a souffertes , il n'en peut résulter aucun danger : ce sont les loix qu'il invoque ; son emportement même est une preuve de la confiance qu'elles lui inspirent. Ce n'est pas la rebellion qu'il fomenté : ce sont de vrais rebelles qu'il dénonce , & dont il sollicite le juste châtiment.

Mais qu'un Membre d'une administration puisse déférer à tout un peuple cette administration dont il fait partie , & qu'il doit respecter , au moins par politique ; que dans les accès d'un schisme scandaleux les sanctuaires même où devroient régner la sagesse , la prudence , la maturité , la concorde , ne retentissent que de cris furieux ; qu'on ait le droit d'y détailler des projets extravagans , ou du moins inadmissibles ; d'y accuser sans détour , sans ménagemens , sans espérance même de succès le Gouvernement établi d'*usurpation* , de *tyrannie* : qu'il soit permis de prolonger , de renouveler sans fin ces effrayantes fatyres par le seul plaisir , ou de satisfaire une malignité infatigable , ou d'acquérir aux jeux de quelques fanatiques la frivole réputation d'un patriote zélé , n'est-ce pas un grand mal , & l'indice d'une dépravation incurable dans les principes même de la législation ?

Que se promettent donc ces Orateurs fougueux ? D'opérer une réforme ! L'expérience devroit les désabuser. Que font-ils réellement ? Ils rendent le Gouvernement méprisable ; & le peuple séditieux. Ils relâchent , ils brisent tous les liens qui devroient les attacher l'un à l'autre.

Celui-ci pour être éclairé sur les abus n'en est pas plus soulagé : il n'a en définitif que le dou-

ble désespoir de sentir la douleur de ses maux , & l'impossibilité du remède. L'autre pour être couvert d'opprobre n'est ni renversé, ni corrigé : au contraire : plus on découvre ses prévarications, plus on lui fait une nécessité de les multiplier : n'ayant pas d'autre moyen pour assurer son existence , & ce moyen étant infaillible , il faut bien qu'il l'emploie. Dans de pareilles circonstances le Ministre le plus vertueux doit malgré lui devenir corrupteur : *Caton* lui-même courroit grand risque de n'être qu'un *Séjan*.

De leur côté les complices qu'il a séduits n'envisageant l'impunité pour eux que dans le succès de l'appui qu'ils lui donnent, en deviennent plus dociles , & plus hardis. Une fois démasqués la pudeur ne les arrête plus : tel Membre vendu clandestinement qui auroit pu voter quelquefois pour le vrai bien du pays , dans l'espérance de déguiser son accord secret si on lui avoit laissé son voile, méprise cette délicatesse quand il en voit l'inutilité. C'étoit un mal sans doute qu'il se fût affranchi du remords. N'en est-ce pas un plus grand qu'il le soit même de la vergogne , par laquelle seule il tenoit encore à l'honneur ?

Et ses voisins , ses parens , ses amis que son espèce d'indécision contenoit , s'ils avoient des scrupules , ou que la crainte de partager son sort tant qu'il pouvoit craindre un châtiment , faisoit balancer à l'imiter , à se vendre comme lui , peuvent-ils hésiter , quand ils le voient d'une part se déclarer sans retenue , & que de l'autre un succès invariable paroît lui assurer l'impunité ?

A ces funestes effets de la manie déclamatoire dont les *Anglois* sont saisis depuis long-temps, mais qui augmente à vue d'œil, & qui n'intéresse qu'eux, il faut en joindre un autre auquel les étrangers sont forcés malgré eux de prendre part, & qui mérite peut-être des *Bretons* eux-mêmes quelque attention.

Les exemples de pirateries commises sous leur pavillon se multiplient journellement : elles commencent même à devenir atroces : on y joint l'insulte au brigandage, & la violation des bien-séances les plus communes à celle du droit des gens.

J'ai déjà parlé de l'attentat commis par un corsaire de *Mahon* contre une frégate *Suédoise* : depuis peu une frégate *Françoise*, employée au transport des prisonniers de *Pondichery*, ayant à bord un Commissaire *Anglois*, munie d'un pavillon que son emploi devoit rendre, & rend sacré à tous les autres peuples, a été attaquée près du cap *St-Vincent* par un vaisseau de ligne *Anglois*, sans avertissement, sans préliminaire, sans formalité, sans espérance même du pillage, par le seul plaisir de massacrer des hommes : le Capitaine, douze matelots ont été tués d'une première bordée, dont l'impossibilité de la prévoir a rendu l'effet aussi meurtrier qu'il pouvoit l'être : le vaisseau percé au-dessous de l'eau risquoit de couler à fond : l'assassin a refusé de le secourir ; il a cru avoir réparé son crime, en se contentant de ne le pas consommer. Le navire n'a dû son salut qu'à la vigueur, à l'intelligence de l'équipage.

Dernièrement un petit navire marchand *Hollandois* près d'entrer à *Bordeaux*, & n'offrant pas même le prétexte d'une querelle à un corsaire qui l'a arrêté, & visité, le Capitaine, les matelots ont été saisis, dépouillés, & soumis à une fustigation aussi humiliante que douloureuse, dont l'équipage *Anglois* s'est fait un jeu d'être l'instrument.

Ce ne sont point là de ces attentats politiques dont la grandeur & l'objet semblent être l'excuse. Le procédé des *Anglois* contre la marine *Françoise* en 1755 & 1756 étoit odieux : mais il a été couvert par les victoires qu'il avoit procurées : il est difficile, ou du moins inutile de s'en plaindre, puisqu'on n'a pas su s'en venger.

La détention de l'Amiral *Byland* peut être mise encore au nombre de ces infractions de la justice qu'on est embarrassé à qualifier. Si c'est un brigandage, il a été commis avec un appareil, des formalités, & un motif qui peuvent excuser une dénomination plus honnête.

Mais les traits dont je viens de parler sont des actions de *flibustiers* ivres. On ne peut pas les imputer à la nation ; elle est généreuse : d'ailleurs elle auroit à craindre les représailles. On ne peut pas en accuser le Gouvernement : il n'y gagneroit rien que de se rendre encore plus odieux, que le risque d'une proscription universelle & déshonorante.

Cependant ils deviennent trop fréquens ; ils restent trop hautement impunis pour qu'on puisse

les attribuer à l'effervescence passagère du cerveau d'un Commandant indigne de sa place, ou d'un équipage mal discipliné. Quand dans la *Méditerranée*, à l'embouchure de la *Garonne*, près du détroit de *Gibraltar* on retrouve les mêmes barbaries, le même pavillon souillé dans le même temps des mêmes horreurs, il faut bien qu'elles tiennent à un principe général qui opère à-la-fois les mêmes effets malgré la distance des lieux. Et ce principe quel peut-il être sinon l'anarchie dont l'*Angleterre* semble être voisine; le fanatisme dont les esprits y sont agités; la haine & le mépris de l'ordre que ces orateurs incendiaires ne cessent d'y souffler?

Quand un vaisseau met à la voile le Capitaine & son équipage ont la tête remplie des déclamations dont retentissent à *Londres*, & à *Dublin*, les salles *parlementaires*, & les *tavernes*. Ils ne voient dans le Roi qu'un tyran, dans ses Ministres que des agens prévaricateurs, dans le Sénat national qu'un troupeau mercenaire & corrompu : quel respect, quel effroi peut leur inspirer une administration ainsi appréciée ! Est-ce la *majorité* qui oseroit les punir d'avoir manqué de vertu, ou l'*opposition* de ne s'être pas piqués d'obéissance ?

Fanatiques d'ailleurs, & pour leur compte personnel, de l'honneur de leur patrie, de la supériorité de leur marine; aigris par le danger que courent l'une & l'autre, contre les autres hommes qui semblent conspirer pour attaquer la première, & rendre la seconde au moins douteuse; regardant ainsi tout le genre humain à-peu-près comme

ennemi ; n'ayant aucun frein , & trouvant dans leur supérieur immédiat un surveillant disposé non-seulement à pardonner , mais à encourager tout ce qui ne blesse pas la discipline intérieure du vaisseau , est-il étonnant que dans cette cité flottante la dureté familière aux marins devienne une barbarie , & le penchant à se dispenser des usages de la société une licence qui viole toutes les loix ?

Cela n'arrivera pas sans doute , quand ils seront en corps d'escadre , & enchaînés aux ordres d'un Chef chargé d'une grande expédition , ni même quand un vaisseau isolé aura pour Commandant un de ces hommes distingués dont leur marine est encore remplie ; un de ces Officiers braves & généreux à qui leur affreux métier ne fait pas oublier les règles de la vertu & de l'humanité ; qui cherchant la gloire dans ces tristes fonctions l'attachent à des succès utiles , & non pas à des cruautés sans objet. Mais ces scènes honteuses se renouvelleront toutes les fois qu'un corsaire , un navire quelconque , sera dirigé par un homme grossier , ou incapable d'après ses propres préjugés de contenir la troupe féroce qui les partage.

Cependant peu-à-peu ces excès font impression. Les intéressés les publient : les Gazettes les répandent : les témoins s'échauffent : les Gouvernemens entraînés par le cri général pourront faire plus d'efforts qu'ils n'en auroient fait : ils seront mieux secondés. L'indignation universelle qui demandera l'humiliation , la ruine d'un re-

paire de brigands acharnés sera peut-être chez tous les peuples plus efficace que la politique ; celle-ci en auroit pu rendre quelques-uns plus indifférens , enclins même à empêcher la chute d'un ennemi modéré, à qui l'on ne pourroit reprocher que les crimes ordinaires aux Puissances , la soif du sang , ou de l'or dont elles se nourrissent : mais l'autre doit infailliblement réunir toutes les nations contre un amas de forbans qui les bravent , contre un Gouvernement qui ayant la force de les produire, n'a pas celle de les réprimer.

Cette considération est sérieuse : en supposant qu'elle ne frappe pas les autres nations elle mériteroit bien que les *Anglois* prissent la peine d'y réfléchir. Il est difficile qu'aux jeux de ceux qui se piquent de raison , le plaisir d'entendre ou de lire ces harangues qui les enivrent , puisse l'emporter sur les dangers innombrables auxquelles il les expose.

L'*Angleterre* en ce moment ressemble à une famille où le pere & la mere sont en débat , & abandonnent le soin de leurs affaires domestiques pour se disputer le pouvoir dans la maison. Les enfans mal contenus se permettent envers les voisins tous les excès naturels à une jeunesse qui n'a plus d'inspecteurs : il n'est pas moins naturel que ceux-ci fassent entre eux une ligue pour rétablir la police dans le quartier.

C'est là précisément l'objet de la *neutralité armée*, proposée par la *Russie*. Tant qu'il ne s'est  
agi



agi que des intérêts *publics* la confédération a pu , & dû être lente : d'après les anecdotes que l'on vient de voir ; quand il sera évident que ce n'est pas aux nations seulement , mais aux individus que les *Anglois* font la guerre ; quand il sera constant qu'avec ces marins effrénés , tout infortuné qui se risque en mer doit appréhender plus que les calamités de la guerre , qu'avec la perte de sa fortune & les dangers de sa personne qui résultent de cette horrible manière d'éclaircir les droits des peuples , il a encore à craindre des humiliations particulières , des outrages personnels : encore une fois il semble impossible que le ressentiment soit contenu , & que la vengeance trouve des barrières.

Le reste de l'*Europe* seroit un bien vil troupeau ; ce que ces contrées dégradées contiennent encore d'hommes braves & généreux devroit en être bientôt désertées : *Londres* , il faut le dire , seroit le seul asile qui leur convint , si de semblables attentats contre la franchise individuelle des hommes n'excitoit pas une réclamation unanime , & n'amenoit pas un prompt châtiment ; s'ils restent impunis il faut devenir *Anglois* , ou renoncer à la qualité d'homme. Vous qui m'écoutez , choisissez.

Encore un mot sur ce sujet : quoique la leçon semble ne s'adresser qu'aux *Anglois* , tous les peuples peuvent en profiter : c'est même sur-tout à ceux-ci qu'elle peut être utile : un traité sur une épidémie est d'un bien petit secours pour les malades une fois attaqués de la contagion : mais il

peut apprendre à ceux qui ne le sont pas à s'en préserver.

J'ai loué jusqu'ici la subordination militaire & civile des *Anglois* : c'est à ce ressort précieux que j'ai attribué leurs succès dans la guerre, & leur tranquillité intérieure dans la paix. C'est à eux à calculer quelle sera sur leur calme domestique l'influence de la frénésie dont je viens de parler, & la faculté laissée à ceux qui doivent l'exemple de la soumission de ne donner que celui de l'audace. Mais s'il étoit permis de s'en rapporter à des faits, & de tirer la conséquence naturelle de ce qui se passe sous nos yeux, ne pourroit-on pas voir dans la conduite actuelle de leurs escadres la suite de la licence *parlementaire* ?

Par-tout où ils ont obéi ils ont été vainqueurs ; & cette période malheureusement pour nous a été longue : dans ces derniers temps même ils ont encore fait de la ponctualité à observer les ordres de leurs Chefs des essais qui nous ont été funestes. Mais à *Ouessant* ils y ont manqué ; & si on les en croit eux-mêmes, c'est ce qui leur a fait perdre la victoire.

On parle en ce moment d'un nouveau combat général près des rivages de la *Martinique*. On ne le connoît encore que par la relation tronquée de leur Amiral : c'est leur *Neptune*, c'est le redoutable *Rodney* qui dirigeoit leurs mouvemens.

La Cour, à ce qu'on assure, a mutilé, dénaturé ses dépêches : mais dans ce qui a été com-

communiqué au Public on trouve précisément le langage de l'Amiral *Keppel* l'année dernière. Il annonce une victoire que l'indocilité de ses subalternes lui a arrachée des mains : il donne aux seconds de son adversaire des éloges qui paroissent une censure amère des siens.

Doit-on en être surpris ? Il est attaché au parti de l'*opposition*, peu aimé du Ministère, employé par le besoin que l'on a cru avoir de ses talens, & par la crainte d'allarmer, de mécontenter la nation, plutôt que par le désir de l'illustrer, ou de tirer de lui un parti avantageux : il a sous son commandement des Officiers incontestablement liés à un parti, à des intérêts opposés.

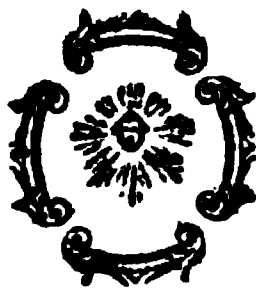
Jusqu'ici, comme je l'ai observé, l'esprit de ces factions ne suivoit point les défenseurs de la patrie sur les eaux, ni dans les camps. En s'éloignant du foyer où il fermente par essence, ils n'étoient plus susceptibles que des impressions relatives au bien de leur service ; *Whigs & Torys* concouroient avec un zèle égal à l'exécution des plans & des ordres du terrible *Marlborough*. Quand *Anson* traversoit la mer *pacifique* pour aller avec un vaisseau presque désagrée au-devant des *galions Espagnols*, il est probable qu'on ne songeoit guère sur son bord à ce qui se disoit dans les salles de *Westminster*.

Cependant dès-lors les querelles y étoient vives : mais elles étoient décentes : chaque parti tâchoit de se rendre maître du Gouvernement, & de débusquer les Ministres en place : mais ni

l'un ni l'autre ne travailloit à déshonorer ce but auquel ils aspireroient tous : leurs disputes ne tenoient point à rendre le trône odieux , & le Sénat méprisable ; au contraire : & l'Officier qui leur prodiguoit son sang étoit sûr à son retour de trouver dans les faveurs de l'un , ou dans l'estime de l'autre , une récompense flatteuse. Ce que les premières avoient de plus utile , étoit compensé par ce que la seconde offroit de plus honorable.

Il semble que la façon de penser des militaires *Anglois* est changée , comme celle de parler de leurs législateurs civils : alors ce seroit pour les Puissances confédérées , & pour toute l'*Europe* , un motif d'espérance bien fondé. Au lieu d'applaudir ces diatribes audacieuses , comme nous le faisons , d'après l'admiration qu'inspirent les traits forcés qui les animent , il faudroit s'en féliciter par le calcul du mal qu'elles peuvent faire à leurs auteurs ; & espérer que bientôt leur indiscipline nous donnera la victoire que la nôtre leur a si souvent assurée.

*Ainsi soit-il.*





A V I S  
SUR UNE NOUVELLE ÉDITION  
DES ANNALES.

**J'**INTERROMPS un moment le récit des affaires publiques pour causer un peu des miennes avec mes lecteurs : ce que j'ai à dire doit leur convenir également à tous , aux amis , aux ennemis , & aux honnêtes gens impartiaux qui n'ont de prévention dans aucun sens ; aux premiers parce que je leur annonce une Edition des *Annales* aussi perfectionnée que le permettent mes foibles talens ; aux seconds parce que je leur indique le terme où elles finiront ; aux troisièmes parce qu'ils approuveront , à ce que j'espère , ma conduite , & qu'ils y trouveront des motifs capables de justifier leur estime.

Quand j'ai entrepris les *Annales* , j'ai voulu , & j'ai cru entreprendre un Livre utile : l'opinion publique m'a prouvé que je ne m'étois pas tout-à-fait trompé : les tracasseries qui ont rendues si orageuses les autres carrières où je me suis hasardé , ne m'ont pas abandonné dans celle-ci ; mais l'influence n'en a pas été si efficace : la haine , les manœuvres , les intrigues tortueuses , les cris furieux , n'ont pu ni imposer silence à l'Auteur , ni empêcher la nation d'accueillir l'Ouvrage.

Ce succès , quoiqu'acheté par un travail énorme , m'a fait surmonter jusqu'ici des dégoûts de

plus d'une espèce qui l'ont quelquefois rendu bien douloureux : j'ai été souvent , & sur-tout il n'y a pas long-temps , je l'avoue , près d'y renoncer ; ayant payé , à ce que je crois , ma dette à la société , au-delà peut-être de ce qu'elle auroit eu droit d'exiger ; ayant tout sacrifié pour me refaire des organes capables de la servir , en raison de ce que la jalouſie armée de toute la foiblesse du despotisme , de toute son iniquité , s'acharnoit à me mutiler ; on n'auroit pu me blâmer de songer à la retraite , d'aller chercher enfin dans un asile inconnu , le plaisir nouveau pour moi , du calme , & de l'obscurité.

Les représentations les plus touchantes m'ont déterminé à continuer mon travail encore une année ; & , dut la haine frémir à ce mot , dut-elle crier à l'égoïsme , à l'orgueil , cette condescendance est de ma part un véritable sacrifice : je le fais à l'amitié : je le fais au bien public. Il ne falloit rien moins que ces deux motifs tout puissans sur mon cœur pour m'y décider.

Cette résolution va , par la circonstance , entraîner pour moi une véritable surcharge , un doublement de travail & d'efforts. Il faut réaliser dès-à-présent , concurremment avec la composition des *Annales* pour le reste de cette année , & pour toute l'année prochaine , un projet dont je comptois m'occuper sans partage , & dont je plaçois l'exécution au nombre des jouissances de ma retraite : celui d'une nouvelle Edition. Les premières années sont absolument épuisées. Jusqu'ici j'ai déjà fait remettre sous presse , successivement un grand nombre de Numéros dépa-

reillés par des accidens de toute espèce, & surtout par les *remplacemens gratuits* que j'ai accordés aux Souscripteurs : dans ces réimpressions partielles, afin de ne point faire trop de disparate, on s'est conformé à l'ancienne Edition : mais elle est très-défectueuse ; je ne me le dissimule pas.

La première année a été imprimée en *Angleterre*, avec des caractères *Anglois*, par des ouvriers *Anglois*, qui ne savoient pas un mot de *François* ; malgré l'intelligence étonnante de l'Imprimeur, à laquelle j'ai rendu hommage dans le temps, & les efforts que son attachement pour moi lui faisoit faire, il s'est glissé une infinité de fautes que ni lui, ni moi n'avons pu éviter.

La différence nationale dans la manière d'accentuer ; celle des goûts dans la distribution des ornemens ; la simplicité des impressions ordinaires à *Londres*, où l'on ne connoît pas de milieu entre un luxe typographique excessif, & une nudité presque difforme, donnent à l'année sortie des presses *Bretonnes* un air gothique peu agréable.

De plus j'ai été instruit, & j'ai vu par les pertes qui en ont résulté pour moi, que dans les transports plusieurs Numéros ont été *avariés*, *piqués*, &c. : il y en a eu de sacrifiés tout entiers ; mais l'empressement du Public n'a pas toujours permis d'employer cette ressource ; on a été quelquefois obligé de laisser courir des exemplaires à demi-gâtés, & ils sont échus sur-tout à ceux des Souscripteurs qui auroient eu droit à l'Edition la plus correcte, la mieux conditionnée, puisque ce sont les plus anciens.

La seconde année a commencé par deux Numéros indignement imprimés, & sur du papier dégoûtant. La dépense en a cependant été plus forte que celle de tous les autres : on n'en sera pas surpris si l'on songe aux circonstances du moment. Je venois de quitter l'*Angleterre* ; j'étois pressé : je me servois d'un des plus audacieux contre-fauteurs & des plus criminels, que j'avois cru par-là ramener à résipiscence.

Il est des naturels qu'on ne réforme point.

Je les ai fait réimprimer depuis : mais les Soufcripteurs de ce temps-là les ont reçus, & sans doute les gardent dans toute leur imperfection ; par un hasard singulier ce sont ceux dont on a demandé le remplacement avec le plus de réserve.

La troisième année même qui va finir est imparfaite en plus d'un sens ; les deux premiers Volumes ont été imprimés sur du papier de rebut que ma confiance trompée, & mon peu d'expérience dans ces matières ont laissé employer, sans que je m'en doutasse. Ce n'est que depuis quelques Numéros que j'y ai mis ordre : on a pu s'appercevoir de la différence, en comparant par exemple les Numéros 57 ou 58, avec le 64.

D'ailleurs dans les huit Tomes précédens il se trouve d'autres défauts non moins désagréables. Dans plusieurs Volumes il n'y a point de dates. Dans plusieurs les tables ont été ou omises, ou déplacées, ou long-temps attendues. Dans plusieurs on trouve des avis tels que celui-ci, nécessités dans le temps par les circonstances, mais qui occupent aujourd'hui un espace inutile, &



ne peuvent plus intéresser ni les lecteurs , ni l'Auteur. Ces avis même, tels que ceux des Numéros 57, 58, &c. ont occasionné, à ce que j'ai vu par les lettres qui m'ont été écrites, de la confusion, ou du moins de l'embarras, & peut-être de la perte aux propriétaires des Volumes, s'ils n'ont pas eu le soin, ou s'ils n'ont pas été à portée de faire sur-le-champ placer où il convenoit les deux feuilles *posthumes*.

Ce n'est pas tout ; la rapidité de la composition, l'infidélité des avis, le manque de renseignemens nécessaires ont entraîné quelquefois des inexactitudes que la meilleure intention de ma part n'a pas toujours pu prévenir. Voilà une prodigieuse quantité de défauts qui ont pu être excusés dans l'Edition primitive : mais il seroit absurde de les conserver dans la nouvelle, & de s'interdire la faculté de mieux faire quand l'occasion s'en présente aussi naturellement.

Enfin cette Edition régénérée peut, & doit être à beaucoup meilleur marché que l'ancienne. Il y aura 24 ports hebdomadaires de moins, par année; il y aura toutes les dépenses secrètes de moins; les remises, les doubles commissions de moins; ce qui fait un objet très - considérable, (1) il y aura la facilité de l'impression de plus, &c. Il est donc juste d'en réduire le prix.

Je n'aurois pu être arrêté que par une considération; c'est que c'est dans les mains des Souscrip-

---

(1) Voyez l'Avis qui a d'abord été publié en tête du Numéro 57, Tome VIII, page 15; c'est la feuille qui a été supprimée & remplacée.

teurs qui méritent de moi le plus d'égards que se trouvent les exemplaires les plus imparfaits : ceux dont l'attachement est né avec l'Ouvrage , qui en ont, s'il est permis de le dire , essuyé l'enfance avec tous ses défauts & ses dangers , ne murmureroient-ils pas de lui voir acquérir une maturité , une perfection qui ne seroit pas pour eux , ou qu'ils seroient obligés de payer une seconde fois ?

Je fais bien que je pourrois répondre que je ne leur ai promis que l'ancienne Edition ; que l'ayant livrée avec exactitude , je ne puis craindre de leur part aucun reproche ; que par le remplacement *gratuit* , par le Volume *gratuit* , par la Gravure *gratuite* , qui paroîtra enfin s'il plaît à Dieu , & à M. de St.-Aubin (1) , j'ai été déjà fort au-delà de mes promesses : que leur Edition n'en seroit pas meilleure , si je m'astreignois aujourd'hui à la copier servilement , & que leur amitié pour l'Auteur lui deviendrait en définitif aussi préjudiciable que la haine , si elle faisoit obstacle à la réforme d'un ouvrage qui intéresse sa gloire.

Tout autre à ma place avec de semblables raisons seroit non-seulement libre & tranquille , mais

---

(1) C'est le nom du Graveur bien connu qui s'en est chargé. Je suis, je le répète , presque honteux d'avoir promis ce pauvre Portrait , par les lenteurs qu'il essuie : mais ce n'est pas ma faute : il y a huit mois que le marché est fait avec l'Artiste , & le tableau dans ses mains : j'ai été puni d'abord de la délicatesse de sa complexion , & ensuite de sa célébrité : une maladie cet hiver ; depuis un ouvrage important qu'il vient d'achever , le premier Volume des pierres gravées du cabinet d'Orléans , l'ont éloigné de ma mince figure. Il m'affirme journellement qu'il s'en occupe : tout ce que je puis pour me justifier envers le Public , c'est de citer , & de nommer mon garant.

justifié, mais applaudi peut-être. Je ne fais si elles suffiroient pour moi : en d'autres occasions bien plus sérieuses des argumens tout autrement incontestables que ceux-là n'en ont pas été plus efficaces en ma faveur.

Les *contre-faâteurs* que mon premier expédient n'a pas déconcertés, qui s'en sont prévalus pour m'outrager, profiteroient de cet incident avec un bien autre avantage : ils ont eu l'impudence d'essayer à rendre ridicule, & odieuse tout-à-la-fois ma proposition de donner *pour rien* : ils triompheroient de pouvoir dire que je revends une seconde fois ce que j'ai déjà vendu.

Ce genre de bassesse trop usité en effet dans la Librairie, trop fréquemment, & mal-à-propos peut-être, imputé à des Littérateurs célèbres, pourroit trouver ici de la croyance. Combien d'honnêtes gens, même de ceux qui me sont attachés, en voyant la nouvelle Edition, parée au moins des agrémens de la jeunesse, ne sentiroient que la caducité de la leur ! Ils oublieroient qu'ils en ont aussi dans le temps eu la fleur ; & qu'il est en tout sens dans l'ordre de la nature que les objets de nos jouissances vieillissent avec nous : ils songeroient seulement que leur ayant coûté beaucoup plus cher, elle vaudroit beaucoup moins. Il est si dangereux, sur-tout en pareille matière, de mettre la délicatesse en concurrence avec l'intérêt !

Quoi qu'il en soit je ne veux pas même examiner cette question, ni m'exposer à ces reproches : mes ennemis n'auront pas un moment où ils puissent se flatter de surprendre dans le cœur de

mes amis l'idée même d'un soupçon désavantageux pour moi : je veux leur ôter jusqu'à l'espoir de séduire avec une apparence de justice les âmes honnêtes qui m'estiment : je ferai une nouvelle Edition : j'en réduirai le prix : & j'ose braver les censeurs. Voici comment.

Elle composera neuf Volumes (1), revus, refaits même avec tout le soin dont je suis capable : le Portrait, dont l'annonce authentique que j'en fais ici accélérera sans doute la fin, sera en tête du premier.

Tous les Souscripteurs qui ont souscrit depuis le commencement chez M. *Lequesne* **DIRECTEMENT**, & qui renouvelleront leur abonnement chez lui pour la quatrième année, à 48 livres, recevront la nouvelle Edition complete, & absolument **GRATUITE**. Je ne leur demande que de vouloir bien faire prendre chaque Volume chez M. *Lequesne*, aux termes fixés, dont ils seront avertis ; ou d'indiquer une fois un moyen de les leur faire parvenir successivement sans frais, s'ils n'aiment mieux en payer le port : ce dernier article est une bagatelle pour chacun d'eux à part ; il seroit pour moi un objet énorme, eu égard à la quantité des envois.

Ceux qui n'ont pas encore souscrit, & qui souscriront pour la quatrième année de même chez M. *Lequesne*, **DIRECTEMENT**, à 48 livres, pourront se procurer la nouvelle Edition, y

---

(1) Le Volume courant, le neuvième, y sera compris par la raison que je dirai tout-à-l'heure. On se rappellera que chaque Volume contient 8 Numéros, ou plutôt environ 500 pages : car la division par Numéros ne se trouvera plus dans la nouvelle Edition.

compris l'*Appel à la Postérité*, s'ils le désirent, moyennant 24 livres pour chacune des années précédentes, mais prises de même chez M. Lequesne, ou en payant le port s'ils désirent qu'on leur en fasse l'envoi.

Cette réserve dans les deux cas ne concerne point l'année courante, c'est-à-dire, la quatrième, qui fera, à l'ordinaire, remise *franche de port par la poste*, à tous les Souscripteurs anciens & nouveaux.

Quand j'ai proposé mon premier expédient contre les *contre-façons*, les imposteurs se le sont approprié sans en courir le risque. Il étoit clair que pour le *gratis* on ne s'adresseroit qu'à moi; aussi ont-ils réimprimé mes avis littéralement tout au long : & d'après cette ruse on m'a observé avec raison qu'il n'existoit aucun moyen pour discerner l'Edition légitime de celle des pirates : maintenant je crois que voilà mon pavillon bien signalé : il sera impossible de le méconnoître.

J'impose dans les deux cas la condition de souscrire pour la *quatrième année* : avec un peu de réflexion on devinera, je crois, la raison, & l'on sentira la justice de cette gradation. Au moins se convaincra-t-on aisément que mon intérêt personnel n'y entre pour rien. Je sacrifie le produit de cette année à l'exécution de mon plan : ceux qui trouveront le sacrifice excessif, je les supplie de jeter les yeux sur le passé ; ils verront que ce n'est pas le plus grand que j'aie fait.

Le premier Volume de la nouvelle Edition paroîtra le premier *Septembre* prochain : on pourra de ce jour le faire prendre chez M. Lequesne : les

autres paroîtront successivement de six semaines en six semaines, avec la plus grande régularité.

Je prie ceux à qui je viens de donner le droit de les exiger, ou qui auroient l'intention de se les procurer, de m'en prévenir d'ici à ce temps-là : il suffira de consigner la souscription pour la *quatrième année* ; ceux qui feront dans le cas de payer les précédentes, c'est-à-dire, les Souscripteurs nouveaux, en fourniront le prix à leur volonté, en recevant, soit les Volumes, soit les années : mais il est nécessaire que je les connoisse d'avance, les uns & les autres.

Je ne ferai imprimer de cette Edition précisément que le nombre nécessaire ; 1°. pour diminuer les frais, & risquer le moins qu'il sera possible, je ne le cache pas : 2°. parce que je ne veux pas à ma retraite avoir de résidu *typographique* ; ni qu'aucun Libraire, ou aucun intrigant, puisse duper le Public, en s'annonçant comme dépositaire d'un fonds qu'il paroîtroit avoir reçu de moi.

Ce feroit ici le lieu de parler de la *Collection de mes Œuvres* : je l'ai promise d'Angleterre ; & rien ne me paroïssoit plus sûr, plus aisé que l'exécution de cette promesse : ce n'est qu'en préparant les matériaux que l'entreprise est devenue accablante. Mes idées s'étant depuis mûries, réformées, étendues, changées même sur bien des points, ce sont presque des Ouvrages nouveaux que je donnerai sous les mêmes titres. On peut en juger par la *Théorie des Loix* : j'en ai déjà fait réimprimer le premier volume trois fois ; & aucune de ces Editions ne paroîtra ; j'aime

mieux en souffrir la perte, que de donner au Public aucun Ouvrage qui ne soit au point où je puis me croire en état de le porter.

Mais ce travail joint à celui des *Annales*, est au-dessus des forces d'un seul homme, ou du moins des miennes. Le premier fera l'occupation & le soulagement de ma retraite, & c'est en partie ce qui me décide à la faire au terme que je viens d'indiquer. L'Edition de mes *Œuvres* que je donnerai alors sera probablement bien moins volumineuse que celle que j'avois annoncée, quoique sûrement beaucoup plus remplie.

En attendant, ceux qui ont souscrit, & qui, à ce qu'il m'a semblé, sont aussi presque tous Souscripteurs des *Annales*, pourront ou déduire sur leur nouvel abonnement aux *Annales*, le louis d'or qu'ils ont donné pour celui des *Œuvres*, ou le reprendre chez M. *Lequesne* s'ils ne renouvellent pas : ils seront les maîtres de tenir compte, ou de n'en pas tenir, du volume des *Révolutions Romaines* qu'ils ont déjà reçu : comme c'est ici moi qui suis en faute, je ne me plaindrai pas de ceux qui croiront devoir me mettre à l'amende.

Encore un mot ; car il faut tout prévoir : je ne contracte l'engagement ci-dessus pour la nouvelle Edition des *Annales*, qu'avec ceux qui s'adresseront à M. *Lequesne*, & s'adresseront à lui directement, comme j'ai eu soin de le bien spécifier : j'en ai deux raisons.

La première, c'est que s'il falloit passer par l'entremise des *Libraires* ou autres agens, la commission qu'ils exigent rendroit l'exécution de ma

parole trop onéreuse pour moi, & même impraticable. La seconde, c'est qu'il pourroit résulter de la confiance des Souscripteurs envers des entremetteurs étrangers une supercherie dont les premiers seroient dupes, & dont ils auroient peut-être l'injustice de me rendre responsable.

Si la simple promesse, ou même l'expédition d'une nouvelle Edition *gratuite* pouvoient être regardées comme la preuve d'une mission avouée de moi, bien des contre-facteurs, tous même probablement, s'empresseroient de s'approprier ce caractère : ils recevraient l'argent de tout le monde en mon nom ; ils renverroient à tout le monde, en mon nom, une prétendue nouvelle Edition qui ne seroit que leur ancienne, rajennie par des frontispices nouveaux, & quelques cartons distribués au hasard. Cette ruse est une des plus familières dans la *Librairie* : les *presses* ressemblent à la chaudière de *Circé* : à chaque instant des *Æsons* décrépits en sortent avec les apparences & les succès de la jeunesse.

Il est aisé de concevoir combien cette largesse apparente leur deviendrait lucrative. Leurs Editions condamnées de ce moment-ci à un décri certain, acquereroient par ce manège une consistance qu'elles n'ont jamais eue. Au lieu de les donner *gratuitement*, ils les vendraient avec un grand avantage : au lieu d'essuyer aucune perte, ils feroient un très-grand bénéfice.

Afin de prévenir toute sorte d'ambiguïté, je déclare donc que je n'ai, que je n'aurai, que je ne reconnoîtrai pour tout ce qui précède, d'autre agent que M. Lequesne.





A V I S  
SUR UNE NOUVELLE ÉDITION  
DES ANNALES.

*N. B.* JE replace ici l'Avis inséré à la fin du Numéro 65. Il m'importe qu'il soit bien connu, qu'il acquière la plus grande authenticité possible; en conséquence je prévient qu'il sera répété en tête de chacun des six Numéros qui restent d'ici au 72, c'est-à-dire jusqu'à la fin du présent volume.

Je fais ce double emploi sans scrupule, par deux raisons: 1°. tous les Souscripteurs qui renouvelleront leur abonnement, suivant les conditions prescrites, étant sûrs d'avoir *gratuitement* dans la *nouvelle Edition* ce même volume *complet*, comme je l'annonce ci-après, ils seront, à ce que je pense, assez équitables pour ne pas se croire lésés. Au contraire, en leur parvenant la seconde fois dans le temps, il aura pour eux le mérite de la nouveauté. Ils y trouveront huit feuilles qu'ils ne connoîtront pas.

2°. Quelque clarté que j'aie tâché de mettre dans cet Avis, s'il s'y trouvoit quelque embarras qui ne fût pas levé, j'en ferai sans doute instruit dans les intervalles: & il me sera plus facile, en répétant le texte, de l'interpréter, de donner tous les éclaircissemens dont on croira avoir besoin.

---

J'INTERROMPS un moment le récit des affaires publiques pour causer un peu des miennes avec mes lecteurs : ce que j'ai à dire doit leur convenir également à tous , aux *amis* , aux *ennemis* , & aux honnêtes gens impartiaux qui n'ont de prévention dans aucun sens ; aux premiers parce que je leur annonce une Edition des *Annales* aussi perfectionnée que le permettent mes foibles talens ; aux seconds parce que je leur indique le terme où elles finiront ; aux troisièmes parce qu'ils approuveront , à ce que j'espère , ma conduite , & qu'ils y trouveront des motifs capables de justifier leur estime.

Quand j'ai entrepris les *Annales* , j'ai voulu , & j'ai cru entreprendre un Livre utile : l'opinion publique m'a prouvé que je ne m'étois pas tout-à-fait trompé : les tracasseries qui ont rendues si orageuses les autres carrières où je me suis hasardé , ne m'ont pas abandonné dans celle-ci ; mais l'influence n'en a pas été si efficace : la haine , les manœuvres , les intrigues tortueuses , les cris furieux , n'ont pu ni imposer silence à l'Auteur , ni empêcher la nation d'accueillir l'Ouvrage.

Ce succès , quoiqu'acheté par un travail énorme , m'a fait surmonter jusqu'ici des dégoûts de plus d'une espèce qui l'ont quelquefois rendu bien douloureux : j'ai été souvent , & sur-tout il n'y a pas long-temps , je l'avoue , près d'y renoncer ; ayant payé , à ce que je crois , ma dette à la société , au-delà peut-être de ce qu'elle auroit

eu droit d'exiger ; ayant tout sacrifié pour me refaire des organes capables de la servir , en raison de ce que la jalousie armée de toute la foiblesse du despotisme , de toute son iniquité , s'acharnoit à me mutiler ; on n'auroit pu me blâmer de songer à la retraite , d'aller chercher enfin dans un asile inconnu , le plaisir nouveau pour moi , du calme , & de l'obscurité.

Les représentations les plus touchantes m'ont déterminé à continuer mon travail encore une année ; & , dut la haine frémir à ce mot , dut-elle crier à l'*égoïsme* , à l'orgueil , cette condescendance est de ma part un véritable sacrifice : je le fais à l'amitié : je le fais au bien public. Il ne falloit rien moins que ces deux motifs tout puissans sur mon cœur pour m'y décider.

Cette résolution va , par la circonstance , entraîner pour moi une véritable surcharge , un doublement de travail & d'efforts. Il faut réaliser dès-à-présent , concurremment avec la composition des *Annales* pour le reste de cette année , & pour toute l'année prochaine , un projet dont je comptois m'occuper sans partage , & dont je plaçois l'exécution au nombre des jouissances de ma retraite : celui d'une *nouvelle Edition*.

Les premières années sont absolument épuisées. Jusqu'ici j'ai déjà fait remettre sous presse , successivement , un grand nombre de Numéros dépareillés par des accidens de toute espèce , & surtout par les *remplacemens gratuits* que j'ai accordés aux Souscripteurs : dans ces réimpressions

partielles , afin de ne point faire trop de disparate , on s'est conformé à l'ancienne Edition : mais elle est très-défectueuse ; je ne me le dissimule pas.

La première année a été imprimée en *Angleterre* , avec des caractères *Anglois* , par des ouvriers *Anglois* , qui ne savoient pas un mot de *François* ; malgré l'intelligence étonnante de l'Imprimeur , à laquelle j'ai rendu hommage dans le temps , & les efforts que son attachement pour moi lui faisoit faire , il s'est glissé une infinité de fautes que ni lui , ni moi , n'avons pu éviter.

La différence nationale dans la manière d'accentuer ; celle des goûts dans la distribution des ornemens ; la simplicité des impressions ordinaires à *Londres* , où l'on ne connoît pas de milieu entre un luxe typographique excessif , & une nudité presque difforme , donnent à l'année sortie des presses *Bretonnes* un air gothique peu agréable.

De plus j'ai été instruit , & j'ai vu par les pertes qui en ont résulté pour moi , que dans les transports plusieurs Numéros ont été *avariés* , *piqués* , &c. : il y en a eu de sacrifiés tout entiers ; mais l'empressement du Public n'a pas toujours permis d'employer cette ressource ; on a été quelquefois obligé de laisser courir des exemplaires à demi-gâtés , & ils sont échus sur-tout à ceux des Souscripteurs qui auroient eu droit à l'Edition la plus correcte , la mieux conditionnée , puisque ce sont les plus anciens.

La seconde année a commencé par deux Numéros indignement imprimés , & sur du papier dégoûtant. La dépense en a cependant été plus forte que celle de tous les autres : on n'en sera pas surpris si l'on songe aux circonstances du moment. Je venois de quitter l'*Angleterre* ; j'étois pressé : je me servois d'un des plus audacieux *contre-facteurs* & des plus criminels, que j'avois cru par-là ramener à récipiscence.

Il est des naturels qu'on ne réforme point.

Je les ai fait réimprimer depuis : mais les Souscripteurs de ce temps-là les ont reçus , & sans doute les gardent dans toute leur imperfection : par un hasard singulier ce sont ceux dont on a demandé le remplacement avec le plus de réserve.

La troisième année même qui va finir est imparfaite en plus d'un sens ; les deux premiers Volumes ont été imprimés sur du papier de rebut que ma confiance trompée , & mon peu d'expérience dans ces matières ont laissé employer, sans que je m'en doutasse. Ce n'est que depuis quelques Numéros que j'y ai mis ordre : on a pu s'appercevoir de la différence, en comparant par exemple les Numéros 57 ou 58, avec le 64.

D'ailleurs dans les huit Tomes précédens il se trouve d'autres défauts non moins désagréables. Dans plusieurs Volumes il n'y a point de *dates*. Dans plusieurs les *Tables des Matières* ont été ou omises, ou déplacées, ou long-temps attendues. Dans plusieurs on trouve des *Avis* tels que :

celui-ci, nécessités dans le temps par les circonstances, mais qui occupent aujourd'hui un espace inutile, & ne peuvent plus intéresser ni les lecteurs, ni l'Auteur.

Ces avis même, tels que ceux des Numéros 57, 58, &c. ont occasionné, à ce que j'ai vu par les lettres qui m'ont été écrites, de la confusion, ou du moins de l'embarras, & peut-être de la perte aux propriétaires des Volumes, s'ils n'ont pas eu le soin, ou s'ils n'ont pas été à portée de faire sur-le-champ placer où il convenoit les deux feuilles *posthumes*.

Ce n'est pas tout ; la rapidité de la composition, l'infidélité des avis, le manque de renseignemens nécessaires ont entraîné quelquefois des inexactitudes que la meilleure intention de ma part n'a pas toujours pu prévenir ; telles par exemple que l'affertion relative à la prise du *Prothée*. Toutes les nouvelles, toutes les lettres particulières, les rapports même de l'ennemi, se réunissoient à affirmer que le Commandant de ce vaisseau s'étoit rendu sans combat, *sans avoir perdu un seul homme*. Cependant il se trouve qu'il n'a fait fléchir son pavillon qu'après une résistance sanglante ; & il a désiré lui-même que sa conduite fut soumise au jugement d'un *Conseil de guerre*, qui s'assemble en ce moment pour le juger.

Voilà une prodigieuse quantité de défauts qui ont pu être excusés dans l'Edition primitive : mais il seroit absurde de les conserver dans la nouvelle, & de s'interdire la faculté de mieux

faire quand l'occasion s'en présente aussi naturellement.

Enfin cette Edition régénérée peut, & doit être à beaucoup meilleur marché que l'ancienne. Il y aura 24 *ports hebdomadaires* de moins, par année; il y aura toutes les *dépenses secrètes* de moins; les *remises*, les *doubles commissions* de moins; ce qui fait un objet très-considérable (1), il y aura la facilité de l'*impression* de plus, &c. Il est donc juste d'en réduire le prix.

Je n'aurois pu être arrêté que par une considération; c'est que c'est dans les mains des Souscripteurs qui méritent de moi le plus d'égards que se trouvent les exemplaires les plus imparfaits. Ceux dont l'attachement est né avec l'Ouvrage, qui en ont, s'il est permis de le dire, essuyé l'enfance avec tous ses défauts & ses dangers, ne murmureroient-ils pas de lui voir acquérir une maturité, une perfection qui ne seroit pas pour eux, ou qu'ils seroient obligés de payer une seconde fois ?

Je fais bien que je pourrois répondre que je ne leur ai promis que l'ancienne Edition; que l'ayant livrée avec exactitude, je ne puis craindre de leur part aucun reproche; que par le remplacement *gratuit*, par le Volume *gratuit*, par la Gravure *gratuite*, qui paroîtra enfin s'il plaît à

---

(1) Voyez la page 16 de l'Avis qui a d'abord été publié en tête du Numéro 57, Tome VIII; c'est la feuille qui a été supprimée & remplacée.

Dieu , & à M. *de St.-Aubin* (1) , j'ai été déjà fort au-delà de mes promesses ; que leur Edition n'en feroit pas meilleure , si je m'astreignois aujourd'hui à la copier fervilement , & que leur amitié pour l'Auteur lui deviendrait en définitif aussi préjudiciable que la haine , si elle faisoit obstacle à la réforme d'un ouvrage qui intéresse sa gloire.

Tout autre à ma place avec de semblables raisons feroit non-seulement libre & tranquille , mais justifié , mais applaudi peut-être. Je ne fais si elles suffiroient pour moi : en d'autres occasions bien plus sérieuses des argumens tout autrement incontestables que ceux-là n'en ont pas été plus efficaces en ma faveur.

Les *contre-fauteurs* que mon premier expédient n'a pas déconcertés , qui s'en sont prévalus pour m'outrager , profiteroient de cet incident avec un bien autre avantage : ils ont eu l'impudence d'essayer à rendre ridicule , & odieuse tout-à-la-fois ma proposition de donner *pour rien* : ils triompheroient de pouvoir dire que je revends une seconde fois ce que j'ai déjà vendu.

---

(1) C'est le nom du Graveur bien connu qui s'en est chargé. Je suis , je le répète , presque honteux d'avoir promis ce pauvre Portrait , par les lenteurs qu'il essuie : mais ce n'est pas ma faute : il y a huit mois que le marché est fait avec l'Artiste , & le tableau dans ses mains ; j'ai été puni , d'abord de la délicatesse de sa complexion , & ensuite de sa célébrité : une maladie cet hiver ; depuis , un ouvrage important qu'il vient d'achever , le premier Volume des pierres gravées du cabinet d'*Orléans* , l'ont éloigné de ma mince figure. Il m'affirme journellement qu'il s'en occupe : tout ce que je puis pour me justifier envers le Public , c'est de citer , & de nommer mon garant.



Ce genre de bassesse trop usité en effet dans la Librairie , trop fréquemment , & mal-à-propos peut-être , imputé à des Littérateurs célèbres , pourroit trouver ici de la croyance. Combien d'honnêtes gens , même de ceux qui me sont attachés , en voyant la nouvelle Edition , parée au moins des agrémens de la jeunesse , ne sentiroient que la caducité de la leur ! Ils oublieroient qu'ils en ont aussi dans le temps eu la fleur ; & qu'il est en tout sens dans l'ordre de la nature que les objets de nos jouissances vieillissent avec nous : ils songeroient seulement que leur ayant coûté beaucoup plus cher , elle vaudroit beaucoup moins. Il est si dangereux , sur-tout en pareille matière , de mettre la délicatesse en concurrence avec l'intérêt !

Quoi qu'il en soit je ne veux pas seulement examiner cette question , ni m'exposer à ces reproches : mes ennemis n'auront pas un moment où ils puissent se flatter de surprendre dans le cœur de mes amis l'idée même d'un soupçon défavantageux pour moi : je veux leur ôter jusqu'à l'espoir de séduire avec une apparence de justice les âmes honnêtes qui m'estiment : je ferai une nouvelle Edition : j'en réduirai le prix : & j'ose braver les censeurs. Voici comment.

Elle composera neuf Volumes (1), revus, refaits même avec tout le soin dont je suis capable :

---

(1) Le Volume courant, le *neuvième*, y sera compris par la raison que j'ai dite ci-devant, page 61. On se rappellera que chaque Volume contient 8 *Numéros*, ou plutôt environ 500 pages : car la division par *Numéros* ne se trouvera plus dans la nouvelle Edition.

le Portrait, dont l'annonce authentique que j'en fais ici accélérera sans doute la fin, fera en tête du premier.

Tous les Souscripteurs qui ont souscrit depuis le commencement chez M. *Lequesne* **DIRECTEMENT**, ou qui auront, à quelque date que ce soit, payé *chez lui* les trois premières années, à 48 liv. & qui renouvelleront leur abonnement *chez lui* pour la quatrième année, au même prix, recevront la nouvelle Edition complete, & absolument **GRATUITE**. Je ne leur demande que de vouloir bien faire prendre chaque Volume chez M. *Lequesne*, aux termes fixés, dont ils seront avertis; ou d'indiquer une fois un moyen de les leur faire parvenir successivement sans frais, s'ils n'aiment mieux en payer le port : ce dernier article est une bagatelle pour chacun d'eux à part; il seroit pour moi un objet énorme, eu égard à la quantité des envois.

Ceux qui n'ont pas encore souscrit, & qui souscriront pour la quatrième année de même chez M. *Lequesne*, **DIRECTEMENT**, à 48 livres, pourront se procurer la nouvelle Edition, y compris l'*Appel à la Postérité*, s'ils le désirent, moyennant 24 livres pour chacune des années précédentes, mais prises de même chez M. *Lequesne*, ou en payant le port s'ils désirent qu'on leur en fasse l'envoi.

Cette réserve dans les deux cas ne concerne point l'année courante, c'est-à-dire, la quatrième, qui sera, à l'ordinaire, remise *franche de port par la poste*, à tous les Souscripteurs anciens & nouveaux.

Quand j'ai proposé mon premier expédient contre les *contre-façons*, les imposteurs se le sont approprié sans en courir le risque. Il étoit clair que pour le *gratis* on ne s'adresseroit qu'à moi; aussi ont-ils réimprimé mes avis littéralement tout au long : & d'après cette ruse on m'a observé avec raison qu'il n'existoit aucun moyen pour discerner l'Edition légitime de celle des pirates: maintenant je crois que voilà mon pavillon bien signalé : il sera impossible de le méconnoître.

J'impose dans les deux cas l'obligation de souscrire pour la *quatrième année* : avec un peu de réflexion on devinera, je crois, la raison, & l'on sentira la justice de cette condition. Au moins se convaincra-t-on aisément que mon intérêt personnel n'y entre pour rien. Je sacrifie le produit de cette année à l'exécution de mon plan: ceux qui trouveront le sacrifice excessif, je les supplie de jeter les yeux sur le passé; ils verront que ce n'est pas le plus grand que j'aie fait.

Le premier Volume de la nouvelle Edition paroîtra le premier *Septembre* prochain : on pourra de ce jour le faire prendre chez M. *Lequesne* : les autres paroîtront successivement de six semaines en six semaines, avec la plus grande régularité.

Je prie ceux à qui je viens de donner le droit de les exiger, ou qui auroient l'intention de se les procurer, de m'en prévenir d'ici à ce temps-là : il suffira de consigner la souscription pour la *quatrième année*; ceux qui seront dans le cas de payer les précédentes, c'est-à-dire, les Souscripteurs nouveaux, en fourniront le prix à leur

volonté, en recevant, soit les Volumes, soit les années : mais il est nécessaire que je les connoisse d'avance, les uns & les autres.

Je ne ferai imprimer de cette Edition précisément que le nombre nécessaire; 1°. pour diminuer les frais, & risquer le moins qu'il sera possible, je ne le cache pas : 2°. parce que je ne veux pas à ma retraite avoir de résidu *typographique*; ni qu'aucun Libraire, ou aucun intrigant, puisse duper le Public, en s'annonçant comme dépositaire d'un fonds qu'il paroîtroit avoir reçu de moi.

Ce feroit ici le lieu de parler de la *Collection de mes Œuvres* : je l'ai promise d'Angleterre; & rien ne me paroïssoit plus sûr, plus aisé que l'exécution de cette promesse : ce n'est qu'en préparant les matériaux que l'entreprise est devenue accablante. Mes idées s'étant depuis mûries, réformées, étendues, changées même sur bien des points, ce sont presque des Ouvrages nouveaux que je donnerai sous les mêmes titres. On peut en juger par la *Théorie des Loix* : j'en ai déjà fait réimprimer le premier volume trois fois; & aucune de ces Editions ne paroîtra; j'aime mieux en souffrir la perte, que de donner au Public aucun Ouvrage qui ne soit au point où je puis me croire en état de le porter.

Mais ce travail joint à celui des *Annales*, est au-dessus des forces d'un seul homme, ou du moins des miennes. Le premier sera l'occupation & le soulagement de ma retraite, & c'est

en partie ce qui me décide à la faire au terme que je viens d'indiquer. L'Edition de mes *Œuvres* que je donnerai alors sera probablement bien moins volumineuse que celle que j'avois annoncée, quoique sûrement beaucoup plus remplie.

En attendant, ceux qui ont souscrit, & qui, à ce qu'il m'a semblé, sont aussi presque tous Souscripteurs des *Annales*, pourront ou déduire sur leur nouvel abonnement aux *Annales*, le louis d'or qu'ils ont donné pour celui des *Œuvres*, ou le reprendre chez M. *Lequesne* s'ils ne renouvellent pas : ils seront les maîtres de tenir compte, ou de n'en pas tenir, du volume des *Révolutions Romaines* qu'ils ont déjà reçu : comme c'est ici moi qui suis en faute, je ne me plaindrai pas de ceux qui croiront devoir me mettre à l'amende.

Encore un mot ; car il faut tout prévoir : je ne contracte l'engagement ci-dessus pour la nouvelle Edition des *Annales*, qu'avec ceux qui s'adresseront à M. *Lequesne*, & s'adresseront à lui *directement*, comme j'ai eu soin de le bien spécifier : j'en ai deux raisons.

La première, c'est que s'il falloit passer par l'entremise des *Libraires* ou autres agens, la commission qu'ils exigent rendroit l'exécution de ma parole trop onéreuse pour moi, & même impraticable. La seconde, c'est qu'il pourroit résulter de la confiance des Souscripteurs envers des entremetteurs étrangers une supercherie dont les premiers seroient dupes, & dont ils auroient peut-être l'injustice de me rendre responsable.

Si la simple promesse , ou même l'expédition d'une nouvelle Edition *gratuite* pouvoient être regardées comme la preuve d'une mission avouée de moi, bien des contre-fauteurs, tous même probablement, s'empresseroient de s'approprier ce caractère : ils recevraient l'argent de tout le monde en mon nom ; ils renverroient à tout le monde , en mon nom , une prétendue nouvelle Edition qui ne feroit que leur ancienne, rajeunie par des frontispices nouveaux, & quelques cartons distribués au hasard. Cette ruse est une des plus familières dans la *Librairie* : les *presses* ressemblent à la chaudière de *Circé* : à chaque instant des *Æfons* décrépits en sortent avec les apparences & les succès de la jeunesse.

Il est aisé de concevoir combien cette largesse apparente leur deviendrait lucrative. Leurs Editions condamnées de ce moment-ci à un décri certain, acquerreroient par ce manège une confiance qu'elles n'ont jamais eue. Au lieu de les donner *gratuitement*, ils les vendroient avec un grand avantage : au lieu d'essuyer aucune perte, ils feroient un très-grand bénéfice.

Afin de prévenir toute sorte d'ambiguïté , je déclare donc que je n'ai , que je n'aurai , que je ne reconnoîtrai pour tout ce qui précède, d'autre agent que M. *Lequesne* , Marchand d'étoffes de soie , rue des *Bourdonnois* , à *PARIS*.





É P I T R E  
DE L'AUTEUR DES ANNALES  
A M. D'ALEMBERT,  
SUR SON PROCHAIN VOYAGE EN PRUSSE.

EST-IL vrai, cher *le Rond*, qu'infidèle Pasteur,  
D'un troupeau désolé te voilà déserteur ?  
Tu préfères, dit-on, les rives de la *Sprée*  
A celles où jadis ta gloire consacrée,  
Dans le *Louvre* assourdi de claquemens confus,  
Accabla tant de fois tes ennemis vaincus.  
A ses caprices vains abandonnant la *France*,  
Tu vas loin de ses bords chercher un Roi qui pense,  
Et de ton clarinet si vanté dans *Paris*  
Régaler de *Postdam* les bocages surpris.

C'est bien fait ; nos *Thalès* ont le goût des voyages :  
Le sot siècle dernier avoit d'autres usages.  
Ces Ecrivains pesans qu'inspiroit le hasard,  
Nommés si follement les modèles de l'art,  
Ridicules objets d'un respect imbécille  
Ne connurent jamais cette méthode utile.

Peu jaloux du beau nom d'*ami de l'univers*,  
Seuls, au gré des Lecteurs, laissant courir ses vers ;  
Ne calculant jamais la valeur de son être,  
Pressant ignoblement le sol qui le vit naître ;

Pour son Dieu , son pays , sa famille , & son Roi ,  
Chacun d'eux réservoir son encens & sa foi (1).

Mais de leurs successeurs l'adresse est plus profonde :  
Un sage est aujourd'hui le conquérant du monde.  
Parlant dans ses leçons à tout le genre humain ,  
Il se fait vers la gloire un bien autre chemin :  
De ses concitoyens sûr de forcer l'hommage ,  
S'il peut de l'étranger obtenir le suffrage ,  
C'est aux climats lointains qu'il cherche des lauriers ;  
Dans les Cours , vers les Rois , il s'ouvre des sentiers.

De ces *Sinas* brillans il franchit la barrière :  
Admis à l'entretien des Dieux qu'on y révère ,  
Précédé prudemment d'éloges bien payés ,  
Il va , nouveau *Moïse* , emprunter à leurs pieds  
Les rayons dont il veut en dépit de l'envie  
Revenir à loisir briller dans sa patrie :  
Et par reconnoissance il conte à son retour  
Les miracles nombreux qu'il a vus dans leur Cour.

C'est par les viremens de ce commerce utile  
Que ce siècle penseur est devenu fertile  
En *Platons* , par des Rois pompeusement flattés ,  
En Rois , par des *Platons* adroitement vantés.

---

(1) *Louis XIV* donnoit des pensions à des étrangers : mais on ne voit pas qu'alors les *François* en reçussent de personne , que de leur Prince : & s'il y avoit eu en *France* quelque homme de mérite capable de cette foiblesse , il est , je crois , plus que douteux qu'elle eût passé pour une preuve de la supériorité de ses talens. On pense bien autrement aujourd'hui. Nos Philosophes comptent hardiment parmi leurs titres de gloire les quittances qu'ils donnent pour *valeur reçue* à des Ministres étrangers.



Quelquefois, il est vrai, dans ce trompeur échange  
 L'humeur s'est introduite, au lieu de la louange :  
 Quelquefois le Lion qu'on avoit cru dompté,  
 Contre ses gouverneurs a repris sa fierté.

Nous avons vu, cédant à sa vive colère,  
 L'*Alexandre* du siècle en poursuivre l'*Homère*,  
 Et des fers du vieillard scandalisant le *Mein*  
 Redemander ses vers la bayonnette en main.  
 Radieux du marché de sa bibliothèque,  
 Nous avons vu depuis le patron de *Sénèque*  
 Aux murs de *Petersbourg* réussir assez mal ;  
 Et, mandé chaudement pour un recueil légal,  
 Aux jeux de la *Neva*, stupefaite, interdite,  
 L. R. .... à grans pas congédié bien vite.

Mais, par des pensions largement compensées,  
 Tous ces petits affronts sont bientôt effacés :  
 Et d'ailleurs ce n'est pas pour toi qu'ils sont à craindre.  
 Un vrai sage, vieilli dans l'art de se contraindre,  
 Dissertateur profond, & narrateur badin,  
 Raisonnant, démontrant ; & du conte anodin  
 Que toujours sans manquer lui fournit sa mémoire,  
 Regalant à propos l'attentif auditoire,  
 Est sûr, dès qu'il paroît, bien sûr de tout charmer.

Aussi chacun s'émeut dès qu'on l'entend nommer.  
 Avec les hommes dur, & souple auprès des femmes,  
 Il fait en arrivant s'emparer de leurs ames :  
 Il les loue avec art, & dans chaque boudoir  
 De l'esprit qu'il leur trouve exaltant le pouvoir,  
 Il dispose à son gré de ces bouches sonores :  
 Bientôt tout est rempli d'éloquentes *Pandores*,  
 TOME IX. F

Invincibles appuis de ce *Titan* nouveau,  
Qui pour les animer leur prêta son flambeau.

Tu connois cette marche : ainsi poursuis ta course ;  
Vas sans crainte revoir ces lieux voisins de l'*ourse* ,  
En beaux esprits *François* si long-temps recrutés ;  
Mais à leur honte , hélas ! aujourd'hui désertés.

Cependant on remarque avec quelque surprise  
Le moment que tu prens pour quitter ton Eglise.  
La *Vierge* va bientôt nous ramener ce mois ,  
Enorgueilli du nom du plus saint de nos Rois ,  
Où , pressé tous les ans sur un étroit théâtre ,  
De tes accens aigus le Public idolâtre ,  
Donne à grans cris l'exemple au reste des humains  
D'admirer un vainqueur couronné par tes mains (1).

Dans cet auguste jour , qui remplira ta place ?  
Ton disciple en intrigue & ton maître en audace ,  
*Harpula* , pourroit bien en former le projet :  
Mais fait-il comme toi cadencer un couplet ?  
Saura-t-il d'une phrase avec art suspendue  
Faire sortir le mot qui doit frapper la vue ;  
Sur la fin d'un morceau négligemment passé ,  
Par un ton tout-à-coup de plusieurs tons baissé ,  
A l'auditeur surpris , dupe de l'artifice ,  
Marquer le joli trait qu'on veut qu'il applaudisse ?

Ce sont là de tes coups : c'est par-là chaque année  
Qu'à tes fins jeux de mots la foule est entraînée ;

---

(1) On voit bien qu'il s'agit ici du prix distribué à l'*Académie Française* le 25 du mois d'Août. Il est assez singulier que depuis quelques années le choix des sujets , & celui des pièces couronnées , excitent également une réclamation presque universelle.

Et va , par pur instinct , claquant avec fureur  
L'éloge qu'en bâillant rejette le lecteur.

D'ailleurs que deviendra ton Sénat domestique ;  
Ce *Sanhédrin* secret , école politique ,  
Où , non sans ébranler les pavés de ta Cour ,  
En bon carrosse *Anglois* , sur le déclin du jour ,  
De cent laquais oisifs meublant ton anti-chambre ,  
Viennent huit fois par mois la *Duchesse* au teint d'ambre ,  
Le maigre petit *Duc* , & le *Marquis* altier ,  
Du bon homme *F.....* fanatique héritier ;  
Et la jeune *Comtesse* , & la folle *Aspasie* ,  
Et tous ces vrais supports de la Philosophie ;  
Infaillible Concile , appelé sous tes loix  
A réformer l'Eglise , à régenter les Rois ,  
Et qui du fou *T.....* dicta les catéchismes ?

Une fois éloigné n'y crains-tu pas les schismes ?  
Ou si ton cœur raffis , de la rivalité  
N'est pas , pour son bonheur , vivement affecté ,  
Sultan de ce ferrail fameux par tant d'épreuves ,  
Qui charges-tu du soin de consoler tes veuves ?  
Quel motif si pressant te dérobe à leur foi ?

De noirs pressentimens assiégé malgré toi ,  
D'un crédit ébranlé , par une adroite absence  
Voudrais-tu nous cacher la triste décadence ?  
Crains-tu de compromettre en restant sous nos yeux  
D'un pouvoir éclipsé les restes douloureux ?

Crains-tu que de la salle où du pauvre *Molière* ,  
Dans sa fécondité (1) ta muse douairière

---

(1) Voyez le Tome V de ces *Annales* , page 55.

Chamarra de ses vers , en dépit d'*Apollon* ,  
Le buste lourdement charpenté par *Houdon* ,  
Des choix , & des refus si long-temps étonnée ,  
La porte par tes mains ne soit plus gouvernée ;  
Et libre sur ses gonds soustraits à ton pouvoir ,  
Sous de plus justes loix n'apprenne à se mouvoir ?

Crains-tu que d'*Hypermnestre* à la *France* irritée ,  
*Melpomène* montrant la sœur ressuscitée (1)  
Du *Louvre* malgré-toi ne franchisse le seuil ,  
Et ne place à tes jeux *le Mierre* au saint fauteuil ?

Ou bien de *Musell Stosh* redoutant le scrupule ,  
Vas-tu l'aider à vaincre un remords ridicule ?  
D'un travail délicat compagnon affermi ,  
Vas-tu porter du cœur à ton flottant ami ,  
De *Jean Jacques* avec lui débrouiller les *Epîtres* ,  
Et contre sa vertu te refaire des titres (2) ?

Enfin veux-tu punir , profond en tes desseins ,  
De *Montmartre* affaibli les trop ingrats voisins ;  
Et dans les noirs atours d'une Messe complète ,  
Du Seigneur de *Ferney* festoyant le squelette ,  
Du requiem bouffon cher à ton cœur malin ,  
Egayer à grand bruit les échos de *Berlin* (3) ?

---

(1) *La Veuve de Malabar*, Tragédie de M. *le Mierre*, qui ayant été à sa naissance assez froidement reçue, vient, à ce que l'on marque de *Paris*, d'être reprise avec un très-grand succès. Il seroit également étrange, & que pour cette fois la porte de l'*Académie* ne s'ouvrit pas à l'Auteur, & qu'il continuât de s'y présenter.

(2) Voyez le Tome VII de ces *Annales*, page 86.

(3) Voyez le Tome VII de ces *Annales*, page 449.

Mais quelque soit le plan qui t'enlève à la *France* ;  
Quelque soit ton projet, politique ou prudence ,  
Il m'a paru plaisant d'en former un aussi ,  
Que je veux en riant te confier d'ici.

Ton cœur rassasié du plaisir de la haine ,  
A d'autres sentimens s'ouvreroit-il sans peine ;  
Et renonçant enfin aux débats mal-faisans ,  
Seroit-il accessible à de plus doux penchans ?

Ecoute : Pour te rendre à ces bords où t'appelle  
D'un Monarque puissant l'amitié fraternelle ,  
Ton chemin sans effort se courbe vers ces lieux  
Peuplés de toutes parts de citoyens heureux ;  
Chez qui l'Eglise riche , & pourtant contenue ,  
Sans risque , avec respect , est toujours reconnue ;  
Qui , du bonheur solide occupés sans fracas ,  
Peu curieux des biens qu'ils ne connoissent pas ;  
Mais jouissant en paix de ceux dont la nature  
Propice à leurs fillons , les comble sans mesure ,  
Sur ce globe arrosé des pleurs de ses enfans ,  
Du sort commun à tous semblent seuls être exempts. (1)

Quand ton char traversant leur *noble* Capitale ,  
Franchira lentement sa surface inégale ,  
Informes-toi d'un nom que l'on y connoît bien ,  
D'un nom... tu vas frémir... prends garde... c'est le mien.

---

(1) Ce portrait des *Pays-Bas Autrichiens* est de la plus exacte vérité : reste à savoir si c'est à la nature , ou à la sagesse , à la douceur du Gouvernement qu'ils sont redevables de cette heureuse sécurité. Je crois que l'une & l'autre y contribuent : la nature , le travail des habitans y produisent l'abondance. Le Gouvernement les favorise , les encourage , & ne les trouble jamais.

Surmonte la rougeur qui couvre ton visage,  
Mais ce péril passé n'en crains pas davantage,  
Et de ton postillon hâtant les lourds courriers,  
Viens d'un air satisfait surgir à mes foyers.  
Sans faste, sans rancune, en ce modeste hospice,  
Viens me voir, me connoître, & me rendre justice.

Non que je veuille, usant d'un empire orgueilleux,  
Exciter dans ton cœur un remords douloureux,  
Ni, dans tes yeux confus, démêler la surprise,  
La honte d'une longue, & trop longue méprise.  
Vas, je pense autrement : ton hôte passager  
Est bien plus philosophe, & sait mieux se venger.

Je ne veux entre nous point trouver de coupable ;  
Les torts n'existent plus, ou s'expieront à table.  
Là, bons, mais peu nombreux, sans trop d'ordre posés  
Quelques plats, à ton choix prudemment arrosés  
De ce nectar brillant que presse la *Champagne*,  
Ou de ce jus vermeil qu'on recueille à *Chassagne*,  
Tous deux par cinq hivers dans ma cave muris,  
Rapprocheront nos cœurs mal-à-propos aigris :  
Là, toi d'un bon esprit goûtant la bonhommie,  
Et moi ne disant mot de ton *Académie* ;  
Oubliant les débats du *Louvre* & du *Palais*,  
Nous apprendrons aux Rois comment on fait la paix.





## A N G L E T E R R E.

*Emeute du Vendredi 2 Juin 1780 , & jours suivans.*

QUAND je développais dans le dernier Numéro les dangers de cet esprit séditieux qui inspire les harangues *Anglicanes*, dont la fidélité de l'histoire doit compte à la postérité, je ne prévoyois pas que mes réflexions se trouveroient vérifiées par des évènements tragiques dans le temps même où je les confiois au papier : c'est cependant ce qui avoit lieu : cette fermentation manifestée d'abord par des éclats, injurieux ou barbares, au-dehors, produisoit une explosion intérieure non moins étrange, mais plus affligeante pour le moment, plus déplorable peut-être pour les suites, & plus honteuse par le motif, ou si l'on veut le prétexte : quoiqu'il soit assez clair par les détails, que les auteurs de cette phrénésie passagère étoient de bonne foi, & que la politique n'a eu aucune part à leurs violences.

On se rappelle ce que j'ai dit ci-devant de l'acte passé en faveur des *Catholiques* ; acte juste, acte nécessaire même, & auquel de vrais Philosophes n'auroient pu reprocher que les incon-  
séquences, les restrictions déraisonnables & dé-  
menties par les faits, dont on l'avoit chargé.

On n'a pas oublié non plus que cet acte avoit d'abord été désavoué, annullé en *Ecosse*, par

une espèce de soulèvement populaire. Les *Presbytériens*, la plus dure, la plus vindicative, la plus impitoyable, la plus dangereuse de toutes les subdivisions qui se sont séparées de l'Eglise *Romaine*, ont excité clandestinement la populace : la loi a été reçue à coups de pierres ; quelques Chapelles *Catholiques* ont été brûlées : les personnes des Membres de cette communion ont été menacées, quelques-unes mêmes maltraitées.

Soit indulgence du ministère pour un pays, dont on l'accuse d'avoir fait l'objet de ses prédilections, ce qui n'est guère probable ; soit, ce qui a plus de vraisemblance, embarras, crainte de s'exposer à de nouveaux dégoûts, ou mépris pour les contestations de cette espèce, & indifférence pour des disputes éloignées que la pauvreté du pays, & sa foiblesse ne permettoient pas de regarder comme fort redoutables, le Gouvernement n'a pas paru s'inquiéter de ces mouvemens passagers : mais l'acte parlementaire est resté sans effet en *Ecosse*.

Il n'a pas suffi à ces esprits ardens, que la simplicité apparente de leurs mœurs, comme de leur culte, n'a pas guéri de l'ambition, ni de la jalousie, d'avoir préservé leur pays de l'invasion *papistique*, pour ne servir de leurs termes ; ils ont voulu étendre l'affranchissement jusqu'à l'*Angleterre* : il s'est formé entre eux dans les deux Royaumes une conspiration peu cachée, pour obtenir du Sénat national la révocation de sa loi, & remettre le *papisme* dans l'état d'humiliation, d'anathême, dont il venoit de sortir.



Des *tavernes*, selon l'usage constamment observé, ont été les lieux d'assemblée vénérables où ces objets se sont débattus; & comme toute association qui veut porter des coups doit avoir un Chef, un Membre du Parlement, d'une famille *Ecossoise* illustre, nommé Lord *Georges Gordon*, n'a pas dédaigné ce personnage : il a été nommé avec appareil *Président de la confédération Protestante*; annoncé en cette qualité dans les papiers publics, & installé du consentement tacite de l'administration dans l'exercice des fonctions de sa charge, puisqu'il n'a éprouvé dans ses démarches, ni obstacles, ni censures.

Depuis ce moment il est assez difficile de définir la nature du rôle qu'il a joué dans le Parlement, & de démêler s'il y a eu dans sa conduite plus de fanatisme que de ridicule. Il a donné des scènes incroyables d'obstination, d'absurdité, qui ont fait dégénérer plus d'une fois les assemblées de ce grand Corps en farces grotesques, & n'étoient assurément pas propres à lui rendre sa considération, si violemment attaquée d'ailleurs par les clameurs furieuses élevées de son propre sein.

Au milieu de ces tracasseries le Président *anti-papiste* ne perdoit point de vue son objet favori, & le point essentiel de sa mission. Peu écouté de ses collègues distraits par des affaires plus sérieuses, il a peu-à-peu haussé le ton : enfin il a déclaré qu'au premier jour il viendrait former sa demande à la tête de 60 mille hommes.

Les derniers jours de Mai les papiers publics de *Londres* ont été remplis d'avis donnés aux

Membres de l'association *Protestante*, d'abord de se tenir prêts au premier ordre, & ensuite de se trouver le 2 Juin à un lieu indiqué, non plus dans une *taverne*, attendu le nombre immense des intéressés, mais dans une prairie voisine de la ville.

En conséquence ce jour-là 40 mille hommes, d'autres disent 60, d'autres enfin 100 mille; mais certainement une très-grande multitude, s'est assemblée au lieu convenu, s'est mise en ordre, & a marché avec appareil, divisée en trois colonnes, vers l'Abbaye de *Westminster*, où, comme on doit savoir, se tiennent les séances des deux Chambres. Le Chef brilloit à la tête précédé d'une bien étrange bannière.

Peut-être se souvient-on de ce que j'ai dit du *placet* présenté en *Ecosse* dans une occasion presque pareille, chargé de 40,000 signatures, & qui formoit une feuille de parchemin de *cent trente-cinq* pieds de long. Lord *Georges* en faisoit porter devant lui une de la même espèce, mais munie de *cent vingt mille* signatures: il est fâcheux qu'on ne l'ait pas toisée. Les témoins oculaires observent seulement que le porteur en étoit écrasé, ce qui n'est pas difficile à croire. Le cri de guerre de cette armée étoit *NOT POKERY*, *point de papisme*.

Ce cortège dût paroître inquiétant aux Membres du Parlement déjà entrés: il devint bientôt plus redoutable pour ceux qui arrivoient. Le Chef étoit passé dans la Chambre des *Communes* pour y déposer son fardeau de signatures, & demander audience au nom de ses *commettans*: mais ceux-ci exerçoient à la porte une nouvelle police.

Porter une *bourse* à ses cheveux a été longtemps à *Londres* le symptôme d'une espèce de défection des mœurs *Angloises* : la *queue*, ou la *peruque RONDE* étoient le caractère de l'indigenat. Les têtes s'étant depuis un peu *francisées*, on a toléré avec plus d'indulgence ce signe de mollesse & de corruption : mais dans une rencontre comme celle-ci on peut croire que toute l'intégrité des anciennes mœurs s'est réveillée. La bourse n'a pas manqué d'être regardée comme un indice non-seulement de dégénération de la vigueur patriotique, mais même d'un penchant criminel pour le *papisme* : de sorte qu'on commençoit par arracher de la tête des survenans cet emblème scandaleux.

Et comme dans tout ce qui est foule le désordre est bien près du tumulte ; comme, à la honte de la nature humaine, ce qui s'appelle multitude ressemble précisément aux meutes de chiens que la crainte, le respect écartent d'un objet qui ne paroît pas avoir encore été affailli, mais qui le foulent & le déchirent dès qu'il a reçu la moindre atteinte, tous ces Sénateurs qui auroient peut-être inspiré de la vénération, si l'on n'avoit pas eu un prétexte apparent pour les insulter, se sont trouvés baffoués, chargés de coups, exposés aux outrages les plus violens, dès que la majesté de leur caractère a paru dégradée par ce premier assaut.

Le vol même n'a pas tardé à devenir un des procédés de ces zélateurs ardens du *presbytérianisme*. Il est aisé de concevoir à quels excès a pu se porter en ce genre une populace effrénée,

qui, voyant une fois les rênes du Gouvernement rompues, & trouvant dans son obscurité, comme dans sa multitude, une assurance de l'impunité, ne pouvoit pas plus être retenue par la crainte que par le remords.

Rien de plus étrange peut-être, mais en même-temps rien de plus conséquent, de plus conforme à toutes les scènes précédentes, que ce qui se passoit en ce moment à *Westminster* : si ce n'est que le peuple mettoit en action contre ses Directeurs, ce que ceux-ci depuis six mois se permettent en paroles contre le Gouvernement. On voyoit arriver successivement, par les portes, par les fenêtres, par les détours les moins accessibles, les *Pairs*, les *Membres des Communes*, échevelés, les habits en morceaux, plusieurs chargés de blessures ; on recevoit de la part des autres des messages contenant le détail de leurs douloureuses aventures, & de leur retraite forcée.

Cependant le héros de la tragédie, Lord Gordon, s'étoit grimpé à l'un des balcons qui donnent sur la place, & qui communiquent à la *Chambre des Communes* : il entretenoit de-là avec ses satellites une correspondance animée : il les haranguoit comme les *Tribuns de Rome* ; & ce qui paroitra incroyable dans vingt ans, il tenoit précisément le langage des fanatiques du siècle de Cromwell.

Un Ecclésiastique prudent, un de ses parens, militaire distingué, ayant essayé de l'arracher de sa tribune, ou du moins de l'engager au silence, il dit à haute voix, en s'adressant au peuple,

*vous entendez, MESSIEURS, les conseils qui me donnent, pour me détourner de mon devoir ces hommes sages SUIVANT LA CHAIR, &c.*

Enfin le peu de Membres qui avoient pénétré dans les salles malgré les dangers, s'étant écoulés, après avoir refusé de délibérer; & le pillage personnel ne pouvant plus avoir lieu, parce qu'il n'en survenoit plus, l'armée *Presbytérienne* marcha à d'autres exploits : elle forma le projet d'aller détruire les chapelles *Catholiques* des Ambassadeurs étrangers : & en effet celles de *Sardaigne* & de *Bavière* ont été ravagées, & tous les meubles, tous les embellissemens enlevés & brûlés dans la rue.

Les jours suivans d'autres chapelles, & des maisons de Particuliers ont été non-seulement attaquées, mais brûlées, au risque d'incendier la ville entière : parmi ces sacrifices faits au fanatisme, on compte la maison de l'auteur même du *bill* reprouvé, celle d'un *Juge de paix* qui avoit paru à la tête de quelques troupes commandées contre les réformateurs, & sur-tout celle d'un des Magistrats les plus révéérés, & les plus justement révéérés de l'*Angleterre*, du célèbre Lord *Mansfield*, Président du premier Tribunal du Royaume; distingué par son érudition, par son éloquence, par l'aménité de ses mœurs, universellement admiré des étrangers, & aimé, même dans sa nation, où ce sentiment n'est pas toujours la récompense du vrai mérite, quoiqu'en général les talens y obtiennent plus de considération qu'ailleurs. Des meubles riches, des tableaux

précieux , une bibliothèque considérable & choisie , tout ce qui caractérise le goût , & justifie l'opulence est devenu chez lui la proie des flammes. On évalue sa perte à plus de 700,000 livres tournois.

On avoit dans l'intervalle arrêté quelques-uns des séditieux ; les prisons ont été forcées , brûlées , & tous les captifs généralement relâchés. La *Banque*, les maisons des *Ministres* ont été attaquées : elles auroient probablement subi le même sort , si des détachemens de troupes régulières n'y étoient pas arrivées à propos. Enfin pendant plusieurs jours *Londres* n'a offert que le spectacle d'une ville abandonnée au pillage.

Ce qui est inconcevable , c'est que dans ce lieu-là même les Chambres s'assembloient ; & qu'y faisoit-on ? On y déclamoit contre le ministère ; on accusoit les Ministres d'être les auteurs du soulèvement ; on leur reprochoit de n'avoir pris aucunes mesures pour le prévenir , comme on les auroit accusés de tyrannie , s'ils avoient paru prendre la moindre précaution : on les en déclaroit complices , quoique plusieurs de leurs créatures eussent couru risque de la vie ; quoiqu'un Evêque , frere d'un d'entre eux , ait été poursuivi avec une fureur qui marquoit un dessein formé de l'assassiner ; quoique le *Grand-Trésorier* n'ait échappé qu'à grand peine au risque d'être brûlé dans sa propre maison ; quoique le Ministre de la marine ait été attaqué en pleine rue , dans son propre carrosse , couvert de blessures , & n'ait dû son salut qu'à un détachement de cavalerie qui s'est exposé pour le sauver.

Si, après ce que l'histoire, & nos propres yeux nous apprennent de cette isle vraiment singulière, quelque chose pouvoit étonner, ce seroit de voir ces rayages continuer sans interruption pendant six jours; suspendus par la nuit, mais repris chaque matin froidement, méthodiquement, avec toute la suite, toute la régularité du plan le plus légitime, sans obstacles, sans précautions, sans châtimens; & ce qui est peut-être plus étrange encore, sans que la destruction entière de la ville en ait résulté. Les prisons ayant vomi tout ce qu'elle renfermoient de scélérats, & ce levain impur s'étant incorporé à la masse de la sédition déjà composée de la plus vile populace, il est aisé d'imaginer ce que ce mélange auroit produit par-tout ailleurs.

Ici on est partagé entre la surprise, j'ai presque dit l'admiration, & l'horreur, quand on voit la lie d'un peuple, indocile par lui-même, & fougueux, abandonnée à elle-même, autorisée & par l'exemple d'un de ses législateurs, & par la connivence tacite de tous les autres; ou ce qui revient au même en pareil cas, par leur inaction, se fixer des bornes, avoir des ménagemens, même dans ses excès, & faire dans ses fureurs des choix qui supposent au moins de la réflexion: c'est ce qui n'est jamais arrivé, ce qui n'arrivera peut-être jamais dans aucun pays.

Ce n'est que le 7 de ce mois que le Gouvernement a paru songer enfin sérieusement à se défendre, & quand il étoit à craindre que les séditieux ne regardassent réellement sa mollesse comme une invitation à de plus grans désordres.

A Rome , dans de semblables conjonctures , où l'on créoit un *Dictateur* , qui réunissant la suprématie du pouvoir civil avec la force expéditive de la puissance militaire , accabloit les factions par cette double prépondérance ; où l'on armoit les *Consuls* presque de la même autorité ; il y avoit une formule consacrée pour ces sortes de cas : le Sénat prononçoit que *les Consuls eussent à pourvoir , à ce que la République ne souffrit aucun dommage* (1). De cet instant les loix étoient suspendues : tous les citoyens , sans exception , devenoient soumis aux exécutions militaires comme les soldats.

A Venise une dictature perpétuelle , ou plutôt un établissement plus terrible encore , sous le nom d'*inquisition d'Etat* , forme pour l'aristocratie un rempart plus assuré que ces extensions passagères des prérogatives d'une partie de la Magistrature.

Dans les Monarchies ordinaires le droit du glaive existant pleinement , & sans partage comme sans exception , dans les mains du Souverain , il n'est besoin d'aucune formalité , d'aucun préliminaire pour l'exercer : la seule apparence du danger suffit pour en justifier l'emploi.

Dans l'anarchie *Anglicane* la nécessité même n'est pas un titre pour le Prince , ni pour ses agens immédiats. Il est bien le Général né des troupes ; mais avant que de leur donner des ordres qui

---

(1) *Videant Consules , ne quid Respublica detrimenti capiat.*  
puissent



puissent compromettre la partie non enrégimentée de la nation , il est assujetti à se faire autoriser , par ce qu'on appelle le *pouvoir civil* , c'est-à-dire par le *Parlement* ; & en cas d'émeute locale & subite , l'Officier qui commande un régiment , un bataillon , une compagnie régulière , doit attendre la mission d'un *Sherif* , d'un *Juge à paix* , pour charger légalement la foule mutinée qui le charge sans uniforme.

Ici le *Parlement* ne prenant point de résolution , & le *Conseil du Roi* craignant peut-être , en prenant des mesures vigoureuses , de se trouver , même après le succès , responsable de la violation des formes qui les auroient produits , on a long-temps hésité. Ce n'est que le *sept* que l'ordre a été donné aux troupes de se défendre , en faisant usage de toutes leurs ressources.

Cet ordre même n'a pas été publié. Dans un placard de ce jour-là , le Roi s'est contenté de notifier au Public qu'il avoit été donné , & d'exhorter les bons citoyens à se tenir renfermés chez eux : enfin le 9 un autre placard a annoncé la résolution de faire faire le procès , *en se conformant aux procédures régulières de la loi* , aux auteurs , fauteurs & complices des troubles , &c.

En conséquence le Lord *Gordon* a été arrêté , & renfermé à la tour. Les troupes se sont mises sous les armes , & ont fait feu , quand elles se sont trouvées pressées trop vivement. Deux camps , l'un de 10 , l'autre de 5000 hommes , postés aux deux extrémités de *Londres* , ont présenté à la

populace un épouvantail sérieux , & des vengeurs prêts à réprimer les mouvemens.

Les bourgeois honnêtes d'ailleurs , allarmés par la crainte & l'exemple des incendies , se sont aussi armés , & ont fait des patrouilles : les différentes corporations , parmi lesquelles on distingue celle des *Légistes* , ont pris le même parti : la tranquillité s'est rétablie peu-à-peu , ainsi que la confiance , & dans ce moment toutes les craintes paroissent évanouies.

Il ne reste plus qu'à prononcer sur le sort des séditeux qui ont été arrêtés , & sur-tout sur celui de leur chef. Il nous est permis à nous autres spectateurs éloignés d'être curieux de savoir quelle espèce de crimes on lui imputera , sur quel genre d'accusation on le jugera.

Je ne parle pas des violences commises chez les Ministres étrangers , ni de l'embrasement des prisons , ni du pillage des maisons particulières , sorte de délits dont il semble qu'il peut aisément se justifier , en soutenant qu'il n'en est ni l'auteur , ni l'approbateur : & il le fera avec d'autant plus de facilité que réellement dès le lendemain de la première explosion il a fait publier dans les papiers du jour , en sa qualité de *Président* , une exhortation aux *VRAIS PROTESTANS* de se comporter avec décence , & de ne pas souiller la bonté de leur cause par des violences illégales.

Que lui reprochera-t-on ? D'avoir appuyé les remontrances d'une partie du peuple ; d'avoir

attaqué un bill du Parlement ; d'être venu présenter son placet, suivi d'une foule nombreuse ; d'avoir harangué publiquement cette multitude échauffée ? Mais il n'y a pas dans tout cela même l'apparence d'un grief, si du moins ses Juges veulent être conséquens : depuis six mois nous ne voyons , nous n'entendons pas autre chose : il y a peu de Membres de l'*opposition* qui n'aient joué le même rôle, & peut-être avec plus de fanatisme encore.

Observez qu'il a eu dans ses déclamations une réserve & un prétexte dont celles de la *minorité* sont dépourvues. C'est sans décrier le Gouvernement qu'il a demandé la réforme d'une de ses résolutions : c'est sans en accabler les agens d'opprobres & d'injures qu'il les a invités à se rétracter. Il n'y a pas une de ses opérations qui n'ait à-la-fois sa source, & sa justification dans les loix d'*Angleterre*.

Le fameux *Blakstone*, comparé par ses enthousiastes, qui apparemment ne l'ont pas lu, à *Montesquieu* (1), dit en propres termes, que pour pré-

---

(1) Jamais Ouvrages ne se sont moins ressemblés que l'*Esprit des Loix*, & le *Commentaire sur les Loix Angloises de Blakstone* : le premier est un amas d'idées incohérentes, d'interprétations fausses, de traits d'imagination, d'erreurs, de méprises dans les faits, & dans les raisonnemens ; un recueil qui n'apprend rien, sinon que l'Auteur avoit beaucoup d'esprit, & lisoit fort légèrement. Le second est une compilation toute positive, toute usuelle, qui comprend en fait, mais sous une forme très-massive, la véritable constitution *Britannique*. L'un est l'Ouvrage d'un petit maître FRANÇOIS ; l'autre celui d'un Jurisconsulte ANGLAIS.

*server l'Angleterre de la tyrannie , il est essentiel que les sujets , quand leurs droits sont attaqués , puissent s'adresser d'abord aux Tribunaux , ensuite au Roi , ou au Parlement , & ENFIN PRENDRE LES ARMES.* Certainement il est bien étonnant que dans un pays qui consacre authentiquement une pareille Jurisprudence , on puisse jamais se flatter de convaincre , ou qu'on ose punir un seul homme comme rebelle.

Nous verrons quelles seront les suites de ce singulier procès ; je me bornerai ici à une seule & courte réflexion.

Que le fanatisme ait en effet conduit Lord Gordon , ce qui est assez probable d'après l'imprudence de ses démarches , d'après sa sécurité jusqu'à sa détention , d'après son indifférence pour tout autre objet les jours précédens , on peut le croire , sans en accuser toutes les *Philippiques* multipliées sur lesquelles j'ai déjà dit ce que je pensois : mais la facilité qu'il a trouvée à amener ce peuple sur une question qui ne peut l'intéresser que bien médiocrement ; mais les excès auxquels celui-ci s'est porté envers ces Membres du Parlement dont il venoit implorer la protection , & la condescendance ; mais le mépris qu'il a montré indistinctement pour tous les partis , & par conséquent pour l'assemblée en général , ne sont-ils pas le fruit de cet acharnement mutuel des deux factions qui la divisent , à se déchirer , à se dégrader ?

A les entendre les uns après les autres tous les *opposans* sont des rebelles , & les royalistes des traî-

*tres.* Les uns veulent détruire le trône, les autres vendent la nation : comment le peuple témoin de ces scandales conserveroit-il le moindre égard pour ceux qui les commettent ? Comment ne se croiroit-il pas permis de tout faire , quand ses Chefs se permettent de tout dire ? Et pourquoi se croiroit-il obligé à plus d'égards envers le Parlement, que le Parlement n'en a pour lui-même ?

Chacun des séditieux , au moins de ceux qui n'ont pas eu de part aux incendies , ceux qui se sont bornés à décoëffer , à souffleter les *Lords* & les *Communes* , ne pourroient-ils pas leur dire aujourd'hui : » Je n'ai fait qu'exécuter avec les armes » naturelles qui sont à mon usage , l'arrêt que » chacun de vous prononce journellement contre les voisins avec tant d'énergie. Vous vous » traitez tous comme des coquins : je vous ai pris » au mot : mes actions sont le juste commentaire » de vos paroles «.

Qu'on pèse ces idées ; qu'on les rapproche des faits , dont je viens d'esquisser le tableau ; qu'on médite les réflexions que j'ai déjà présentées dans le Numéro précédent, & presque dans tous les autres, & qu'on apprécie enfin l'*Anglicisme*. Je le dirai toujours : la Nation est étonnante , & son Gouvernement aussi ; mais l'une & l'autre en deux sens bien différens.





IL semble que la Providence pleine de ménagement pour ces Insulaires , ne puisse jamais se résoudre à leur causer des humiliations sans indemnité , ni les livrer à des périls sans rehausser leur courage par des victoires.

C'est au milieu des déclarations les plus menaçantes de la part de l'*Irlande* que la victoire de l'Amiral *Rodney* , & le secours de *Gibraltar* sont venus fortifier les tentatives de l'*influence* , & diminuer la honte ou les scrupules de ceux que l'on soupçonnoit d'y être sensibles. Tandis que *Londres* étoit en feu ces jours-ci , & présentait l'apparence d'un désordre irréremédiable , on y a reçu la nouvelle du plus grand avantage , du plus signalé , si ce n'est pas le plus décisif , que les armes *Angloises* aient encore remporté en *Amérique* , dans ce continent plus couvert depuis quatre ans des monumens de leurs opprobres , que des trophées de leur gloire.

Nous nous étonnions ici du long silence , de la longue inaction apparente des *Clintons* , des *Arbuthnots* ; & dans ce temps-là même ils se préparoient , comme j'avois osé le prédire , à une expédition éclatante ; & en effet leur plan a éclaté par le siège mis devant *Charles-Town* , ville importante de la *Caroline* : ville précieuse aux *Insurgens* par son port , & aux *Anglois* par sa proximité des établissemens *Espagnols* , par sa situation presque au milieu de l'*Amérique* , par la fertilité de la Province dont elle est la Capitale.

Les nouvelles que l'on nous a données de l'état de cette place , & ce qu'on nous a dit de l'armée qui alloit l'assiéger , la faisoient regarder comme imprenable. Une garnison presque aussi nombreuse que le corps des assaillans ; des fortifications multipliées ; une marine assez forte pour écarter les attaques de ce côté-là ; des préparatifs inusités même contre les ravages trop communs que l'horrible droit de la guerre a consacré , faisoient prévoir une vigoureuse résistance. Il sembloit que les Généraux *Anglois* ne devoient attendre de leur témérité que des remords & de l'ignominie.

Cette idée étoit , ou si probable , ou du moins si répandue , que depuis huit jours on assuroit avec des détails que le siège étoit levé , l'armée assiégeante détruite , le Général tué , l'escadre dispersée ; & voilà que le 15 Juin arrivent des dépêches authentiques qui annoncent la destruction de la marine *Américaine* , le triomphe des Généraux *Anglois* , & la reddition de la place.

Jamais révolution n'a été plus rapide , plus étrange , & plus complète ; & les détails augmentent encore l'étonnement. L'armée assiégeante n'est composée que de 8 à 10,000 hommes : la garnison prisonnière est de 6000 hommes. L'artillerie *Angloise* étoit peu nombreuse : celle de la ville montoit à plus de 400 pièces. Les assiégés pour leur défense ont coulé à fond plusieurs de leurs vaisseaux , & il leur en est encore resté , pour en faire présent aux ennemis , quatre frégates , plusieurs bâtimens armés , & beaucoup de bateaux. Le

siège a duré près d'un mois de tranchée ouverte ; il ne coûte aux *Anglois* que 76 hommes des troupes de terre , avec 23 matelots sur la flotte : ils n'ont pas eu en tout 200 blessés.

Enfin ce qui achève de confondre les spéculateurs impartiaux , c'est une observation que j'ai déjà faite tant de fois & qui se vérifie plus que jamais. On est tenté à chaque moment de demander ce que sont donc devenus ces héros de l'*Amérique* , ces *Brutus* qui devoient de leurs mains victorieuses en sceller l'affranchissement ? Où sont les *Gates* , les *Arnolds* , les *Washingtons* ? Il semble que depuis l'alliance avec la *France* ils aient cru que la guerre ne les regardoit plus ; & que leur mission comme leur bravoure avoit dû expirer à la captivité du Général *Burgoyne*.

J'ignore si la postérité pourra croire à cette étrange éclipse , ou en démêler la cause : mais on doit nous pardonner à nous autres contemporains qui ne pouvons la révoquer en doute , de la ranger au nombre des plus incroyables singularités de ce siècle.

Au reste, il s'en faut bien que les *Anglois* paroissent songer à punir les auteurs des barbaries qui souillent journellement leur pavillon , & des insultes par lesquelles leurs marins semblent prendre à tâche de braver généralement toutes les nations. Dernièrement on vient d'éprouver à *Ostende* un trait moins injurieux , il est vrai , moins révoltant que ceux dont j'ai parlé dans le précédent Numéro ; mais on peut cependant



également le regarder comme une suite de cet esprit despotique qui dédaigne tout , & ne reconnoît point de loix par-tout où il peut arriver avec des vaisseaux & des canons.

Le 17 de ce mois , à la vue du port d'*Ostende* , une frégate *Françoise* richement chargée , mais avec un équipage foible , & seulement 24 canons de petit calibre , a été attaquée par une frégate *Angloise* beaucoup plus forte de monde , & montée de 36 canons. Il y a eu , malgré l'inégalité des forces , un choc rude , & assez également soutenu.

Dans la chaleur du combat la mer a fait dériver les deux vaisseaux dans la rade , & les a amenées assez près des batteries du port pour qu'on leur ait fait le signal de cesser , comme se trouvant en terrain neutre. L'*Anglois* après les signaux a tiré cinq bordées complètes , & ne s'est éloigné que parce que malgré sa supériorité il étoit si maltraité qu'il avoit alors plus d'appréhension que d'espérance.

Les bordées lâchées après l'avertissement donné du rivage ne paroissent donc avoir été qu'un trait de vengeance auquel il se flattoit que le vaisseau *François* , plus docile , ne riposteroit pas : & on peut en conclure sans trop de témérité , ce semble , que s'il avoit pu se promettre d'enlever ce navire impunément , la franchise de la rade n'auroit pas été plus respectée que tant d'autres.

*usquequo , ... usquequo.*

---

---

# LETTRE

## A L'AUTEUR DES ANNALES

*Sur une nouvelle VARIÉTÉ du Mercure  
Panckoucke.*

» M O N S I E U R ,

» **D**EPUIS quelque temps vous paroissez dédaigner de surveiller ce fameux dépôt des connoissances humaines , où les hommes les *plus distingués dans la nation* , les hommes les *plus distingués dans les Lettres* , consignent *sans inconvénient* leurs illustres , & non nombrables découvertes. Ce n'est pas cependant qu'il n'y eût une belle matière à l'inspection , & à la révision dans tous les genres.

» Dans la partie Littéraire par exemple on est tout surpris de trouver sous l'enseigne du *Braveté* , & sous l'approbation d'un *Censeur* , tantôt des contes qui approchent plus de la licence que de la liberté ; tantôt des déclamations révoltantes , couvertes du nom d'éloges de M. de *Voltaire* , prétexte dont on a si cruellement abusé depuis un an pour nous scandaliser , & nous ennuyer ; tantôt des réflexions *littéraires* sur M. *Roucher* , &c. si diffuses , si fausses , si maniérées qu'on ne fait quelle est la qualité de ses lecteurs que l'Auteur a voulu le plus exercer , de leur patience , de leur jugement , ou de leur goût.

» La partie politique n'est pas moins intéressante pour un observateur qui s'amuse à en compter les méprises. J'ai bien ri d'y trouver il y a quelque temps un Evêque de *Siam*, annoncé comme admis au nombre des commensaux, dans la maison d'une de nos Princesses. Je ne sache pas cependant qu'il y ait de *Mandarins*, ni de pasteur de *Mandarins* à la Cour de *France*. Il me semble que c'est l'Evêque de *Laon* qui a été nommé à la place dont le *Breveté* fait honneur à un titulaire *Asiatique*.

» J'ai bien plus ri encore d'y trouver, il n'y a pas long-temps, que l'Empereur *Cam-hi* venoit de mourir, & qu'il étoit mort d'une étrange maladie, ah, d'une maladie bien sérieuse; devinez, Monsieur: ce bon *Cam-hi* avoit été faire une tournée dans ses Etats; il avoit trouvé ses peuples mal gouvernés: voilà un *splén* qui frappe mon bon homme, & il meurt de chagrin.

» Ce qui est plus merveilleux, c'est que ce tendre Monarque n'a jamais existé: les Annales de la *Chine* n'offrent point d'Empereur qui ait poussé la sensibilité aussi loin, ni même qui ait porté ce nom: mais voici, Monsieur, ce qui a achevé de me faire perdre toute contenance dans ma solitude.

» Il s'est trouvé un judicieux Hermite, qui, dans une *variété* adressée au *Mercur* même, a très-bien remarqué que *Cam-hi* ne venoit pas de mourir; que le Monarque ou régnant, ou défunt de ces derniers temps, s'appelloit *Kien-long*; mais en tantant

avec justice les illustres coopérateurs du *Breveté* ; il a lui-même en trois lignes commis trois fautes assez raisonnables : voici son passage bien copié , afin qu'il ne vienne pas quelque cauteleux M. *Croisier* vous accuser d'avoir fait malignement des soustractions pour pouvoir calomnier le révérend Frere.

» Se peut-il , dit-il , que les rédacteurs de tant d'écrits qui sont les monumens fondamentaux de l'Histoire du siècle , ne sachent pas que ce vertueux *Cam-hi* est mort en 1724 ; que le quatrième de ses fils , *Yong-Tcheng* , lui a succédé & a régné onze ans ; qu'en 1735 il a laissé son Empire à son fils , le savant *Kien-long* , qui fut Conquérant & Poète , & qui régnoit encore au commencement de l'année dernière ?

» Or , Monsieur , 1<sup>o</sup>. *Cam-hi* , comme je viens de vous le dire , n'a jamais existé. C'est *Cang-hi* , second Empereur de la *dynastie* , qui occupoit le trône *Chinois* à la fin du siècle dernier , & au commencement de celui-ci ; il a vécu 69 ans , & en a régné 60 (1).

---

(1) Les Missionnaires *Jésuites* , ses commensaux , ses instituteurs en *Géométrie* , en *Physique* , en *Littérature* , en *Mécanique* , en *Peinture* , en *Géographie* , &c. faits par lui *Mandarins* , *Colas* , &c. honorés de la *ceinture jaune* , parlant *Chinois* , *Tartare* , comme les naturels du pays , & devant par conséquent bien connoître le nom de leur bienfaiteur , ne l'ont jamais appelé que *Cang-hi*. Ne pouvant pas cependant soupçonner qu'on ait ainsi dénaturé son nom sans autorité , & que le réformateur soit ici , sans une raison quelconque , d'accord sur une pareille méprise avec ceux qu'il relève sur une autre , l'envie m'a pris de faire un peu le savant , & de chercher d'où venoit celle qui leur est commune.

Or , en étudiant profondément cette grave matière , j'ai

» 2°. Ce n'est pas en 1724 qu'il y a eu une mutation dans cet Empire : c'est en 1722, le 20,

---

trouvé que dans une grosse, longue, & s'il est permis de le dire, lourde *Histoire des Huns*, un *Académicien*, *Censeur Royal*, *Interprète du Roi*, &c. &c. nommé M. de Guignes, appelloit ce Prince *Cam-hi*.

Mais M. de Guignes, me suis-je dit, n'a pas non plus inventé cela : j'ai feuilleté la table de l'*Histoire des Voyages*, j'y ai trouvé *Cang-hi*, appelé aussi *Cam-hi* : & par qui ? Par *Gemelli Carreri*.

J'ai couru à *Gemelli Carreri*, & j'y ai lu un beau récit d'une audience qu'il prétend avoir eue de ce même Prince, lequel il appelle *Cam-hi* ; de sorte que ce pauvre *Italien* est probablement le véritable Auteur de la supposition qui a trompé tous ces grans hommes, M. de Guignes, les Rédacteurs du *Mercur*, & le vénérable *Hermite*.

Or, il est bon d'observer que les Missionnaires ont assuré très-fortement que jamais *Carreri* n'avoit vu même la porte du Palais, & bien moins encore des appartemens du Monarque *Chinois* ; il est en effet assez difficile à croire qu'un Souverain, de qui les Princes de son sang n'approchent qu'en battant la terre du front, ait admis sans façon à son audience un *Napolitain* inconnu comme *Gemelli*, qui voyageoit sans objet, sans recommandation, sans connoissance, sans ressource, pour s'attirer aucune espèce de considération en quelque genre que ce fût ; & d'après le propre récit duquel on voit qu'il avoit été très-froidement reçu de ces Missionnaires même, par qui il prétend avoir été introduit auprès du Souverain de la plus mystérieuse, la plus cérémonieuse, la moins communicative nation de l'univers.

Au fond il est certainement très-indifférent que *Carreri* ait eu cette audience ou non ; & que le Prince qu'il a vu, ou qu'il n'a vu, se soit appelé *Cang-hi* ou *Cam-hi* ; mais cependant la facilité avec laquelle cet exemple prouve qu'on abuse des noms, on peut conclure combien il y a peu de

& le 21 Décembre ; voyez le *Pere Duhalde*, *Histoire de la Chine*, in-folio, tome premier, page 550, vous y verrez que *Cang-hi* est mort le 20 Décembre de la 42<sup>e</sup>. année du cycle, ou 1722, à 8 heures du soir, âgé de 60 ans ; & que le lendemain 21, est monté sur le trône à cinq heures du matin, son quatrième fils *Yongt-Ching*, &c.

3°. Cet *Yongt-Ching* n'a pas régné onze ans, mais treize, puisqu'il est mort le 7 Octobre 1735, comme on le lit dans une lettre du *Pere Parennin*, insérée au tome XXII des *Lettres édifiantes* : & en effet il a eu pour successeur *Kien-long*, le Poète, à qui *M. de Voltaire* a adressé une si belle épître, & qui devoit par cette raison être mieux connu qu'un autre des illustres rédacteurs.

» De tout cela il ne reste donc plus que la maladie du pauvre Roi rimeur, & le mauvais gouvernement dont ses peuples étoient les victimes. Cet état de ses provinces est bien plus probable que sa maladie. Il ne seroit pas fort étonnant que tout allât mal chez lui, si réellement il faisoit des vers, & sur-tout de bons : car enfin, quoi qu'on en dise, les bons vers prennent beaucoup de temps à ceux qui les font eux-mêmes. Tandis que Sa Majesté cherche la rime, il est difficile que la raison se maintienne dans le Gouvernement ; & les peuples payent par bien des larmes

---

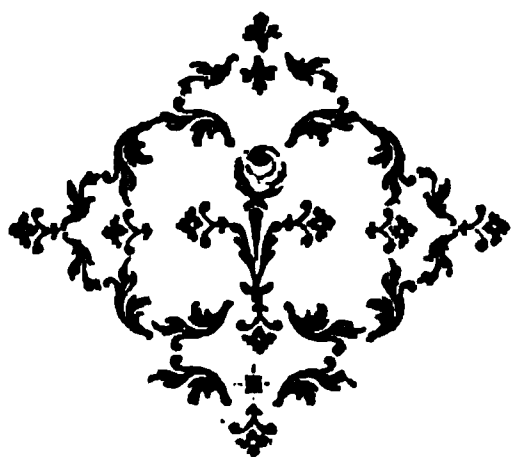
fond à faire sur les faits. De toutes les choses publiques, le nom d'un Prince est assurément celle qui l'est le plus : & s'il ne nous parvient pas dans sa pureté, jugeons si nous pouvons être instruits des détails de sa vie intérieure, qui sont souvent ignorés, même de ses courtisans.

la Couronne poétique dont brille la tête de leur maître.

» Pour moi, mon avis, & ce sera, je crois, aussi le vôtre ; c'est que quand un Monarque veut tâter de cette gloire, il faut qu'il achète ses vers, comme il achète les soldats qui lui valent les lauriers militaires : il faut qu'il ait des Poètes, comme des Généraux ; il s'appropriera les vers des uns, comme les exploits des autres ; la Poésie *Régallienne* n'en fera pas moins honorée ; les peuples en feront mieux gouvernés ; ou du moins si leurs malheurs viennent encore à causer quelque royale consommation, on ne pourra pas en accuser la littérature : & le révérend Frere *Paul* aura une occasion de moins de se méprendre.

» Agréez , Monsieur , mes sincères complimens , &c.

» Signé, F. CANTACUZENE, *Capucin* ».





## F R A N C E.

L'INFRACTION aux règles du droit des gens, & de la simple humanité tout-à-la-fois, commise envers le vaisseau *le Sartine*, est assez authentique pour n'avoir pas besoin de preuves. Cependant l'impunité du coupable pourroit un jour donner à penser que la réclamation des *François* auroit pu être exagérée, ou la violence des *Anglois* excusée : pour prévenir ce reproche, ou ce doute, je crois devoir consigner ici le procès-verbal dressé à bord du *Sartine* même, au moment de l'attentat ; procès-verbal signé par le Commissaire *Anglois* qui se trouvoit sur le vaisseau : la franchise, la droiture de cet homme vertueux peuvent adoucir l'opprobre dont tant d'autres de ses compatriotes semblent s'efforcer de fouiller la nation.

---

---

*Procès-verbal dressé à bord du vaisseau le Sartine  
le premier Mai 1780.*

» Aujourd'hui Lundi 1 Mai 1780, nous soussignés composant l'*Etat-Major* & passager du vaisseau *François le Sartine*, Capitaine *Jean Dalls*, du port d'environ 500 tonneaux, freté par le Gouvernement de *Madras*, pour porter en *France*, en qualité de vaisseau de cartel, Monsieur & Madame de *Belle-Combe*, & partie de l'*Etat-Major*, & de la garnison de *Pondichery*.

» Etant à 5 heures du soir à 5 lieues dans le sud du Cap *Saint-Vincent*, faisant route sur le détroit de *Gibraltar* pour nous rendre à *Marseille* toute voile dehors, avec bonnettes hautes



hautes & basses. Nous avons eu connoissance d'un gros vaisseau portant sur nous. A six heures nous trouvant à peu de distance, nous avons cargué toutes nos voiles, à l'exception de deux huniers.

» A six heures & demi ledit vaisseau étant fort près de nous à hissé pavillon *François*, à l'adresse de sa corne d'artimon avec flamme blanche au grand perroquet; alors nous avons arboré *pavillon de cartel*, avec un guidon au grand mât; le Capitaine voulant faire connoître par cette distinction qu'il avoit à son bord un Officier de marque.

» Le vaisseau s'est approché de nous, *toujours avec pavillon, & flamme Française*, jusqu'à portée du pistolet; tout notre monde étoit sur les gaillards, sur la dunette, & dans les haubans à l'examiner, attendant l'instant de lui parler, avec l'impatience naturelle à des gens partis de l'*Inde* depuis dix mois. Ledit vaisseau se trouvant en ce moment par notre travers au vent, à bas-bord, a amené le *pavillon blanc*, a hissé sur-le-champ pavillon à flamme *Angloise*, & a commencé à faire feu.

» Le premier coup qu'il a tiré, nous ayant paru être pour assurer son pavillon, personne ne s'est dérangé: ce même premier coup a été suivi de toute sa volée chargée à boulet & à mitrailles, & d'une mousqueterie considérable:

» Ne pouvant concevoir ce qui occasionnoit un procédé si contraire au droit des gens, nous avons pensé que le seul moyen de faire cesser le feu étoit d'amener le pavillon, & le petit nombre des voiles qui nous restoient; ce qui ne l'a pas empêché de continuer, jusqu'à ce qu'il aie eu tiré toute sa bordée; après quoi il a cessé, mais malheureusement le Capitaine *Jean Dalls* étoit déjà tué, ainsi que deux soldats du Régiment de *Pondichery*.

» Nous avons eu de plus *douze personnes* blessées plus ou moins dangereusement, au nombre desquelles se trouve M. *Léonard*, Major d'Infanterie; le second maître a eu une cuisse fracturée, & un matelot *Danois* passager une jambe fracturée: ces deux sont morts de leurs blessures.

» Deux coups de canon ont porté à fleur d'eau : plusieurs ont donné en plein bois , & ont percé à diverses hauteurs ; un est entré dans le pied du mât d'artimon ; deux ont endommagé le tenon du grand mât. Un de 24 livres ayant brisé un rayon de la roue du gouvernail , a percé la chambre de *Madame de Bellecombe* , aux pieds de laquelle il est tombé ; & un autre nous a cassé une ancre , coupé un cable , & brisé des mâts de rechange placés sur le pont ; nos voiles ont été criblées de mitrailles , & percées de plusieurs boulets ; plusieurs haubans & calhaubans coupés , ainsi que presque toutes nos manœuvres.

» Le vaisseau , après avoir lâché sa volée , nous ayant tourné à tribord , nous a helé , & nous a dit de mettre notre canot à la mer ; mais voyant que nous ne pouvions le faire aussi promptement qu'ils le désiroient , il y a mis le sien , & a envoyé à bord plusieurs Officiers.

» Aussi-tôt qu'ils ont monté , ils ont témoigné le plus grand étonnement de se trouver à bord du vaisseau de *cartel* , & ont dit qu'ils étoient venus comptant amariner le bâtiment qu'ils prétendoient avoir pris pour un vaisseau de guerre , alléguant à ce sujet des raisons aussi vagues que foibles , & incapables de faire excuser le procédé si extraordinaire de leur Capitaine , d'avoir attaqué un vaisseau portant pavillon de cartel , qui n'a pour tout armement que *deux canons de signaux* , qui pouvoient d'autant moins paroître suspects , que l'état de son gréement & de sa carène , faite depuis trois ans , annonçoient un vaisseau venant d'un très-long voyage , & que le grand nombre d'hommes placés dans les endroits les plus apparens , sans aucune espèce d'armes , étoit une preuve évidente du caractère marqué par notre pavillon.

» Nous avons su desdits Officiers que leur vaisseau se nomme *le Romney* , de 50 canons , Capitaine *Rod. Home*.

» *M. de Champ* embarqué avec nous à *Madras* , en qualité de Commissaire *Anglois* , s'est aussi-tôt rendu à bord du vaisseau de sa nation pour communiquer audit Capitaine notre commission de cartel ; un instant après il nous

a envoyé par un Chirurgien *Anglois* les choses dont on a fait la demande pour le pansement des blessés.

» L'état du vaisseau n'ayant pu être vérifié d'une manière certaine attendu le défaut du jour, le sieur *Roubaud*, Capitaine en second, a prié le Capitaine *Anglois* de nous conserver jusqu'à demain, & de nous envoyer les objets nécessaires pour réparer nos accidens.

» Cet envoi nous a été fait sur les onze heures, & il est arrivé en même-temps un Officier avec une lettre du Capitaine à M. de *Bellecombe*, par laquelle il témoigne le plus grand regret de ce qui s'est passé, assurant qu'il donnera conserve jusqu'à ce qu'on n'ait plus besoin de son assistance.

» Sur quoi M. de *Bellecombe* ayant dit à l'Officier porteur de la lettre qu'il feroit réponse dans quelques heures au Capitaine, & qu'il le prioit de lui dire que la situation du vaisseau demandoit qu'il nous conservât jusqu'au jour; un dernier canot est venu nous prévenir que le Capitaine ne pouvoit nous continuer la conserve, & de lui faire connaître par des feux si nous avions des besoins; & ledit vaisseau ayant en continuant fait route, M. de *Bellecombe*, à qui l'on a rendu compte que nous faisons quatre pouces d'eau plus qu'à l'ordinaire, a ordonné au sieur *Roubaud*, Capitaine actuel du *Sartine*, de tâcher de se regréer, & de faire voile pour *Cadix*, qui nous reste sous le vent; ce qui a été exécuté avec les précautions qu'exige l'état du vaisseau, dont la mâture est endommagée, & dont les coups de canons à l'eau ne pourront être solidement réparés qu'au jour.

» En foi de quoi, & pour servir & valoir ce que de raison, nous avons fait & signé ledit procès-verbal à bord dudit vaisseau le *Sartine* ledit jour & an.

---

N. B. Le Capitaine *Dallés* n'étoit âgé que de 36 ans. Il laisse une veuve de 28, & deux enfans.



---

---

### ASSEMBLÉE DU CLERGÉ.

ON peut comprendre ces assemblées au nombre des singularités de l'administration *Françoise* : c'est aujourd'hui le seul Royaume de l'*Europe* où les Ministres de l'*Eglise* aient conservé cette forme républicaine : jointe à leurs autres prérogatives, elle tend à leur donner dans les affaires une grande influence : puisqu'ayant par leur caractère la première place dans toutes les assemblées provinciales particulières, qui portent le nom d'*Etats*, ils peuvent encore se réunir entre eux pour délibérer sur leurs propres intérêts, & jouissent ainsi d'une double, on pourroit presque dire, d'une triple existence : ils n'ont nulle part ailleurs un aussi beau privilège.

En *Angleterre* l'*Episcopat* resté riche au milieu des revers de l'*Eglise*, ne jouit d'aucune distinction de cette espèce : il est même flétri par la *suprématie* du Roi de l'esclavage séculier : le Monarque peut ôter la mitre à ceux qu'il en a décorés : & si les Pairs *ecclésiastiques* ont entrée au *Parlement*, c'est moins comme Pontifes, qu'à cause de la *Pairie* attachée à leurs sièges, comme elle l'est aux titres de *Ducs*, *Comtes*, ou *Barons* des laïques.

En *Allemagne* il y a beaucoup d'*Evêques* Souverains, & tous sont opulens : mais le Clergé n'y fait pas un Corps qui ait des maximes, des droits, des lieux & des temps de convocation fixés, où il se rassemble, & se meuve avec appareil.

Dans les *Pays-Bas* il forme , de même qu'en *France* , une partie essentielle , intégrante des administrations provinciales : mais hors de-là il n'est distingué du reste des sujets que par la sainteté de ses fonctions : il est assujetti de même aux impôts qu'il a concouru à ordonner : à quelques franchises imperceptibles près , qui lui sont communes avec la noblesse , il ne jouit d'aucune exception.

En *Italie* la grandeur du Chef & de l'ordre élevé entre le *Trône* & l'*Episcopat* , nuit à la considération que mérite celui-ci : la mitre n'y est presque qu'une décoration subalterne : cette perfection du sacerdoce n'y est considérée que comme un degré pour parvenir à une dignité , qui , n'ayant par elle-même aucun rang dans l'*Eglise* , est cependant parvenue par l'usage à y éclipser toutes les autres , hors la suprême dont elle est bien voisine.

La *France* est donc le pays du monde où le *Clergé* joue encore le plus beau rôle ; où il a conservé le plus de crédit personnel ; où il s'est maintenu dans les plus beaux droits ; & l'on n'en sera pas étonné si l'on songe que de temps immémorial , avant l'introduction du *Christianisme* , les *Druides* étoient les vrais Souverains des *Gaules*.

Les *Romains* devenus maîtres de ces vastes & fertiles contrées , songèrent plus à y faire redouter le pouvoir séculier , qu'à disputer au sacerdoce la vénération des peuples.

Les premiers Prédicateurs du *Christianisme* héritèrent aisément de ce respect usité dans le pays.

pour les Ministres des autels ; & quand les *Francs* songèrent à s'en assurer l'Empire , ils comptèrent beaucoup pour l'affermir sur l'intervention des Prêtres ; en embrassant la religion dont ceux-ci étoient l'honneur & l'appui , ils crurent devoir honorer encore , rendre plus puissantes , ces mains sacrées qui leur répondoient de la docilité des peuples.

Cet esprit a toujours vécu dans la nation ; les Rois ont donné l'exemple de le respecter : & dans le temps de la féodalité les progrès n'en furent que trop abusifs. Les *Ecclésiastiques* armés de la vénération qu'ils inspiroient , & du crédit , comme des richesses de leurs sièges , n'imitèrent que trop les grans *Barons* dans leurs usurpations : ils contribuèrent à dégrader la Couronne , à laquelle ils devoient une partie de leur grandeur séculière : ils devinrent des Souverains temporels , & ce n'est pas ce qu'il y eut de plus avantageux pour eux , ni pour les peuples.

Peu-à-peu les abus ont cessé ; les usurpateurs de tous les rangs , de tous les uniformes , ont été dépossédés & contenus. Mais il est resté au *Clergé* , comme je viens de le dire , une prépondérance sensible , & des facultés aussi utiles que flatteuses ; la principale est le droit des assemblées dont il s'agit ici.

Parmi les objets dont elles s'occupent , on compte le maintien de la régularité , les privilèges de l'Eglise *Gallicane* , la pureté de la doctrine , & sur-tout la contribution pécuniaire dont cet Ordre de l'Etat doit aider l'Etat. Elle porte le

nom de *don gratuit* , non pas que ces pieux & dociles Pasteurs croient faire à leur Souverain une aumône , ni qu'ils prétendent avoir le droit de refuser cette libéralité demandée au nom des besoins publics.

Le mot *gratuit* n'est ici , comme tant d'autres , en d'autres occasions , qu'une vieille formule , à laquelle il ne faut attacher aucun sens : elle est du même genre que cette assertion scrupuleusement jointe à tous les Edits , *afin que ce soit chose ferme & stable à toujours* , & qui n'en rend pas nos loix plus perpétuelles.

Quoi qu'il en soit , cette *gratuité* semble cette année devoir être plus prodigue qu'à l'ordinaire : on assure que le Gouvernement demande 30 millions , dont une partie , à la vérité , par forme d'emprunt remboursable d'année en année : l'assemblée a demandé le temps de faire des remontrances au Souverain , dans l'espoir d'obtenir une diminution.

Si les vœux des bons citoyens étoient écoutés , elle s'occuperoit dans l'intervalle d'une réforme bien essentielle , bien nécessaire même , & dont chaque moment ne peut qu'augmenter le besoin comme l'importance : ce seroit d'assurer enfin l'Etat des infortunés *Curés de campagne* , & de sauver non - seulement les inquiétudes , la détresse de l'indigence , mais même le mépris qui y est attaché , l'apparence de bassesse qui la flétrit , à une portion de citoyens infiniment utile , à celle de toutes peut-être qui contribue le plus à maintenir l'ordre général , & à qui la société doit davantage.

Les Pasteurs spirituels dispersés dans les villages ont sur-tout pour mission d'apprendre aux pauvres à souffrir dans l'obéissance, de leur enseigner au nom de Dieu à fléchir sans murmure sous la misère qui les dessèche, comme sous le despotisme qui les écrase. Ces fonctions, ainsi que je l'ai déjà dit ailleurs, sont assez précieuses au reste de la société pour qu'on assure au moins à ceux qu'on en a chargés une existence honnête.

D'ailleurs leur état même les consacrant pour être à-la-fois les consolateurs des malheureux qui les entourent, & leur ressource, quand leurs maux sont extrêmes; un *Curé* devant prêcher la patience à ses ouailles, & cependant les aider quand l'excès du dénuement les menace de la mort, il faut bien pour remplir son double ministère qu'il reçoive avec sa mission charitable un revenu temporel capable d'y correspondre.

Aussi l'ancienne Loi y avoit pourvu chez les *Juifs*; la *dixme* de tous les biens étoit assignée à l'ordre des *Pontifes*: le partage en étoit indiqué pour chaque classe de cette hiérarchie, de manière à prévenir les usurpations, comme la trop grande inégalité.

Le principe s'est conservé dans le *Christianisme*, mais l'emploi n'a pas été le même. Dans les temps de la barbarie les *dixmes* sont devenues souvent une possession purement temporelle, recueillie par des mains profanes. Dans les lieux même où la destination n'en a pas été tout-à-fait changée, elles ont été interceptées, ou par le *haut Clergé* qui s'en



est appliqué la propriété , ou plus souvent encore par des *Monastères* , par des *Collégiales*. Les *laïques* qui fondoient ces établissemens pieux , voulant les doter , y attachoient sur-tout les dixmes dont ils s'étoient emparés ; ils croyoient acquitter leur conscience en restituant ces biens ecclésiastiques à des maisons qui devenoient une dépendance du Clergé , à des titulaires oisifs qui en portoient l'uniforme.

Les vrais Ministres de l'Eglise , les *Curés* , partageant alors la bassesse de la partie du peuple auprès de laquelle ils étoient le plus employés , ne furent plus salariés que comme des espèces d'agens mercenaires , à qui la noblesse tonsurée renvoyoit ce que ses fonctions avoient de trop pénible : on se contenta presque par-tout de leur assurer une rétribution pécuniaire , annuelle , qu'on appella *portion congrue* , c'est-à-dire *suffisante* , & peut-être en effet l'étoit-elle.

Dans le temps où , comme je l'ai prouvé (1) , un *Gendarme* pouvoit vivre largement avec *quatre livres de paie* par mois , un Ministre des autels , forcé par ses sermens & les loix au célibat , pouvoit vivre sans inquiétude , remplir même ses devoirs de charité , avec le même revenu : il y avoit alors très-peu de pauvres , point de mendiants , & les besoins personnels de la vie , restreints à peu près à la véritable nécessité , n'étoient ni aussi nombreux , ni aussi exigeans qu'ils le sont aujourd'hui.

---

(1) Voyez les *Réflexions préliminaires* , Tome I de cet Ouvrage , nouvelle édition , page 30 & suivantes.

Mais tout a changé, hors la dénomination de la solde assignée à ces différentes classes. Après avoir laissé long-temps varier, & morcéler la redevance *congrue*, due par les possesseurs de la *dixme*, aux mains chargées des travaux qui la justifient, enfin il y a un siècle & demi une loi solennelle a fixé cette rétribution à *cent écus*, ou 300 livres tournois.

C'étoit déjà bien peu : mais cette loi même ne put pas être mise tout d'abord en exécution : elle n'a eu son effet général que long-temps après, quand la valeur du marc d'argent fixée à environ 26 livres tournois, assignoit au Pasteur à peu près *douze marcs d'argent* pour sa solde annuelle : mais depuis, ce même marc ayant reçu une valeur idéale double, sans changer de dénomination, les *livres* qui le composent ont éprouvé une variation inverse, & ont diminué de moitié.

Les cris des intéressés, la voix de la raison, de la justice, ont enfin arraché en 1768 une loi nouvelle, qui stipulant toujours les droits des *Curés en livres*, & non en *marcs* (1), les expose à

---

(1) On a bien senti que cette stipulation en *livres* étoit sujette à une infinité d'inconvéniens. En 1768 on semble avoir voulu y obvier. L'Ordonnance de cette année commence par évaluer & déterminer la *portion congrue* en *bled* ; elle la fixe à 25 *septiers de bled froment, mesure de Paris* : ce qui auroit au moins mis cette partie du *Clergé* à l'abri des variations à l'avenir : mais le troisième article dément cette réforme, en rétablissant ~~sur-le-champ~~ le paiement en *argent* : les 25 septiers sont estimés 500 livres ; sauf, dit la loi, à faire une autre estimation, si le prix des denrées augmenté l'exige : mais d'après ce qui se passe aujourd'hui, &

un avenir inquiétant , même en paroissant adoucir leur sort actuel : on leur assure en apparence *cinq cens livres tournois*, ou *dix marcs* d'argent de nos jours : ce qui , comme on voit , les a laissés encore frustrés d'un sixième de ce qui avoit appartenu à leurs prédécesseurs ; sans compter que par les restrictions que la loi a mises à l'augmentation , elle en a presque détruit l'utilité. Plusieurs *Curés* ont préféré leur ancienne disette à un bénéfice illusoire , qui sembloit leur ôter le droit de se plaindre , & consommoit leur détresse par une bienfaisance apparente.

Le sort des *Vicaires* a été bien autrement négligé , & plus cruellement dégradé , puisqu'ils ont été d'abord réduits à *cinquante écus* : l'Edit même de restauration ne leur assure que 200 liv. tournois ; étant exclus du casuel , déjà assez peu abondant dans les campagnes , ils n'ont par conséquent d'autre ressource que cette solde , inférieure à la paie du dernier *fusilier* des basses compagnies.

Celui-ci à la vérité n'a que *six sols* par jour , & le stipendaire tonsuré en a environ *huit* ; mais aussi le premier est logé gratuitement : il est meublé , sans faste , mais gratuitement encore par le Roi ; il a pour rien la paille sur laquelle il couche , le bois à la fumée duquel il se dégèle ; il a à meilleur marché la mauvaise viande qu'on lui vend à l'étape , &c.

Le second est dépourvu de tous ces adoucisse-

---

s'est passé de tout temps , qui ne sent combien , dans ce cas-là même , les infortunés *Curés* souffriront long-temps de l'augmentation , avant que d'avoir obtenu le rétablissement de l'équilibre.

mens; il languiroit dans une misère plus avilissante encore, plus funeste à son caractère, comme à ses mœurs, sans la charité des fermiers, souvent des plus indigens de ses paroissiens; ressource qui a encore elle-même ses abus & ses dangers, puisque par-là l'instituteur se trouve à la discrétion de ses élèves, & le Pasteur en second, obligé, pour vivre, de s'humilier devant ses ouailles.

Encore une fois on ne songe pas assez à l'importance du ministère des *Curés*, & de leurs substituts. S'il n'est dans l'ordre hiérarchique de la religion, qu'au second rang pour l'utilité, pour les effets, il est au premier dans l'ordre civil. Ne nous lassons pas de le dire, c'est une véritable Magistrature; une Magistrature immédiate, d'autant plus efficace qu'elle règne par les mœurs, & sans contrainte; elle tend à prévenir les désordres, plus encore qu'à les réprimer; c'est sur-tout par la bienfaisance qu'elle se fait sentir: c'est au cœur qu'elle parle: c'est l'espèce d'hommes la plus nombreuse, la moins intéressée au repos de la société, celle qui gagneroit le plus peut-être à le troubler, qu'elle contient.

N'envisageons les *Curés*, si l'on veut, que comme de simples Officiers de police: oublions la sublimité des fonctions qu'ils exercent, & le rapport direct qu'ils ont, comme tout le reste du Sacerdoce, avec la Divinité; ne voyons en eux que les agens immédiats du Gouvernement, destinés à maintenir uniquement le calme temporel de la société: dans ce sens même il faudroit encore leur concilier les égards du peuple

par des dehors qui les en séparent, & sur-tout éviter de les confondre avec lui par les tristes suites de la misère, pour laquelle il n'a que du mépris, parce qu'il l'en voit accabler.

Un *Commissaire* couvert de haillons, & réduit à attendre sa subsistance de la pitié de ses voisins, leur inspireroit-il beaucoup de respect? Quand les Pasteurs du second ordre ne nous rendroient que de semblables services, encore faudroit-il de même leur assurer un extérieur qui leur conserve la faculté de nous les rendre.

Les Curés des différentes Provinces s'occupent des remontrances nécessaires pour parvenir à cette opération que la justice, la décence, le bien public exigent également. Déjà en plusieurs Généralités ils ont fait des démarches pour y parvenir. Le Parlement de *Provence* les a autorisés dans son district par un arrêt spécial, à s'assembler en forme régulière, pour prendre sous la présidence d'un *Syndic* reconnu chef, les résolutions les plus propres à en accélérer l'effet. Il est permis d'espérer que la sagesse du Gouvernement, aidée de la munificence du haut Clergé, donnera enfin sur cet article satisfaction à tous ceux des hommes désintéressés qui désirent sincèrement le bien.

Au reste en réclamant au nom des *Curés* une aisance honnête, & qui, à quelque taux qu'on la porte, sera encore bien loin du luxe, de la superfluité, je ne puis m'empêcher de faire une observation sur une démarche bien peu réfléchie

qui vient d'échapper, ou qui a été malignement supposée à l'un de ces Ministres respectables.

On a imprimé dans les papiers publics sous le nom d'un *Curé de Normandie*, une invitation à ses collègues de se cottiser dans son doyenné, pour armer à frais communs une frégate, & faire la course sur les ennemis. Vraie ou non cette proposition est une chimère indécente qu'il faut désavouer bien vite. *Aaron* se bernoit pendant les batailles à prier dans le tabernacle : il présentait au ciel les vœux de sa nation, & ne fouilloit point ses mains du sang même des ennemis de la patrie.

M. l'Evêque de *Strasbourg* a pu dans ces derniers temps offrir au Roi, & lever un régiment : mais ce n'est pas comme pontife qu'il a arboré l'étendard militaire : c'est comme Souverain, & ce n'est que dans les terres soumises à cette juridiction civile, unie dans son siège à la suprématie religieuse, qu'il a fait cet acte guerrier.

Les *Curés de Normandie* ne sont point dans ce cas, & l'on n'attend point d'eux cet effort : qu'ils emploient leur zèle à consoler leurs ouailles ; leur argent, s'ils en ont, à les assister : & s'ils arment jamais un vaisseau, que ce soit à édifier les mers par des exemples de charité, mais non pas à les épouvanter par le fracas militaire, que s'emploie la frégate sacerdotale.



---



---

## T R A I T

### D E P I R A T E R I E E X T R A O R D I N A I R E .

**L**E peu d'espace qui me reste ne me permet pas de joindre la moindre réflexion à l'anecdote contenue dans la lettre qui suit ; & d'ailleurs elle n'en a pas besoin : ce texte affreux est assez intelligible sans commentaire. Je me bornerai à demander aux admirateurs enthousiastes de la *marine*, si c'est une si merveilleuse ressource pour les Empires que celle qui expose les Particuliers à des horreurs, comme celle qui suit, sans qu'il soit possible non-seulement de les prévenir, mais même d'en tirer vengeance. Je donne cette lettre sans y rien changer du tout.

---



---

### A L'AUTEUR DES ANNALES.

*Lisbonne, ce 6 Juin 1780.*

M O N S I E U R ,

» EN qualité d'abonné de vos *Annales*, & peut-être l'unique dans ce pays encore mi-barbare, je dois vous raconter ce qui s'est passé à la vue de notre port Vendredi 2 de ce mois.

» Le navire *Suédois* de trois mâts, nommé *Patrioten*, Capitaine *Jes Pauhen*, est sorti de ce port Vendredi dernier sur le soir pour aller à *Gênes*, ayant 14 hommes d'équipage, le Capitaine compris, & 11 passagers, parmi lesquels étoit un Abbé, neveu du célèbre Musicien *Italien*, *David Perès*, qui portoit avec lui son héritage, consistant principalement en pierreries.

» Divers négocians avoient aussi confié au Capitaine des espèces d'or, étant un homme qui s'étoit attiré la confiance de la place ; son chargement principal consistoit en caisses

de *sucre*, *salsa parelha*, *tabac*, &c. Dans le nombre des passagers il s'en trouvoit aussi un inconnu qu'on croyoit *Espagnol*, ou *Italien*.

» A deux lieues hors de la barre entre 6 & 7 heures du soir, ledit inconnu tira un coup de pistolet : dans l'instant le navire se trouva environné de 5 barques d'hommes armés qui y montèrent, tuèrent & massacrèrent tout le monde, prirent les malles des passagers, toutes les marchandises de valeur, & le tabac ; firent après cela deux trous dans le navire pour le couler bas, en y attachant les corps morts, afin qu'il ne restât aucun vestige sur l'eau de cette cruauté, & puis décampèrent.

» Trois matelots s'étoient jettés à la mer, en les voyant entrer : un seul s'est sauvé après 4 heures de combat contre la mort, & contre les coups de fusils qu'on lui a tirés, & qui ne l'ont pas atteint ; il a fait part de cela de suite au Conseil de Gênes qui avoit freté ce navire ; un autre matelot qui avoit eu l'adresse de se glisser sous des cuirs, après avoir vu sortir tous les assassins hors du navire, s'est mis au gouvernail, & l'a fait échouer de peur qu'il ne coulât bas par les trous qu'on y avoit fait.

» Le Gouvernement a de suite envoyé des courriers sur toutes les côtes : il a fait arrêter tous les *Espagnols* contrebandiers, tous les barquiers des environs, & l'on se flatte qu'on attrappera ces scélérats, & qu'on les punira comme ils le méritent, d'autant plus qu'ils ont tué un *Ecclésiastique*, &c.

Signé, M. Q.

---

*Faute à corriger dans le Numéro 64, Tome VIII,  
à l'article du cher neveu.*

*Page 497, lig. 19, en sa présence, lisez, par son entremise.*







## A V I S

SUR UNE NOUVELLE ÉDITION

DES ANNALES.

N. B. JE replace ici l'Avis inséré à la fin du Numéro 65. Il m'importe qu'il soit bien connu, qu'il acquière la plus grande authenticité possible; en conséquence je prévien que'il sera répété en tête de chacun des cinq Numéros qui restent d'ici au 72, c'est-à-dire jusqu'à la fin du présent volume.

Je fais ce double emploi sans scrupule, par deux raisons : 1°. tous les Souscripteurs qui renouvelleront leur abonnement, suivant les conditions prescrites, étant sûrs d'avoir *gratuitement* dans la *nouvelle Edition* ce même volume *complet*, comme je l'annonce ci-après, ils seront, à ce que je pense, assez équitables pour ne pas se croire lésés. Au contraire, en leur parvenant la seconde fois dans le temps, il aura pour eux le mérite de la nouveauté. Ils y trouveront huit feuilles qu'ils ne connoîtront pas.

2°. Quelque clarté que j'aie tâché de mettre dans cet Avis, s'il s'y trouvoit quelque embarras qui ne fût pas levé, j'en serai sans doute instruit dans les intervalles : & il me sera plus facile, en répétant le texte, de l'interpréter, de donner tous les éclaircissemens dont on croira avoir besoin.

TOME IX, N°. 67.

I

---

J'INTERROMPS un moment le récit des affaires publiques pour causer un peu des miennes avec mes lecteurs : ce que j'ai à dire doit leur convenir également à tous , aux *amis* , aux *ennemis* , & aux honnêtes gens impartiaux qui n'ont de prévention dans aucun sens ; aux premiers parce que je leur annonce une Edition des *Annales* aussi perfectionnée que le permettent mes foibles talens ; aux seconds parce que je leur indique le terme où elles finiront ; aux troisièmes parce qu'ils approuveront , à ce que j'espère , ma conduite , & qu'ils y trouveront des motifs capables de justifier leur estime.

Quand j'ai entrepris les *Annales* , j'ai voulu , & j'ai cru entreprendre un Livre utile : l'opinion publique m'a prouvé que je ne m'étois pas tout-à-fait trompé : les tracasseries qui ont rendues si orageuses les autres carrières où je me suis hasardé , ne m'ont pas abandonné dans celle-ci ; mais l'influence n'en a pas été si efficace : la haine , les manœuvres , les intrigues tortueuses , les cris furieux , n'ont pu ni imposer silence à l'Auteur , ni empêcher la nation d'accueillir l'Ouvrage.

Ce succès , quoiqu'acheté par un travail énorme , m'a fait surmonter jusqu'ici des dégoûts de plus d'une espèce qui l'ont quelquefois rendu bien douloureux : j'ai été souvent , & sur-tout il n'y a pas long-temps , je l'avoue , près d'y renoncer ; ayant payé , à ce que je crois , ma dette à la société , au-delà peut-être de ce qu'elle auroit

eu droit d'exiger ; ayant tout sacrifié pour me refaire des organes capables de la servir , en raison de ce que la jalousie armée de toute la foiblesse du despotisme , de toute son iniquité , s'acharnoit à me mutiler ; on n'auroit pu me blâmer de songer à la retraite , d'aller chercher enfin dans un asile inconnu , le plaisir nouveau pour moi , du calme , & de l'obscurité.

Les représentations les plus touchantes m'ont déterminé à continuer mon travail encore une année ; & , dut la haine frémir à ce mot , dut-elle crier à l'égoïsme , à l'orgueil , cette condescendance est de ma part un véritable sacrifice : je le fais à l'amitié : je le fais au bien public. Il ne falloit rien moins que ces deux motifs tout puissans sur mon cœur pour m'y décider.

Cette résolution va , par la circonstance , entraîner pour moi une véritable surcharge , un doublement de travail & d'efforts. Il faut réaliser dès-à-présent , concurremment avec la composition des *Annales* pour le reste de cette année , & pour toute l'année prochaine , un projet dont je comptois m'occuper sans partage , & dont je plaçois l'exécution au nombre des jouissances de ma retraite : celui d'une *nouvelle Edition*.

Les premières années sont absolument épuisées. Jusqu'ici j'ai déjà fait remettre sous presse , successivement , un grand nombre de Numéros dépareillés par des accidens de toute espèce , & surtout par les *remplacemens gratuits* que j'ai accordés aux Souscripteurs : dans ces réimpressions

partielles , afin de ne point faire trop de disparate , on s'est conformé à l'ancienne Edition : mais elle est très-défectueuse ; je ne me le dissimule pas.

La première année a été imprimée en *Angleterre* , avec des caractères *Anglois* , par des ouvriers *Anglois* , qui ne savoient pas un mot de *François* ; malgré l'intelligence étonnante de l'Imprimeur , à laquelle j'ai rendu hommage dans le temps , & les efforts que son attachement pour moi lui faisoit faire , il s'est glissé une infinité de fautes que ni lui , ni moi , n'avons pu éviter.

La différence nationale dans la manière d'accentuer ; celle des goûts dans la distribution des ornemens ; la simplicité des impressions ordinaires à *Londres* , où l'on ne connoît pas de milieu entre un luxe typographique excessif , & une nudité presque difforme , donnent à l'année sortie des presses *Bretonnes* un air gothique peu agréable.

De plus j'ai été instruit , & j'ai vu par les pertes qui en ont résulté pour moi , que dans les transports plusieurs Numéros ont été *avariés* , *piqués* , &c. : il y en a eu de sacrifiés tout entiers ; mais l'empressement du Public n'a pas toujours permis d'employer cette ressource ; on a été quelquefois obligé de laisser courir des exemplaires à demi-gâtés , & ils sont échus sur-tout à ceux des Souscripteurs qui auroient eu droit à l'Edition la plus correcte , la mieux conditionnée , puisque ce sont les plus anciens.

La seconde année a commencé par deux Numéros indignement imprimés , & sur du papier dégoûtant. La dépense en a cependant été plus forte que celle de tous les autres : on n'en fera pas surpris si l'on songe aux circonstances du moment. Je venois de quitter l'*Angleterre* ; j'étois pressé : je me servois d'un des plus audacieux *contre-faïteurs* & des plus criminels , que j'avois cru par-là ramener à résipiscence.

Il est des naturels qu'on ne réforme point.

Je les ai fait réimprimer depuis : mais les Souscripteurs de ce temps-là les ont reçus , & sans doute les gardent dans toute leur imperfection : par un hasard singulier ce sont ceux dont on a demandé le remplacement avec le plus de réserve.

La troisième année même qui va finir est imparfaite en plus d'un sens ; les deux premiers Volumes ont été imprimés sur du papier de rebut que ma confiance trompée , & mon peu d'expérience dans ces matières ont laissé employer , sans que je m'en doutasse. Ce n'est que depuis quelques Numéros que j'y ai mis ordre : on a pu s'appercevoir de la différence , en comparant par exemple les Numéros 57 ou 58 , avec le 64.

D'ailleurs dans les huit Tomes précédens il se trouve d'autres défauts non moins désagréables. Dans plusieurs Volumes il n'y a point de *dates*. Dans plusieurs les *Tables des Matières* ont été ou omises , ou déplacées , ou long-temps attendues. Dans plusieurs on trouve des *Avis* tels que

celui-ci, nécessités dans le temps par les circonstances, mais qui occupent aujourd'hui un espace inutile, & ne peuvent plus intéresser ni les lecteurs, ni l'Auteur.

Ces avis même, tels que ceux des Numéros 57, 58, &c. ont occasionné, à ce que j'ai vu par les lettres qui m'ont été écrites, de la confusion, ou du moins de l'embarras, & peut-être de la perte aux propriétaires des Volumes, s'ils n'ont pas eu le soin, ou s'ils n'ont pas été à portée de faire sur-le-champ placer où il convenoit les deux feuilles *posthumes*.

Ce n'est pas tout ; la rapidité de la composition, l'infidélité des avis, le manque de renseignemens nécessaires ont entraîné quelquefois des inexactitudes que la meilleure intention de ma part n'a pas toujours pu prévenir ; telles par exemple que l'affertion relative à la prise du *Prothée*. Toutes les nouvelles, toutes les lettres particulières, les rapports même de l'ennemi, se réunissoient à affirmer que le Commandant de ce vaisseau s'étoit rendu sans combat, *sans avoir perdu un seul homme*. Cependant il se trouve qu'il n'a fait fléchir son pavillon qu'après une résistance sanglante ; & il a désiré lui-même que sa conduite fut soumise au jugement d'un *Conseil de guerre*, qui s'assemble en ce moment pour le juger.

Voilà une prodigieuse quantité de défauts qui ont pu être excusés dans l'Edition primitive : mais il seroit absurde de les conserver dans la nouvelle, & de s'interdire la faculté de mieux

faire quand l'occasion s'en présente aussi naturellement.

Enfin cette Edition régénérée peut, & doit être à beaucoup meilleur marché que l'ancienne. Il y aura *24 ports hebdomadaires* de moins, par année; il y aura toutes les *dépenses secrètes* de moins; les *remises*, les *doubles commissions* de moins; ce qui fait un objet très-considérable (1), il y aura la facilité de l'*impression* de plus, &c. Il est donc juste d'en réduire le prix.

Je n'aurois pu être arrêté que par une considération; c'est que c'est dans les mains des Souscripteurs qui méritent de moi le plus d'égards que se trouvent les exemplaires les plus imparfaits. Ceux dont l'attachement est né avec l'Ouvrage, qui en ont, s'il est permis de le dire, essuyé l'enfance avec tous ses défauts & ses dangers, ne murmureroient-ils pas de lui voir acquérir une maturité, une perfection qui ne feroit pas pour eux, ou qu'ils feroient obligés de payer une seconde fois?

Je fais bien que je pourrois répondre que je ne leur ai promis que l'ancienne Edition; que l'ayant livrée avec exactitude, je ne puis craindre de leur part aucun reproche; que par le remplacement *gratuit*, par le Volume *gratuit*, par la Gravure *gratuite*, qui paroîtra enfin s'il plaît à

---

(1) Voyez la page 16 de l'Avis qui a d'abord été publié en tête du Numéro 57, Tome VIII; c'est la feuille qui a été supprimée & remplacée.

Dieu, & à M. *de St. Aubin* (1), j'ai été déjà fort au-delà de mes promesses ; que leur Edition n'en feroit pas meilleure, si je m'astreignois aujourd'hui à la copier servilement, & que leur amitié pour l'Auteur lui deviendrait en définitif aussi préjudiciable que la haine, si elle faisoit obstacle à la réforme d'un ouvrage qui intéresse sa gloire.

Tout autre à ma place avec de semblables raisons feroit non-seulement libre & tranquille, mais justifié, mais applaudi peut-être. Je ne fais si elles suffiroient pour moi : en d'autres occasions bien plus sérieuses des argumens tout autrement incontestables que ceux-là n'en ont pas été plus efficaces en ma faveur.

Les *contre-facteurs* que mon premier expédient n'a pas déconcertés, qui s'en sont prévalus pour m'outrager, profiteroient de cet incident avec un bien autre avantage : ils ont eu l'impudence d'essayer à rendre ridicule, & odieuse tout-à-la-fois ma proposition de donner *pour rien* : ils triompheroient de pouvoir dire que je revends une seconde fois ce que j'ai déjà vendu.

---

(1) C'est le nom du Graveur bien connu qui s'en est chargé. Je suis, je le répète, presque honteux d'avoir promis ce pauvre Portrait, par les lenteurs qu'il essuie : mais ce n'est pas ma faute : il y a huit mois que le marché est fait avec l'Artiste, & le tableau dans ses mains : j'ai été puni, d'abord de la délicatesse de sa complexion, & ensuite de sa célébrité : une maladie cet hiver ; depuis, un ouvrage important qu'il vient d'achever, le premier Volume des pierres gravées du cabinet d'*Orléans*, l'ont éloigné de ma mince figure. Il m'affirme journellement qu'il s'en occupe : tout ce que je puis pour me justifier envers le Public, c'est de citer, & de nommer mon garant.



Ce genre de bassesse trop usité en effet dans la Librairie , trop fréquemment , & mal-à-propos peut-être , imputé à des Littérateurs célèbres , pourroit trouver ici de la croyance. Combien d'honnêtes gens , même de ceux qui me sont attachés , en voyant la nouvelle Edition , parée au moins des agrémens de la jeunesse , ne sentiroient que la caducité de la leur ! Ils oublieroient qu'ils en ont aussi dans le temps eu la fleur ; & qu'il est en tout sens dans l'ordre de la nature que les objets de nos jouissances vieillissent avec nous : ils songeroient seulement que leur ayant coûté beaucoup plus cher , elle vaudroit beaucoup moins. Il est si dangereux , sur-tout en pareille matière , de mettre la délicatesse en concurrence avec l'intérêt !

Quoi qu'il en soit je ne veux pas seulement examiner cette question , ni m'exposer à ces reproches : mes ennemis n'auront pas un moment où ils puissent se flatter de surprendre dans le cœur de mes amis l'idée même d'un soupçon désavantageux pour moi : je veux leur ôter jusqu'à l'espoir de séduire avec une apparence de justice les âmes honnêtes qui m'estiment : je ferai une nouvelle Edition : j'en réduirai le prix : & j'ose braver les censeurs. Voici comment.

Elle composera neuf Volumes (1), revus, refaits même avec tout le soin dont je suis capable :

---

(1) Le Volume courant, le *neuvième*, y sera compris par la raison que j'ai dite ci-devant, page 129. On se rappellera que chaque Volume contient 8 *Numéros*, ou plutôt environ 500 pages : car la division par *Numéros* ne se trouvera plus dans la nouvelle Edition.

le Portrait, dont l'annonce authentique que j'en fais ici accélérera sans doute la fin, fera en tête du premier.

Tous les Souscripteurs qui ont souscrit depuis le commencement chez M. *Lequesne* **DIRECTEMENT**, ou qui auront, à quelque date que ce soit, payé *chez lui* les trois premières années, à 48 liv. & qui renouvelleront leur abonnement *chez lui* pour la quatrième année, au même prix, recevront la nouvelle Edition complète, & absolument **GRATUITE**. Je ne leur demande que de vouloir bien faire prendre chaque Volume chez M. *Lequesne*, aux termes fixés, dont ils seront avertis; ou d'indiquer une fois un moyen de les leur faire parvenir successivement sans frais, s'ils n'aiment mieux en payer le port : ce dernier article est une bagatelle pour chacun d'eux à part; il seroit pour moi un objet énorme, eu égard à la quantité des envois.

Ceux qui n'ont pas encore souscrit, & qui souscriront pour la quatrième année de même chez M. *Lequesne*, **DIRECTEMENT**, à 48 livres, pourront se procurer la nouvelle Edition, y compris l'*Appel à la Postérité*, s'ils le désirent, moyennant 24 livres pour chacune des années précédentes, mais prises de même chez M. *Lequesne*, ou en payant le port s'ils désirent qu'on leur en fasse l'envoi.

Cette réserve dans les deux cas ne concerne point l'année courante, c'est-à-dire, la quatrième, qui sera, à l'ordinaire, remise *franche de port par la poste*, à tous les Souscripteurs anciens & nouveaux.

Quand j'ai proposé mon premier expédient contre les *contre-façons*, les imposteurs se le sont approprié sans en courir le risque. Il étoit clair que pour le *gratis* on ne s'adresseroit qu'à moi ; aussi ont-ils réimprimé mes avis littéralement tout au long : & d'après cette ruse on m'a observé avec raison qu'il n'existoit aucun moyen pour discerner l'Edition légitime de celle des pirates : maintenant je crois que voilà mon pavillon bien signalé : il sera impossible de le méconnoître.

J'impose dans les deux cas l'obligation de souscrire pour la *quatrième année* : avec un peu de réflexion on devinera, je crois, la raison, & l'on sentira la justice de cette condition. Au moins se convaincra-t-on aisément que mon intérêt personnel n'y entre pour rien. Je sacrifie le produit de cette année à l'exécution de mon plan : ceux qui trouveront le sacrifice excessif, je les supplie de jeter les yeux sur le passé ; ils verront que ce n'est pas le plus grand que j'aie fait.

Le premier Volume de la nouvelle Edition paroîtra le premier *Septembre* prochain : on pourra de ce jour le faire prendre chez M. *Lequesne* : les autres paroîtront successivement de six semaines en six semaines, avec la plus grande régularité.

Je prie ceux à qui je viens de donner le droit de les exiger, ou qui auroient l'intention de se les procurer, de m'en prévenir d'ici à ce temps-là : il suffira de consigner la souscription pour la *quatrième année* ; ceux qui seront dans le cas de payer les précédentes, c'est-à-dire, les Souscripteurs nouveaux, en fourniront le prix à leur

volonté, en recevant, soit les Volumes, soit les années : mais il est nécessaire que je les connoisse d'avance, les uns & les autres.

Je ne ferai imprimer de cette Edition précisément que le nombre nécessaire; 1°. pour diminuer les frais, & risquer le moins qu'il sera possible, je ne le cache pas : 2°. parce que je ne veux pas à ma retraite avoir de résidu *typographique* ; ni qu'aucun Libraire, ou aucun intrigant, puisse duper le Public, en s'annonçant comme dépositaire d'un fonds qu'il paroîtroit avoir reçu de moi.

Ce seroit ici le lieu de parler de la *Collection de mes Œuvres* : je l'ai promise d'Angleterre ; & rien ne me paroïssoit plus sûr, plus aisé que l'exécution de cette promesse : ce n'est qu'en préparant les matériaux que l'entreprise est devenue accablante. Mes idées s'étant depuis mûries, réformées, étendues, changées même sur bien des points, ce sont presque des Ouvrages nouveaux que je donnerai sous les mêmes titres. On peut en juger par la *Théorie des Loix* : j'en ai déjà fait réimprimer le premier volume trois fois ; & aucune de ces Editions ne paroîtra ; j'aime mieux en souffrir la perte, que de donner au Public aucun Ouvrage qui ne soit au point où je puis me croire en état de le porter.

Mais ce travail joint à celui des *Annales*, est au-dessus des forces d'un seul homme, ou du moins des miennes. Le premier fera l'occupation & le soulagement de ma retraite, & c'est

en partie ce qui me décide à la faire au terme que je viens d'indiquer. L'Edition de mes *Œuvres* que je donnerai alors fera probablement bien moins volumineuse que celle que j'avois annoncée , quoique sûrement beaucoup plus remplie.

En attendant, ceux qui ont souscrit, & qui, à ce qu'il m'a semblé, sont aussi presque tous Souscripteurs des *Annales*, pourront ou déduire sur leur nouvel abonnement aux *Annales* le louis d'or qu'ils ont donné pour celui des *Œuvres*, ou le reprendre chez M. *Lequesne* s'ils ne renouvellent pas : ils feront les maîtres de tenir compte, ou de n'en pas tenir, du volume des *Révolutions Romaines* qu'ils ont déjà reçu : comme c'est ici moi qui suis en faute, je ne me plaindrai pas de ceux qui croiront devoir me mettre à l'amende.

Encore un mot ; car il faut tout prévoir : je ne contracte l'engagement ci-dessus pour la nouvelle Edition des *Annales*, qu'avec ceux qui s'adresseront à M. *Lequesne*, & s'adresseront à lui *directement*, comme j'ai eu soin de le bien spécifier : j'en ai deux raisons.

La première, c'est que s'il falloit passer par l'entremise des *Libraires* ou autres agents, la commission qu'ils exigent rendroit l'exécution de ma parole trop onéreuse pour moi, & même impraticable. La seconde, c'est qu'il pourroit résulter de la confiance des Souscripteurs envers des entremetteurs étrangers une supercherie dont les premiers seroient dupes, & dont ils auroient peut-être l'injustice de me rendre responsable.

Si la simple promesse , ou même l'expédition d'une nouvelle Edition *gratuite* pouvoient être regardées comme la preuve d'une mission avouée de moi, bien des contre-facteurs, tous même probablement, s'empresseroient de s'approprier ce caractère : ils recevraient l'argent de tout le monde en mon nom ; ils renverroient à tout le monde , en mon nom , une prétendue nouvelle Edition qui ne seroit que leur ancienne, rajeunie par des frontispices nouveaux, & quelques cartons distribués au hasard. Cette ruse est une des plus familières dans la *Librairie* : les *presses* ressemblent à la chaudière de *Circé* : à chaque instant des *Æfons* décrépits en sortent avec les apparences & les succès de la jeunesse.

Il est aisé de concevoir combien cette largesse apparente leur deviendrait lucrative. Leurs Editions condamnées de ce moment-ci à un décri certain, acquerreroient par ce manège une consistance qu'elles n'ont jamais eue. Au lieu de les donner *gratuitement*, ils les vendraient avec un grand avantage : au lieu d'essuyer aucune perte, ils feroient un très-grand bénéfice.

Afin de prévenir toute sorte d'ambiguïté , je déclare donc que je n'ai, que je n'aurai, que je ne reconnoîtrai pour tout ce qui précède, d'autre agent que M. *Lequesne* , Marchand d'étoffes de soie , rue des *Bourdonnois* , à *PARIS*.





## P R U S S E.

**L**E 1<sup>er</sup> Juin passé l'*Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin* a tenu sa séance publique; & cette séance a été ouverte par un discours du Secrétaire perpétuel *Formey*.

C'est une plaisante éloquence que celle de ce Professeur. J'en ai déjà cité un échantillon dans le premier volume de ces *Annales* : en 1777 à pareil jour, il assuroit que *jamais les acheminemens à une pacification constante de l'Europe n'avoient été plus marqués, ni les aspects plus favorables*. Il s'écrioit : *quels caractères, quels talens, quelles vertus ne forment pas le cercle de lumière le plus radieux autour des augustes noms de ... ! &c.* Or voici la conséquence que je tire de ces prémisses..... & cette conséquence étoit la *paix universelle*.

Il s'est bien perfectionné depuis dans ce stile vraiment original : voici un passage de son discours prononcé cette année, cité avec admiration dans toutes les Gazettes. *Huit LUSTRES* sont écoulés depuis le jour où notre auguste Monarque monta sur le trône. J'en compare les 40 années aux 168 *GLACES* de la réunion desquelles le Plin moderne se servit en 1747 pour renouveler le fameux *MIROIR d'Archimède*. Chacune de ces années jette des traits de lumière qui aboutissent au même foyer où l'Europe étonnée contemple la gloire de Frédéric. *Puisse son éclat resplendir au moins jusqu'au dixième LUSTRE accompli !*

Ainsi parce que dans la langue *Françoise*, & par une de ses imperfections, le même mot *lustre* signifie une période de cinq ans, & un support de bougies orné de morceaux de *cristal*, voilà mon Secrétaire qui songe aux *glaces* de M. de *Buffon*, aux miroirs d'*Archimède*, aux *foyers*, aux *réflexions*, &c. & qui vous fait de tout cela une phrase *mathématique* froidement cousue jusqu'au bout !

Et observez-en sur-tout la fin. Il suppose que la glorieuse girandole peut se ternir, & il souhaite qu'elle *resplendisse* encore au moins deux *lustres* accomplis : quelque sens que l'on donne à cette phrase, qu'on l'applique à la durée physique de la vie du Roi, ou à celle de sa renommée, il est impossible de rien dire de plus désobligeant. Puissiez-vous, Sire, vivre encore une dizaine d'années, ou votre réputation se soutenir à peu-près ce temps-là ! Voilà le vœu *académique*.

Y a-t-il donc une émulation entre les Gref-fiers de ces Compagnies à qui se montrera plus absurde, plus ennemi du goût, de la décence, & du bon sens ? Ou bien au bruit du départ de son camarade Secrétaire de *Paris*, la tête a-t-elle tourné au pauvre *Brandebourgeois* ? A t-il cru qu'il falloit par des efforts extraordinaires se montrer digne d'héberger l'hôte vénérable qui va porter aussi à *Berlin* ses *lustres*, ses *glaces*, & ses *foyers* ? Si le projet du voyage a lieu, ce sera une belle lutte entre les deux gardes-notes littéraires, & nous en verrons *resplendir* une belle abondance de calembours.

POLOGNE.



## P O L O G N E.

CE Royaume tranquille aujourd'hui, par foiblesse, est arrivé enfin, à force de pertes, à la paix intérieure, ou du moins à l'immobilité qui en a l'apparence : il jouit en ce moment sur ses nouvelles frontières d'un spectacle plus douloureux peut-être, que flatteur pour ses habitans.

Un Empereur *Romain*, & une Impératrice *Grecque* se sont donné rendez-vous sur un des terrains arrachés à la Couronne des *Sarmates*. Ils y vont recevoir en commun l'hommage de ces accroissemens fortunés pour les leurs. Les deux Cours se sont rencontrées à *Mohilow* : & l'entrevue a été digne de l'abord de deux grans Souverains.

Est-ce la seule curiosité qui les a rapprochés ? Est-ce *Salomon* qui a voulu voir la Reine de *Saba* ? Est-ce *Thalestris* qui a voulu connoître *Alexandre* ? Des intérêts politiques ont-ils fortifié dans les deux Princes le désir que leur réputation mutuelle avoit déjà dû y faire naître ? C'est ce que le Public ne fait pas encore.

Ce qu'on voit clairement c'est que les peuples, & même les Grans des districts incorporés aux deux Empires, ont déjà oublié à peu-près leurs anciennes liaisons : ils cèdent à la destinée, & s'empressent à signaler leur dévouement pour les Chefs dont aujourd'hui leur sort dépend. Les *Palatins* n'oublient rien pour se mettre en état de

paroître avec la plus grande splendeur aux yeux de leur Impératrice. Toute la profusion du vieux faste *Polonois*, modifiée par l'élégance du luxe moderne, brille dans leurs escortes & leurs équipages.

On distingue entre autres un Prince *Radziwil* qui s'est mis en marche avec seize carrosses à six chevaux chacun. Je ne fais si c'est celui qui, au moment de la révolution, s'étoit soustrait au joug en se retirant dans les pays étrangers avec une portion intéressante d'un trésor héréditaire dans sa famille.

C'étoient les statues des *douze Apôtres* en or massif. Il en mangeoit un de temps en temps dans sa route : mais les Apôtres auroient fini tôt ou tard ; & si c'est lui, sans doute il a mieux fait de préférer, par un accommodement qui l'aura réintégré dans ses domaines, une soumission brillante à un exil ruineux.



## A M É R I Q U E.

**L**A prise de *Charles-Town* est peut-être l'évènement le plus singulier, ou du moins le plus imprévu qui ait encore signalé l'étrange, l'inconcevable guerre d'*Amérique*. La reddition de cette place est d'autant plus inconcevable que le siège étoit attendu depuis long-temps ; que la garnison égaloit presque le nombre des assiégeans ; que l'on annonçoit les plus grans , les plus vigoureux préparatifs , multipliés de longue main pour la défense ; que le Général ennemi enchaîné par des lenteurs , par le défaut de vivres , par des vents contraires , par la foiblesse effective de son armée , avoit paru balancer ; qu'enfin pour augmenter notre sécurité on avoit publié sous son nom une lettre qui sembloit révéler tous ses embarras , & justifier toutes nos espérances.

Elle étoit datée de *Savannah* du 30 *Janvier* , par conséquent , du voisinage & de la place qu'il alloit assiéger , & du temps où il y est arrivé. Or il y disoit en propres termes :

» Ce dernier malheur ( la tempête qui avoit retardé son arriyée ) dérange non-seulement nos desseins , mais en arrête presque entièrement l'exécution. Poussé par mon inclination à marcher en avant ; excité par le danger qui menace les *Florides* à penser à leur protection ; ne pouvant néanmoins me résoudre à diviser des forces , qui dans leur présente situation sont déjà insuffisantes pour l'expédition à laquelle elles étoient originairement destinées ; partagé entre des objets les uns plus pressans que les autres ; notre nombre diminuant par le climat mal-sain , même au moment où je

vous écris ; dans une telle situation puis-je, MYLORD, m'exprimer que d'une manière douloureuse ? .....

» Jusqu'ici une suite d'incidens particuliers & au-dessus de la prévoyance humaine a été contraire aux armes du Roi mon maître : mais, par la raison même que nous ne pouvions pas les prévoir, aucune précaution de notre part n'en auroit pu empêcher l'effet. Voilà notre apologie pour ce que nous n'avons pas fait : je me flatte, lorsque nous pourrons agir, que nous n'en aurons pas besoin pour ce que nous ferons.

» Mais, afin d'être en état d'agir sur le plan que nous nous étions originairement proposé, j'ai envoyé un paquebot à *New-York*, pour demander un renfort à cette garnison par la lettre dont je joins ici copie : vous y verrez, MYLORD, que la demande de ce secours en troupes n'est faite que provisoirement : j'ai hésité sur le parti que j'ai pris : j'ai hésité entre le danger auquel *New-York* seroit exposée, & la nécessité de remplir les vues du Gouvernement, de manière à leur assurer une certitude morale du succès ; & je ne puis que me persuader, que ma résolution à ce sujet sera ratifiée par votre approbation.

» Jusqu'à ce que j'éprouve l'effet de cette dépêche (envoyée à *New-York*,) je crains que chaque mouvement, que nous ferions, ne manquât le but proposé ; & dans ce cas chaque mouvement seroit un revers réel : & cependant tel est le malheur de nos circonstances, qu'il paroît être pour nous de la dernière conséquence de faire quelque chose, de nous approcher de *Charles-Town*, & de tomber brusquement sur la place, ou d'attendre dans son voisinage des conjonctures favorables.

» Nous nous préparons dans ce dessein avec toute la diligence possible ; car chaque jour oppose de nouvelles barrières à nos espérances. Les avis que je reçois de tous côtés ne servent qu'à confirmer ce que j'ai prévu avant de mettre pied à terre en cette province. Nous ne pouvons plus tabler sur ce que nous nous étions promis d'abord. Notre mauvaise fortune a donné à la *Caroline* le loisir de penser & de se

faire au degré & à la nature du danger dont elle étoit menacée.

» Elle a reçu des secours de la *Caroline* septentrionale : il est également arrivé des renforts de cavalerie de la part du Général *Washington* ; & il en est d'autres en pleine marche. *Lincoln* a été aussi diligent qu'heureux à mettre *Charleston* dans le meilleur état de défense : une ligne très-redoutable d'abattis est à peu-près finie. Le fossé qui est devant est enfilé à droite & à gauche par des pièces de 24 livres ; & la contrescarpe est garnie d'arbres abattus , dont les troncs sont enfoncés obliquement dans la terre , à la manière des ouvrages à fraise. Les profils de leurs batteries sont du premier rang ; & le tout en est formidable par l'artillerie dont elles sont montées.

» L'approche de l'un & de l'autre côté de l'*Isthme* nous sera barrée par un nombre de vaisseaux & de batteries mouvantes , capables de nous faire un mal extrême. Du côté méridional de la ville , la descente ne peut être tentée qu'avec des bateaux plats , en face d'une nombreuse artillerie , & sans en avoir nous-mêmes aucune pour couvrir le débarquement , quand même nous aurions forcé les passages de la rivière d'*Ashley* & formé le siège. Ce n'est qu'une petite partie des difficultés que nous aurions à surmonter en formant l'attaque par terre..... «

Si cette lettre est originale , conçoit-on comment celui qui l'a écrite le 30 *Janvier* , n'ayant assiégé la ville qu'il peint si redoutable , si bien défendue , que deux mois après a pu s'en trouver maître le 12 Mai suivant ; & s'en trouver maître à des conditions aussi avantageuses , puisque la garnison , les milices , le Consul de France résident , &c. restent prisonniers de guerre ?

Si la lettre est supposée , à quelles idées affligeantes ce stratagème ne donneroit-il pas lieu ? C'est par les *Américains* qu'elle a paru avoir été

prise ; c'est par eux qu'elle a été publiée : ce sont eux qui se sont rendus caution de son authenticité : & ce sont eux qui , après nous avoir endormis par cette fraude , se feroient rendus avec cette précipitation !

On dit que la place *manquoit de vivres* ; que les soldats n'ont subsisté plusieurs jours que de *riz* & de *café* ; mais en supposant le fait vrai , quelle incroyable négligence de la part des Généraux ! Ils auroient eu quatre mois pour se munir , & ils n'auroient pas amassé de vivres , même pour un mois ! Jamais la place n'a été complètement investie par terre. Les secours , les convois ont pu y entrer librement : & la garnison ne s'est servie de ces passages , ni pour se retirer , ni pour se nourrir !

On ajoute qu'il y avoit des malades en très-grand nombre : mais la capitulation prouve qu'il y avoit encore plus de gens en santé. Les *milices* y obtiennent la faculté de se retirer chez elles comme *prisonniers de guerre* , sur leur parole : les *troupes réglées* sortent sans tambour , sans drapeaux , & se rendent *prisonnières* effectives : tout ce monde-là ayant la force d'aller chercher des fers , n'auroient-ils pas dû avoir celle de s'en défendre ?

Quel que soit le principe d'un événement si peu prévu , outre la mollesse de ses troupes ou leur indifférence , ou le peu de soin de ses Généraux , le *Congrès* semble en ce moment avoir à redouter un bien autre embarras. Il éprouve

déjà en naissant les dangers , les désordres , les détresses qui caractérisent la caducité dans les autres Gouvernemens , le défaut de ressources fiscales , la multiplicité des papiers substitués à la monnoie , les emprunts onéreux , & le dérangement absolu des finances.

Autrefois c'étoient les peuples pauvres qui faisoient les révolutions : le fer attiroit l'or & lui commandoit. *Alexandre* avec quarante mille hommes qui n'avoient d'autres possessions que leurs armes détruisoit l'opulente monarchie des *Perfes* ; l'indigence *Romaine* écrasait la riche *Carthage* : & quand *Rome* elle-même eut accumulé dans son sein les trésors de l'univers , elle ne tarda pas à succomber sous les efforts des barbares que la misère chassoit de leurs fanges glacées.

Si dans les guerres sanglantes entre *Charles V.* & *François premier* l'équilibre parut subsister quelque temps , c'est peut-être parce que les deux Monarques également dénués , mais également prodigues , eurent le bonheur de commander à des peuples assez pauvres , pour ne pas être une proie facile : & cet équilibre ne dura qu'autant de temps qu'il en fallut pour faire couler en *Espagne* les mines du *Pérou* ; mais cette Monarchie a été dans l'ordre politique la dernière victime de cette peste des Etats.

Tout a changé depuis ce moment dans un sens inverse : l'abondance du numéraire qui étoit autrefois le fléau des Empires , le principe infail-

de leur dissolution, en est devenu le lien & l'aliment. Tous avant la découverte de l'*Amérique* périssoient par l'or : depuis cette époque ils ne subsistent plus que par ce poison. C'est ainsi que les orientaux se familiarisent avec l'*opium*, & parviennent à s'en rendre indispensable l'usage immodéré.

Ce que durera cette existence factice, c'est ce qu'il est impossible de prévoir au juste : mais quand on voit, comme je l'ai déjà observé tant de fois, les deux nations réputées les plus riches, les plus puissantes de l'*Europe*, chargées chacune, malgré leur opulence prétendue, d'une dette de deux milliards de livres *tournois*, dette qui excède la valeur réelle, foncière de toutes leurs possessions ; il est facile d'imaginer qu'il faudra bientôt une révolution qui les décharge, ou les écrase, qui les guérisse ou les tue.

L'idée ayant pris aux *Américains* de vouloir se dire libres dans un moment aussi peu favorable, ils se sont trouvés attaqués avec de l'or par le maître mal-aisé, mais prodigue & accrédité, dont ils vouloient briser les fers. La *Tamise* pour leur ruine a paru se métamorphoser en *paclole* : leurs côtes, leurs villes ont été inondées de soldats, de vaisseaux, que ce métal seul aujourd'hui peut faire mouvoir.

Pour se défendre il a fallu qu'ils prodiguassent de même ce puissant spécifique : ils en avoient peu : il a fallu en emprunter : ils n'avoient point de crédit : il a fallu établir des impôts. Leur pays



n'est ni abondant , ni peuplé : divisé d'ailleurs de vues , d'intérêts ; ravagé par l'ennemi , par les défenseurs , les taxes n'ont pas pu y être bien fructueuses. On a essayé d'y suppléer par des effets publics , par des papiers négociés , dont le peuple étoit supposé le garant.

Ces expédiens ont un peu alimenté la machine , probablement par de grans sacrifices : mais enfin la confiance qui n'avoit jamais été bien établie , s'est trouvée absolument ruinée : les *Insurgens* , zélés pour la *liberté* , paroissent aimer encore mieux leur argent.

Après différentes tentatives pour échauffer leurs cœurs , ou les engager à ouvrir leurs bourses , le *Congrès* s'est déterminé au mois de Septembre 1779 à user de la dernière ressource imaginable , à demander l'aumône en faveur de cette pauvre *liberté* ; il a publié une proclamation où il a essayé de rendre compte du passé , de justifier le présent , & de se ménager des secours pour l'avenir.

Cette pièce est curieuse par les détails qu'elle présente ; & plus encore par les réflexions qu'elle peut occasionner. Elle commence par un exorde adroit , sur le compte que les Chefs d'un Etat libre doivent au peuple qui les emploie , & dont ils sont les serviteurs , & non pas les maîtres. Ensuite le *Congrès* donne le détail de tous les engagemens pris au nom des *Etats-Unis* , existans en Septembre 1779.

En papiers négociés , & circulans à la charge  
du Public. . . . . 159,948,880 dol. \*

En emprunts antérieurs au  
premier Mars 1778, & dont  
l'intérêt est payable en *Fran-*  
*ce* . . . . . 7,545,596

En emprunts postérieurs  
au premier Mars 1778, &  
dont l'intérêt se paye en  
*Amérique* . . . . . 26,188,909

En argent dû aux étran-  
gers, environ . . . . . 4,000,000

---

En tout . . . 197,683,385.

D'après la proportion du *dollar* à la livre tour-  
nois , ce sont donc environ *onze cens* millions

---

(\*) En annonçant les sommes dont parle le rescrit *Amé-  
ricain* sous cette dénomination , aucun papier public n'a pris  
la peine de fixer en argent d'*Europe* la vraie valeur d'un *dol-  
lar* , & il est d'autant plus difficile de l'apprécier d'ici,  
qu'on voit par une autre pièce qu'il s'agit de *dollars Es-  
pagnols* , genre d'espèces qui m'est , je l'avoue, absolument  
inconnue.

Je porte la monnoie du *Congrès* à environ *cinq livres dix  
sols* tournois , 1°. parce que dans un discours prononcé par  
le Général *Conwai* au *Parlement* de *Londres*, le 6 Mai der-  
nier , je trouve le *dollar* d'argent estimé quatre schelling &  
demi , ce qui fait à peu-près cette somme en argent de *Fran-  
ce*. 2°. Parce que dans la seconde proclamation dont je vais  
parler, la même monnoie est évaluée par le *Congrès* lui-même  
à 4 *escalins* , 6 *deniers sterling* , ce qui donne le même ré-  
sultat , en prenant le mot *escalin sterling* , pour *shelling* , &  
c'est sans doute ce qu'il signifie.

de livres tournois dont l'*Amérique* se trouvoit redevable il y a près d'un an. Ce fardeau doit être bien augmenté depuis ; c'est une dépense assez honnête en quatre années pour un Etat enfant.

On auroit pu reprocher à ses tuteurs d'avoir répandu des papiers avec trop de profusion : ils vont au-devant de ce grief : ils observent que les impôts n'ont produit au trésor public que . . . . . 3,027,560 dol.

Les prêts en argent n'ayant rendu que . . . . . 33,734,105

En tout . . . 36,761,665.

Il a bien fallu pour se procurer le surplus répandre du papier ; & comme probablement les deux premières ressources ne seroient pas plus abondantes pour la suite, le *Congrès* se détermine à créer encore pour 40 millions, & quelques cens mille livres de papier , jusqu'à la concurrence de *deux cens millions de dollars*, somme qu'il promet de ne point passer.

Après avoir ainsi déterminé la quotité de la dette existante & future, dont il est impossible que l'*Amérique* ne soit pas chargée, le *Congrès* examine ce qui a pu faire tomber son papier, & discute les causes de l'inquiétude qui l'empêche de reprendre faveur. Il en trouve deux, l'incertitude du succès de la révolution, & l'ignorance des ressources du pays.

» Sur la première qu'il y ait eu , dit-il , un temps où les honnêtes gens aient pu , sans passer pour timides , douter du succès de la révolution actuelle , nous en convenons : mais ce temps est passé. L'indépendance de l'*Amérique* est aujourd'hui fixe comme le destin ; & les efforts pétulans de l'*Angleterre* pour la détruire sont aussi vains & aussi infructueux que la fureur des vagues qui battent un rocher escarpé.

» Que ceux qui sont encore tourmentés de doutes à ce sujet considèrent le caractère & la situation de nos ennemis : qu'ils se souviennent que nous combattons contre un Etat qui tombe en pièces ; contre une nation sans esprit public ; contre un peuple vendu & trahi par ses propres représentans ; contre un Roi gouverné par ses passions & par un Ministère sans sagesse , & en qui la nation n'a aucune confiance ; contre des armées à qui l'on ne donne que demi-paie , & des Généraux auxquels on n'a qu'une demi-confiance ; contre un Gouvernement qui ne ressemble qu'à un plan de rapines , d'incendies & de meurtres ; un Gouvernement qui par la violation la plus impie des droits de la religion , de la justice , de l'humanité & des gens , appelle la vengeance du Ciel , & renonce avec révolte à la protection de la Providence.

» Vous avez su résister à la fureur de ces ennemis lorsque vous étiez encore sans amis , seuls , & livrés à vous-mêmes dans des jours de faiblesse , & pour ainsi dire d'enfance , avant que vos mains fussent formées à la guerre , & vos

doigts au combat. Y a-t-il quelque raison de craindre que le Souverain , arbitre des évènements , après nous avoir tirés de la terre de servitude , & nous avoir conduits à travers une mer de sang vers la terre de liberté , vers la terre promise , laissera imparfait l'ouvrage de notre délivrance politique , & permettra ou que nous périssions dans un désert de difficultés , ou que nous soyons ramenés chargés de chaînes dans cette contrée d'oppression , à la tyrannie de laquelle il nous a miséricordieusement arrachés d'une main toute-puissante ?

» L'alliance avec une des plus puissantes nations de l'*Europe* , qui fait généreusement sa cause de la nôtre , en liaison d'amitié avec plusieurs autres , enfin avec la bienveillance de toutes , qu'avons-nous à craindre de l'*Angleterre* ? Au lieu d'acquérir de nouvelles possessions par des conquêtes , les limites de son Empire se resserrent tous les jours. Ses flottes ne sont plus les dominatrices des mers ; ses armées ne sont pas invincibles sur terre. Combien de ses drapeaux arrachés des mains de ses combattans parent vos trophées , & combien de ces soldats mis dans vos fers sont devenus vos captifs , & ont reçu la vie de votre générosité ?

» Enfin quiconque considérera que ces Etats augmentent tous les jours leur puissance ; que leurs soldats sont déjà des vétérans ; que leurs Gouvernemens , fondés sur la liberté , sont affermis ; que leur fertile pays & leurs alliés pleins d'affection leur fournissent d'amples ressources ;

que le Roi d'*Espagne* bien préparé pour la guerre avec des flottes & des armées prêtes au combat, avec des trésors regorgeans de richesses, est entré dans la carrière contre la *Grande-Bretagne* ; que les autres nations de l'*Europe*, souvent insulté par l'orgueil *Anglois*, & alarmées de son ambition, ont abandonné ce peuple à son sort ; que l'*Irlande*, fatiguée de l'oppression, soupire après la liberté ; que l'*Ecosse* même s'indigne & se plaint de ses édits : quiconque considérera toutes ces choses, au lieu de douter de l'issue de la guerre, ne pourra prévoir qu'un succès aussi glorieux qu'indubitable.

» Ce point établi, examinons si la richesse naturelle, la bonté & les ressources du pays pourront fournir la somme de la dette. Supposons pour cela qu'à la conclusion de la guerre les papiers se montent à 200,000,000 de *dollars* ; que sans compter les impôts, qui ne laissent pas d'être très-considérables, les emprunts se montent à 100,000,000. Alors le total de la dette nationale des *Etats-Unis* sera 300,000,000 de *dollars*.

» Il y a maintenant 3,000,000 d'habitans dans les *treize Etats* : trois cens millions de *dollars*, divisés entrs trois millions d'hommes, font cent *dollars* par tête : & y a-t-il un individu en *Amérique* qui soit incapable de les rembourser dans le cours de dix-huit ou vingt ans ?

» Supposons toute la dette repartie sur tous les habitans, comme elle doit l'être en proportion de leurs propriétés, quelle sera la part qu'en supporteront les gens pauvres ? Elle ne sera peut-être pas de dix *dollars*. Outre que cette dette ne sera point payable immédiatement, & que probablement on accordera vingt ans pour l'acquitter, le nombre des habitans sera *doublé* dans cet espace de temps.

» On fait que la population de cette contrée augmente presque en même proportion que l'intérêt composé. Par

la propagation elle double tous les vingt ans ; & l'on ne peut dire quel sera le nombre de ces émigrans qui nous arrivent en foule des autres contrées. Nous avons les plus fortes raisons de croire qu'il sera immense : supposons qu'il en vienne seulement *dix mille* la première année après la guerre : en vingt ans qu'auront produit ces *dix mille* avec leurs familles ? Probablement leur nombre sera double.

» On peut calculer ainsi en proportion le produit des émigrans venus dans chacune des années suivantes. Vous voyez donc que la plus grande partie de votre dette ne sera pas payée par les seuls habitans actuels , mais encore par les enfans qu'ils auront donnés à l'Etat , par la multitude des émigrans qui nous arrivent des pays étrangers , & par les nouveaux habitans qu'ils produiront successivement ; de sorte que la portion de dette de chaque personne diminuera constamment à mesure que d'autre viendront partager la dette totale , & en payer leur quotité.

» Tels sont les avantages dont les Etats naissans jouissent seuls. Le nombre des habitans de chaque nation de l'*Europe* est à peu-près le même d'un siècle à l'autre. Un pays ne produit que la quantité d'hommes qu'il peut nourrir : & tout pays qui est libre & cultivé la produit toujours à coup sûr : de-là nous pouvons nous former quelque idée de la population future de ces Etats.

» Des déserts immenses que l'on connoît à peine , où même l'on a peu cherché à pénétrer , attendent la culture ; de vastes lacs & des rivières dont les eaux ont roulé pendant plusieurs âges vers l'*Océan* dans le silence de l'obscurité , ne demandent qu'à entendre le bruit de l'industrie , s'offrent à servir le commerce , & s'enorgueillissent avec joie de voir s'élever sur leurs bords des hameaux , des pointes dorées de tours , & des cités spacieuses.

» En voilà assez sur le nombre des personnes qui partageront le poids de la dette. Le dernier point à examiner est leurs *moyens*. Ceux qui s'enquièreient combien il y a de millions d'acres dans la seule partie de l'*Amérique* du nord , où se sont faits des établissemens , & quelle est la valeur de chaque acre , se formeront une bien grande & très-juste idée

de la bonté de notre terrain : mais ceux qui pousseront leurs recherches plus loin, & qui apprendront que nous avons payé ci-devant à l'*Angleterre* une taxe annuelle de *trois millions sterling* en objets de commerce, & que nous n'en avons pas moins continué à nous enrichir ; que nous n'avions de commerce qu'avec cette seule nation ; que nous étions obligés de porter nos marchandises à ses marchés, & par conséquent de les vendre au prix qu'elle y mettoit elle-même ; que nous étions obligés d'acheter les marchandises étrangères dans ses magasins, & de recevoir ses conditions pour cet achat ; qu'il nous étoit défendu d'établir aucune manufacture qui pût contrarier ses vues de gain ; tandis qu'à l'avenir au contraire le monde entier nous sera ouvert, & que nous aurons la liberté d'acheter de ceux qui nous donneront au meilleur marché, & de vendre à ceux qui achèteront le plus cher ; que le nombre des habitans & la culture augmentant tous les jours, les productions de la terre, & par conséquent aussi la richesse publique augmenteront en proportion. Ceux qui examineront la force de ces observations, & de plusieurs autres semblables, souriront sans doute avec dédain à l'ignorance de quiconque doute des *moyens* qu'ont les *Etats-Unis* de retirer leurs papiers.

Souvenons-nous que le papier-monnoie est la seule espèce d'argent qui *ne puisse pas se faire des ailes & s'envoler* : il demeure parmi nous ; il ne nous abandonne point ; il est toujours prêt, & sous la main pour les entreprises de commerce, pour le paiement des impôts ; & tout homme industrieux peut se le procurer. Au contraire si la *Grande-Bretagne*, dans le même cas que *Ninive*, & pour la même raison, trouve encore grace & échappe à l'orage prêt à crever sur elle, elle trouvera sa dette nationale dans un état bien différent. Au moment que son territoire est resserré, son peuple appauvri, son commerce ruiné, ses monopoles perdus pour toujours, il faut qu'elle travaille à se décharger d'une dette immense par des impôts payés en espèces, dont l'or ou l'argent sont encore ensevelis dans les mines du *Mexique* ou du *Pérou*, ou caché dans le sable des sources & des ruisseaux de l'*Afrique* ou de l'*Indostan*.

» Après avoir montré qu'il n'y a aucune raison de former des doutes sur les *moyens* des *Etats-Unis* de payer leur dette,



Cette, examinons si l'on peut en dire autant de leur *désir* de le faire. Sur cet objet, trois choses sont à considérer : 1°. Si les Etats-Unis ont engagé leur parole de retirer les papiers ; & de quelle manière ils l'ont fait ? 2°. S'ils se sont donné la capacité politique de les retirer ? 3°. Si en admettant les deux premières propositions il y a quelque raison de craindre de leur part une lâche violation de la foi publique ?

Premièrement il est notoire pour quiconque lit les journaux du Congrès, ou jette les yeux sur leurs *papiers-monnoie*, que le Congrès a engagé la parole de ses constituans pour le rachat ; & il est également notoire, non-seulement qu'il étoit autorisé à le faire, mais que ses constituans ont actuellement ratifié sa conduite en recevant les papiers, en portant des loix pour leur circulation, & en punissant ceux qui en ont contrefait ; de sorte qu'on peut dire avec vérité que le peuple non-seulement collectivement & par ses représentans, mais même par chaque individu, a engagé sa parole pour leur rachat.

» 2°. Les *Etats-Unis* se sont-ils donnés la *capacité politique* de les retirer ? C'est une question qui demande un peu plus de discussion. Nos ennemis extérieurs & domestiques ont cherché à élever des doutes sur ce point : ils objectent que la confédération des Etats n'est pas encore complète ; que l'union peut se dissoudre, le Congrès être aboli ; & que chaque Etat, retirant ses pouvoirs qu'il n'avoit que délégués, peut à l'avenir prendre & exercer tous les droits de souveraineté, qui sont ceux de tout Etat indépendant. En pareil cas, disent-ils, les papiers *Americains*, créés & soutenus par l'union seule, s'anéantiront avec elle. Cette proposition admise, ils vont jusqu'à assurer que l'évènement est raisonnable ; & ils en donnent pour preuve nos divisions, nos partis, nos intérêts distincts, nos manières différentes, nos anciens préjugés, & plusieurs autres argumens également plausibles & également trompeurs. Examinons cette matière.

» Pour chaque mesure essentielle à la défense des Etats dans tout le cours de la guerre actuelle, & nécessaire à la réussite de ce qui en est l'objet, ces Etats sont maintenant aussi pleinement, aussi légalement, aussi absolument

confédérés qu'il leur est possible de l'être. Lisez les lettres de créance des différens délégués qui composoient le Congrès de 1774, de 1775, & d'une partie de 1776, vous trouverez qu'ils établissent une union dans le dessein exprès de s'opposer aux vexations de l'*Angleterre*, & d'obtenir le redressement des griefs.

» Le 4 Juillet 1776, vos représentans au Congrès s'apercevant qu'une soumission sans réserve pouvoit seule satisfaire vos ennemis, au nom du peuple & des treize *Colonies-Unies*, les déclarèrent *Etats libres & indépendans*; & pour soutenir cette déclaration, pleins de confiance en la protection de la Providence divine, ils s'engagèrent mutuellement les uns aux autres *leurs vies, leurs fortunes, & leur honneur sacré*. Y eut-il jamais de confédération plus formelle, plus solennelle, plus précise ?

» Elle a été expressément adoptée & ratifiée par chacun des Etats de l'union. En conséquence, pour soutenir directement la déclaration, c'est-à-dire l'*indépendance* de ces Etats, on leva des armées; & pour les entretenir on créa des papiers; on sollicita des emprunts : ainsi le rachat de ces papiers, le payement des dettes, & le règlement des comptes des différens Etats pour le service & les dépenses qu'exigeoit le bien commun dans cette cause commune, sont au nombre des objets de la confédération; & tant que tous, ou seulement quelques-uns, sont encore à remplir, conséquemment aux loix divines & humaines, elle ne peut être dissoute, au moins quant à ce qui regarde ces objets.

» Mais nous sommes bien convaincus, & nos ennemis trouveront que notre confédération n'est pas faite pour finir ainsi : ils se trompent, s'ils nous supposent réunis seulement par le sentiment de nos dangers actuels. C'est un fait dont eux seuls douteront que les peuples des Etats ne furent jamais plus cordialement unis qu'aujourd'hui. Obligés de nous mêler les uns avec les autres, les manières se sont mêlées aussi, les vieux préjugés se sont affoiblis : un sentiment de l'intérêt commun & permanent, cette affection mutuelle qu'engendre la fraternité de souffrances & de maux, les liens de la parenté qui s'étendent tous les jours, la communauté de langage, de Gouvernement, & par conséquent

de mœurs; l'importance, la splendeur, le poids qu'acquiert notre confédération; tout conspire à rendre plus forte la chaîne de connexion qui doit nous lier pour jamais.

» La *Hollande* & les cantons *Suisses* devinrent libres dans des circonstances pareilles aux nôtres; leur indépendance dure depuis long-temps; & leurs ligues subsistent dans toute leur vigueur. Pourquoi notre union seroit-elle moins durable? Et pourquoi les habitans des Etats d'*Amérique* seroient-ils supposés moins sages que ceux de ces Républiques *Européennes*?

» Vous n'ignorez pas qu'on a formé un plan pour une confédération perpétuelle, & que douze des treize Etats y ont accédé. — Mais nous en avons dit assez pour montrer que dans tous les projets de la guerre actuelle, & dans tout ce qui y a rapport, il existe une confédération parfaite & solennelle; & que par conséquent les Etats ont actuellement & auront toujours la *capacité politique* de retirer leurs papiers, & de payer leurs dettes.

» 3°. En convenant des *moyens* & de la *capacité publique* des Etats de retirer leurs papiers, y a-t-il quelque raison de craindre une lâche violation de la foi publique? C'est à regret, & avec la plus grande répugnance que nous prenons sur nous-mêmes de discuter une question qui renferme un doute aussi injurieux à l'honneur & à la dignité de l'*Amérique*.

» L'ennemi remarquant que la force de l'*Amérique* consiste dans l'union de ses citoyens, & dans la sagesse & l'intégrité de ceux auxquels ils ont confié la direction de leurs affaires, s'est donné des mouvemens infatigables pour alarmer & désunir le peuple, pour décréditer les talens & la vertu de ses Chefs, & affoiblir la confiance de leurs constituans. Pour cela on a tenté à plusieurs reprises d'établir une absurde & imaginaire ligne de distinction entre le *Congrès* & le peuple, & de créer l'opinion & la croyance que leurs intérêts ainsi que leurs vues étoient différens & opposés.

» De-là les contes ridicules, les insinuations envieuses, les soupçons fantastiques qui ont été entretenus par des.

émisaires déguisés, & des traîtres couverts du masque du patriotisme : de-là a procédé cette singulière découverte que le *Congrès* ayant créé le *papier-monnoie*, il peut le détruire, & qu'il ne le laissera exister qu'aussi long-temps qu'il croira utile de le permettre.

» Il n'est pas étonnant que dans un pays libre, où les langues & les plumes ne sont & ne doivent être réprimées par aucun pouvoir, ces hérésies politiques se soient répandues, & qu'on ait cherché à les inculquer; mais il est vraiment étonnant qu'il y ait un vertueux *Américain* qui en soit imbu. Il n'est certainement pas nécessaire de vous rappeler que vos représentans ont été choisis parmi vous; que vous connoissez ou devez connoître leurs divers caractères; qu'ils sont ici pour expliquer vos sentimens; & qu'il est toujours en votre pouvoir de casser celui qui ne l'auroit pas fait avec exactitude. Vous êtes donc sans doute convaincus qu'il n'est pas plus en leur pouvoir d'anéantir vos monnoies que votre *indépendance*, & que le moindre de leurs efforts pour l'un de ces deux desseins, seroit de lui-même nul & illusoire.

» Ce seroit montrer une bien mauvaise opinion du bon sens & de l'honneur de tout véritable *Américain*, que d'employer beaucoup d'argumens pour prouver la bassesse & la mauvaise politique qu'il y auroit à violer notre foi nationale, & de ne pas prendre au contraire toutes les mesures nécessaires pour la garder. Une République infidelle, banqueroutière, seroit une *nouveauté dans le monde politique*, & ne s'y montreroit que comme une vile prostituée parmi de chastes & respectables matrones.

» La fierté *Américaine* se révolte à cette seule idée : nos citoyens savent dans quelles vues ont été faites les émissions des papiers; & ils ont engagé à plusieurs reprises leur parole sacrée de les retirer : ces papiers se trouvent faire partie des possessions de chaque Particulier; & chaque Particulier est intéressé à leur rachat. Quelle opinion auroient donc de la stupidité *Américaine* ceux qui supposeroient le peuple capable de croire, après une mûre réflexion, que contre la foi, l'honneur & l'intérêt de toute l'*Améri-*

*que*, toute l'*Amérique* sera portée à favoriser, soutenir ou permettre une opération aussi ruineuse & aussi infâme.

» Nous sommes convaincus que nos ennemis n'épargneront aucun effort, aucun artifice pour nous mettre dans cette humiliante & méprisable situation. Poussés par la haine & par les suggestions du désespoir & des mauvais succès, se voyant incapables de courber nos têtes sous leur joug, ils s'efforceront par la violence & la séduction de nous faire commettre cette faute impardonnable, afin d'attirer sur nous la punition qui lui seroit due, & de nous rendre le rebut de l'humanité, & notre nom un mot de reproche chez toutes les nations. Prévenue de ces conséquences, connoissant le prix d'une réputation nationale, & pénétrée du vif sentiment de la justice, de l'honneur & de leurs loix immuables, il est impossible que l'*Amérique* pense sans horreur à une aussi exécrationnable action.

» Puis donc que ni nos *moyens*, ni nos *désirs* d'acquitter la dette publique ne peuvent être mis en question, que notre conduite réponde à cette confiance; & délivrons notre crédit de ces imputations ! Si l'attention des *Américains* eût été dirigée sans relâche vers cet objet; si les impôts eussent été payés & recueillis à temps; si les prêts eussent été faits à propos; si l'on eut porté des loix & exercé toute leur rigueur contre ceux qui s'efforçoient d'affoiblir le crédit public; si l'on eût pris tous ces moyens & plusieurs autres également nécessaires; & que malgré tous ces efforts la valeur de nos monnoies eût décliné jusqu'au point de la dépréciation actuelle, notre situation seroit en effet déplorable : mais comme ils n'ont pas été employés, nous pouvons encore éprouver les bons effets qu'ils doivent naturellement produire. Notre ancienne négligence anime ainsi nos espérances, & nous dit que nous ne devons pas désespérer d'écarter par la vigilance & l'application le mal que l'inattention & l'indolence ont produit.

» Nous avons déjà dit que pour prévenir dorénavant la naturelle dépréciation des papiers, nous avons résolu de ne plus en créer, & de vous demander des secours par la voie des *emprunts* & des *impôts*. Vous êtes en état de les fournir, & obligés par les engagements les plus forts à le

faire : ne nous laissez donc pas sans secours, & flottans entre cette foule de maux qui suivroient une pareille négligence.

» Ce seroit l'évènement le plus agréable pour vos ennemis; & ils ne négligeront ni soins ni artifices pour le produire. Soyez sur vos gardes, & examinez bien la politique de chaque mesure, & l'évidence de chaque bruit qu'on fera courir parmi vous avant d'adopter l'une ou de croire l'autre : songez bien que c'est le prix de la liberté, la paix & la sûreté & de vos descendans & de vous-même qu'on vous demande; cette paix, cette liberté, cette sûreté, pour l'acquisition & la conservation desquelles vous vous êtes déclarés si solennellement prêts à sacrifier vos vies & vos biens.

» La guerre, quoique près d'une issue heureuse, dure encore dans toute sa fureur. Craignez la honte de laisser à vos alliés tout le soin de votre défense. Pensez que la plus brillante espérance peut être obscurcie, & que la prudence nous ordonne de nous préparer à tous les évènements. Pourvoyez donc à tenir vos armées en campagne jusqu'à ce que la victoire & la paix les ramènent dans leurs foyers; & évitez le reproche d'avoir laissé décliner entre vos mains la valeur de vos monnoies, tandis qu'en en cédant une partie, soit par la voie des prêts, soit par celles des taxes, vous pouviez leur conserver tout leur crédit.

» L'humanité aussi bien que la justice vous le demandent : les plaintes des veuves éplorées, les cris des enfans orphelins, dont les appuis & toute l'espérance confiés à vos mains se sont évanouis pour eux, ont sans doute frappé vos oreilles : craignez qu'ils ne montent plus haut : reveillez-vous ; faites les efforts les plus profitables à cette contrée ; rallumez le feu du patriotisme qui, aux noms de honte & d'esclavage, brilla tout-à-coup dans toute l'*Amérique*, & enflamma tous ses citoyens.

» Déterminez-vous à finir la contestation comme vous l'avez commencée, honnêtement & glorieusement. Ne souffrez pas qu'on dise que l'*Amérique* n'a pas été plutôt *indépendante* qu'elle est devenue banqueroutière, & que sa gloire naissante & sa réputation, qui commence à s'étendre, ont

été ternies & souillées par la violation de ses contrats & de sa foi, dans le moment même où toutes les nations de la terre étoient dans l'admiration & presque dans l'adoration de la splendeur de son enfance «.

On ne peut pas sans doute mieux parler : le pêcheur haranguant les poissons pour les engager à se rendre dans les filets d'*Annette* n'employoit pas plus d'éloquence : mais le combat de la confiance & de la noblesse contre l'intérêt personnel n'a pas été plus heureux dans la réalité en *Amérique* que dans la fable. Les pêcheurs d'hommes de l'autre monde ont été obligés de faire ce que *la Fontaine* conseilloit à ceux de celui-ci :

Servez-vous de vos rets : la puissance fait tout.

Ils s'en sont servi ; & la tentative a encore été infructueuse : le *Congrès* a arrêté de lever sur les *treize Etats-Unis* un impôt de 15 millions par mois, dont chaque district fourniroit sa part, au marc la livre de ses forces & de ses richesses, d'après des rôles, un cadastre arrêtés entre eux.

On se flattoit avec cet argent de pouvoir d'une part subvenir aux frais de la guerre, & de l'autre relever le crédit du papier, en en retirant une partie, ou en le manœuvrant avec adresse, suivant les règles de l'art. Mais toutes ces opérations réussissent à peine dans un Etat tranquille & affermi : elles sont trop violentes, trop convulsives pour un Empire au berceau.

Le discrédit n'a fait qu'augmenter. Les billets sont tombés au point que quarante *dollars* en pa-

pier ne produisoient qu'un *dollar* en argent ; décadence inconcevable , & qui seule suffiroit pour ruiner à jamais l'*Amérique* , & anéantir toutes ses espérances , à moins qu'elle ne trouve ou un *Midas* qui change ses rochers en or , ou des *Laws* plus adroits que le nôtre qui paient ses dettes avec la fumée de son *Mississipi*.

Dans cet horrible embarras le *Congrès* vient enfin de prendre une nouvelle résolution. En Mars dernier il a ordonné que chaque Etat confédéré seroit vivement pressé de fournir sa part des 15 millions par mois ; pour la facilité on recevra dans les caisses publiques pour leur valeur primitive les billets décrédités (1), à condition qu'avec 40 *dollars* en papier on en fournisse un en espèces d'*argent*, ou d'*or*. On espère par-là retirer une grande quantité de ces signes rongeurs.

Pour absorber le reste , on propose de nouveaux billets , portant un intérêt de cinq pour cent par an , & remboursables dans six ans au choix du porteur , en espèces , ou en *bonnes lettres de change* tirées par les *Etats-Unis* sur l'*Europe*. Ils seront énoncés en *dollars* dont la valeur est fixée pour le remboursement à 4 *escalins* 6 *deniers sterling*.

On a joint à cette offre toutes les précautions capables de séduire , hors une , celle de montrer ou une caisse bien remplie qui soit le gage du

---

(1) C'est du moins ce que je puis conclure de l'expression des papiers publics qui sont malheureusement très-souvent intelligibles dans les traductions qu'ils donnent de toutes ces pièces précieuses.



remboursement, ou des accepteurs bien accrédités qui en soient les cautions en *Europe*.

Ce tableau fournit, comme je l'ai dit, matière à des réflexions sans nombre. Je n'en présenterai ici que six ; je ne les présente même que parce qu'elles amènent une conséquence salutaire, & une leçon utile aux autres Etats, s'ils savent en profiter.

1°. Voilà donc les *Etats-Unis*, en entrant dans le monde, chargés d'une dette d'environ 1400 millions tournois (1), à payer de leur aveu par trois millions de têtes : leur population ne va pas plus haut maintenant : ce sont près de 500 de nos livres par tête indistinctement. Il n'y a pas de peuple en *Europe* qui puisse se croire aussi malheureux.

La dette des *Anglois* est évaluée à peu-près à deux milliards & demi, ce n'est pas le double de celle des *Américains* ; & ils comptent huit millions de contribuables dans la *Grande-Bretagne* ; ce n'est guère plus de 300 liv. par tête, sans compter ce qui leur reste d'établissmens au-dehors, & la différence prodigieuse entre les ressources actuelles respectives, entre les crédits, entre les numéraires qui roulent dans les deux Etats.

La dette de la *France* est à peu-près de la même somme ; mais elle se partage au moins entre vingt millions de têtes ; ce n'est que 125 liv. par tête, & il y a encore de même des compensations, des surcroîts de ressources que les *Américains* n'ont pas.

---

(1) 200 millions de dollars en papiers, & 33 millions en emprunts.

2°. Ils comptent sur une population qui *doublera* en vingt ans : & qui par conséquent produira sans cesse des millions de coopérateurs empressés à se charger d'une portion de cette masse redoutable : mais ils ne songent pas que cette perspective seule suffira pour arrêter les émigrations dont ils espèrent un soulagement si doux. Les malheureux d'*Europe* seront-ils bien tentés d'aller chercher en *Amérique* des chaînes plus pesantes que celles qu'ils portent dans leur patrie ? Quand ils seroient capables de cette imprudence est-il bien sûr que leur postérité y fut si féconde (1) ?

D'ailleurs quelque parti que prenne le *Congrès* relativement à ce fardeau destructeur ; qu'il essaie de l'amortir insensiblement par portions , ou tout-d'un-coup par un effort , ou qu'il se restreigne à payer des intérêts , il faudra toujours qu'il établisse des impôts pour affermir son crédit. Il faudra qu'il lève sur ses sujets au moins 100 millions par an pour subvenir & aux charges publiques , & aux frais d'administration , & aux établissemens nécessaires dans la fondation d'un Empire , quel quel soit , & à ces arrérages meurtriers. Or cette taxe énorme ne sera-t-elle pas un obstacle éternel à la prospérité de cette population sur laquelle on compte pour l'acquitter ?

3°. La proclamation du *Congrès* contient un aveu bien étonnant. L'*Amérique* , y est-il dit ,

---

(1) Voyez les *Réflexions Préliminaires* en tête de cet Ouvrage , Tome premier , page 12 de l'ancienne édition , & 15 de la nouvelle.

payoit à ses prétendus tyrans , sur son commerce , 3 millions sterling , ou 72 millions tournois par an , & ne laissoit pas que de s'*ENRICHIR*. Depuis quatre ans elle a payé à ses libérateurs , ou ils ont dépensé pour elle , en son nom , la somme de 300 millions par an qu'il faudra qu'elle rembourse ; & s'est-elle *enrichie* dans cet intervalle ?

4°. Quelle que fussent les vexations de ce Roi , de ce Parlement d'*Angleterre* , l'*Amérique* s'enrichissoit avec eux ; & elle ne pouvoit être tenue des dettes de l'Empire que pour sa portion ; portion fixée d'elle-même par le nombre des hommes , par celui des richesses de chacun de ses districts ; portion acquittée insensiblement par des taxes dont le poids également partagé cessoit d'être accablant : à quelque taux qu'on la porte ; quelque despotisme qu'on suppose à la mere-patrie ; de quelque injustice qu'on eût pu la soupçonner , & même la convaincre , auroit-elle jamais rejeté sur ces 3 millions d'*Américains* ses enfans , ses nourriciers , plus d'un quart de sa dette d'*Europe* ?

Or ce  $\frac{1}{4}$  n'auroit jamais été au plus qu'à 5 ou 600 millions pour eux : à 5 ou 600 millions non exigibles ; à 5 ou 600 millions cautionnés solidairement par une Puissance inébranlable ; à 5 ou 600 millions employés en partie à fonder cette grandeur , cette opulence à laquelle ils auroient été associés !

Et les voilà déjà au bout de 4 ans chargés de plus du double de cette redevance ; & cette dette

affreuse est exigible ; & ils n'ont point de compagnons pour la soutenir ; & , produite par leur détresse , elle ne peut perpétuer chez eux que la misère dont elle est née.

5°. Le *Congrès* s'applaudit de l'existence du *papier-monnoie* : c'est , dit-il , *le seul argent qui ne s'envole pas* : je ne fais s'il seroit à désirer pour les *Etats-Unis* que ce principe fût vrai ; que la monnoie factice battue dans les Imprimeries eut en effet cette gravité spécifique & exclusive : il me semble que ce seroit-là précisément la cause toujours subsistante d'un décri inévitable.

Toute richesse qui n'est pas portative , où qu'on ne peut réaliser à volonté , cesse d'être une richesse. Si les diamans ne pouvoient se débiter que dans la banlieue des mines où ils se trouvent , ils n'y seroient pas plus estimés que des cailloux. C'est la confiance qu'a l'étranger pour les superfluités d'un pays ; c'est le goût avec lequel il les recherche qui leur donne une valeur.

Mais salutaire ou non , cet axiôme n'est rien moins que juste. Au physique & au moral le papier est non-seulement de tous les signes celui qui s'envole avec plus de facilité ; mais il a la double propriété , & de s'évaporer même dans les mains de celui qui le fabrique , où il ne peut recevoir de valeur que de l'opinion , & de reprendre dans celles de l'acheteur une consistance terrible : c'est-là ce qui fait les profits de l'*agio-tage*. Ce papier donné pour rien ne se rembourse qu'à grand prix , du moins quand le Gouvernement qui a eu la foiblesse ou le malheur de le

lâcher à perte , ne veut pas se mettre au nombre des *prostituées* ; quand il a la délicatesse de vouloir rester au rang des *chastes & respectables matrones* , qui payent leurs dettes.

6°. Le *Congrès* établit fort bien qu'il a reçu de ses constituans la faculté de les *engager* ; qu'en conséquence il les a *engagés* ; & que l'*Amérique* insurgente se *déshonoreroit* en n'acquittant pas leurs paroles.

Mais d'abord , qu'est-ce que le déshonneur pour un Empire ? Les *Républiques* sont-elles à cet égard plus délicates que les *Monarchies* ? La confiance dans la vertu des premières est-elle un moyen décisif pour faire braver à des prêteurs éloignés , ou même citoyens , les dangers du prêt ?

Ensuite c'est du succès en général , & en même-temps de l'union en particulier que dépendra la fidélité : or le premier est-il bien assuré ? La nécessité même d'en aller chercher les preuves dans l'avenir & le passé ne justifie-t-elle pas des inquiétudes pour le présent ? Et quant à la *confraternité* , où est la caution de sa durée ?

Les ligues des *Bataves* & des *Helvétiens* se sont soutenues : mais la petitesse des domaines des uns en *Europe* ; mais leur frugalité ; mais le voisinage des Puissances jalouses & redoutables qui les surveilloient , les ont contenus ; mais les montagnes des autres ; mais leur position isolée ; mais la simplicité antique de leurs mœurs leur ont également servi de rampart , & contre les invasions extérieures , & contre les rivalités domestiques.

D'ailleurs ont-ils fait des dettes publiques ? Leur établissement a-t-il dès le moment de leur naissance excédé la valeur des domaines mêmes qu'ils disputoient à leurs anciens maîtres ? Ce sont plutôt les fondemens de son commerce qui ont grevé la *Hollande*, que ceux de sa liberté : quant aux *Suisses*, ils ne l'ont payée qu'avec le sang de leurs tyrans, & un peu du leur : elle ne leur a jamais coûté un écu.

Il n'est donc pas étonnant que les uns & les autres soient restés attachés à une confédération qui faisoit leur salut, sans les exposer à aucun inconvénient. En est-il de même des *Insurgens* ? Celui qui leur prêteroit aujourd'hui peut-il se flatter que la confraternité entre eux ira éternellement jusqu'à payer sans regret, pour le seul honneur du Corps, quarante *dollars* de chaque billet, dont les exigeans propriétaires n'auront jamais payé qu'un ?

On pourroit étendre ces réflexions à l'infini : mais celles-là suffisent pour justifier la conséquence à laquelle j'en veux venir. Voilà donc le fruit de la guerre, & de la liberté ! Voilà ce que les peuples gagnent à secouer leurs prétendues chaînes ! Calamités présentes, désolations actuelles, misère qui ronge & détruit la génération du moment, engagemens onéreux, surcharges terribles pour la postérité, avec l'incertitude même de jouir de cet affranchissement si chèrement payé ; puis qu'enfin les impôts dans une République sont un véritable esclavage ; puisque les citoyens libres ne font pas plus scrupule de s'égorger les uns les autres, pour la cause d'un *Consul*, d'un

*Dictateur*, &c. que les peuples régis par des *Rois*, pour ces Magistrats qui ne diffèrent des premiers que par le nom ; puisque la liberté n'est qu'un mot, & qu'en supposant qu'elle ait dans les premiers momens quelques avantages, il est de la nature des Corps politiques, comme de celle des Corps physiques, que leur maturité soit pénible, & leur décrépitude douloureuse, sans que leur jeunesse ait toujours été longue ou brillante.

Enfin je puis me tromper : mais à supposer vraies & fondées toutes les accusations intentées au Tribunal de l'*Europe* contre la domination *Angloise* en *Amérique*, le peuple auroit été moins malheureux de les endurer, qu'il ne le fera, même en réussissant à s'y soustraire. Un despotisme civil & paisible vaut mieux pour le *peuple* qu'une guerre civile, même heureuse.

*Montesquieu*, *J. Jacques*, & cette foule d'enthousiastes aveugles qu'ils ont fait, disent le contraire : qu'ils aillent en *Amérique* ; qu'ils calculent les ruines de ces contrées si florissantes autrefois, perpétuellement *enrichies* même sous l'esclavage ; & qu'ils osent me contredire !



---

*A N G L E T E R R E.*

**T**U portes *César & sa fortune*, disoit à son pilote dans un orage le vainqueur de *Pharsale*. Le Ministère *Anglois* ne pourroit-il pas en dire autant ? On ne peut envisager sans une admiration mêlée d'épouvante, le soin avec lequel la Providence paroît s'appliquer à mitiger pour le Gouvernement de cette île les risques auxquels elle semble quelquefois vouloir l'abandonner, & l'empressement qu'elle met à le sauver de ceux auxquels des fautes inconcevables l'exposent, ou même à l'en indemniser.

L'année dernière une flotte ennemie formidable dominoit dans la *Manche* : l'orgueilleux pavillon *Britannique* étoit réduit à fuir, à se cacher : & cependant le commerce, loin d'être interrompu, florissoit plus que jamais. Des flottes nombreuses apportoit à la reine des mers les tributs de toutes les parties du monde.

Un de ses plus précieux ports étoit dépourvu de toute défense : ses ramparts garnis d'artillerie manquoient de poudre pour amorcer les canons, de mains pour les mouvoir : il ne falloit pour l'emporter que s'approcher. Une cause inconnue, mais active, quelle qu'elle soit, a enchaîné les escadres combinées : *Plimouth* n'a pas même été insulté : nos marins à sa vue n'ont braqué contre ses murailles que leurs lunettes.

Au



Au commencement de cette année, la défiance, le désordre, la désunion étoient au comble dans l'assemblée nationale : les Ministres étoient en apparence interdits, les Généraux déconcertés, la nation sans ressource, *Gibraltar* alloit tomber de lui-même. *Rodney* part subitement : *Gibraltar* est secouru : une flotte *Espagnole* détruite : & l'*Amérique* voit ce vainqueur fortuné brillant des lauriers encore verts cueillis sur les rivages des *Algésires*, arriver à son secours en moins de temps qu'il n'en auroit fallu au vaisseau le plus léger pour annoncer la nouvelle de son départ.

Peu après tous ces succès semblent flétris : la dissention parlementaire augmente : tous les symptômes d'une guerre civile ravagent la Capitale : les premiers Sénateurs sont insultés, leurs palais pillés, le Parlement méconnu & dégradé ; tout va rentrer dans la plus désastreuse anarchie : point du tout : sans qu'on sache trop comment la populace est dissipée, l'ordre rétabli ; & comme si les évènements étoient aux ordres des Ministres, au moment précis où il leur en faut un éclatant pour se raffermir, pour en imposer à l'*Europe* qui triomphoit déjà de leur embarras, arrivent les détails de la prise de *Charles-Town* ; & l'espoir de rentrer dans les domaines séparés de l'*Angleterre* y renaît, non sans quelque vraie semblance.

Enfin au moment où j'écris, d'un côté les forces sont au moins égales en *Amérique* : les *Anglois* même s'y vantent d'une victoire dont la réalité

peut devenir plus que probable , puisque nous n'osons pas la démentir ; de l'autre en *Europe* une flotte redoutable semble vouloir rendre à nos côtes les allarmes que les nôtres avoient portées sans effet sur celles de la *Grande-Bretagne*. Vingt-huit vaisseaux se promènent à notre vue , avec une sécurité ignominieuse pour nous ; ils se vantent de bloquer dans nos ports nos propres escadres : & à entendre les *Anglois* si les secours tardifs de l'*Espagne* ne viennent les dégager , vaincues sans combat , désarmées sans défaite , prisonnières sans vengeance , elles ne nous laisseront que le regret d'une dépense énorme , suivie d'une inutilité humiliante. Quel tableau ! Redisons-le toujours ; quelle est donc la cause d'une destinée si différente entre les deux peuples ?

Encore une fois les *Anglois* ne sont pas plus puissans : il est permis de ne pas croire leurs Généraux plus habiles ; certainement leurs marins ne sont pas plus braves ; & ils se soutiennent ; & ils résistent ; & ils attaquent ; & ils ont la supériorité ! L'histoire donnera peut-être un jour à la postérité le nœud de cette énigme : en attendant , si , dans ce qui regarde le militaire , nous ne pouvons qu'entrevoir ce qui donne aux *Anglois* une énergie si heureuse , une existence si vivace , au moins des nouvelles que je reçois de *Londres* peuvent-elles nous aider à démêler la cause de leurs succès dans le commerce , & justifier l'espoir qu'ils conservent de recouvrer tôt ou tard l'*Amérique* ?

Au premier moment où l'accès de ce Continent a été ouvert à nos négocians , l'ardeur de

gain a précipité dans cette carrière toutes nos villes maritimes : chacun s'est intéressé à découvrir , ou sous un voile dans les armemens destinés à la conquête de cette nouvelle toison d'or. Mais comment s'y est-on pris ?

Les *Américains* étoient dénués de tout : on a supposé qu'ils ne seroient délicats sur rien : en conséquence on s'est hâté de leur expédier en tout genre les résidus des magasins, les plus vieux gardes-boutiques : on a épuisé nos fripperies : & l'on a couru offrir en pompe ces odieuses gueulles à la détresse du Nouveau-Monde.

Ses habitans n'étoient pas fournis d'argent comptant : on s'en est prévalu pour leur vendre plus cher , ou en billets , ou en denrées de retour.

Leurs plus ardens pourvoyeurs n'étoient peut-être pas ceux qui avoient le plus de foi à la solidité de l'*insurrection* ; ils ont donc pressé les termes des payemens ; & quand ils ont vu les achats languir ; quand les acheteurs instruits par l'expérience , rebutés par l'abus qu'on avoit fait de leur confiance , aguerris par plusieurs années de privations , se sont montrés plus difficiles ; que le gain a paru moins rapide , moins immense , ou moins assuré , les fournitures ont cessé.

Enfin nos négocians les ont traités en tout comme les usuriers traitent les jeunes gens libertins qui ont secoué le joug paternel , & à qui l'on vend à prix d'or les secours illusoires qu'on feint de leur donner : si l'on voyoit la plupart de

leurs factures , combien on y trouveroit de répétitions de la première scène du second acte de l'*Avare* ! Combien de lits de *draps couleur d'olive* , de *tables de bois de noyer à douze colonnes* ! &c. Ces honteux artifices , la brièveté des crédits , le refus du *papier-monnoie* , joints à la mauvaise qualité des approvisionnemens ont peut-être été les principales causes du discrédit des effets du *Congrès* , de la lenteur forcée de ses opérations , de l'accroissement effrayant de ses dettes , & de l'embarras horrible où il se trouve aujourd'hui , comme on l'a vu dans l'article précédent.

Observez que tout cela vient des Particuliers : le Gouvernement *François* n'y entre pour rien. Voyons comment se comportent les *Particuliers* en *Angleterre* dans un cas pareil.

A la première nouvelle de la prise de *Charles-Town* les négocians de *Londres* se sont déterminés de même à profiter avec empressement de cette voie pour rentrer en *Amérique* ; mais ce qu'il y a de mieux choisi dans tous les genres forme toutes les cargaisons : l'utile est prodigué sans que l'agréable soit oublié : on promet des indemnités pour tout ce qui se trouvera défectueux , & l'on offre un CRÉDIT DE TROIS ANS.

Il est même plus que probable que si la paix enfin se faisoit , par quelque voie que ce soit , le *papier monnoie* ne seroit plus rebuté dans ces paiemens ; il se métamorphoseroit peu-à-peu en *billets* de banque , & en espèces , ce qui au fond , d'après les principes de l'*Angleterre* , ne seroit

pour elle qu'une surcharge imperceptible. L'empressement pour ces envois a été si grand, que les marchandises qui doivent en faire partie, & entre autres celles des *Indes Orientales*, ont monté sur-le-champ de 10 pour cent, & il n'en a pas été ralenti.

Peut-être dira-t-on que tout cela est naturel; qu'après une longue stagnation les négocians de *Londres* ont dû être ravis de trouver l'occasion de renouer une correspondance dont l'interruption leur avoit causé tant de regrets; que pour apprivoiser la ville déjà reconquise, & amorcer les voisins, il faut bien leur montrer tout-à-la-fois de l'indulgence, de la fidélité, de l'attention pour leurs besoins.

Je l'avoue : mais pourquoi donc nos négocians n'ont-ils pas fait la même combinaison ? Ne faut-il pas autant de précautions pour s'assurer de nouveaux alliés, que pour ramener des sujets aigris ? L'*Amérique* naissante n'étoit-elle pas aussi précieuse pour nous que l'*Amérique* recouvrée ne peut l'être pour les *Anglois* ? Une jeune fille que l'on épouse n'inspire-t-elle même pas des attentions plus délicates, qu'une femme ancienne, avec qui l'on se réconcilie ? Ces idées n'auroient-elles pas éclairé nos négocians, si l'amour de la patrie étoit entré dans leurs spéculations ?

Malheureusement en *France* tout est sans cesse ramené, soumis, sacrifié au petit intérêt personnel de chaque individu; en *Angleterre* chacun, sans négliger son profit, s'occupe cependant de

la prospérité de l'Etat, & proportionne sa marche aux expédiens capables de la favoriser. D'une conduite si peu semblable doivent résulter, indépendamment de la forme de l'administration, des succès bien différens.

Je ne vois que les débats du *Parlement* qui puissent nous consoler des conséquences de ce contraste. L'émeute est totalement apaisée. Le Chef détenu en prison, y fera peut-être oublié : du moins on ne paroît pas s'occuper de lui faire son procès. On annonce même qu'il sera renvoyé aux Tribunaux ordinaires.

Malgré la rapidité de la guérison la convulsion avoit été trop violente pour que les trois parties de la souveraineté *Angloise* ne cherchassent pas à se réunir pour s'en féliciter : en conséquence le Roi s'est rendu au Parlement le 19 Juin, & il y a prononcé le discours le plus sage.

Traitant le soulèvement comme une effervescence folle d'un petit nombre de brigands, il a rendu compte au Parlement des mesures prises pour l'étouffer, en annonçant qu'il avoit donné des ordres pour qu'on pût s'assurer des coupables, & les punir *suivant les loix du pays* ; il a ajouté  
» qu'il ne croyoit pas nécessaire de renouveler à  
» son Parlement l'assurance qu'il n'avoit pensé  
» qu'à prendre pour règle de conduite en cette  
» affaire *les loix du Royaume, les principes de son*  
» *excellente constitution* ; & qu'il considéreroit toujours comme le premier devoir de sa place,  
» comme la principale gloire de son règne, de  
» maintenir *la religion établie, avec les droits & la*  
» *liberté du peuple* ».

Rien de plus modéré certainement , de plus propre à chatouiller agréablement les oreilles *Angloises* : & cependant il y a eu des critiques violentes. En parlant de l'extinction des troubles le Roi avoit dit *qu'il s'étoit trouvé obligé d'employer , pour pourvoir à la sûreté publique , les forces qui lui ont été confiées par son Parlement*. C'étoit bien reconnoître la dépendance de la Couronne quant à l'origine de son autorité sur le militaire , & faire ce qui auroit répugné à bien des Rois , même *Brétons*.

C'est précisément dans cette phrase qu'un Lord opposant a trouvé matière à une sortie anti-ministérielle : il a prétendu qu'il n'étoit pas prouvé qu'il y eût eu *nécessité* d'employer le secours des *soldats* ; qu'à son avis l'autorité *civile* auroit suffi , & que par conséquent il falloit rayer cette expression des remerciemens que les Chambres font ordinairement au Roi après ses discours , & où l'usage est de copier toutes les paroles de la harangue royale.

Cette censure a été rejetée : mais avouons qu'elle est bien frivole dans un pareil moment. L'état où *Londres* est resté pendant les cinq jours où l'on balançoit à armer les soldats , la réfute assez. Le *Lord-Maire* , les *Aldermans* , les *Juges de paix* n'ont été respectés que quand on les a vus suivis par des *grenadiers* ; ce sont les fusils qui ont éteint les flambeaux.

Tout ce que cette réflexion prouve , c'est que les Ministres ont été bien sages & bien heureux

de n'avoir pas pris des précautions antérieures contre le soulèvement : on leur a reproché leur négligence à ce sujet en plein Parlement : on leur auroit peut-être fait payer cher leur vigilance : on a crié contre l'engourdissement ; on auroit crié contre la tyrannie.

Une frivolité non moins étonnante, ce sont des insinuations sérieuses, hasardées par les Chefs du parti de la Cour, pour faire tomber sur leurs rivaux le soupçon d'avoir été les auteurs ou les complices du désordre : un homme justement vénéré, qui en a été l'une des principales victimes, comme je l'ai dit, a avancé que les factieux étoient autant de *Catilina*, conduits par une politique profonde & réfléchie ; qu'ils avoient formé le projet de réduire *Londres* en cendres, & qu'ils avoient essayé de détourner la rivière neuve, afin qu'on ne put éteindre l'embrasement qu'ils alloient allumer.

Mais le fait même répond à cette imputation : ni la rivière n'a été détournée, ni la ville incendiée : si ces opérations avoient été le but de l'émeute, qui auroit pu en empêcher l'exécution ? Pendant ces cinq jours que la populace abandonnée à elle-même n'avoit pour guide que sa fureur, & pour frein qu'une modération certainement très-peu prévue, il n'auroit pas été plus difficile d'incendier les maisons des Membres du Parlement, dispersées dans la ville & sans défense, que de les souffleter eux-mêmes en personne à la vue des gardes, à la porte de *Westminster*. La facilité & l'impunité avec lesquelles



celles de Mylord *Mansfield* lui-même , de Lord *Saville* ont été pillées , celle d'un distillateur de la cité , & vingt autres brûlées , ainsi que les prisons publiques , prouvent que ce n'est pas le pouvoir qui a manqué aux incendiaires.

Le soupçon de ce complot est donc une idée trop noire , & qu'il seroit fâcheux de laisser subsister : mais il faut cependant excuser l'homme respectable qui y a trouvé de la vraisemblance : son mérite & la droiture de ses intentions l'autorisoient à ne pas croire qu'il pût avoir d'ennemis. Désabusé si cruellement de cette sécurité , rien de funeste n'a dû lui paroître impossible ; & les déprédateurs forcénés qui lui ont fait tant de mal , il est naturel qu'il ait cru les entrevoir dans le parti dont il réfute & détruit si souvent les prétentions.

Un autre sujet de censure mieux fondée certainement , le sujet d'une réprimande essentielle à faire , & au Gouvernement , & à la nation , c'est l'usage soigneusement observé dans toutes les proclamations où il s'agit de découvrir des coupables , d'inviter les délateurs par l'appas d'une récompense : on s'y est conformé ici. Le Roi a promis de grosses sommes à quiconque déceleroit un des incendiaires , & l'impunité aux complices mêmes qui livreroient leurs associés,

Ce moyen , je l'avoue , peut être efficace : mais n'est-il pas plus honteux encore qu'utile ? Sied-il à une administration honnête d'encourager la perfidie , & de soudoyer la trahison même entre

des scélérats ? N'est-ce pas avilir la justice que de prostituer ainsi son indulgence ?

Que le pardon soit le prix du repentir , & le droit de faire grace l'appanage de la grandeur royale , je le veux : mais ne se dégrade-t-elle pas elle-même quand elle fait de ce privilège l'objet d'un trafic ; quand elle entre en marché avec des coupables , & qu'elle s'engage à oublier leur premier crime , s'ils sont assez lâches pour se souiller en sa faveur d'un nouveau ?

Lui convient-il de marcher avec une semblable escorte ? Quelle confiance peut-elle prendre en des dépositions que l'avidité suggère ? L'amour de l'or n'est dans ces cœurs flétris qu'un vice de plus ; & le faux témoignage peut-il être bien loin de ces bouches ouvertes par l'avarice ?

Voilà , si je ne me trompe , une spéculation honorable , une réforme importante , dont les *Amphições Anglicans* pourroient s'occuper : la *Grande-Bretagne* n'est pas le seul pays où les espions soient chéris , largement salariés , élevés même aux plus brillans emplois : mais c'est le seul où cette bassesse soit encouragée par la législation ; c'est le seul où ce commerce infâme soit publiquement compris au nombre des efforts nécessaires pour le maintien de l'ordre public.



## S U I S S E.

TANDIS qu'à *Londres* en vertu des droits sacrés de la *Constitution* une partie des citoyens s'amusoit à donner des croquignoles à une partie du Consistoire national, l'amour de la constitution échauffoit aussi les citoyens au fond des *Alpes*. Dans un canton *Suisse*, à *Zurich*,

On avoit vraiment bien un autre vertigo.

On raisonne bien ou mal en *Suisse* comme ailleurs : on est Prédicateur, Savant, curieux, en *Suisse* comme ailleurs : un Ministre nommé *Wasser*, qui se mêloit un peu de tout cela à *Zurich*, s'est de plus avisé d'entretenir une correspondance avec un Professeur de *Gottingue*, qui y fait un Ouvrage périodique. Celui-ci curieux d'enrichir son Journal de quelques dissertations sur les Gouvernemens de l'*Europe*, a demandé à son ami des notices sur celui où il vivoit, & les a publiées.

Il ne semble pas que ce qui s'imprime à *Gottingue*, dans un Journal très-peu connu, par un homme paisible, & honnête, puisse jamais ébranler bien fortement l'administration de *Zurich* : cependant sur ce crime énorme le révélateur indiscret a été mis en prison, & on lui a fait son procès, comme *criminel d'Etat*.

Ce n'est pas tout, ce même Pasteur avoit un goût extrême pour les antiquités ; il étoit en même-temps apparemment un peu négligent.

Ayant autrefois emprunté aux archives de la ville un titre du quinzième siècle, ce titre s'étoit égaré chez lui, de forte qu'il n'avoit pu le rendre : autre délit terrible. De ces deux griefs on a fait un bon procès capital, terminé par une sentence qui a condamné en effet le malheureux Ministre à perdre la tête sur un échafaud ; & elle a été exécutée.

Cette histoire est-elle bien du dix-huitième siècle ? Sans doute, puisque la *pétition* du Lord *Gordon* & ses suites en sont ; puisque le procès du Comte de *Lally* & son bâillon, & l'intervention du cher *neveu* & son succès en sont ; puisque l'impudence & l'impunité d'un certain soi-disant *ordre d'Avocats* dans un certain *Parlement* en sont, &c. &c. &c.

Le *Sage* a dit autrefois qu'il *n'y avoit rien de nouveau sous le soleil* : il auroit dû dire aussi qu'il n'y a rien d'incroyable, sur-tout quand il s'agit de cruautés, ou de folies attribuées à des Corps, ou, ce qui revient au même, à des troupes ameutées. En quelque genre que ce soit il faut toujours en revenir à la *pure Monarchie* (1) pour se sauver des injustices & des absurdités.

---

(1) On fait ce que j'entends par ce mot.



## F R A N C E.

**U**N E ignorance absolue , ou une discrétion impénétrable sur-tout ce qui se passe dans nos isles de l'*Amérique* , avec une inquiétude assez fondée sur ce qui se passera dans nos mers d'*Europe* , sont maintenant toutes nos nouvelles politiques : le bruit se répand seulement que M. le Comte d'*Es-  
taing* est enfin nommé pour commander.

La joie publique au soupçon de cette destination est un grand éloge pour celui qui doit la remplir : mais ce choix même pourroit-il produire quelque fruit cette année ? C'est , dit-on , la flotte *Espagnole* , jointe à notre escadre de *Toulon* , que le vainqueur de la *Grenade* doit diriger : ces deux forces réunies sous un Chef intrépide , actif & entreprenant , opéreroient probablement des effets intéressans , & c'est dans le parti opposé que pourroient retourner les allarmes.

Mais il faut franchir un grand espace : il faut arriver ; & dans deux mois nous aurons l'équinoxe. Nos spéculateurs tremblent que les *Espagnols* accoutumés à se *hâter lentement* ne déconcertent , ou au moins n'appesantissent la vivacité *Françoise* ; ils tremblent que les vents toujours contraires au pavillon *Castillan* , quand il menace cette isle favorisée de *Neptune* , ne viennent encore déranger les nouveaux plans.

Ils tremblent que dans l'intervalle la mer livrée à la flotte *Angloise* ne lui livre à son tour toutes les ressources de notre commerce , & ne lui laisse

intercepter toutes celles de nos îles : tandis que la *Grande-Bretagne*, libre de toutes parts, recevra sans danger & sans embarras toutes les expéditions éloignées ; tandis qu'elle en fera avec la même sécurité ; tandis qu'elle continuera à désoler ses délibérans voisins ; tandis que les Puissances étrangères appelées à la neutralité armée, éblouies d'abord de l'éclat de ce projet, n'en combineront plus que les périls à la vue de l'escadre *Angloise* aujourd'hui maîtresse incontestable de la mer, & craindront plus de partager la détresse des *Hollandois*, qu'elles ne seront empressées à les venger.

En supposant, disent-ils, que le Comte d'*Estaing* arrive sans obstacle, sans autre perte que celle du temps indispensable pour sa traversée, l'Amiral *Geary* suivra la marche de son prédécesseur : il se retirera avec prudence, en se contentant de favoriser la rentrée des vaisseaux marchands de sa nation : il attendra, comme l'année dernière, que la fatigue, les maladies, le défaut de vivres chassent nos escadres, & les forcent de se séparer.

D'ailleurs, continuent-ils, les côtes *Bretonnes* bien munies aujourd'hui sont hors d'atteinte ; & si le projet d'une descente se renouvelloit sérieusement, la saison y mettroit un obstacle invincible : ce n'est pas à l'approche de l'hiver qu'on voudroit exposer, ni une armée considérable, ni des flottes précieuses aux accidens attachés à une pareille expédition. Tous nos exploits de cette année, dans le cas le plus

favorable , se borneroient donc à déboucler nos ports ; nous serions réduits à nous croire victorieux quand nous aurions simplement cessé d'être prisonniers : triste gloire , affligeant succès , qui ne pourroit inspirer d'orgueil qu'à nos ennemis ! Voilà ce que disent nos politiques ; puissent-ils se tromper !

Si l'on en croyoit d'autres spéculateurs , le Gouvernement ne seroit pas éloigné de se prêter à une demande que la justice & l'intérêt public semblent favoriser. On prétend que la ville de *Lyon* a député en forme à *Versailles* pour solliciter l'établissement d'un Tribunal Souverain dans son enceinte.

Cette ville est la seconde du Royaume : une population considérable , un commerce très-actif , y amènent & des trésors , & des procès ; suite malheureuse de la richesse , & de ce qu'on appelle les *affaires*. Pour terminer cette contestation , il faut que les *Lyonnois* aujourd'hui quittent leurs foyers pour aller camper à *Paris* , & qu'ils abandonnent les sources d'où vient leur or , pour en aller répandre à cent lieues de chez eux.

Cependant ils sont situés entre deux Parlemens bien plus voisins. *Grenoble* n'est qu'à 14 lieues de *Lyon* , & *Dijon* qu'à 40. Ils sont même obligés de passer sur le district de celui-ci , pour s'aller faire *justicier* à 60 lieues par-delà.

Leurs regrets à ce sujet sont d'autant plus vifs , qu'ils ont eu long-temps à leurs portes mêmes un autre Parlement , bien petit , à la vérité , mais enfin Parlement tout comme un autre , avec son

attirail de *Présidens de mortiers*, de *grandes queues*, &c. c'étoit celui de *Dombes*. Il s'est évanoui à la réunion de ce ciron de souveraineté au gros Corps de la *France*. Les *Lyonnois* avoient espéré qu'on le souffleroit chez eux, où il auroit été facile de lui donner une consistance majestueuse, & une étendue digne de son nom. C'est cet espoir dont on prétend qu'ils s'occupent aujourd'hui, & qu'ils pressent le Gouvernement de réaliser.



### B R U X E L L E S .

MARDI 4 de ce mois les *Pays-Bas Autrichiens* ont perdu le Prince CHARLES DE LORRAINE, Capitaine & Gouverneur-Général de ces Provinces depuis plus de trente ans. Frere, oncle d'*Empereurs*, oncle d'une Reine de *France*, Grand-Maitre de l'Ordre *Teutonique*, c'étoit sans contredit le premier de tous les Princes de l'*Europe* que la Providence n'a point appelés à porter des couronnes.

Ayant sacrifié la moitié de sa vie à la défense des droits de sa Maison dans les fatigues de la guerre, il a employé l'autre dans la carrière d'une administration paisible, où sa bienfaisance & sa bonté n'ont cessé de se signaler. Il laisse une mémoire universellement chérie : à la nouvelle de sa mort les larmes ont coulé par-tout. Quelques efforts que puissent faire les Orateurs qui seront chargés de son Oraison funèbre, ils ne pourront pas lui en consacrer une plus éloquente, & moins suspecte. Il étoit né le 12 Décembre 1712.





## ÉCLAIRCISSEMENTS

*Demandés à l'Auteur des Annales*

Sur la nouvelle Édition de cet Ouvrage,  
& sur plusieurs autres objets, tels qu'une  
dénonciation de M. d'Eprémefnil, &c.

DEMANDE. *C'EST moi, Monsieur, qui ai eu autrefois l'honneur de vous écrire, pour vous conseiller de ne pas mourir sitôt, ni au moral, ni au physique. Cependant d'un côté vous semblez résolu à cesser vos Annales après la quatrième année. De l'autre on les dit ici interrompues, suspendues, dénoncées, & vous dangereusement malade, qu'en est-il au juste?*

*Pardonnez à une importunité justifiée par l'intérêt que vous inspirez à tous les lecteurs honnêtes & sensibles. Si vous pouvez me répondre, daignez me faire cette grace. D'abord êtes-vous mort?*

RÉPONSE. Non pas encore.

J'ai essuyé, il est vrai, Monsieur, pendant quinze jours une fièvre violente; mais grace à un régime austère, & à la sagesse d'un Médecin prudent, je crois en être quitte pour un peu de foiblesse pendant quelque temps, & de retard dans mon travail.

DEMANDE. *Etes-vous absolument décidé à nous abandonner après votre quatrième année? Voulez-vous*

TOME IX. N°. 68.

N

*livrer les vastes champs de l'Histoire & de la Littérature aux insectes périodiques qui les ravagent en feignant de les cultiver ?*

*La sécheresse, l'infidélité des Gazettes dégoûte dans l'une. L'odieuse partialité des Journaux, trop souvent l'ignorance, la précipitation, & sur-tout la bassesse, la servitude qui les avilissent, produisent le même effet dans l'autre. Il falloit ou ne pas nous faire connoître un Ouvrage exempt de ces défauts, ou ne pas nous en priver.*

**RÉPONSE.** Je ne puis regarder que comme un fruit de la politesse *Françoise* les complimens que vous voulez bien m'adresser. Sans convenir de toutes les imperfections que vous reprochez aux *Gazettes* & aux *Journaux* en vogue aujourd'hui, je me bornerai à vous observer qu'il n'est pas étonnant qu'il y ait quelque différence entre ces *Ecrits* & les *Annales*. Ni le plan, ni le genre n'en sont pas les mêmes. Les circonstances, la position des Auteurs se ressemblent encore moins.

J'ai payé le droit d'être *véridique* à un prix que personne n'auroit voulu, ni peut-être pu en donner : mais tout cela même est une raison de plus pour mettre un terme à un Ouvrage dont l'espèce est aussi singulière que les évènements auxquels il doit la naissance. Je veux essayer si je pourrai l'emporter une fois sur ma destinée ; si parmi les occupations utiles au Public, dont je me suis successivement fait un devoir, il y en aura au moins une qui ne me soit point arrachée par violence, une à laquelle il me soit permis de renoncer volontairement.

**DEMANDE.** *En supposant que votre résolution soit invariable sur ce point , permettez-moi de vous proposer quelques difficultés sur la nouvelle Edition que vous préparez.*

*Vous la promettez gratuitement aux Souscripteurs qui ont souscrit depuis le commencement chez M. Lequesne DIRECTEMENT , & qui souscriront de même chez lui pour la quatrième année. Vous excluez donc de cette libéralité vraiment admirable de votre part , ceux qui ont employé l'entremise des Libraires ? En quoi vous paroissent-ils avoir mérité cette exception ?*

**RÉPONSE.** Sans exclure de la distribution des *Annales* les *Libraires* à qui est dévolu spécialement le commerce ordinaire des productions de la Littérature , je n'en ai jamais non plus indiqué aucun pour mon correspondant direct en *France* ; & même chez l'étranger je n'ai désigné constamment , je ne désigne encore que M. Goffe de *La Haye* , qui les réimprime de mon aveu , & en fait pour son compte une Edition particulière : ainsi ceux qui se sont adressés aux autres ne peuvent pas dire qu'ils aient traité avec moi.

Je ne connois que ces *Libraires* eux-mêmes qui ont traité en leur propre nom avec M. Lequesne , avoué mon Agent : mais ces derniers n'ont jamais payé le prix fixé : ils ont toujours déduit suivant l'usage de leur commerce  $\frac{1}{8}$  du prix de la souscription ; ils ne la payoient à M. Lequesne que 42 livres. C'est sur les quatre années un louis de diminution.

Je ne les en blâme pas : je ne leur retrancherai pas même ce bénéfice sur la quatrième année.

Mais en me soumettant à leurs usages pour ce qui est censé se *vendre*, je crois pouvoir m'y soustraire pour ce qui se *donne*. Puisqu'ils peuvent avec raison mettre une réserve dans leurs payemens, je puis aussi mettre une restriction dans mes libéralités, pour me servir de vos termes.

Cependant il y a un moyen de tout concilier. Les Souscripteurs qui ont pris cette voie pour les trois premières années, & qui voudront encore la prendre pour la quatrième, acquerront le même droit que les autres à l'Edition *gratuite*, en faisant passer à M. *Lequesne*, outre le prix de cette quatrième année, ce que les Libraires ont retenu pour leur commission sur les précédentes, & ce qu'ils retiendront pour celle-ci. C'est la peine de la négligence ou de la paresse qui les a engagés à placer entre eux & lui des négociateurs qui n'étoient pas nécessaires.

**DEMANDE.** *Imposez-vous comme condition indispensable à ceux qui n'ont pas encore souscrit du tout, la nécessité de souscrire à la quatrième année pour se procurer moyennant un louis chacune des années précédentes de la nouvelle Edition.*

**RÉPONSE.** Cette condition, Monsieur, avoit d'abord été ma première idée; & j'en avois plusieurs raisons. Toute réflexion faite, je m'en désiste. La multitude de personnes qui me font la même question m'y détermine, quoique je sente à merveille que c'est favoriser les *Contrefaiteurs*; mais je fais plus de cas de la satisfaction d'un seul lecteur honnête, que de tout le reste.

Ainsi en souscrivant ou non pour la quatrième année, on pourra se procurer chez M. *Lequesne*

chaque année précédente de la nouvelle Edition , moyennant un *louis d'or* l'année , mais en la prenant , ou la faisant prendre chez lui.

On trouvera également cette Edition , c'est-à-dire la mienne , à *La Haye* , chez M. Goffe , & aux mêmes conditions.

**DEMANDE.** *Les changemens que vous faites dans cette Edition sont-ils considérables ? Vous êtes trop honnête pour que l'on hésite le moins du monde à vous faire cette question. Je vois déjà bien des gens qui sans être moins avides pour les augmentations ne laissent pas de redouter les retranchemens.*

*On sait bien que vous n'êtes pas capable de vous y prêter par politique : mais on craint votre délicatesse même ; & , soit dit sans vous offenser , jusqu'à la maturité que l'âge & la réflexion peuvent apporter dans vos idées : on veut votre premier jet. Si on l'osoit tout le monde vous dirait comme moi , ne vous affaiblissez point trop par des corrections.*

**RÉPONSE.** Mon intention , Monsieur , est d'abord , comme je l'ai annoncé , de corriger de mon mieux les erreurs , & les méprises essentielles qui ont pu , malgré moi , se glisser dans mon Ouvrage ; ensuite d'y rétablir un meilleur ordre ; d'éclaircir ce qui a pu paroître obscur ; d'étendre ce qui étoit trop resserré ; de justifier ce qui au premier coup-d'œil peut sembler hasardé ; de faire en général de cette Edition un monument moins imparfait quant au fonds , & plus agréable même dans la partie *typographique* , matérielle , tant par l'uniformité des caractères , & des volumes , que par la beauté du papier.

Je me propose de plus d'indiquer les liaisons entre les évènements d'une année à l'autre ; de faire sentir la justesse des pronostics ; de préparer d'avance dans les premiers volumes le Lecteur à ce qu'il doit trouver dans les suivans , & d'annoncer tout-d'un-coup l'issue de bien des incidens , judiciaires ou autres qui ne sont pas assez importants pour qu'on ait besoin d'y revenir deux fois ; enfin , comme je l'ai dit dans mon premier avis , de faire disparoître beaucoup de détails devenus inutiles ; de supprimer beaucoup de choses relatives à moi personnellement , qui ont dans le temps donné lieu à des accusations très-injustes d'*égoïsme* ; elles étoient nécessaires alors : elles sont réellement superflues aujourd'hui.

J'enai tiré le fruit que j'attendois , celui de confondre mes ennemis ; celui , non pas de réduire au silence les calomniateurs sots ou méchans , ce qui est impossible , mais d'armer les honnêtes gens pour les combattre avec avantage ; celui de ramener le Public impartial à qui des cris adroitement combinés , & la réunion de tant de partis avec l'autorité , contre moi , en avoient d'abord imposé ; celui enfin de pouvoir dire hardiment à mes plus acharnés détracteurs , & sans craindre de réponse , citez dans ma vie un seul point que je n'aie pas éclairci , dans ma conduite un seul fait que je n'aie pas justifié , dans mes Ouvrages un seul principe que l'honnêteté réfléchie désavoue , dans vos reproches en tout genre un seul grief que je n'aie pas détruit.

Les traces de cette opiniâtreté salutaire , & honorable , j'ose le dire , subsisteront dans l'ancienne

Edition : elles seroient déplacées dans la nouvelle , qui doit être toute entière consacrée à l'utilité publique. Soyez sûr, Monsieur, encore une fois , que de tout le reste je ne retrancherai que des fautes, ou des superfluités.

*DEMANDE. Pardonnez si je vais de la curiosité jusqu'à l'indiscrétion. Nous allons , graces encore une fois à votre munificence , avoir chacun deux Editions ; mais à la fin de la quatrième année il y en aura une d'incomplète. Nous laisserez-vous avec neuf volumes de l'une , tandis que nous en aurons douze de l'autre ? N'en ferez-vous pas réimprimer de cette quatrième année un nombre suffisant pour correspondre avec les exemplaires qui existent dans nos mains de la première Edition ?*

*Nous sommes prêts à payer ces trois derniers , puisqu'il n'est pas entré dans votre projet de nous les donner : ayez seulement la complaisance d'en fixer le prix ; & soyez sûr que vous rendrez par là un service bien agréable à une infinité de personnes , qui , en conservant la plus vive reconnoissance pour le présent que vous leur faites , tiendront cependant à leur vieille Edition , soit par habitude , & parce qu'il leur sera plus facile de trouver dans l'occasion ce qu'ils voudront chercher , au lieu où elles l'ont eu la première fois ; soit parce qu'elle sera toute reliée , & que d'habiller de même la nouvelle entière , ce seroit une dépense de plus ; soit parce que devenues généreuses à votre exemple , elles feront à leur tour des cadeaux de celui qu'elles auront reçu de vous , &c. Que sai-je ? Par nombre d'autre raisons.*

*Enfin je ne puis me détacher de cette idée que l'ancienne Edition aura encore son prix , même avec la.*

*nouvelle, & que si votre Agent n'en a plus absolument, il sera souvent exposé au reproche de ne s'en être pas approvisionné.*

**RÉPONSE.** Ce que vous me demandez, Monsieur, n'étoit pas en effet entré dans mon plan ; & même le contredit. Donner ainsi cette quatrième année à la fin, & la donner comme il le faudra bien, au prix réduit des précédentes, c'est ôter à beaucoup de personnes l'envie de souscrire au commencement.

Un calculateur intéressé verroit dans l'acquiescement à cette proposition une condescendance dangereuse : mes supputations sont différentes ; je porterai même le sacrifice plus loin que vous ne paroissez vous y attendre.

Oui, Monsieur, à la fin de la quatrième année je la ferai réimprimer entière comme les précédentes. Ces trois Volumes seront donnés comme les précédens, *gratuitement*, à tous ceux qui auront rempli les conditions prescrites. Par ce moyen ils auront deux Editions complètes pour une : chacune ne leur reviendra qu'à un *louis*, & par conséquent à meilleur marché que celles des *contre-fauteurs*.

Ceux qui n'auront pas souscrit ne la payeront également qu'un *louis*, comme les précédentes : mais elle ne se distribuera que trois mois après l'année révolue, c'est-à-dire en Janvier 1782.

Quant à l'ancienne Edition, puisque vous, Monsieur, & réellement bien d'autres personnes



encore , vous obstinez à y trouver un mérite que je n'y soupçonnois pas , il faudra bien mettre M. Lequesne en état d'en réunir encore quelques exemplaires ; c'est à quoi je vais faire travailler. Le prix n'en sera pas supérieur à celui de la nouvelle : on pourra s'en arranger avec lui.

DEMANDE. *Après vous avoir fatigué peut-être par tant de questions relatives à l'intérêt , permettez-moi pour m'indemniser, & vous aussi, d'en hasarder une tout autrement essentielle. Je vois bien que tous les bruits qui ont couru sur l'interruption, sur la suspension, sur la suppression des Annales, sont des fables imaginées par les ennemis que cet Ouvrage importune & intimide, quoique réellement nous n'ayons pas encore reçu le Numéro 59 ; mais la distribution des autres me rassure, & je m'arme de patience pour attendre celui-là.*

*Cependant il faut bien qu'il y ait quelque chose : on m'écrit nettement de Paris, on a imprimé dans la plupart des Gazettes étrangères, assez grossièrement même, qu'un M. d'Eprémefnil ; je crois, avoit dénoncé vos Annales au Parlement ; que sa dénonciation étoit fondée sur un article précisément de ce Numéro 59 que nous n'avons pas vu, & qui, dit-on, le concerne. Qu'est-ce que cela signifie ?*

*Y a-t-il en effet une dénonciation aux Chambres ? Est-ce l'article en question qui la motive ? Est cet article qui nous a privés du Numéro 59 ? Enfin qu'a produit la dénonciation, si elle est réelle, ou bien que produira-t-elle ?*

*Voilà, Monsieur, des questions que nous nous faisons du matin jusqu'au soir, entre nous autres beaux*

*esprits de . . . . . & qu'aucun de nous n'a l'esprit de résoudre. Si vous le voulez, si vous le pouvez, tirez-nous de ce tourment, & dites-nous avec franchise ce qui en est.*

**RÉPONSE.** Le voici, Monsieur. Il est très-vrai que M. *Duval d'Eprémefnil*, ci-devant *Avocat* du Roi au *Châtelet*, & aujourd'hui Conseiller à la première des *Enquêtes*, a dénoncé la semaine dernière les *Annales* & l'*Auteur* au *Parlement* : celui-ci, à ce qu'on m'écrit, comme un *rebelle*, un *factieux*, un *impie*, &c. &c. &c. & le Livre, comme attentatoire à l'*autorité* du Roi, à celle des *Cours Souveraines*, à celle de l'*Eglise*, à la *sûreté publique*, à l'*honneur des Particuliers*, &c. &c.

Il est très-vrai que le motif de cet orage étoit une analyse fidèle, consignée dans le N<sup>o</sup>. 59, d'un Plaidoyer prononcé par ce Magistrat dans une cause où il apportoit des prétentions odieuses, développées avec des accessoires plus odieux encore, & par malheur pour lui, non moins ridicules que répréhensibles.

Il est très-vrai que le *Parlement* après avoir eu la patience d'entendre pendant deux, & même je crois, trois séances consécutives, ses déclamations, a remis à en délibérer au premier jour ; ce qui est de temps immémorial regardé dans cette Compagnie comme une formule honnête pour rejeter les dénonciations qu'elle ne croit pas devoir admettre.

Enfin il est très-vrai qu'on m'écrit que M. *d'Eprémefnil* ne se tient pas pour battu ; on ajoute

qu'il a dit tout haut d'avance lui-même, à plusieurs personnes, que s'il ne réussissoit pas dans sa Compagnie, *il trouveroit bien le moyen de se faire rendre justice autrement*; moyens dont l'annonce paroîtra sans doute singulière dans la bouche d'un Magistrat, & pourroit entraîner pour lui des dangers de plus d'une espèce, s'il a entendu par-là des violences personnelles; moyens curieux, & qui ameneroient des incidens d'un ordre assez piquant, s'il n'a voulu parler que d'une lutte judiciaire entre lui & moi, d'un procès à soutenir face à face.

En attendant que sa conduite explique cet énigme, comme réellement presque personne en France n'a vu le pauvre Numéro 59, & que s'il a été la base de la dénonciation, l'article dont il s'agit n'a eu aucune part aux embarras qui l'ont retardé, l'envie me prend de transcrire ici tout-au-long cet article capital. Il en sera plus facile d'apprécier la conduite de M. d'Eprémefnil, & la sagesse ainsi que la justice de celle du Parlement en cette occasion.

C'est encore un double emploi : mais je répéterai ici ce que j'ai déjà dit à l'occasion des avis réitérés en tête de plusieurs Numéros de ce volume, & qui le feront encore après celui-ci : ils disparaîtront de la nouvelle Edition, où tout ce qui doit rester se trouvera dans sa place, & tout ce qui est inutile supprimé, & remplacé par d'autres articles.

D'ailleurs cette citation aura un autre avantage : elle amenera le récit d'une petite anecdote assez piquante ; celui d'une entrevue de M.

*d'Eprémefnil* avec *M. Lequesne*, & de ce qui s'en est ensuivi. Ce dernier morceau (1) tout seul suffira pour dédommager les Lecteurs de l'ennui que peut leur causer la répétition du premier. Voici donc cet article tel qu'il a paru en Mars dernier. Je n'y ajouterai que quelques notes pour éclaircir ce qui pourroit en avoir besoin.

---

*INCIDENT plaidé au Parlement de Rouen dans le procès de M. de Lally, entre M. d'Eprémefnil, &c. &c. & M. de Lally fils, curateur à la mémoire de son pere.*

PERSONNE n'a oublié la catastrophe du Comte de Lally : & personne aussi, excepté les Parties intéressées qui l'ont conduit à l'échafaud, n'a pu refuser ni des larmes à son sort, ni de l'admiration au courage, à la constance de son fils depuis qu'on le voit déterminé à tout sacrifier pour en réhabiliter la mémoire.

Il subsiste peut-être encore sur le fonds du procès de violens préjugés dans bien des esprits, parce qu'il subsiste encore aussi de violens intérêts : mais dès le temps même le petit nombre des observateurs impartiaux n'a vu dans cet infortuné Général qu'un homme d'un caractère ardent, dont la bile aigrie par des contradictions & des malheurs, avoit pu l'entraîner à de grandes imprudences, à de grandes fautes même.

---

(1) Voyez ci-après, page 236.

Son courage n'a jamais été soupçonné : sa capacité a pu l'être : mais le défaut de talens ne pouvant dans aucun cas devenir un crime ; ses ennemis ayant poussé la rage contre lui à un excès dont l'histoire n'offre point d'exemple (1) : l'Arrêt du Parlement de *Paris* qui l'a condamné ne portant que sur des inculpations vagues de *trahison*, & sur des soupçons plus vagues encore de *concuSSION* : genre de crimes dont les faits, le témoignage même des *Anglois*, & l'état de sa fortune le justifioient plus que les cris furieux de ses accusateurs ne pouvoient l'en convaincre, il parut à cette partie du Public que la prévention n'aveugle pas, une victime sacrifiée aux circonstances ; au besoin que crut avoir le Gouvernement de donner une cause à des désastres dont il rougissoit, & que la nation déplorait avec amertume ; à la crainte qu'eurent ses Juges de paroître participer à une indulgence inconcevable dont d'autres Juges venoient de donner un exemple dans le cas d'une prévarication bien mieux prouvée (2) ; enfin à un acharnement presque uni-

---

(1) Après la capitulation de *Pondichéry*, il se forma dans ses propres troupes des conspirations pour l'assassiner : il fallut que les *Anglois* lui donnassent une escorte pour le sauver : l'Intendant de *Pondichéry*, son ami, nommé *Dubois*, devenu odieux par cette raison, mais moins bien gardé, parce qu'on l'avoit moins menacé, fut assassiné en effet. Cette affaire offre une infinité de détails horribles qui n'ont été ni assez connus, ni même assez approfondis.

(2) Dans l'affaire du *Canada*, où trois hommes authentiquement déclarés *concuSSIONNAIRES*, & désignés comme ayant été, par leurs rapines, cause de la perte absolue de ce vaste pays, n'avoient été condamnés qu'à des *restitutions* : elles

versel que ce Chef inconfidéré avoit eu la maladresse de nourrir par la dureté, après l'avoir allumé par des indiscretions. Voilà ce qu'ont pensé, malgré les clameurs de ses ennemis, ceux qui, sans être instruits des mystères de la procédure, ont jugé d'après les faits publics & ces clameurs mêmes.

Les détails de son supplice ont redoublé dans le temps la commisération, & presque éteint depuis le fanatisme de la haine qui le poursuivoit. On n'a par-tout appris qu'avec horreur l'invention de ce *bâillon* dont on lui emmusela la bouche en le traînant à l'échafaud ; expédient affreux que rien ne pouvoit excuser, & dont le souvenir fait encore frémir toutes les ames capables de la moindre sensibilité.

Sa cendre n'en est cependant pas moins restée long-temps abandonnée : une espèce d'anathême flétrissoit sa mémoire, quoique le sentiment de l'injustice de sa condamnation se reproduisit dans bien des cœurs : mais comme il paroissoit n'avoir laissé aucun héritier direct, on ne songeoit pas à réhabiliter ce nom à la pureté duquel personne ne sembloit avoir d'intérêt.

Enfin s'est montré un homme qui n'en a point rougi. Le Comte *de Lally-Tolendal* a voulu le

---

étoient énormes à la vérité : mais cette énormité même parut au Public une raison pour réprover la sentence : si les accusés ont volé tout ce qu'on les force de rendre, disoit-on, ils ne sont pas punis : & si leurs mains sont pures, la prétendue restitution est elle-même un vol.

porter ; & pour le porter sans infamie , il s'en est déclaré le vengeur.

Dès le premier pas il a trouvé des obstacles : c'étoit son *pere* qu'il prétendoit justifier : on lui a contesté jusqu'à la qualité de fils , seule partie qu'il revendiquât d'un héritage que la cupidité n'auroit pas réclamé. Il a fallu constater ses droits , les faire reconnoître : alors ses progrès ont été plus rapides , & ses efforts plus heureux.

Sous le nouveau règne , un Arrêt solennel du Conseil a cassé cette procédure , qu'il n'avoit pas même été permis d'attaquer sous l'ancien. Le fonds a été renvoyé au Parlement de *Rouen* ; c'est là que le pieux & infatigable jeune homme a porté son courage , sa constance , & ses éclaircissements.

Mais tandis qu'il se livroit tout entier au soin d'instruire ses Juges , il s'est trouvé distrait par une difficulté imprévue. Le Comte de *Lally*, pere , avoit eu à *Pondichéry* pour ennemis déclarés , & à *Paris* pour dénonciateurs acharnés , sur-tout le Gouverneur , & le Conseil de la Colonie détruite : le premier nommé de *Leyrit* , s'étoit distingué aux *Indes* & en *France* par son opposition aux vues , & sa chaleur dans la poursuite du malheureux Général ; soit que sa place eût rendu ses démarches plus remarquables ; soit qu'ayant eu des rapports plus directs avec l'adversaire commun , sa jalousie eût été plus profondément blessée , & son ressentiment provoqué avec plus de violence.

L'accusé en se défendant avoit fait usage de la ressource la plus naturelle : chargé de toutes les calamités & de tous les reproches , il s'étoit efforcé de les rejeter sur ses accusateurs : il avoit tâché de faire voir qu'ayant partagé l'autorité, ils avoient au moins partagé les fautes. Je ne décide point si ces inculpations étoient fondées ou non : mais dans tous les cas, de la part d'un homme qui disputoit sa vie, & tombant sur ceux qui travailloient à la lui arracher, elles étoient excusables.

M. de Leyrit est mort *sans avoir été partie au procès*, qui n'a jamais été poursuivi qu'à la requête du ministère public : il n'a point eu la satisfaction cruelle de voir couler le sang de son ennemi : mais il a laissé un neveu, ci-devant *Avocat du Roi au Châtelet*, & aujourd'hui *Conseiller au Parlement*, nommé *d'Eprémefnil*, qui ayant gardé autrefois le silence, a cru sa gloire intéressée dans ces derniers temps, à empêcher la réhabilitation du Général, & qui en conséquence veut *intervenir* dans le procès.

Cette intervention a fait ce que nous appelons dans le style barbare du Palais, un *incident* : & ces sortes d'incidens se jugeant à l'audience, il a fallu plaider verbalement : il en a résulté pour la ville de *Rouen* une scène nouvelle. Le Magistrat & le Guerrier ont voulu plaider eux-mêmes leur cause en personne.

Le premier a déjà publié un plaidoyer imprimé dont je dois rendre compte. Quoique la cause ne  
soit



foit pas encore jugée (1), je ne me ferai aucun scrupule de l'apprécier ; 1<sup>o</sup>. parce que j'y suis compromis moi-même, ainsi que d'autres personnes, & même des morts, qui assurément ne devoient pas trouver sous la plume acérée du Magistrat ; & que si l'on pouvoit intervenir dans un procès *pour son oncle*, à plus forte raison le pourroit-on *pour soi-même*.

2<sup>o</sup>. Parce que cette intervention n'a pas besoin d'un arrêt pour être rejetée : elle est contraire à nos loix, à notre jurisprudence, à notre procédure qui n'en admettent point de pareilles *en matière criminelle*.

3<sup>o</sup>. Parce que si les principes du Magistrat plaideur étoient admis ; si l'on étoit autorisé, comme il le fait, à soutenir qu'un jugement est juste, par cela seul qu'il a été rendu par des Juges, il n'y auroit plus de ressource contre les erreurs, ou les prévarications des Tribunaux ; principe atroce que le bien public ordonne à tout homme en état d'écrire, ou de parler, de réfuter au plus vite ; & ce devoir est sans doute plus pressant pour ceux qui en ont été, qui en sont encore les victimes.

4<sup>o</sup>. Parce que c'est plus au Public encore, qu'aux Juges que ce Plaidoyer est adressé, comme l'auteur lui-même en convient (2) ; & qu'étant

(1) Elle ne l'étoit pas alors : elle l'a été depuis. Voyez le Tome VIII de ces *Annales*, Numéro 64, page 498.

(2) Page 39 & 40 du Plaidoyer.

ainsi sans objet dans le fonds , dangereux dans les détails , extrajudiciaire dans la forme , ce n'est plus qu'une brochure indécente & satyrique à laquelle on ne doit point d'égards.

En la lisant on est partagé d'un bout à l'autre entre la surprise & l'indignation. Le titre même en est une fanfaronade , & un outrage ; c'est » le » *premier plaidoyer de MONSIEUR Duval d'Epré-* » *mesnil , Conseiller au Parlement de Paris , NEVEU* » *PAR SON PERE , de feu MONSIEUR Duval de* » *Leyrit , Gouverneur-Général des établissemens Fran-* » *çois , &c.*

• » Contre le *SIEUR Trophime-Gerard de Lally-* » *Tolendal , Capitaine de cavalerie , &c. nommé* » *curateur à la mémoire du feu Comte de Lally ,* » *Lieutenant-Général , &c. «*

Puisque M. d'Eprémefnil croyoit sa cause intéressée à ce que le Public n'ignorât point les détails de sa filiation ; à ce que l'on fût instruit qu'il étoit *neveu PAR SON PERE , de feu MONSIEUR Duval de Leyrit* , il semble qu'il ne devoit pas diffimuler non plus les qualités de son Adversaire. Puisque malgré le protocole de la vanité des Cours de Justice parmi nous , il étendoit jusqu'à *MONSIEUR son oncle* , défunt , cette dénomination qu'elles réservent ordinairement pour leurs Membres , il auroit été plus poli , & même plus juste , de la partager avec son antagoniste , vivant. M. d'Eprémefnil pouvoit sans conséquence lui accorder le titre frivole de *Monsieur* ; mais il devoit ne pas lui refuser la qualité sérieuse de *filz* de celui dont il soutient les droits.

M. d'Eprémefnil dès les premières lignes déclare » qu'il vient braver , pour la mémoire d'un » des fiens les efforts d'un Parti déchaîné depuis » quinze ans contre les loix..... Je paroïs seul : » mais le succès de ma demande importe à la pa- » trie. Dans l'étrange procès où l'on me force » d'intervenir, la *majesté royale* est compromise, » la puissance des *loix* est affoiblie, l'autorité des » *Magistrats* foulée aux pieds , la foi des *Arrêts* » anéantie, la tranquillité des Provinces sacrifiée, » l'existence de nos *Colonies* mise au hasard, la » voix de l'*Asie* & de l'*Europe* comptées pour rien, » si la vôtre ne fait pas tout rentrer dans l'or- » dre. Ajouterai-je à ces grans intérêts , à ces » noms chers & vénérables , l'*honneur du mien* ? » C'est lui que je défends ; c'est lui qui m'autori- » se, qui m'amène en ces lieux ; mais à peine » est-ce lui qui m'occupe. Que n'est-il permis en » *France*, comme autrefois à *Rome*, d'accuser hau- » tement les prévaricateurs publics ! J'aurois, » Messieurs , dès 1763 , sans autre vue que le » bien de l'Etat, poursuivi dans un homme qui » trouve aujourd'hui des partisans , *le plus avare,* » *le plus lâche, & heureusement le plus mal-aderoit des* » *traîtres* «.

Voilà comme débute un Magistrat qui se vante ailleurs d'être *exempt de passions* (1) ; un Magistrat qui reproche ailleurs à son Adversaire, (lequel n'a pas encore ouvert la bouche) de n'avoir pas été assez *modeste dans sa défense* (2) ; un Ma-

---

(1) Page 22 de son Plaidoyer.

(2) Page 13 de son Plaidoyer.

gistrat dont la demande en intervention est fondée uniquement sur ce qu'il croit la *mémoire de MONSIEUR son oncle* intéressée à empêcher que celle d'un pere ne soit justifiée par le *fils* : & c'est en plaidant contre ce fils en personne, contre ce fils présent sous ses yeux, contre ce fils admis déjà à prouver que son pere étoit innocent, qu'il accumule sur la mémoire de celui-ci les imputations d'*avarice*, de *lâcheté*, de *trahison* !

Ce parti qui protège un pareil homme, M. d'*Eprémefnil* ne le craint pas, » parce que l'ombre » du *frere de son pere* va combattre à ses côtés : « mais on lui dira peut-être que c'est une chimère : on lui demandera où il le voit : » sa réponse est » aisée ; *il le voit* dans ces *clameurs* excitées, après » douze ans, en faveur d'un homme qui n'avoit » pas une voix pour lui le jour de son supplice ; » dans *cette obstination* insensée à le défendre de » quelques écrivains connus par leur acharnement » ridicule contre la *Magistrature Française* «.

Pour voir un parti dans des *clameurs*, & dans une *obstination*, il faut avoir la vue fine ; mais pour hasarder aussi légèrement une inculpation aussi grave, il faut être bien indiscret. Il me semble qu'il n'y a eu jusqu'ici que deux écrivains *François*, assez courageux, assez impartiaux pour se déclarer en faveur de M. de *Lally*, M. de *Voltaire*, & moi. Si nous formons à nous deux un parti contre la *Magistrature Française*, il n'est pas redoutable : si nous étions connus par notre acharnement contre la *Magistrature Française*, il feroit difficile qu'il fût ridicule.

Mais à cette occasion j'observerai à M. *d'Eprémefnil* qui se rend ainsi l'écho d'une calomnie odieuse, qu'il y a quelque différence entre la *Magistrature* & les *Magistrats*, comme les Tribunaux en établissent tous les jours, entre l'*Eglise* & les *Ecclésiastiques*. La *Magistrature* est une dignité sacrée; elle est le vrai lien de la société, puisqu'elle consolide & garantit tous les autres : elle ne peut pas avoir d'*ennemis*.

Mais les Ministres sont souvent comme les autres hommes, des individus pleins de passions, & de préjugés : ils peuvent, comme les autres hommes, être surpris, séduits, trompés, corrompus même. L'histoire n'est malheureusement que trop remplie d'actions cruelles, ou honteuses, commises à l'abri de cette robe vénérable; un de ses premiers devoirs est de les recueillir avec soin.

Et quand elle travaille à conserver à la postérité ces leçons encore plus nécessaires qu'affligeantes, il ne faut pas l'appeller l'*ennemie* de la Magistrature : au contraire elle en est la véritable amie, puisque par-là elle tend à l'épurer, à la rapprocher de sa destination. Les écrivains qui peignent avec le plus d'énergie les excès des *tyrans*, ne sont pas sans doute les ennemis des *bons Rois*; ni les prédicateurs qui tonnent avec le plus de force contre les vices, les ennemis de la *vertu*.

Voilà des principes que M. *d'Eprémefnil* ne doit pas désavouer : s'il en avoit fait usage, il se seroit abstenu de la sortie aussi injuste qu'imprudente qui me force à les lui rappeler.

De nous autres qui n'avons pas plus affaire là que lui, M. d'*Eprémefnil* se rabat sur son Adversaire directement : » il n'applaudit pas ; il n'est pas » possible qu'il applaudisse à sa conduite ; mais il » lui pardonne ; « & tout en lui pardonnant il l'accable des injures les plus cruelles, les plus indécentes. » Pour défendre son pere, s'écrie-t-il, » il ne faut pas combattre l'évidence ; pour défendre son pere, il ne faut pas calomnier la » vertu la plus pure ; pour défendre son pere, » il ne faut pas insulter aux malheurs de toute » une colonie ; ..... pour défendre son pere, il » ne faut pas, *Erostrate* nouveau, brûler le temple de la Justice ? «

Mais son antagoniste ne pourroit-il pas lui répondre sans blesser la *modestie*, si, pour défendre son pere il ne faut rien faire de tout cela, faut-il le faire pour défendre son oncle ? Quel est le véritable *Erostrate*, le plus fougueux incendiaire du temple de la Justice, de vous, qui, sans motif, sans titre, sans intérêt, sous prétexte d'une parenté qui justifieroit à peine votre démarche dans une affaire civile, venez soutenir devant des Juges un arrêt qui ne subsiste plus ; un arrêt anéanti par le Souverain en personne ; un arrêt cruel au moins quand il ne seroit pas injuste ; ou de moi, qui paroïs ici armé par la nature, quand je ne le serois pas par la vérité ; de moi qui redemande l'honneur pour ma famille, & non l'opprobre pour la vôtre ; de moi à qui vous faites un crime de remplir les plus sacrés des devoirs, & qui me borneis, sans insulter personne, à laver de mes pleurs le tombeau paternel, à présenter à mes

Juges le sang de mon pere mêlé avec mes larmes ? Il semble que dans ce parallèle le *fils* auroit quelque avantage sur le *neveu*.

Tout ce que l'on a vu jusqu'ici est tiré de l'exorde qui contient sept grandes pages *in-4*. M. *d'Eprémefnil* le termine par une déclaration pleine de *modestie* : » *Prêt à combattre , il a demandé la*  
» *paix* «. Il vouloit que le *fieur de Lally* reconnut les grans talens, la grande droiture, la parfaite innocence de *Monsieur son oncle*. » Un seul aveu,  
» dit-il, m'eût désarmé : on me l'a refusé..... Je  
» commence «.

Son commencement est d'abord un détail emphatique des actions miraculeuses » de *George Du-*  
» *val de Leyrit*, frere de mon pere, à *Chanderna-*  
» *gor* : il y succéda à M. *Burat*, qui avoit rem-  
» placé M. *d'Irois* : ..... il y fut envoyé Gouver-  
» neur, Commissaire, Porteur, mais Juge absolu  
» des ordres les plus sévères : c'étoit une vraie  
» dictature. Je ne dirai pas si de tels pouvoirs,  
» qui ne peuvent jamais exister en *France*, sont  
» quelquefois nécessaires dans les Colonies; mais  
» je dirai qu'entre les mains de *mon oncle*, ils ne  
» furent pas dangereux : ce mortel si peu connu, &  
» si digne de l'être « .... fit des prodiges à *Chan-*  
*dernagor*.

La destinée de M. *d'Eprémefnil* est de recueillir de toutes parts des gloires collatérales. Tandis que *Monsieur son oncle* se conduisoit si bien au *Ben-*  
*gale*, un autre de ses parens » opéroit dans l'*In-*  
» *doustan* les plus grandes révolutions, & portoit

» au plus haut degré de gloire le nom *François* » ;  
 c'étoit M. *Dupleix*, Gouverneur de *Pondichéry*.  
 » Les ennemis de cet homme extraordinaire, à  
 » qui j'avois encore le bonheur d'appartenir, par  
 » ma mère, sa pupille, & fille du premier lit de  
 » Mad. *Dupleix*, ont décrié ses conquêtes, ses  
 » talens, & ses principes. Jugez, Messieurs, s'ils  
 » ont bien fait ».

Il n'est pas aisé aux Juges de *Rouen* de décider si l'on a eu tort ou raison, il y a trente ans, d'attaquer les conquêtes, les talens, les principes *Asiatiques* de M. *Dupleix*, dont il ne s'agit point du tout dans la cause : mais il est clair que M. *d'Eprémefnil* a mal fait de leur apprendre son alliance avec cet homme *extraordinaire*, car c'est du temps perdu. Que Mad. *d'Eprémefnil* la mère ait été *pupille* de *Monsieur*, & *fille* de *Madame*, rien n'est plus étranger au procès de M. de *Lally*.

Enfin revenons à *mon oncle*. » Mon oncle fut  
 » nommé successeur de M. *Dupleix*,.... Les *An-*  
 » *glois* remuant toujours, mon oncle écrivit au  
 » Lord *Pigot*..... On négocia; mais on s'aigrit;  
 » mon oncle craignit les voies de fait. M. *Dupleix*  
 » avoit changé la destination de quelques vais-  
 » seaux de la Compagnie : mon oncle fit des re-  
 » présentations : elles furent accueillies, & firent  
 » changer les ordres de M. *Dupleix*. Son ombre  
 » que je révère, me pardonnera, si j'ose dire, qu'il en  
 » a paru indisposé contre mon oncle ». Voilà l'extrait  
 fidèle du récit de M. *d'Eprémefnil*, qui est à cha-  
 que ligne le très-tendre & très-animé neveu de son  
 très-cher & très-honoré oncle.



Enfin mon oncle en étant revenu aux idées de M. *Dupleix*, fit un beau mémoire qui fut cause de tous nos malheurs; car on en conclut que mon oncle n'y entendoit rien; & pour réponse au mémoire de mon oncle, on envoya dans le Gouvernement de mon oncle : qui ? M. *de Lally*. » Malheureuse réponse ! Arrivée désastreuse ! Jour à jamais fatal ! O jour que devoient suivre en *Asie* la honte de nos armes, & le renversement de notre pavillon, la subversion de nos villes, l'anéantissement de notre commerce, la ruine & la dispersion de cent mille *Indiens*, nos alliés ou nos sujets, l'oppression, la misère, la famine, la mort, l'abandon à l'ennemi pire que la mort, la captivité, l'expulsion de tous nos concitoyens; je passerai sous silence les intrigues funestes qui vous marquent dans nos annales, jour lamentable ! Mais qui m'empêchera de peindre avec toute la force que l'honneur & la nature ajoutent à la vérité, les maux sans nombre que vous avez produits ?....

» Qui m'en empêchera, Messieurs ? Un seul homme le pouvoit..... Mon adversaire..... s'il avoit mieux jugé de mon cœur..... Hélas ! je ne suis pas son ennemi : je ne prends point plaisir à rompre ses efforts, à contrister son ame ; je plaignois son âge, ses malheurs, son aveuglement; je respectois, *SANS LES EXAMINER*, les nœuds qui l'unissent à la cendre du Comte *de LALLY* ; ces noms touchans de pere & de fils adouciſſoient mon ame indignée des brigues du parti qui s'étoit rallié autour de la tombe de l'ennemi cruel du frere de mon pere ; & je ve-

» nois, résolu de ne pas sacrifier l'honneur de  
 » ma famille, mais EXEMPT DE PASSIONS, mon-  
 » trer au curateur à la mémoire du Comte *de Lally*  
 » qu'il pouvoit remplir ce devoir, peut-être af-  
 » fez difficile, sans offenser les mânes de *mon*  
 » oncle «.

C'est cet enthousiasme, cette parodie d'un beau morceau de *Bossuet*, suivie de tant de déclama-  
 tions, qui peut paroître vraiment ridicule, on  
 pourroit même ajouter criminelle : l'affectation  
 de *respecter les liens qui existent entre le pere & le fils*,  
*SANS LES EXAMINER*, est une diffamation  
 odieuse & punissable.

Tout cela conduit à révéler aux Juges qu'a-  
 vant de présenter sa requête en intervention, M.  
*d'Eprémefnil* a fait sommer M. *de Lally* de lui dé-  
 clarer *dans vingt-quatre heures* » s'il entendoit ou  
 » non persister dans les imputations contenues  
 » dans les Mémoires du feu sieur *de Lally*, contre  
 » *mondit feu sieur de Leyrit*; faute de quoi, &c. «.

Cet exploit n'ayant comme de raison été ho-  
 noré d'aucune réponse (1), l'auteur s'est décidé à

---

(1) Il n'en méritoit pas en ce qu'il sommoit M. *de Lally*,  
 fils, d'avouer ou de désavouer des choses qui lui étoient ab-  
 solument étrangères, puisqu'il n'est pas l'Auteur de ces Mé-  
 moires, & que la sommation étoit faite au nom d'un homme  
 inconnu à M. *de Lally*, d'un homme qui n'étoit point Par-  
 tie dans la cause, sous prétexte de l'intérêt d'un autre homme  
 mort depuis quinze ans, & qui n'y avoit pas été Partie  
 davantage : notre procédure d'ailleurs si fertile en chicanes  
 bizarres n'offre point d'exemple d'une conséquence  
 pareille.

*intervenir; » mais il est encore temps de le dé-  
 » farmer, de lui faire abandonner le champ de  
 » bataille ; Fabius moderne il apporte dans le pan de  
 » sa robe ou la paix ou la guerre : choisissez, Mon-  
 » sieur..... «*

Cette autre petite parodie a dû égayer l'auditoire; & il en étoit besoin. Le reste du Plaidoyer n'est qu'un tissu de déclamations de collège; un commentaire fastidieux d'une lettre indifférente de M. de Lally, fils, insérée dans une Gazette accréditée, avec des gasconnades plus puériles, plus folles que tout ce qui a précédé : mais on y distingue un trait qui a justement révolté ceux-mêmes à qui la mémoire littéraire de M. de Voltaire paroît le plus susceptible de reproches.

M. d'Eprémefnil revient aux vœux qu'a formés cet homme célèbre pour la justification de M. de Lally : » ON DIT que ses derniers soupirs ont été  
 » pour la cause de mon Adversaire : je lui laisse  
 » avec plaisir ce protecteur, à qui les désaveux  
 » ne coûtoient rien, qui, de son cabinet, pro-  
 » nonçoit sur les affaires, sans connoître les piè-  
 » ces, sans avoir lu les informations. Vous les  
 » avez ces pièces ; vous les lirez, Messieurs,  
 » ces informations : la Justice est assise sur l'écha-  
 » faud du Comte de Lally,.... je suis tranquille.  
 » Et vers la tombe de M. de Voltaire, ... s'avance  
 » à pas lents, mais sûrs, la Postérité, qui, dans  
 » l'Écrivain le plus vanté, *cherchera vainement un*  
 » *homme de bien.* «

Ici tout homme impartial, toute ame délicate doit élever la voix : une pareille incursion est une

diffamation scandaleuse , un attentat digne d'un châtiment sévère. Si j'étois neveu de M. de Voltaire , ou seulement Membre du Ministère public , Magistrat turbulent , vous ne l'éviteriez pas ; & ce ne seroit pas comme vous par une intervention illégale que je le provoquerois , mais par une plainte directe.

Et qui vous a donné le droit , armé en apparence pour défendre un mort , de porter ainsi l'opprobre dans les tombeaux ? Quoi , la mémoire des *oncles* n'est-elle intéressante que pour vous ? N'est-ce que dans votre famille que les droits du sang sont respectables , & qu'une ignominie collatérale doit effrayer ceux qu'elle compromet ?

La femme la plus abandonnée qui viendrait se plaindre à votre Tribunal d'avoir été désignée par une de ces qualifications appropriées au désordre , vous l'accueilleriez ; vous la vengeriez : & vous osez dans une contestation étrangère à un écrivain célèbre , sous prétexte d'une opinion dont vous n'êtes pas même certain , affirmer qu'on *cherchera en vain dans ses écrits l'homme de bien !*

Que le *Clergé* dont il a eu le malheur d'être long-temps l'ennemi , ait exercé sans bruit sur sa cendre une juridiction non contredite par les loix , il a fait son devoir : il n'y a de coupable dans ce démêlé ecclésiastique , & secret , que l'imprudence des amis du mort qui en ont provoqué l'éclat : mais vous , dépositaire de l'autorité civile ; vous vengeur par état des outrages civils qui attaquent l'état d'un citoyen , ou mort ou

vivant ; vous Membre d'un Corps où il est passé en principe de courir le risque de favoriser des profanations religieuses plutôt que de tolérer des diffamations temporelles ; sans motif, sans intérêt, sans autre besoin que votre malignité, vous vous en permettez de sang-froid d'aussi terribles !

Eh ! qu'a de commun la *probité* de M. de Voltaire avec l'arrêt de M. de Lally ? Qu'importe même son opinion dans ses derniers momens à votre succès ? Croyez-vous que sans ce trait de satire vous eussiez échoué ? Avez-vous fait à vos Juges l'affront d'espérer que leurs suffrages en feroient le prix ?

Quel est donc l'écrivain dont les écarts *littéraires* doivent, ou puissent ternir sa réputation civile ? Celui même que vous notez ici s'est égaré souvent ; mais il ne s'est pas égaré toujours. La postérité pourra déplorer quelquefois l'abus qu'il a fait de ses talens ; mais elle en admirera plus souvent encore l'usage.

Qu'une main vraiment amie de sa gloire, lui rende le service que l'on a rendu à tant d'anciens Auteurs, non moins licencieux, & devenus pourtant par d'heureuses mutilations les modèles, les instituteurs, les guides de notre jeunesse ; qu'elle retranche de ses productions ce qu'un amour immodéré des applaudissemens, & la fascination d'une secte perfide lui ont fait hasarder de répréhensible ; qu'on n'en conserve que ce qui peut éclairer l'esprit, toucher le cœur, former le goût

par des leçons , & des exemples , & vous en verrez encore sortir un des plus honorables , un des plus utiles monumens de notre Littérature. L'équitable postérité , sans s'embarrasser des écarts de son imagination , chérira cet estimable recueil : elle y trouvera sans peine l'*homme de bien* qu'elle y chercheroit , suivant vous , sans succès (1).

---

(1) On a publié dans le temps que ce Numéro a paru un petit Libelle anonyme , que je pourrois attribuer à M. d'*Epremeuil* , si l'axiôme *is fecit..... cui prodest* étoit infailible , & qui d'ailleurs est tout-à-fait dans son style : un des morceaux qu'on y relevoit avec plus de fureur & de malignité est celui-là : rien cependant de plus simple & de plus vrai.

Puisqu'il faut citer des exemples , *Horace* le plus ordurier peut-être , le plus dégoûtant de tous les Poètes licencieux , dans ses goguettes , n'en passe pas moins pour un Poète *philosophe* , pour un *homme de bien* , parce qu'à côté de cette fange il a semé des maximes utiles , & des préceptes sages : on essuie la boue , on conserve l'or épuré , on en fait un des plus familiers instrumens de l'éducation.

*Lucien* est parmi les Ecrivains en prose aussi scandaleux . qu'*Horace* en poésie : ses écarts , comme ceux de M. de *Voltaire* , intéressent même encore plus la religion que les mœurs. Après la même opération on le juge digne de devenir un des guides de notre jeunesse. *Plaute* , *Aristophane* , souillés de la même crapule n'ont point rebuté la chaste plume de Mad. *Dacier* : elle s'est appliquée à leur donner , en les traduisant , une existence honnête , & elle y a réussi.

Pourquoi M. de *Voltaire* plus fréquemment lu que tous ces anciens Auteurs , ne recevrait-il pas de ses contemporains le même service ? Et pourquoi , après cette précaution , ses Œuvres ne deviendroient-elles pas comme celles d'*Horace* , de *Lucien* , &c. une source d'instructions utiles , & estimées ? Il y a dans ce que j'en ai dit de l'impartialité , de la justice , & non pas de l'inconséquence.

Non content d'outrager avec cette fureur la mémoire d'un mort , le défenseur de *mon oncle* essaie de tourner à son profit un prétendu bon mot qu'il attribue à M. de *Voltaire* , & qu'on a attribué à beaucoup d'autres , *que tout le monde avoit droit de tuer le Comte de Lally* , hors le bourreau , & il raisonne ainsi.

» Si j'entends bien la langue, ou cette phrase  
 » est dénuée de sens, ou bien il faut la regarder  
 » comme l'Arrêt du Comte de *Lally*? En effet, un  
 » homme que tout le monde a droit de tuer, doit-  
 » il pour cela être tué par tout le monde? Qui  
 » peut faire parler la vengeance publique? Les  
 » Juges. Qui doit l'exécuter?.... Je ne le dirai  
 » pas.... Je m'abstiendrai de prononcer ce nom  
 » qui fait frémir....

Observons toujours que c'est sous les yeux du fils présent , que M. d'*Eprémefnil* remet sans ménagement , & sans cesse , les images affreuses de l'*échafaud* du pere , du *supplice* du pere , du *bourreau* qui a tué le pere ; cruauté atroce & grossière ; cruauté réprouvée par nos mœurs ; cruauté que le plus violent intérêt excuseroit à peine , & qui inspire de l'horreur en la rapprochant de la frivolité des droits de celui dans la bouche de qui elle se trouve.

Et pour comble ce passage est celui de la déraison. Quelque importance que l'on attache à ce prétendu bon mot , quelque soit l'homme à qui il est échappé , il est ridicule de prétendre y trouver la condamnation de M. de *Lally* , & d'en tirer

un prétexte pour accuser d'une contradiction le mort célèbre à qui on l'impute. C'est une hyperbole destinée à exprimer combien de haines particulières le feu Comte *de Lally* paroïssoit avoir provoquées, à combien de vengeances privées il s'étoit exposé; mais en même-temps à le justifier des délits publics, qui seuls auroient pu motiver un châtiment prononcé par l'autorité publique : c'est un jeu d'esprit sans conséquence qu'il falloit abandonner aux soupers où il est né, & dont le commentaire seroit puérile s'il ne rappelloit pas un appareil affreux.

En total ce discours plein de morgue, de fureur, d'une bile caustique, injurieuse, qui ne respecte rien, qui ne ménage ni les vivans, ni les morts, ni la décence, ni la justice, ni même l'autorité, est un monument honteux pour le Barreau. L'intervention qui en est le prétexte est un monstre dans l'ordre de la procédure (1).

Quand les formes de notre Jurisprudence criminelle pourroient la tolérer, elle seroit sans fondement en la personne de M. *d'Eprémefnil*, puisque cet oncle qu'il veut venger, n'est pas intervenu dans le procès primitif; puisque M. *d'Eprémefnil* lui-même n'a fait alors aucune démarche; puisque ses droits, ni ses intérêts, ni sa délicatesse n'ont pu s'accroître depuis ce moment; puisqu'il existe encore beaucoup des anciens dénonciateurs de M. *de Lally*, qui ont un intérêt

---

(1) Voyez au Tome VIII de ces *Annales*, Numéro 64, page 499.



direct, personnel, & qui cependant n'intervient pas.

Quand cette transmutation, cet accroissement de droits seroient admissibles, la demande seroit encore prématurée. Le Parlement de *Rouen* est constitué Juge du fonds même du procès : il peut également condamner de nouveau le défunt, ou l'absoudre. S'il le condamne, sans doute il n'accordera pas à ses ennemis, morts comme lui, une satisfaction plus étendue que celle qu'ils ont obtenue par la rigueur du premier arrêt : s'il l'absout, il faut voir quelle espèce de réparation il croira lui devoir. Dans les deux cas le ministère public étant jusqu'ici seul Partie, les dénonciateurs & les témoins doivent attendre la décision *dans le silence*. Ce principe qui est incontestable à l'égard des vivans, doit être encore bien plus facile à pratiquer pour les morts.

Enfin quand rien de ce que je viens de dire ne seroit vrai ; quand la démarche de M. d'*Eprémefnil* seroit régulière, fondée, légale, elle seroit encore odieuse, & proscrire par l'indignation des ames honnêtes : il seroit affreux de se prévaloir de ses droits pour empêcher un fils de justifier son pere.

M. de *Leyrit* est mort paisible, sans que son honneur ait reçu d'atteinte : M. de *Leyrit* ne peut plus redouter pour lui-même les rigueurs de la Justice ; ses héritiers, dans le cas même où il seroit calomnié, n'en auroient à craindre pour eux aucun opprobre personnel : ils ont pour le dé-

fendre la ressource de l'*histoire*, seul asile des morts injustement compromis par de faux récits.

Dans cette position c'est un scandale, une horreur, un véritable délit en morale, que de faire du prétendu danger de sa réputation un prétexte pour s'opposer à la réhabilitation d'un infortuné; réhabilitation demandée par un fils intéressant sous tous les aspects qui en recueillera le fruit; réhabilitation qu'il seroit encore aisé de concilier avec l'honneur des Juges, quand leur arrêt, déjà reconnu irrégulier dans la forme, ne seroit exposé, quant au fonds, qu'au reproche d'une extrême sévérité.

En finissant, je dois à la vérité une déclaration solennelle. Je n'ai point l'honneur de connoître *M. de Lally-Tolendal*; je n'ai aucun rapport avec *M. de Lally-Tolendal*: ce n'est point à sa sollicitation; c'est à son insçu que j'écris: & j'écris 1°. pour l'amour de la justice, de l'honnêteté, du respect dû à l'infortune, dont il y a long-temps que je me suis déclaré l'Avocat.

2°. Parce que dans le temps de mes démêlés au Palais, *M. Duval d'Eprémefnil* ayant été un de mes plus acharnés persécuteurs; & s'étant depuis montré dans le monde un de mes plus audacieux détracteurs, je n'ai pas été fâché de faire voir au Public à quelle espèce d'ennemis j'ai affaire; j'ai saisi volontiers l'occasion de montrer comment se comportent dans les circonstances le moins susceptibles de chaleur, & pour soutenir les prétentions les plus iniques, ces gens qui m'ont ac-

cuisé de *violence*, d'*égoïsme*, quand j'ai défendu mon état contre la rage d'une troupe envieuse, & qui m'en accusent encore quand je défends mon honneur contre des calomnies criminelles.

Enfin à n'envisager cette étrange diatribe que du côté même du mérite littéraire, il est encore utile d'apprendre au Public à apprécier ces phénomènes précoces, ces prétendus Orateurs, produits dès l'enfance dans le premier ordre du Barreau, à l'abri d'un titre qui les garantit de la critique; à qui l'opulence assure des succès sans travail, & l'adulation des palmes sans effort; & qui cependant conservent ensuite dans le monde, au Barreau même, une considération, une gloire, une prépondérance, rarement accordées par l'aveugle Public à des talens réels, mais dénués de ce faste qui lui en impose, & de ces ressources trompeuses qui le subjuguent.



TEL est dans son intégrité le morceau qui a allumé la bile dénonciatrice de M. d'Eprémefnil, qui l'a déterminé à jouer en forme le rôle pour lequel il regrettoit, en commençant son *Plaidoyer*, de ne pas trouver autant de facilités en France qu'à Rome, celui de *délateur*. Je serois bien curieux de savoir quelle est la page, la ligne, le mot, qu'il a pu citer à ses collègues, comme capable de les échauffer tous, & de leur faire partager son ressentiment.

On m'assure que le passage dont il s'est le plus vivement prévalu est l'avant-dernier alinéa que

l'on vient de lire , celui où je déclare qu'ayant autrefois éprouvé de sa part des marques de haine gratuites , je n'ai pas été fâché de faire voir en sa personne à *quelle espèce d'ennemis j'ai affaire* , &c. » Voilà , s'est-il écrié avec fureur , un aveu formel de partialité ; ce n'est plus un Historien qui trace des leçons aux siècles futurs , en leur peignant sans prévention ses contemporains : c'est un esprit vindicatif qui ne s'occupe que de ses ressentimens ; c'est un cœur altier qui sacrifie la vérité au plaisir d'affouvir sa haine , &c. &c. « & bien d'autres choses du même ton : car je ne me flatte pas de rendre avec toute leur emphase les expressions écumeuses de M. d'Eprémefnil.

Mais d'abord , quand en effet cet aveu prétendu seroit répréhensible , ou imprudent , ce ne seroit qu'un grief particulier de lui à moi , & non pas un motif capable d'ébranler une compagnie entière ; ensuite la conséquence qu'en a tirée le Magistrat délateur , n'est-elle pas une preuve de malignité , ou de défaut de jugement de sa part ? N'est-elle pas même une calomnie ?

Si j'avois mis au jour quelque action secrète , ignorée , de M. d'Eprémefnil , & qu'en la racontant de manière à la faire paroître criminelle , j'eusse laissé échapper la joie de trouver en défaut un détracteur par qui j'ai autrefois été injustement outragé moi-même , sans doute ce récit auroit pu paroître suspect , & cette révélation condamnable : mais c'est un discours *public* dont je rends compte ; c'est un discours fait pour le Public que j'apprécie ; c'est une satyre *imprimée* dont je fais sentir l'odieux ; c'est une déclamation aussi solennelle que puérile dont je développe le ridicule.

Après avoir prouvé par des citations littérales & fidèles que l'Orateur a blessé la décence, le bon sens, la justice même, & l'ordre judiciaire, je fais un retour sur sa personne, & sur la mienne; je dis aux témoins qui l'ont vu autrefois, qui le voient encore journellement acharné contre moi, » appréciez l'équité, la rectitude d'esprit » du personnage, & de ceux dont il fomenté ou » partage les fureurs. Voyez d'après ses déportemens publics quel fonds vous devez faire sur ses » délations, sur ses effervescences particulières : « il me semble que si c'est là se venger, c'est se venger d'une manière bien légitime, & j'ose dire honorable.

*Celui qui a été méchant une fois, dit le précieux DROIT ROMAIN, est toujours présumé méchant, dans les mêmes occasions de méchanceté.* Or M. d'Eprémefnil s'étant ici dévoilé lui-même par son propre fait; ayant montré un penchant violent pour des tracasseries malignes, pour des chicanes injustes, pour des déclamations sanglantes & répréhensibles; dans une occasion où il n'y avoit rien à gagner pour lui de s'y livrer, où il ne pouvoit se flatter d'obtenir que la haine du Public pour récompense, & d'opérer qu'un scandale universel, ne devient-il pas d'autant plus sensible qu'il s'est livré au même goût, à la même injustice, dans une autre occasion où il pouvoit se flatter d'être regardé par une faction nombreuse comme son chef & son vengeur; où il recevoit du *bas Palais* des applaudissemens & des actions de grace; où les meutes de *Cicérons* mercenaires qui aboyoient contre un homme évit-

demment irrépréhensible, prostituoient le nom de *Démofthène* à quiconque partageoit leurs hurlemens, & donnoit l'exemple de déchirer l'objet de leur rage ?

J'ai donc dû faire remarquer cette particularité ; de même que quand M<sup>e</sup> Gerbier, autre chef de ces braves gens, a été décrété pour cause de SUGGESTION DE TÉMOIGNAGE, & mis deux fois hors de Cour par le Parlement sur cette accusation capitale (1), j'ai dû le faire observer ; j'ai dû dire au Public alors, comme je le dis aujourd'hui, au sujet de M. d'Eprémefnil : » Témoins impartiaux voilà mes ennemis ; cœurs honnêtes » voilà mes persécuteurs.

» J'ai défendu avec un zèle poussé jusqu'à l'ab-  
» négation de moi-même, des innocens calom-  
» niés, & il m'en a coûté un état, consacré, dit-  
» on, spécialement à leur défense : voilà un hom-  
» me accusé, & non justifié, d'avoir pratiqué de  
» faux témoignages pour les perdre ; & non-seu-  
» lement il conserve ce même état qu'on m'en-  
» lève, mais il le conserve avec éclat ; il le con-  
» serve malgré le *Parlement* qui a refusé deux fois  
» de l'absoudre ; il le conserve au mépris de nos  
» loix, de nos mœurs, de l'honnêteté publique,  
» & des principes orgueilleusement posés, quand  
» il falloit me sacrifier, par l'association fanati-  
» que, & sans pudeur qui le protège «.

---

(1) Voyez pages 237, 238 du premier Volume de la nouvelle Édition, & 129, 159 de l'ancienne.

Ces rapprochemens font partie de l'histoire du siècle. Il seroit bien étrange , parce que c'est moi qui l'écris , que je perdisse le droit d'y configner ce qui me justifie. Si l'Orateur de *Rome* avoit rédigé pendant son exil les *Annales* de son temps , l'auroit-on dénoncé au *Sénat* , pour y avoir détaillé les *fureurs* de *Clodius* , & les écarts , même étrangers à son affaire , de ce coupable tribun ?

Bien loin d'avoir chargé l'analyse du Plaidoyer de M. *d'Eprémefnil* , je lui ai fait grace d'une foule d'inconséquences & d'absurdités dont j'aurois pu bien autrement amuser ou scandaliser mes lecteurs , si j'avois eu cette intention. J'aurois pu observer que ce Magistrat à la page 9 , dit que M. *DE LALLY* pere n'avoit pas *UNE VOIX* pour lui le jour de son *SUPPLICE* , & à la page 11 , révélant le secret des opinions , abusant de son titre de Magistrat , & des facilités qu'il donne , pour mettre au jour l'intérieur du Tribunal , il nous apprend que le Rapporteur même du procès s'étoit opposé à ce supplice , qu'il n'avoit pas voté pour la condamnation.

J'aurois pu observer que ses conclusions ne tendant qu'à la suppression des Ecrits de feu M. *de Lally* , en ce qui touche la mémoire de feu M. *de Leyrit* , les accusations atroces dont il charge l'infortuné font de son Plaidoyer un vrai libelle , un libelle punissable ; parce que les prétendues lâchetés , les prétendues trahisons , les prétendues mal-adresses de M. *de Lally* pere , aux *Indes* , ne sont pas des crimes commis contre la mémoire de M. *de Leyrit* ;

& que la cause du *cher neveu*, en la supposant fondée, étoit simplement de prouver que M. de *Leyrie* n'étoit pas un mal-honnête homme, au lieu qu'en assurant d'avance, en s'efforçant de prouver que feu M. de *Lally* étoit un scélérat, c'étoit s'attribuer précisément ces fonctions interdites de son aveu par nos loix aux Particuliers, celles de *délateur public*.

J'aurois pu observer que le regret de ne pouvoir exercer, d'office, en *France*, comme à *Rome*, ce Ministère odieux, est un sentiment cruel en général, mais honteux, & même coupable dans un *Magistrat* ; que l'homme institué par la loi pour protéger l'innocence plus encore que pour punir le crime, l'homme dont le premier devoir est de conserver l'impartialité, d'imposer silence à ses passions, de se défier des délations même les mieux justifiées, & de désirer à l'aspect des preuves les plus évidentes une lumière nouvelle qui les affoiblisse, se déshonore lui-même par un souhait de cette nature ; qu'en soupirant après une faculté aussi opposée à son état, il s'en déclare par cela même indigne, & s'en dégrade.

J'aurois pu relever la peroraison boursoufflée qui termine le long enchaînement de fureurs, de jactances, de méprises, intitulées premier *Plaidoyer* par M. d'*Egremesnil*, & faire sentir l'horreur de la prosopopée qui le termine ; prosopopée où le déclamateur introduit l'ombre du *père*, disant à son *fils* qui plaide pour le justifier : « J'ai mérité » la mort..... mon ame n'approuve pas l'excès » de votre zèle..... Pleurez la mort de votre



» pere, mais que ce soit sans l'imiter, ou le dé-  
» fendre «.

Et c'est à un fils, à un fils baigné de larmes, à un fils armé pour soutenir l'innocence de son pere, à un fils dont le premier effort est déjà justifié par un arrêt du trône qui anéantit la condamnation; c'est à ce fils que l'impitoyable détracteur fait tenir un pareil langage par ce pere même!

Il n'y a pas une ligne du premier discours de *M. d'Eprémefnil* composé de 61 pages, & du second qui en remplit 339, dont je n'ai rien dit, que je n'eusse pu commenter avec autant de justesse, & de fondement; pas une où je n'eusse pu faire voir du verbiage au lieu d'éloquence; des sophismes au lieu de preuves; des injures au lieu de raisons; un amour propre, un orgueil dégoûtant; des plaisanteries atroces; des personnalités criminelles, d'autant plus répréhensibles qu'elles sont des répétitions (1), & des répétitions hors d'œuvre, absolument inutiles à la

---

(1) Comme ce passage de la page 7 du second Plaidoyer, » le Comte de Lally est votre pere!..... Cela est incon- » testable..... C'est au fils du Comte de Lally que je ré- » ponds!..... Les loix m'obligent à le croire..... Et vous » ne craignez pas qu'armé du flambeau de ces loix un ad- » versaire à qui vous n'en imposez pas..... Je me tais. «

Il avoit dit dans le premier, page 22, qu'il respectoit SANS LES EXAMINER les liens qui unissent le Comte de Lally-Tolendal à la cendre du Comte de Lally. Cette indulgence perfide, ces réticences insidieuses à propos de la légitimité de la filiation du jeune Comte de Lally ne sont-elles pas autant d'injures réfléchies, & de personnalités coupables?

cause, destinées uniquement à chatouiller la malignité de leur auteur ; enfin des fanfaronades extravagantes comme Particulier ; des absurdités incroyables comme Jurisconsulte ; des emportemens scandaleux comme Partie ; des indiscretions criminelles comme Magistrat (1). Voilà ce que

---

(1) Telles par exemple que la révélation de la procédure secrète instruite contre M. de Lally , & de ce qu'on appelle *pièces de conviction* contre l'accusé. Des 339 pages que remplit le second Plaidoyer de M. d'Eprémefnil il y en a 256, depuis la page 22 jusqu'à 278, employées uniquement à discuter le fond du Procès, dont il n'étoit, & ne pouvoit pas être question ; à prouver que M. de Lally étoit coupable ; de sorte que ce que M. d'Eprémefnil n'auroit pas pu se permettre même après son intervention admise, il se l'est permis pour la faire admettre.

Et sur quoi porte sa discussion ? Encore une fois sur des pièces secrètes, sur des pièces dont nos loix refusent la communication, même aux défenseurs de l'accusé.

Sans doute un Magistrat éclairé peut gémir dans son cœur sur ce mystère si dangereux pour l'innocence, dont les loix obligent la Justice criminelle de s'envelopper parmi nous : il peut fermer les yeux sur les prévarications louables, nécessaires, qui enfrennent dans le cours de l'instruction une jurisprudence proscrite par le vœu de toutes les âmes honnêtes.

Mais il est affreux qu'un Magistrat devenu personnellement accusateur, sans droits, sans titres, sans intérêt, aille, à la faveur de sa robe, puiser dans ces ténèbres des armes pour servir sa passion ; il est affreux que ce que les patrons des accusés ne se permettoient qu'en tremblant, & avec la plus excessive circonspection pour les défendre, il se le permette hardiment, sans scrupule & sans pudeur pour les accabler ; que foulant aux pieds un cadavre déjà réhabilité à demi, il ose demander qu'on lui inflige un nouveau supplice

j'aurois pu démontrer dans les deux discours de mon dénonciateur ; & je le ferois si l'opinion publique n'étoit pas déjà fixée à ce sujet : s'il ne suffisoit à mon devoir d'historien d'avoir exactement détaillé les faits , & mis mes Lecteurs par l'analyse d'une partie de ces extravasions judiciaires de M. d'*Eprémefnil* en état d'en apprécier le reste.

Maintenant après avoir bien approfondi sa dénonciation ; après avoir constaté le *corps de délit* sur lequel portoient ses espérances , on sera bien aise de connoître & les démarches honnêtes qui en ont été de sa part les préliminaires , & la tentative qu'il a faite pour amener mon agent , mon ami , à un abus de confiance criminel , & l'usage très-singulier en *France* qui lui a sauvé le danger de se voir lui-même traduit le premier en Justice pour des violences bien indignes du caractère dont il est honoré , de se trouver dénoncé avant que de pouvoir être dénonciateur ; on trouvera tout cela dans la pièce suivante. Voici ce qui l'a occasionnée.

M. d'*Eprémefnil* s'étant permis toutes les extravagances , & les menaces qui y sont détaillées , M. *Lequesne* aussi étonné qu'inquiet a cru devoir

---

au nom de ses mêmes loix , dont il ne peut implorer le secours qu'en les violant.

C'est un mal sans doute que notre procédure criminelle soit ensevelie dans l'ombre jusques après le supplice d'un accusé ; mais ç'en est un bien plus grand encore qu'elle n'en sorte que par l'organe d'un de ses ennemis , & pour retarder la manifestation de son innocence.

sur-le-champ les constater par une plainte rendue devant un *Commissaire* : cet Officier , après y avoir réfléchi , n'a pas cru pouvoir la recevoir , attendu qu'il y étoit question d'un *Conseiller au Parlement* : il n'a consenti qu'à constater son refus , comme on le verra ; ce qui produit pour moi le double avantage , & de pouvoir publier cette plainte qui n'ayant pas été reçue , n'est plus une pièce secrète ; & de donner aux faits qu'elle contient une authenticité non suspecte , puisqu'il n'a pas tenu à M. *Lequesne* qu'ils ne fussent vérifiés , & qu'ils ne devinssent le fondement d'une information sérieuse.



» L'AN mil sept cens quatre-vingt , le ven-  
» dredi sept Juillet , deux heures & demie après  
» midi.

» Est comparu le sieur *Pierre Lequesne* , mar-  
» chand d'étoffes de soie à *Paris* , y demeurant  
» rue des *Bourdonnois* , Paroisse saint *Germain-*  
» *l'Auxerrois*.

» Lequel nous a déclaré que de retour de *Pon-*  
» *toise* , & à son arrivée ce-jourdhui vers les trois  
» heures du matin , son domestique lui a rendu  
» compte qu'un Particulier qui avoit refusé de  
» se nommer , étoit venu pour parler au compa-  
» rant , hier une première fois à dix heures du soir ,  
» une seconde fois à onze heures du même soir , &  
» une troisième fois entre minuit & une heure du  
» matin , le tout dans l'espérance que le compa-  
» rant qui étoit attendu pourroit être rentré chez  
» lui.

» Mais que ce matin *onze heures* étant encore  
 » au lit, ce domestique lui ayant annoncé que le  
 » même Particulier qui étoit revenu pour la qua-  
 » trième fois à *neuf heures*, lorsque le comparant  
 » dormoit, reparoissoit pour la *cinquième fois* ;  
 » qu'en conséquence de l'ordre donné sur cette  
 » annonce de faire entrer, s'est présentée dans  
 » la chambre à coucher du comparant, une per-  
 » sonne à lui inconnue, laquelle *a le visage plein*,  
 » *le teint brun*, *marqué de petite vérole*, *ayant une*  
 » *physionomie animée*, *étant assez corporée*, *haute d'en-*  
 » *viron cinq pieds deux pouces*, *les cheveux de face*  
 » *roulés*, *les autres en crapeau*, *vêtue d'un fraque cou-*  
 » *leur puce*, & *une canne à la main* (1).

» Que cette personne a commencé par dire ;  
 » qu'elle étoit *M. d'Eprémefnil*, *Conseiller au Par-*  
 » *lement*.

» Qu'alors le comparant lui a demandé la per-  
 » mission de se lever & de s'habiller, en la priant  
 » & la suppliant contre toute résistance de pas-  
 » ser dans la salle de compagnie, où il ne tar-  
 » deroit pas à se rendre lui-même ; que là cette  
 » personne, dite *M. d'Eprémefnil*, parlant facile-  
 » ment avec autant de vivacité que d'énergie,  
 » a exprimé sa résolution de rendre demain *plainte*  
 » par *dénonciation* au Parlement de la diffamation  
 » prétendue, inférée contre elle dans les Numé-  
 » ros 59, 62 & 64 des *Annales* de *M. Linguet*,

---

(1) Les personnes qui connoissent *M. d'Eprémefnil* le re-  
 connoîtront sans doute à ce signalement ; pour moi je n'ai  
 jamais eu l'honneur de le voir.

» pour le faire décréter, & CONDAMNER AUX  
» GALÈRES (1).

» En ajoutant qu'elle ne pourroit point se dis-  
» penser de diriger aussi sa plainte en forme de  
» dénonciation contre le comparant, comme dis-  
» tributeur de ces *Annales*, à moins que le com-  
» parant ne voulut écrire une lettre missive portant  
» promesse de ne distribuer à l'avenir aucun Numéro  
» où il seroit question de M. d'Eprémefnil; ajoutant  
» encore qu'oubliant tous les Numéros passés,  
» cette promesse n'étoit par elle demandée que  
» contre les Numéros nouveaux; qu'elle ne don-  
» noit au comparant que douze heures pour con-  
» sulter *Ministres, Magistrats, Avocats*, sur la pro-  
» position de se garantir par ce moyen de la  
» plainte, & qu'à cet effet sa lettre seroit jointe  
» à la dénonciation, qui dans ce cas ne seroit faite  
» que contre M. *Linguet*.

» Qu'envain M. *Linguet*, favorisé par trois ou  
» quatre *Ministres lâches* qu'il avoit intimidés, se  
» croyoit autorisé; que ces *Ministres* seroient dé-  
» voilés & appelés en témoignage, & que l'évène-  
» ment apprendroit qui du *Gouvernement* ou de la  
» *Loi* prévaudroit en Justice (2).

---

(1) Aux galères !

(2) M. d'Eprémefnil devoit bien nous apprendre quelles violences il a essuyées de la part du Gouvernement, de quelles vexations il a été victime, pour se croire en droit de traiter si lestement les dépositaires de l'autorité.

Quant à moi je n'ai point la ridicule vanité de croire que j'en aie jamais intimidé aucun : s'il y a un changement réel

» Que M. *Lingues* ne RENTREROIT JAMAIS  
 » EN FRANCE (1) ; qu'il n'étoit qu'un *poltron* (2)  
 » accoutumé à ne se battre que de loin , à la dif-  
 » férence de M. d'*Eprémefnil* qui , plus hardi , cher-  
 » choit à l'attaquer de près.

» Qu'au reste la déférence qui étoit donnée au  
 » comparant personnellement , lui comparant pou-

---

dans leur manière de penser , & d'agir envers moi , je n'at-  
 tribue leurs anciens procédés qu'à des surprises qui leur  
 avoient été faites par des d'*Eprémefnil* , & leur retour qu'à  
 leur propre justice , aux mouvemens de leur honnêteté désa-  
 busée.

(1) Jamais ! M. d'*Eprémefnil* n'est pas prophète.

(2) *Poltron* ! l'épithète paroitra plaisante à bien des gens ;  
 mais elle le deviendra davantage si l'on pense que celui qui  
 m'en honore vient de dire *que je ne rentrerois jamais en France* ;  
 d'où il résulte qu'il n'a hasardé sa dénonciation en France  
 que dans l'espoir que si elle étoit admise , je ne me présen-  
 terois pas pour me défendre ; ce qui n'est pas tout-à-fait le  
 procédé d'un brave homme , & ce qui prouve encore qu'a-  
 vec la frénésie d'un illuminé M. d'*Eprémefnil* n'en a pas  
 tout-à-fait la prescience.

Au reste , pour mettre les Lecteurs en état d'apprécier ma  
*poltronnerie* , ils voudront bien que je les renvoie , non pas  
 aux Mémoires sur l'affaire de *Bretagne* ; sur celle du Comte  
 de *Morangiés* , & tant d'autres , parce que si j'y ai montré  
 quelque fermeté , c'étoit un devoir de mon état ; - mais aux  
 trois premiers volumes de ces *Annales* écrits en *Angleterre* :  
 ils y verront comment j'y parlois de la France & des Fran-  
 çois au milieu de leurs ennemis ; ils trouveront sur-tout aux  
 pag. 143 , 200 , & suiv. du troisième volume , de petites dis-  
 cussions sur la bravoure *Françoise* , d'après lesquelles ils pour-  
 ront juger entre le courage dénonciateur & *Parisien* de M.  
 d'*Eprémefnil* , & la lâcheté de l'*Annaliste* qu'il veut envoyer  
 aux galères.

» voit s'en prévaloir dans le Public, & en inf-  
» truire M. *Linguet* ; que M. *d'Eprémefnil* a cru  
» cette déférence convenable de citoyen à ci-  
» toyen ; mais que ce devoir étant rempli , M.  
» *d'Eprémefnil* dédaigneroit de faire aucune dé-  
» marche auprès des *Ministres*.

» Or, le comparant surpris de ce discours me-  
» naçant qu'il s'abstient de qualifier autrement,  
» & qui a été adressé au comparant en personne,  
» dans son propre domicile, sur le prétexte d'au-  
» cuns Numéros doit il est notoire que le com-  
» parant n'a point fait la distribution, ne peut  
» pas l'attribuer à M. *d'Eprémefnil* ; au contraire,  
» il pense, sur-tout dans les circonstances qui  
» l'accompagnent & le précèdent, que celui qui  
» se l'est permis est une personne supposée & ap-  
» postée par des gens mal-intentionnés, & des  
» ennemis acharnés, contre un Auteur avec lequel  
» le comparant n'a jamais entretenu qu'une cor-  
» respondance honorée par un grand nombre de  
» Souscripteurs respectables ; c'est pourquoi de  
» tout ce que dessus le comparant rend plainte,  
» dont il nous requiert acte à lui octroyé, & a  
» signé.

» *Bon pour copie conforme à l'original entre mes*  
» *mains ; signé, LEQUESNE.*

» Et en marge est écrit de la main du Com-  
» missaire : *Comme cette plainte paroît porter contre*  
» *M. d'Eprémefnil, Conseiller au Parlement, je*  
» *ne puis ni ne dois la recevoir. Ce sept Juillet 1780.*  
» *Signé, CHENON.*

LE



LE *Parlement* ayant fait du caquetage de M. *d'Eprémefnil* le cas qu'il méritoit, nous à dispensés, M. *Lequesne* & moi, de suivre la plainte que l'on vient de lire : mais en marquant à cette Compagnie ma reconnoissance pour un tel acte de justice, j'oserai lui soumettre quelques réflexions que la circonstance rend intéressantes : elles ne doivent pas lui déplaire, puisqu'elle ne cherche sans doute que le bien public, & la sûreté des habitans du vaste district qui lui est confié.

Si elle avoit le malheur de renfermer beaucoup de MM. *d'Eprémefnil* dans son sein, c'est-à-dire d'hommes capables du trait dont on vient de voir les détails, quel moyen auroit le Particulier *insulté, menacé, tenté* chez lui, pour en obtenir justice ? La tentative du quidam de *cinq pieds deux pouces, avec ses cheveux en crapeau*, est évidemment un délit. Il a voulu intimider ou corrompre : la proposition faite à mon Agent de supprimer des objets qu'il ne reçoit que pour les distribuer, est une véritable séduction : les menaces dont elle a été appuyée ; ce cercle étroit de douze heures donné pour terme fixe entre la soumission & le danger, sont des violences criminelles. Si M. *Lequesne* avoit été moins honnête ou plus foible, il en pouvoit résulter une ligue dont j'aurois été la dupe, ainsi que tous les Souscripteurs liés à moi, comme je le suis à eux, par la foi publique.

Sans doute il faut un préservatif, & même une séparation pour de semblables excès : & cepon

TOME IX. Q

dañt voilà l'Officier spécialement chargé par la loi d'en constater les détails., qui refuse même d'en recevoir la déclaration, parce qu'il s'agit d'un *Magistrat* !

M. *Lequesne*, dira-t-on, auroit pu se pourvoir par requête au *Parlement* ! Non, il ne l'auroit pas pu : si le seul nom de *Conseiller* a pétrifié le *Commissaire*, se feroit-il trouvé des *Procureurs* plus courageux ? Mais il y a bien plus dans ce cas-ci : c'est le nom de M. *d'Eprémefnil* qui a glacé l'Officier de police : c'est le mien qui auroit produit le même effet sur les *Procureurs*.

Je supplie le *Parlement* de se rappeler qu'après m'avoir rendu mon état le 11 Janvier 1775 par un arrêt solennel & bien contradictoire, au bruit des applaudissemens de ce qu'il y avoit de plus distingué dans la nation, il me l'a ôté un mois après ; le 4 Février 1775, par un arrêt *sur requête*, rendu *sans m'entendre*, *sans délit*, *sans examen* ; que je me suis pourvu d'après le texte précis de la loi, *par opposition*, contre cet arrêt ; que le *Parlement*, contre le texte précis de la loi, m'a déclaré *non-recevable* dans mon opposition ; & ce qui est bien plus étrange encore, qu'il a fait *défense*, d'avance, à tout *Procureur* de signer, à tout *Huissier* de signifier pour moi aucune requête semblable à l'avenir, à peine d'interdiction (1).

A la vérité ce mot *semblable* semble ne m'exclure que des requêtes en *opposition* à des arrêts qui

---

(1) Voyez tous ces détails dans l'*Appel à la Postérité*, pages 55, 290, 399, &c.

me rayeroient *en secret* du tableau, un mois après m'y avoir réintégré *publiquement* : mais quel est le Procureur qui prendra sur lui d'interpréter ce texte, au risque de compromettre lui-même son état ? Le Parlement, diroient-ils tous, n'avoit pas envie de rétablir & de rayer M. *Linguet* tous les huit jours : si la disposition prohibitoire de son arrêt ne concernoit que ce cas seul, elle seroit non-seulement inutile & injuste, mais ridicule : ce qui ne peut pas se supposer : elle doit donc avoir une application indéfinie. Nous ne pouvons donc, en aucun cas, prêter notre ministère à M. *Linguet*.

Voilà comme raisonneroit tout Procureur requis d'*occuper* pour moi : tous feroient comme le lièvre de la fable, qui craignoit qu'on ne fit passer ses longues oreilles pour des cornes ; & ils n'auroient pas tort. Maintenant je conjure le Parlement de vouloir bien réfléchir à ce qui seroit arrivé s'il avoit admis la dénonciation de M. d'*Epremesnil*, ou à ce qui arriveroit, si dans le courant de ma vie on portoit à son Tribunal une affaire quelconque où je fusse intéressé.

D'abord notre forme exige que l'on ne se présente que par le ministère d'un *Procureur* : or je viens de le prouver ; je n'en trouverois pas, à moins que le Parlement ne retractât son arrêt.

Ensuite il faut un défenseur, un *Avocat* ; & qui m'en indiqueroit un ? Ce n'est pas qu'il n'y ait sur le fameux tableau un petit nombre d'hommes honnêtes que j'aime, que j'honore, que je respecte : mais je ne puis avoir pour tout le reste, ni estime, ni confiance : or ce ne sont pas mes amis que

je chargerois de ma défense : ce seroit les exposer à des persécutions : ce ne sont pas les autres à qui je ferois cet honneur : ce seroit m'exposer à des trahisons.

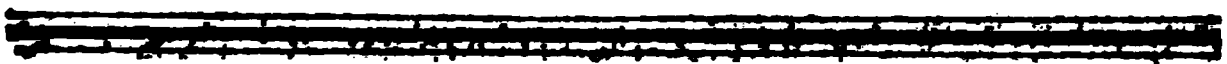
On dira que je pourrois me défendre moi-même : sans doute : mais 1°. il faudroit que je le voulusse : 2°. il faudroit trouver un Avocat assez hardi pour soutenir le choc de l'autre côté ; & sans les accuser de *poltronnerie*, je présume assez de leur pudeur, ou de leur prudence, pour croire qu'il ne s'en présenteroit pas un. Qui d'entre eux oseroit dans cette lice soutenir mes regards, & les remords que réveilleroit ma seule présence ?

Le Parlement seroit donc obligé lui-même de demander à être dispensé de connoître de mes affaires, puisqu'il ne pourroit me donner ni *Avocats*, ni *Procureurs*, ni *Juges*. Il seroit obligé d'avouer qu'il existe un homme né pour lui être soumis, & sur lequel il a perdu, par sa propre faute, toute espèce de juridiction.

Cette Compagnie ne songera-t-elle pas qu'il est de son honneur d'effacer d'elle-même une tache qui la compromet plus que moi ? Car enfin l'étrange singularité de ma position ne peut que m'honorer : s'il falloit en venir à discuter le privilège unique qu'elle m'assure, ce n'est pas moi qui pourrois y perdre.

Outre ces considérations politiques, le cœur ne dit-il rien aux Magistrats, à l'honnêteté de qui je les soumets ? En mettant à leur place les folies

de M. d'Eprémefnil, ils ont fait un premier pas : n'en feront-ils pas un second pour effacer pendant le calme ces vestiges d'une tempête dont ils doivent eux-mêmes désirer de perdre le souvenir ? Ils craignent un schisme dans leur enceinte ! Ah ! qu'ils osent être justes & fermes, & je leur répons de la prompte réforme, comme de la soumission de leur Barreau.



*Plaisante émeute arrivée à Grenoble.*

LA Capitale du *Dauphiné* est en combustion pour une querelle survenue entre son *Parlement*, & les *Parleurs*, *Parliers*, ou *Avocats* de cette Cour. L'origine en est si comique, & elle se lie si naturellement à la fin de l'article sérieux que l'on vient de lire, qu'on me pardonnera sans doute d'en égayer un moment mes Lecteurs.

A *Grenoble*, le 25 Juin dernier, par un temps très-chaud de *relevée*, c'est-à-dire, *après-dîner*, un Avocat diffus & lourd de sa nature, plaidoit longuement : il se répétoit : il se perdoit dans des détails inutiles. Les Juges accablés de sommeil & d'ennui, provoqués à l'un par l'autre, tourmentés entre le besoin & le scrupule de s'y livrer, pressèrent le harangueur de ferrer un peu ses déclamations : lui persuadé qu'un des privilèges attachés à la qualité de Membre d'un ORDRE est non-seulement de *raier*, mais d'*ennuyer* qui il lui plait, s'est fièrement refusé aux instances : il n'en est devenu que plus prolix.

Les Juges excédés ont pris le parti de l'interrompre, de le faire taire, de juger; & la cause étant mauvaise apparemment, il a perdu tout d'une voix.

Quelques jours après, grande délibération de l'ORDRE qui arrête de demander raison au *Parlement* de l'affront fait au confrère : le 10 Juillet, arrêt du *Parlement* qui casse la délibération.

Le lendemain autre délibération de l'ORDRE qui arrête de fermer les cabinets, de cesser les fonctions : & voilà les fonctions cessées, les cabinets fermés.

L'enthousiasme, ou plutôt le fanatisme a été poussé au point que l'ORDRE *Dauphinois* n'étant composé que de 40 Membres inscrits au tableau, le conventicule séditieux a été très-nombreux; il n'y a petits grimauds s'essayant à traîner la robe, qui ne soient venus de tous les coins de la ville, pour avoir l'honneur d'assister à l'assemblée vengeresse, comme à *Rome*, quand il s'agissoit des loix *agraires* il n'y avoit pas de paysan qui n'accourut de tous les bouts de l'*Italie* pour donner son suffrage.

L'Evêque de la ville a, dit-on, voulu se porter pour médiateur entre les deux Puissances : il n'a pas réussi; & voilà un *Parlement* interdit de fait, pour n'avoir pas enduré avec assez de patience les émanations soporifiques d'un Avocat.

Si le procédé de cette Compagnie envers son *Procureur-Général* (1) ne justifioit en quelque sorte

---

(1) Voyez ci-devant le Tome III de ces *Annales*, p. 173.

la révolte qu'elle éprouve elle-même, ne feroit-ce pourtant pas là l'occasion de faire un grand exemple, de réprimer une bonne fois cette insolence scandaleuse, qui est toujours prête à sacrifier le Public à ses caprices, & qui abuse pour violer impunément toutes les loix du prétendu droit exclusif qu'elle s'attribue de les interpréter ?

Mais comment, dit-on, soumettre ces gens-là ? On peut les faire taire ! Comment les faire parler ? Comment ? D'une manière bien simple ! *Genus hoc demoniorum , non ejicitur nisi jejuniis* : une punition solennelle pour les Chefs : le jeûne pour les autres : voilà un expédient infailible. Les animaux les plus féroces ne résistent ni à la crainte, ni à la faim.

Et cet expédient n'est pas nouveau : il est indiqué dans les Mémoires du grand *Sully*. On sera bien aise de retrouver ici cette anecdote originale trop peu connue, ou trop peu méditée, quoique consignée dans un Livre qui se trouve dans toutes les mains. Voici ses propres termes,

» Le Duc de *Luxembourg* ayant eu cette année un procès au *Parlement*, les Avocats qui avoient plaidé sa cause furent assez hardis pour exiger quinze cens écus. Il en porta ses plaintes au Roi, qui enjoignit au *Parlement* de donner arrêt, par lequel le salaire des Avocats fut réduit & taxé,

---

(1) Mémoires de *Sully*, Tome IV, page 177, de la nouvelle édition, en 8 volumes.

eux obligés de *donner quittance de l'argent qu'ils recevroient*, & *un récépissé de toutes les pièces qu'on leur auroit mises aux mains*, afin qu'on pût les contraindre à rendre celles qu'ils gardoient ordinairement jusqu'à ce qu'ils fussent satisfaits (1).

» Il avoit toujours paru si nécessaire de mettre un frein à la cupidité de ces Messieurs, que les *Etats* avoient déjà ordonné la même chose, sans qu'on y eût eu aucun égard (2). Le *Parlement* accorda l'arrêt qu'on lui demandoit, mais les *Avocats*, au lieu de s'y soumettre, allèrent au nombre de trois ou quatre cens, remettre leurs *chaperons au Greffe*, ce qui fut suivi d'une cessation d'audiences.

» Il se fit un murmure presque général dans *Paris*, sur-tout de la part des *pédans* & des *badauds*, deux misérables espèces dont cette ville abonde, & qui se croyant plus sages que le *Roi*, le *Parlement*, l'assemblée des *Pairs* & les *Etats*, décidoient contre eux en faveur des *Avocats*. Ceux-ci trouvèrent bientôt des partisans jusqu'à la Cour, qui furent si bien grossir un mal très-peu considérable en soi, & d'un remède très-facile, que le *Roi* étourdi de leurs clameurs, commença à s'alarmer sur les conséquences.

---

(1) Voyez à ce sujet dans l'*Appel à la Postérité*, page 409 & 410, &c. l'inconcevable & impudente *consultation*, où ces concussionnaires publics osent mettre au rang des privilèges essentiels à leur ministère, de ne donner ni *quittance* des salaires qu'ils exigent, ni *récépissé* des pièces qu'on leur présente.

(2) Ordonnance de *Blois*, art. 162.



» Pendant que cette affaire étoit encore en  
 branle , un jour que Sa Majesté s'en entretenoit  
 dans son cabinet avec les courtisans , & qu'elle  
 rapportoit toutes les instances qui lui avoient été  
 faites en faveur des *Avocats* , » Pardieu ! Sire , je  
 » ne m'en étonne pas , dit *Sigogne* , en élevant  
 » sa voix , & de l'air d'un homme piqué , ces gens-  
 » là montrent bien qu'ils ne savent à quoi s'oc-  
 » cuper , puisqu'ils se tourmentent tant l'esprit  
 » d'une chose si frivole. Vous diriez , à les en-  
 » tendre crier , que l'Etat seroit perdu , si on  
 » n'y voyoit plus ces clabauds ; comme si le  
 » Royaume sous *Charlemagne* & tant de grans  
 » Rois , pendant le règne desquels on n'entendoit  
 » parler ni d'*Avocats* , ni de *Procureurs* , n'avoit  
 » pas été aussi florissant qu'il peut l'être aujour-  
 » d'hui , que nous sommes mangés de cette ver-  
 » mine « ,

» *Sigogne* apporta ensuite pour preuve que  
 l'établissement des *Avocats* n'est pas fort ancien  
 en France ; le protocole de la Chancellerie , dont  
 la première lettre est intitulée , *Lettre de grace à  
 plaider par Procureur*. Et comme il vit qu'on l'é-  
 coutoit avec plaisir , il ajouta que cet art s'étoit  
 établi à la ruine de la noblesse & du peuple , &  
 au dépérissement du trafic & du labourage.

» Il n'y a , dit-il , ni artisan , ni pasteur , ni la-  
 » boureur , ni même simple manouvrier qui ne  
 » soit plus utile que cette fourmilière de gens qui  
 » s'enrichissent de nos folies & des raffinemens  
 » qu'ils ont inventés pour étouffer la vérité &  
 » renverser le bon droit & la raison.

» Si nous sommes si aveugles, continua-t-il avec  
» une vivacité tout-à-fait plaisante, que nous ne  
» voulions, & si malheureux que nous ne puis-  
» sions nous en passer tout-à-fait, il n'y a qu'à  
» leur ordonner de se remettre, *dans huit jours*  
» tout au plus tard, à continuer leurs fonctions, aux  
» conditions portées par la Cour, sous peine d'être  
» obligés de retourner reprendre la boutique ou  
» la charrue qu'ils ont quittées, ou de s'en aller servir  
» l'Etat en *Flandre* un mousquet sur l'épaule, & je  
» vous réponds qu'on les verra bientôt courir  
» pour reprendre ces magnifiques chaperons,  
» comme vermine vers un tas de froment ».

Ces réflexions pleines de sagesse n'ont pas besoin de commentaire : à la vérité elles furent inutiles dès-lors, comme elles l'ont toujours été depuis : *Henri IV* éclairé dans toutes les parties de l'administration, héros à la tête d'une armée, mais malheureusement foible ou indifférent dans les petites négociations particulières, donna l'exemple de céder aux *chaperons*. Il traita avec eux ; & par une conciliation dont la honte en tout genre n'a été que trop souvent renouvelée depuis, on confirma tout-à-la-fois & la loi qui avoit excité la rébellion, & l'indocilité qui la bravoit : on ordonna par des Lettres-Patentes *publiques*, que l'arrêt seroit exécuté, & on dispensa par un accord *secret* les *Avocats* d'y obéir.

Que falloit-il alors, que faudroit-il aujourd'hui pour les réduire ? Mettre en vigueur le système du bon homme *Sigogne*.



## D E L A M E R.

C'EST de cet élément , à ce qu'il paroît , qu'il faudra pendant le reste de la guerre en dater les nouvelles ; les évènements qui s'y passent participent un peu de l'instabilité de ce théâtre. Jamais peut-être , depuis que les hommes sont agités de cette frénésie qui fait couler le sang , on n'a vu des vicissitudes aussi étranges , & la fortune se plaie à déranger , à confondre aussi complètement toutes les spéculations politiques,

Depuis deux mois & même depuis six les *Anglois* avoient absolument repris le dessus. *Gibraltar* secouru , une escadre *Espagnole* détruite , des convois *François* interceptés de toutes parts , trois combats soutenus aux *îles* contre des forces supérieures , avec assez d'égalité pour autoriser l'Amiral *Rodney* à se dire vainqueur ; la reddition de *Charles-Town* avec des circonstances faites pour répandre dans toute l'*Amérique* , & même en *Europe* le découragement & l'effroi ; l'embarras du *Congrès* , son dénuement , son indigence ; enfin les promenades impunies d'une flotte *Angloise* à la vue de nos côtes ; l'emprisonnement en quelque sorte de nos vaisseaux de guerre dans les ports même d'où ils devoient se lancer contre l'ennemi , & la désolation de notre commerce écrasé à la vue des rivages où il devoit se flatter de trouver des défenses , & un asile , sembloient assurer au pavillon *Britannique* une

supériorité irrésistible : nous paroissions toucher au moment de nous estimer heureux de tenir de son épuisement une conciliation que la force ne pouvoit plus opérer.

Et voilà tout-d'un-coup le tableau qui change. Douze vaisseaux *Espagnols* joints aux *isles du Vent* à l'escadre de M. de Guichen, lui composent une flotte de 35 vaisseaux de ligne, avec 12 frégates, devant laquelle *Rodney* semble n'avoir plus d'autre parti à prendre que celui de la fuite. *Sainte-Lucie*, seule conquête jusqu'ici des *Anglois* sur ce terrain mobile, a été, dit-on, avec plusieurs vaisseaux de ligne, le premier fruit de cette union. Les deux escadres réunies, chargées d'une armée entière de troupes de terre, marchent à d'autres exploits, que *Rodney* ne peut plus traverser.

En *Amérique* loin que le désastre de la *Caroline* ait abattu les esprits, on prétend que les résolutions les plus fermes, & même les opérations les plus violentes, signalent tout-à-la-fois les dispositions anti-*Anglicanes*, & facilitent les efforts multipliés pour les consacrer par le succès.

En *Europe* 40 vaisseaux de ligne préparés à *Cadix*, prêts enfin à mettre en mer, & commandés, à ce qu'on assure, peut-être parce qu'on le souhaite, par le vainqueur de la *Grenade*, vont affranchir nos côtes d'une humiliation trop longtemps dévorée : ils vont repousser l'audace *Angloise* dans son refuge ordinaire, & remonter à la *Manche* les deux pavillons combinés ou vain-

queurs , ou du moins jouissant du droit de la victoire , de celui de braver l'ennemi consterné ; de sillonner à leur tour sans obstacles ces vastes champs surpris de se trouver successivement soumis à des dominations plus inconstantes encore que la force capricieuse qui les maîtrise eux-mêmes.

C'est ainsi que la fortune se joue tour-à-tour de nos projets , de nos vœux , de nos espérances ; & qu'elle semble se proposer bien plus d'épuiser les deux partis que d'en couronner un. Il y a cependant entre les *Anglois* & nous , comme j'en ai déjà tant de fois fait la remarque , une essentielle , une malheureuse différence : c'est que si l'honneur est pour nous , le profit est pour eux : c'est que si nos opérations guerrières semblent à la fin de chaque campagne devenir , ou se préparer à devenir assez brillantes , leurs opérations marchandes sont toujours sans interruption utiles à l'actif , & au passif , c'est-à-dire qu'ils réussissent toujours à désoler notre commerce , & à défendre le leur.

Ainsi le premier convoi qui a osé traverser les mers de l'*Amérique* , & nous apporter les tributs si long-temps suspendus de nos Colonies , est tombé au pouvoir de la flotte *Angloise* , à la vue de nos ports ; & dans le même-temps près de 160 vaisseaux expédiés de la *Jamaïque* , chargés des richesses de cette isle , & des approvisionnemens nécessaires au luxe de toute l'*Europe* , sont arrivés à *Portsmouth* non-seulement sans perte , mais même sans danger.

Un autre convoi dépêché d'*Angleterre* pour les *Indes Orientales* y est parvenu avec le même bonheur : les mouvemens qui sembloient menacer d'ébranler la vaste domination des *Anglois* dans ces contrées précieuses, s'apaisent. Les plus redoutables ennemis qu'ils y aient trouvés, les *Marattes*, après avoir fait essuyer aux troupes *Bretonnes* le même affront que les *Fourches Caudines*, n'ont pas eu plus de succès que les *Samnites*. Il a fallu finir par s'accommoder avec les *Romains* modernes ; & ceux-ci en repos de ce côté-là, vont probablement se livrer au grand projet, au seul projet peut-être qui puisse aujourd'hui les indemniser de la perte de l'*Amérique*, à la conquête des établissemens *Hollandois*.

Telle est aujourd'hui la position respective des Puissances : *Londres* peut & doit trembler : mais le commerce qui en alimente l'orgueil, & même les forces guerrières qui le justifient, n'ont pas encore reçu d'échec décisif. Ses deux ennemies présentent une apparence terrible, mais il ne faut pour l'éluder qu'un coup de vent, un défaut de précautions ou d'intelligence. La *Jamaïque*, la *Barbade*, *Antigue* peuvent sans doute être enlevées : mais le moindre contre-temps peut les sauver : & si les maladies aux *isles* ; si l'équinoxe en *Europe* combattent pour les *Anglois* ; si le vent, comme il l'a été jusqu'ici, d'accord avec leur fortune, rend encore inutiles les terribles efforts qu'ont fait, ou que font en ce moment la *France* & l'*Espagne*, qu'aurons-nous gagné ? De quel côté seront les véritables avantages ?

Tandis que tout se balance ainsi sur l'*Océan* entre des ennemis armés pour la destruction mutuelle, la *Baltique* commence à s'applaudir de porter des escadres consacrées au maintien de la paix, à la défense des droits de la justice & de la raison. La neutralité armée s'arme enfin réellement, & le commerce des nations qui ne veulent pas se battre va se produire avec des accompagnemens qui le rendront respectable. Quinze vaisseaux *Russes* ont appareillé pour maintenir l'indépendance & la sécurité de leurs négocians. Dix vaisseaux *Danois*, dit-on, ne tarderont pas à les suivre : voilà de la fermeté, & un grand exemple donné à l'*Europe*.

On auroit pu s'attendre que les *Hollandois*, les plus intéressés à lever cet étendard pacificateur ; eux dont les cris & les plaintes en ont d'abord fait sentir le besoin ; eux qui ont, non pas comme les autres peuples, des simples précautions à prendre contre la voracité *Angloise* ; mais des indemnités à poursuivre, & des restitutions à exiger, auroient été les premiers à tracer le chemin ; que le lion *Batavique* auroit précédé ses nouveaux alliés dans cette carrière, où l'honneur, la justice, & leur propre sûreté les appellent.

Cependant il n'en est rien. Nous n'avons encore vu sortir des *Provinces-Unies* que les gémissemens des *marchands*, & des ordonnances des *Etats-Généraux* : on a parlé de 52 vaisseaux de ligne qu'ils alloient armer : mais il n'y a encore de prêt que les *Ecrivains*, les *Aumôniers*, & les

*Commissaires* ; espèce d'armement qui , à la vérité , ne coûtera pas beaucoup , mais aussi qui n'en imposera guère aux *Anglois*.

Ils ont interdit toute navigation de leurs sujets à l'étranger , à moins que les navires qui voudront en obtenir la liberté , ne livrent aux *Amirautés* un homme sur trois de tout leur équipage ; c'est une espèce de *presse* déguisée , qui n'a pas la violence des enrôlemens *Anglois* ; mais probablement elle n'en aura pas non plus l'efficacité.

D'autant plus que les exceptions spécifiées doivent en anéantir l'effet ; on exempt de cette confiscation tous les bâtimens destinés à la pêche ; tous les vaisseaux des Compagnies des *Indes Orientales* ou *Occidentales* , ceux de la société des *Berbyces* , de *Surinam* , &c. & enfin tous les navires étrangers qui voudront sortir avec les équipages qui les auront amenés : avec autant de ressources pour cette contrebande humaine , on peut douter qu'il y ait un seul homme livré aux *Amirautés* ; & l'on peut soupçonner aussi qu'elles ne sont pas bien curieuses de cette étrange fourniture.

---

N. B. Le premier Volume de la nouvelle Edition de ces Annales se trouvera sans faute chez M. LEQUESNE , à Paris , & chez M. GOSSE , à La Haye , le premier Septembre prochain , aux conditions énoncées en tête du présent Numéro ; ainsi que des 65 , 66 , & 67.





N. B. *Au lieu de répéter ici les avis relatifs à la nouvelle Edition des Annales , je crois qu'il suffit de renvoyer à la fin du Numéro 65 , & au commencement des 66 , 67 & 68.*

---

## DE LA GUERRE ACTUELLE.

SI cette guerre-ci ne dévoreroit des *hommes* & des *milliards* tout aussi-bien qu'une autre ; si en fouillant les flots , en engraisant les nombreuses peuplades de l'*Océan* , elle ne menaçoit celles de la terre d'une véritable révolution , quelle que soit son issue , ce feroit la plus étrange , on pourroit presque dire la plus drôle de guerre qui ait encore été faite.

Elle se réduit jusqu'ici de la part des guerriers à de longues promenades qu'ils font en grosse compagnie ; & où ils se succèdent les uns aux autres comme *Castor* & *Pollux* : quand on voyoit l'un , on étoit sûr que l'autre n'étoit pas là. Voilà ce qu'ont fait l'Amiral *Keppel* , & puis M. d'*Orvilliers* ; ce que fait aujourd'hui M. *Geary* ; ce que fera probablement bientôt M. d'*Estaing* , quelque envie qu'il ait du contraire , si en effet il revient à nous avec la grande flotte de *Cadix*.

Quand on se rencontre on se donne de petites aubades militaires , qui ressemblent plus à des galanteries qu'à des combats. On canonne , on tiraille ; on fanfare ; la nuit vient au milieu du tapage ; chacun s'en va chez soi écrire des relations à sa Cour ; raccommoder ses instrumens , & puis on reparoit des deux côtés comme si de rien n'étoit. On semble n'avoir eu de blessés que les agrès ; & sans les maladies qui forcent à demander sans cesse des recrues , sans les duels entre les navires particuliers qui sont souvent sérieux & sanglans , on croiroit que nos escadres ne sont armées que pour le plaisir de ceux qui les montent , & l'amusement des nouvellistes.

Aussi au milieu de ces flux & reflux, devenus presque ridicules à force d'être répétés , rien n'avance : de tous côtés on n'en est encore qu'au premier pas. Qu'on y réfléchisse , il n'y a pas eu depuis le commencement de la guerre d'évènement heureux pour une des nations , qui n'ait été sur-le-champ contre-balancé par une infortune , ni de perte qui n'ait eu pour pendant un avantage.

Les *Anglois* nous prennent *Sainte-Lucie* : nous emportons la *Grenade*. Vainqueurs sur mer devant la *Grenade*, nous allons vite échouer sur terre à *Savannah*. *Rodney* part d'*Europe* comme un foudre qui va tout écraser : arrivé *aux isles*, il ne fait rien : il se dit victorieux dans un premier choc : la nécessité d'en soutenir immédiatement après deux autres également indécis , décrédite sa prétendue victoire.

De grandes forces partent de l'*Europe* pour aller aider les *Insurgens*, & dans ce moment *Charles-Town* leur est enlevé. M. de *Guichen* prend par la jonction d'une escadre *Espagnole* une supériorité décidée en apparence, & un Amiral *Walsingham* vient renforcer *Rodney*; & celui-ci attend, dit-on, un autre Amiral *Graves* qui achevera de rétablir l'équilibre rompu un instant.

La jonction des deux escadres de *Cadix* & de *Toulon* alloit en apparence former une masse à l'impulsion de laquelle rien ne devoit résister; & l'on débite déjà que les *Anglois* se sont arrangés de manière que quand elles paroîtront, leur rivale sera composée d'environ 35 vaisseaux de ligne, auxquels la multitude des canons, la grandeur des bâtimens, l'intelligence des matelots, assureront, dit-on, au moins l'égalité.

Il n'y a pas jusqu'à *Gibraltar* qui ne se tienne fièrement braqué sur son rocher, sans que le siège ou *blocus* ait paru faire le moindre progrès; sans qu'on puisse rien concevoir ni à la politique des *Espagnols* qui perdent au pied de cet observatoire, du temps, des hommes, des vaisseaux précieux, ni à l'entêtement des *Anglois* qui s'acharnent à conserver ce morceau de terre inutile & dispendieux dont ils auroient pu faire de bonne heure l'objet d'un bien fructueux échange.

Enfin tandis que les inconcevables détails du siège & de la prise de *Charles-Town* remplissoient les Gazettes jusqu'à satiété, les *Espagnols* sont venus contre-balancer cette superfétation historique par d'autres particularités d'un autre siège,

& d'une autre prise , de *Mobile* au bord de la *Floride* , qui occupent presque autant d'espace dans les nouvelles.

Et pour ne rien perdre en superficie , les *Anglois* ont trouvé sur-le-champ à plaquer une petite conquête aussi imperceptible , mais aussi fastueusement étalée : celle de je ne fais quel Fort *Saint-Jean* , sur je ne fais quelle côte des *Mosquites* , qui doit leur ouvrir la possession de 4 à 500 lieues de pays. Pour apprécier ces mémorables exploits , il ne faut qu'en combiner & en rapprocher les détails.

*Les Espagnols ont pris au  
Fort de la MOBILE*

1 Capitaine.  
2 Lieutenans.  
  
2 Chirurgiens.  
.....  
.....  
16 Sergens.  
.....  
98 Soldats.  
60 Matelots.  
31 Nègres armés.  
  
54 Bourgeois.

*Les Anglois ont pris au  
Fort SAINT-JEAN*

1 Capitaine.  
3 Tant Lieutenans que  
Sous-Lieutenans.  
1 Chirurgien.  
1 Ingénieur.  
1 Aumônier.  
12 Tant Sergens que Capor-  
aux.  
3 Tambours.  
17 Canonniers.  
17 Bateliers.  
6 Esclaves.  
3 Criminels.  
17 Femmes.  
13 Enfans.  
1 Maître Charpentier.  
1 Garçon Charpentier.  
1 Maréchal-Ferrant.  
2 Maçons.

Il ne manque à ces intéressantes énumérations que celle des *chiens* & des *chats* qui ont partagé, sinon les fatigues & les dangers des deux sièges, au moins les alarmes & la terreur que les tambours ont pu inspirer à une partie des individus ci-dessus dénombrés.

Nous avons eu aussi, nous autres *François*, part à cette gloire énumérative en *Afrique* : mais notre liste étoit plus courte. Nous avons pris un Fort quelque part vers le *Sénégal*. La garnison s'étoit admirablement défendue ; mais malgré sa valeur, manquant de tout, elle avoit été obligée de se rendre prisonnière de guerre : elle consistoit en

1 Sergent,  
& 2 Fusiliers.

Dans ce siège il n'y avoit eu de part ni d'autre, ni tuans, ni tués. A la bonne-heure pour cet article.

Quant aux exploits dont les *Mosquites*, la *Floride*, &c. sont le théâtre, n'est-il pas inconcevable que dans une guerre sérieuse, au moins par son objet & ses dépenses, dans un moment où chacune des nations belligérantes a besoin de ramasser ses forces pour frapper des coups décisifs, elles aillent ainsi les éparpiller dans des pays ignorés, dans des pays où des provinces entières sont moins précieuses qu'un seul homme ; & se disputer de prétendues conquêtes dont la possession est plus embarrassante que la perte n'en peut être funeste ? » Mort de ma vie, leur diroit quel-  
» que vieux Caporal de l'ancien temps, si c'est la

» guerre que vous faites, ç'en est trop peu : mais  
» si c'est un tournois, ç'en est trop «.

A ce train-là la guerre peut durer encore dix ans : si l'on compte pour la terminer sur l'épuisement & la soumission volontaire des *Anglois*, il paroît qu'on se trompe. Le *Parlement* en recevant l'ordre de se proroger, a accordé les 20 *millions sterling* dont le Ministre des Finances avoit déclaré au commencement avoir besoin.

Mais trouvera-t-on ces 20 *millions* dont les revenus ordinaires & même forcés de la nation ne font qu'une très-petite partie ? Sans doute on les trouvera, du moins tant que l'état actuel des choses ne changera pas. Le crédit des *Anglois*, comme celui de tous les marchands, tient à leur prospérité. Tant qu'ils ne seront pas battus ; tant qu'on ne verra pas leur fortune humiliée & chancelante, l'or fuintera de toutes les bourses pour se rendre dans leurs mains.

A la vérité, malgré l'éclat qu'ils donnent à leurs emprunts, je ne crois pas que ce soit par cette voie que le Gouvernement se fournisse les fonds dont il grève la nation. Je soupçonne une autre manœuvre plus expéditive, plus abondante, mais aussi plus délicate, & restée jusqu'ici couverte d'un voile qu'il est étonnant que personne n'ait encore essayé de lever, même en *Angleterre*. C'est ce que je tâcherai de faire au premier moment, quand mes forces mieux rétablies, & la diminution des chaleurs me permettront un travail plus assidu.

## F R A N C E.

*CONSEIL DE GUERRE tenu à Brest , pour examiner la conduite de M. DUCHILLEAU , commandant le vaisseau de guerre LE PROTHÉE , pris par les Anglois.*

ON peut se rappeler les détails singuliers de l'action qui a compromis ce Commandant aux yeux du Public , & la légèreté avec laquelle les Gazettes ont répandu les imputations injurieuses qui paroissoient en résulter. Ayant moi-même été, quoiqu'avec ménagement, l'écho de ce cri qui paroissoit universel (1), je ne puis trop me hâter de réparer cette injustice involontaire.

M. *Duchilleau* a été d'abord emmené prisonnier en *Angleterre*, & sa captivité a fait un premier obstacle à sa justification. Revenu en *France* il a obtenu du Roi un *Conseil de guerre*, qui s'est assemblé à *Brest* pour le juger. Par Jugement définitif du 6 Juillet dernier il a été pleinement & entièrement déchargé. Ce Tribunal étoit composé de trois Chefs d'escadre, & de huit Capitaines de vaisseau : il avoit pour Président le Comte *Duchaffaut*, nom célèbre, & bien digne de se trouver en tête d'une semblable liste.

---

(1) Tome VIII de ces *Annales*, article de *Mars*.



---

---

*Mort de MM. les Abbés BATTEUX,  
& DE CONDILLAC, de l'Académie  
Françoise.*

DANS la pétaudière *Académique* on ne trouve plus depuis long-temps parmi les intrus que la brigue y porte, aucun nom qui mérite de fixer l'attention, si ce n'est pour admirer la bizarrerie, ou l'indécence des choix. Mais parmi ceux que la mort en fait disparoître il y en a quelquefois qui peuvent inspirer des regrets, & justifier des éloges. Ce sont des restes du temps où le mérite se comptoit encore pour quelque chose dans les adoptions ; où une cabale impudente, & impunie n'avoit pas encore acquis le droit de tyranniser les suffrages, & de braver le vœu de la nation. Les deux hommes dont il s'agit dans cet article étoient de ce vieux temps.

Le premier, l'Abbé *Batteux*, étoit mon compatriote, c'est-à-dire, bon & simple *Champenois*, sans intrigue, sans malice. Ayant assez de mérite pour ne pas rester obscur, & point assez d'éclat cependant pour se faire des ennemis, sa carrière a été aussi paisible que son caractère ; bonheur dont ne jouissent pas toujours ceux à qui la nature sembloit l'avoir préparé.

Né dans un village à quelque distance de *Reims*, sans fortune, comme sans nom, parvenu à une place de Professeur à l'Université de cette ville,



il trouva par hasard un protecteur puissant qui fit pour lui les frais , & les démarches de son avancement. Il est vrai que le protégé n'étoit pas importun. Un *canonicat*, quelques *pensions*, une *chaire* supprimée de son vivant, & une place à l'*Académie Française*, ont suffi à son ambition.

Il a mis dans ses Ouvrages la même tranquillité, la même modération que dans sa conduite : le genre de Littérature auquel il s'étoit dévoué ne pouvoit pas produire une renommée bien étendue : c'étoient des traductions, des revisions d'anciens Auteurs ; & des traités sur la métaphysique des langues & des arts.

Les *Grammairiens* estiment son Livre des *Beaux-Arts réduits à un seul principe* ; & son *Cours de Belles-Lettres* employé, dit-on, dans les Collèges pour l'éducation de la jeunesse. Ces Ouvrages supposent beaucoup de jugement, de sagacité, de goût, & même de finesse : mais il ne faut pas croire que l'utilité de tous les écrits du même genre soit proportionnée au travail qu'ils ont dû coûter à un Auteur.

L'enfance à laquelle ils semblent spécialement destinés, ne les entend pas : & dans un âge plus avancé, si l'on est en état de les entendre, on n'en a pas besoin. Un moment de réflexion en apprend plus à un homme intelligent que tous les préceptes du monde. Jamais les règles n'ont formé un grand Ecrivain, un Orateur éloquent, un Poète supérieur : les modèles qui les justifient les ont toujours précédées. Les Auteurs qui les

ramassent cherchent plutôt à manifester leurs propres talens , qu'à développer ceux de leurs Lecteurs. La nature & les exemples dans tout ce qui dépend de l'esprit, il n'y a guère d'autres véritables instituteurs.

. M. l'Abbé *Batteux* avoit été chargé peu d'années après son arrivée à *Paris* d'un emploi bien plus inutile encore, & d'un ministère bien autrement infructueux. On l'avoit nommé à une de ces chaires qui forment ce qu'on appelle le *Collège Royal*, fondation louable dans son principe ; glorieuse peut-être à la mémoire des Rois qui l'ont créée , ou enrichie , ou restaurée , mais absolument hors d'œuvre aujourd'hui , & dont il est bien étonnant qu'on place la conservation au rang des objets dignes de l'attention du Gouvernement , sur-tout depuis que l'*Université* de *Paris* a réformé quelque chose dans ce que sa constitution avoit de gothique , de trop pédantesque ; qu'elle s'occupe insensiblement à se débarrasser de ce que l'usage , & l'ancienne routine la forcent d'en conserver , & qu'elle s'est illustrée par des hommes d'un véritable mérite.

La chaire de M. l'Abbé *Batteux* étoit la plus superflue de toutes ces superfluités. C'étoit celle de la *Philosophie grecque & latine* ; aussi le premier Ouvrage du Professeur après sa promotion fut destiné à démontrer l'absurdité, la folie des chimères que son poste le condamnoit à développer au Public.

Le seul fruit réel qui en résulta pour le maître fut de se désabuser d'après la lecture des An-

ciens, des préjugés accrédités contre la mémoire d'*Epicure*, & d'absoudre ce Philosophe si scandaleusement célèbre des anathêmes trop multipliés contre lui.

On doit encore à M. l'Abbé *Batteux* une traduction d'*Horace*, aussi bonne que peut l'être une version, & une version d'un pareil Auteur, souvent négligé, souvent obscur, souvent..... tel enfin qu'il feroit peut-être bien fâcheux dans tous les sens à un moderne de lui ressembler.

La vie de M. l'Abbé *de Condillac* a été plus tumultueuse, & sa réputation plus brillante, plus étendue, peut-être par l'effet des circonstances; du moins est-il sûr qu'il avoit plus d'ambition, puisqu'il a accepté & exercé dans une Cour étrangère un emploi difficile à remplir pour un *vrai Philosophe*, celui d'instituteur d'un Prince destiné à régner.

Il feroit sans doute à souhaiter que ceux de cette nature ne tombassent qu'à des hommes capables de justifier ce titre. Mais la vertu même qui les en rend dignes les en écarte: & leur propre penchant ne les y porte guère. Les Souverains emprisonnés tout le temps de leur existence dans la fatale étiquette, mille fois plus dépendans des volontés d'autrui que le dernier de leurs sujets, sont sans cesse dupes & victimes des passions, des intérêts, des manœuvres de leurs courtisans.

Je ne parle pas du choix des *Ministres*, où ils ne peuvent procéder qu'en aveugles; ni de celui

des *maitresses*, où ce qu'ils prennent pour leur propre inclination n'est souvent que le résultat des combinaisons des entremetteurs ; ni de celui des *domestiques* intérieurs, où ils n'ont pas la consolation dont jouit le plus misérable bourgeois, de pouvoir renvoyer celui qui leur déplaît, & d'éterniser le service de celui qui leur convient.

Les *Ministres* ne compromettant que le bien de l'Etat ; les *maitresses* & les *valets* couvrant même leurs dégoûts sous l'apparence du zèle & du dévouement, les malheureux qu'ils trompent ne s'en apperçoivent pas toujours : & l'erreur même peut avoir long-temps pour eux les avantages, ou du moins les jouissances de la réalité. Mais combien d'autres objets où ils ne peuvent pas même avoir ce dédommagement, & où le despotisme avec lequel on dispose de leurs personnes les expose aux accidens les plus funestes !

Il est bien rare qu'ils aient ni la meilleure *nourrice* dans l'enfance ; ni l'*instituteur* le plus habile dans la première jeunesse ; ni dans le reste de la vie le *Médecin* le plus instruit, ou le *Chirurgien* le plus exercé ; ni même, ce qui paroîtra étrange, le *cuisinier* le plus délicat, le *vin* le plus salubre, ou du moins le plus agréable, l'*éttoffe* la mieux frappée, le *bouillon* le mieux fait. Tout est sophistiqué, falsifié autour d'eux comme les visages & les cœurs. En tout genre, au *physique*, au *moral*, dans les *arts*, dans les *sciences*, dans les *lettres*, à quelques exceptions près, un Prince peut être sûr quand il fait une promotion qu'il est l'instrument d'une cabale, & qu'il n'avance qu'un homme médiocre.

Mais telle est la destinée irrémédiable de la grandeur : c'est un vice attaché même à tout ce qui s'appelle *Gouvernement*. Dans la *démocratie* ou l'*aristocratie* les choix ne sont pas plus réfléchis , & souvent ils sont encore plus mal dirigés : dans la *Monarchie* le hasard ou la providence font quelquefois des miracles dont les deux autres administrations ne sont pas susceptibles.

Quoi qu'il en soit , M. l'Abbé *de Condillac* fut appelé à *Parme* pour l'éducation de l'*Infant* aujourd'hui régnant : il laissa constamment peu de regrets à cette Cour quand il en partit ; & il paroïssoit désirer que l'on crût qu'il n'en avoit pas emporté davantage : de retour en *France* une *Abbaye* de 12 à 15000 livres de rente fut tout ce qu'il tira d'un poste qui auroit pu conduire un homme , ou plus adroit , ou plus heureux à l'*épiscopat* , & aux premières dignités de l'Eglise.

Si M. l'Abbé *de Condillac* par ce genre de vie s'éloignoit de celle de son confrère l'Abbé *Batteux* , il s'en rapprochoit par le genre de ses spéculations *littéraires* : c'est sur-tout aussi la *métaphysique* qu'il a cultivée , mais la métaphysique intellectuelle , celle de l'*ame* , des *idées* , du rapport des *sens* , & du langage , avec nos *perceptions*. Il a voulu comme tant d'autres expliquer cette union inconcevable , ce développement supérieur à notre intelligence , & il n'a donné comme tant d'autres qu'un roman parsemé de quelques traits d'imagination ; mais où il n'y a rien à apprendre que l'impuissance de l'esprit humain sur ces objets inaccessibles , quoique si voisins de nous.

Dans sa vieillesse , il a essayé , apparemment pour justifier son ancien titre d'instituteur d'un Souverain , de se livrer à la *politique*. Il a publié un énorme recueil en 16 ou 17 volumes , si je ne me trompe , sur toutes les parties de l'administration. Soit injustice du Public , soit paresse , soit indifférence pour les gros livres , celui-là n'a pas réussi.

L'Auteur avoit eu la précaution d'en donner une espèce d'abrégé , d'extrait , en un seul volume , qui n'a pas eu une fortune plus heureuse. Après l'effervescence de la première apparition il est resté complètement oublié. On ne s'en rappelle guère qu'une méprise plaisante dont il a été l'objet , & une explication plus plaisante encore qui en a résulté.

M. l'Abbé *de Condillac* dans son système rapportoit tout au *bled* , à la *liberté du commerce des bleds*. A la vue de ce pavillon tout le monde le prit pour un *économiste*.

Cette philosophie commençoit alors à n'être plus si fort à la mode : l'imputation pouvoit paroître fâcheuse à un homme qui vouloit toujours tenir à *la Cour*. M. l'Abbé *de Condillac* se défendit de ce titre , comme d'une injure.

Les Philosophes piqués lui rendirent le change. On le débaptisa fort & ferme. M. l'Abbé *Beau-dau* , Secrétaire de la nouvelle Législation , gourmanda vertement le Public dans son Tome IV des *Ephémériques* de 1776 , de s'être ainsi laissé

abuser ; & pour prévenir les rechutes il posa en ces termes le signalement d'un *bon & fidèle ÉCONOMISTE*.

» Les *vrais économistes* sont faciles à caractériser  
 » par un seul trait que tout le monde peut saisir ;  
 » ils reconnoissent un *maître* (1), une *doctrine* (2),  
 » des livres *classiques* (3), une *formule* (4), des  
 » termes *techniques* précisément comme les an-  
 » ciens *Lettres* de la *Chine*. Nous tenons avec zèle,  
 » & même avec enthousiasme , pourquoi pas ,  
 « (exclamation du texte) à la *Science* , au *Tableau*  
 » *Economique* , au *Confucius* d'*Europe* , & voilà ce  
 » qui nous désigne « , & ce que n'avoit point  
 apparemment l'Auteur réprouvé.

M. l'Abbé *Beaudeau* ajoutoit immédiatement quelques phrases qui sembloient insinuer, comme une autre qualité distinctive de l'*économisme*, la capacité, le désir, & même le besoin du *martyre*. Malheureusement la secte n'a pas eu cette illustration. L'expérience d'un côté a suffi pour en purger le Gouvernement. Le ridicule en a peu-à-peu débarrassé la Littérature : mais redisons-le toujours, les maux qu'elle a faits ne seront peut-être jamais réparés.

---

(1) Le Docteur *Quesnai*. ( Ces indications & les suivantes sont du texte. )

(2) Celle de la *Philosophie Rurale* , & de l'analyse *Economique*.

(3) La *Physiocratie*.

(4) Le *Tableau Economique*.

Ces deux places vont occasionner encore bien de petites brigues , bien de petites courbettes , bien de petites perfidies , bien de petits embarras. A la vérité , la secte qui dispoſoit depuis vingt ans de ces brillantes couronnes , eſt un peu déconcertée. Elle paroît avoir perdu l'eſpoir d'attirer à l'avenir dans la tumultueuſe confrérie les hommes titrés , qui en avoient fait juſqu'à préſent , ſinon la ſplendeur , au moins la ſolidité , & qui aidoient de leur crédit politique , le deſpotiſme des camarades littérateurs. Les premiers ne veulent plus d'une ſociété qui ne peut plus donner que du ridicule ; ils abandonnent aux Gens de Lettres cette pomme de diſcorde , qu'on ne peut preſque plus même diſputer , ni à plus forte raiſon poſſéder ſans ſ'avilir. Le Public rit aujourd'hui dès qu'il apprend qu'il y a une place vacante à l'*Académie* ; il rit bien davantage quand elle eſt remplie.



*NB.* M. l'Abbé *Beaudeau* dont je viens de parler eſt le même qui m'attaque de temps en temps à la ſourdine dans le Journal de *Paris* , au ſujet de ce que j'ai dit ſur la *dixme royale*. Beaucoup de perſonnes ont eu la bonté de me faire paſſer des défenſes ſatisfaiſantes contre tous les petits coups de M. l'Abbé *Beaudeau*. Je les en remercie au nom du Public : mais je leur demande la permiſſion de me diſpenſer d'en faire uſage : je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de répondre à M. l'Abbé *Beaudeau*.

*DE*



---

## DE LA NEUTRALITÉ ARMÉE.

CE projet nouveau , noble , imaginé , suivi , exécuté par une femme , semble prendre de la consistance. Déjà des escadres *Russes*, *Danoises*, *Suèdoises*, sont en marche, & déploient sur l'Océan un pavillon conservateur. Elles ont été précédées par des déclarations intéressantes, qui deviennent des pièces précieuses pour l'histoire. Voici celles des Cours de *Pétersbourg* & de *Copenhague*.

---

### Déclaration de la Russie.

La guerre maritime survenue depuis quelque temps entre la *Grande-Bretagne* d'une part, la *France* & l'*Espagne* de l'autre, a commencé récemment à faire également tort au commerce & à la navigation de nos fidèles sujets. Nous n'avons en conséquence pas manqué d'employer, lorsqu'il en a été besoin pour les protéger & les dédommager de toutes les pertes qui leur avoient été causées, notre intercession la plus efficace, par une suite de laquelle plusieurs négocians ont déjà obtenu, à proportion de leurs demandes, une indemnité considérable.

TOME IX.

### Déclaration du Danemarck.

Si la neutralité la plus exacte & la plus parfaite, jointe à un respect inviolable pour les traités, avoit pu mettre la liberté du commerce des sujets du Roi de *Danemarck* & de *Norwège* à l'abri des malheurs qui devroient être inconnus à des nations qui sont en paix, & libres & indépendantes, il ne seroit point nécessaire de prendre des mesures nouvelles pour leur assurer cette liberté à laquelle elles ont le droit le plus incontestable.

Le Roi de *Danemarck* a toujours fondé sa gloire & sa grandeur sur l'estime & la

S

Cependant quoique nous ne doutions point que les autres ne soient également dédommagés par les Puissances belligérantes, nous ne saurions regarder ces indemnités particulières comme un gage suffisant de la sûreté sur laquelle les nations neutres pourront compter désormais. Par ce motif nous avons résolu non-seulement de prendre les mesures les plus efficaces pour le maintien du commerce maritime de nos sujets, mais aussi de les mettre à exécution en cas de besoin. Elles ont déjà été notifiées à toute l'Europe par une déclaration remise dans les mêmes termes aux trois Puissances belligérantes, par laquelle nous fixons expressément & avec exactitude les droits & les prérogatives d'un pavillon commerçant *neutre*. Les uns & les autres se fondent soit sur les propres termes de notre traité de commerce avec la Couronne de la *Grande-Bretagne*, soit sur les principes évidens & inébranlables du droit de la *nature & des gens*.

Mais tandis que nous exigeons des autres nations pour notre propre utilité l'accomplissement entier & illimité de leurs devoirs, nous ne sommes pas moins d'intention de notre part d'observer

confiance des autres peuples : il s'est fait depuis le commencement de son règne la loi de témoigner à toutes les Puissances ses amies les ménagemens les plus capables de les convaincre de ses sentimens pacifiques, & de son désir sincère de contribuer au bonheur général de l'Europe. Ses procédés authentiques en font foi.

Il ne s'est jusqu'à présent adressé qu'aux Puissances belligérantes elles-mêmes pour obtenir le redressement de ses griefs, & il n'a jamais manqué de modération dans ses demandes, ni de reconnaissance lorsqu'elles ont eu le succès qu'elles devoient avoir. Mais la navigation *neutre* a trop souvent été molestée, & le commerce de ses sujets le plus innocent trop fréquemment troublé, pour que le Roi ne se croit pas obligé de prendre actuellement des mesures propres à s'assurer à lui-même & à ses alliés la sûreté du commerce & de la navigation, & le maintien des droits indispensables de la liberté & de l'indépendance.

Si les devoirs de la neutralité sont sacrés, si le droit des gens a aussi ses arrêts avoués par toutes les nations impartiales, établis par la coutume, & fondés sur l'é-

invariablement à leur égard les obligations de la *neutralité* la plus étroite. Ainsi il est nécessaire que tous nos sujets se conforment rigoureusement dans leur commerce maritime & dans les entreprises qui y sont relatives, à notre volonté ; à défaut de quoi ils se rendroient indignes de notre protection & de notre secours.

Et afin que personne d'entre eux ne tombe en contravention par ignorance, nous ordonnons à notre collègue de commerce de notifier aux négocians *Russes*, commerçans dans nos ports, qu'en jouissant de l'entière liberté de trafiquer & d'envoyer leurs vaisseaux en toutes les parties de l'*Europe*, ils sont tenus à observer, conformément à nos traités avec diverses Puissances, & aux ordonnances de chaque endroit, ce qui suit.

I. Ils ne pourront prendre aucune part à la guerre, directement ni indirectement, ou sous quelque prétexte que ce soit ; & ils ne pourront même donner du secours à aucune des Puissances belligérantes, en lui apportant des marchandises de *contrebande* sous pavillon *Russe* : celles-ci consistent nommément en *canons, mortiers, mousquets, pistolets, bombes, grenades,*

quité & la raison, *une nation indépendante & neutre ne perd point par la guerre d'autrui les droits qu'elle avoit avant cette guerre*, puisque la paix existe pour elle avec tous les peuples belligérans, *sans recevoir & sans avoir à suivre les loix d'aucun d'eux*. Elle est autorisée à faire dans tous les lieux (la contrebande exceptée) le trafic qu'elle auroit droit de faire si la paix existoit dans toute l'*Europe*, comme elle existe pour elle.

Le Roi ne prétend rien au-delà de ce que la neutralité lui attribue. Telle est sa règle & celle de son peuple ; & Sa Majesté ne pouvant point avouer le principe que des *nations belligérantes* sont en droit d'interrompre le commerce de ses *Etats*, elle a cru devoir à soi-même & à ses peuples, fidèles observateurs de ses réglemens, & aux Puissances en guerre elles-mêmes de leur exposer les principes suivans qu'elle a toujours eu, & qu'elle avouera & soutiendra toujours de concert avec Sa Majesté l'Impératrice de *toutes les Russies*, dont elle a reconnu les sentimens entièrement conformes aux siens.

I. Que les vaisseaux neutres puissent naviguer librement de port en port, & sur les côtes des nations en guerre.

*boulets ou balles propres à tirer, fusils, pierres à fusil, mèches, poudre, salpêtre, soufre, cuirasses, piques, épées, porte-épées, gibernes, selles & brides* : ils doivent aussi prendre soigneusement garde qu'il ne se trouve sur chaque bâtiment pas plus de ces munitions de guerre qu'il n'en est besoin pour son propre usage ; de sorte cependant que chacun des *matelots ou passagers* en soit suffisamment pourvu.

II. Toutes les autres marchandises, quels qu'en soient les propriétaires, & quand même elles appartiendroient aux sujets de l'une ou de l'autre des Puissances belligérantes, pourront être librement embarquées sur des bâtimens *Russes*, & jouiront sur leur bord, à l'égal des marchandises de nos sujets, de la protection du pavillon *Russe*, excepté celles qui sont contenues dans l'art. premier, sous le nom de *contrebande*, comme effectivement elles sont déclarées telles dans l'article XI de notre traité de commerce avec l'*Angleterre*. Au moyen de cette sûreté des marchandises permises sur des vaisseaux neutres, nos sujets doivent aussi avoir soin de ne pas embarquer des effets qui leur appartiennent sur des bâtimens des nations engagées dans la guerre, afin d'éviter

II. Que les effets appartenant aux sujets des Puissances en guerre, soient libres sur les vaisseaux neutres, à l'exception des marchandises de contrebande.

III. Qu'on n'entende sous cette dénomination de *contrebande* que ce qui est expressément désigné comme tel dans l'article III de son traité de commerce avec la *Grande-Bretagne* de l'année 1770, & dans les articles XXVI & XXVII de son traité de commerce avec la *France* de l'année 1742. Et le Roi avouera également ce qui s'y trouve fixé à l'égard des Puissances avec qui il n'a point de traité.

IV. Qu'on regarde comme un port bloqué celui dans lequel aucun bâtiment ne peut entrer sans un danger évident, à cause des vaisseaux de guerre stationnés pour former de près le blocus effectif.

V. Que ces principes servent de règle dans les procédures ; & que justice soit rendue avec promptitude & d'après les documens de mer, conformes aux traités & aux usages reçus.

Sa Majesté ne balance point de déclarer qu'elle maintiendra ces principes, ainsi que l'honneur de son pavillon, &

ainsi tous désagréments, & toutes rencontres désagréables.

III. Tout bâtiment sorti du port de cette ville ou de quelque autre de notre Empire, aura soin de se munir de preuves suffisantes qu'il appartient à des sujets *Russes* : savoir de *lettres de mer*, comme il est d'usage, & d'un certificat de la *douane*, dans lequel il soit déclaré, 1°. de quelles marchandises il est chargé, & de combien; 2°. pour le compte de qui elles ont été achetées, & à qui elles sont envoyées; 3°. pour quel port, & à qui le vaisseau & la cargaison sont adressés. Pour plus de sûreté, les certificats expédiés par la *douane* seront visés par l'*Amirauté*, ou à son défaut par le Magistrat du lieu.

IV. Non-seulement nos sujets nés jouiront de ces prérogatives, mais aussi les étrangers qui se sont domiciliés sous notre domination, & qui portent comme eux les charges publiques; c'est-à-dire, pendant le temps qu'ils séjourneront dans notre pays; puisque dans tout autre cas il ne leur peut être permis d'employer le pavillon marchand de *Russie*.

V. Chaque bâtiment *Russe*, dans le cas même où un seul propriétaire expédie deux ou trois vaisseaux à-la-fois pour le même endroit, devra être pourvu en particulier des documens mentionnés dans le troisième article, qui

la liberté & l'indépendance du commerce & de la navigation de ses sujets : & c'est pour cet effet qu'elle a fait armer une partie de sa flotte, quoiqu'elle désire de conserver avec toutes les Puissances en guerre non-seulement la bonne intelligence, mais même toute l'intimité que la neutralité peut admettre.

Le Roi ne s'écartera jamais de celle-ci sans y être forcé : il en connoît les devoirs & les obligations : il les respecte autant que ses traités, & ne désire que de les maintenir. Sa Majesté est aussi persuadée que les Puissances belligérantes rendront justice à ces motifs; qu'elles seront aussi éloignées qu'elle l'est elle-même de tout ce qui opprime la liberté naturelle des hommes; & qu'elles donneront à leurs Amirautés & à leurs Officiers des ordres conformes aux principes ci-dessus énoncés, qui tendent évidemment au bonheur & à l'intérêt de l'*Europe* entière.

*Copenhague*, le 8 Juillet 1780.

puissent servir à justifier de leur propriété, en cas que ces navires se séparent durant le voyage, ou qu'ils soient obligés de suivre des routes différentes.

VI. Il est défendu à tout bâtiment *Russe* d'avoir des *connoissemens*, *charte-parties*, ou autres papiers de mer doubles ou douteux, beaucoup moins des déclarations fausses, d'autant que celles-ci exposent toujours à un danger inévitable. Ainsi l'on fera principalement attention à ce que les documens soient en bon ordre, & prouvent clairement, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, la vraie destination du bâtiment, & la nature de sa cargaison. Il est aussi nécessaire que le contrat entre le propriétaire des marchandises & le maître du bâtiment, ou la convention connue sous le nom de *charte-partie* se trouve toujours à bord. Mais comme il arrive assez souvent que le propriétaire des marchandises en faisant l'expédition, soit sur son propre vaisseau, soit sur quelque bâtiment neutre frété par lui, en fixe la vente uniquement par spéculation, au préalable en quelque port, & (au cas que le prix dans ce port soit trop bas) en quelque port plus éloigné, dans ce cas on ne doit pas manquer de nommer & de fixer les deux ports suivant l'ordre de la route & leur situation, dans un seul & même *connoissement* & non en deux. L'on doit aussi observer la même précaution à l'égard des *chartes-parties*, afin qu'il ne se trouve point de différence entre elles & les *connoissemens*. Et au cas que quelqu'un de nos sujets, au mépris de ces dispositions, se permit de l'artifice & de la duplicité, il peut s'assurer qu'il ne jouira jamais de notre protection, celle-ci ne s'accordant qu'uniquement au commerce licite & innocent, & nullement au trafic illicite & frauduleux.

VII. Tout bâtiment *Russe* qui après avoir déposé sa cargaison dans quelque port étranger a dessein de retourner en son pays, ou de se rendre plus loin dans un autre endroit étranger, devra se pourvoir dans ce port & dans tout autre où il s'est arrêté pour faire le commerce, des documens requis par les usages du pays, afin qu'on puisse constater en tout temps la nation à laquelle le navire appartient, le port d'où il vient, celui où il va, & les marchandises dont il a de nouveau été chargé.

VIII. Pour autant que les susdits documens sont indispensablement nécessaires pour prouver la propriété neutre des effets qui se trouvent à bord du navire, l'on doit avoir particulièrement soin de ne point les jeter en mer, non plus que toutes autres écritures ou papiers sans aucune exception, ni à quelque occasion que ce soit, particulièrement à la rencontre de quelque autre vaisseau, d'autant que par cette démarche l'on peut causer contre soi des soupçons fondés, & s'exposer à des suites désagréables.

IX. L'on doit se garder soigneusement qu'il ne se trouve sur un bâtiment *Russe* un marchand, employé de commerce, ou autre Officier, ni plus du tiers des matelots, qui soient sujets d'une des Puissances belligérantes; puisque dans le cas contraire un pareil vaisseau pourroit s'attirer beaucoup de désagréemens. Les vaisseaux qui s'acheteroient en temps de guerre des sujets des Puissances belligérantes s'exposeroient à des inconvéniens pareils. En conséquence dès-à-présent & aussi long-temps que la présente guerre maritime durera, l'on ne pourra les acheter à d'autre usage que pour naviguer sur la *Baltique* ou dans la mer *Noire*.

X. L'on défend en général d'apporter de quelque endroit que ce soit aucunes marchandises en des places actuellement *bloquées* ou *assiégées* par mer & par terre : & si quelqu'un de nos marchands se hasarde à un pareil commerce illicite, il n'aura, malgré la perte qu'il pourra faire, pas le moindre droit de recourir à notre protection.

XI. Tous nos sujets qui se trouvent en pays étranger pour affaires de commerce, doivent se conformer exactement aux loix locales sur le commerce qui y sont en usage, ainsi qu'aux Ordonnances de l'endroit où ils font leur séjour, ou vers lequel ils envoient leurs vaisseaux : & afin que ces Loix & ces Ordonnances leur soient connues autant que possible, le département des affaires étrangères communiquera à notre Collège de commerce tous les papiers y relatifs, pour les faire connoître à tous les négocians par la voie des Gazettes.

XII. Notre dessein de protéger & de défendre de la manière la plus efficace le commerce & la navigation de nos

fidèles sujets est néanmoins bien éloigné de l'intention, qu'il en résulte du dommage pour l'une ou pour l'autre des Puissances belligérantes, ou que des négocians particuliers en prennent occasion de faire des gains illicites. En conséquence nous défendons expressément aux négocians de notre Empire de permettre aux étrangers de faire naviguer des vaisseaux ou de commercer sous leur nom. En cas de contravention à notre volonté à cet égard, celui qui s'en sera rendu coupable perdra le droit de faire le commerce maritime, & de jouir pour cet effet de notre protection Impériale.

Si nos sujets qui font le commerce maritime remplissent avec exactitude toutes ces conditions, ils pourront compter en revanche sur notre protection plénière & illimitée dans leurs affaires en pays étranger, ainsi que sur une intercession soigneuse & zélée du Ministre, des Agens ou des Consuls qui y résident de notre part. A cette fin notre Collège des affaires étrangères les pourvoira à temps des instructions les plus convenables. Ceux de nos sujets au contraire qui n'observeront point ces règles, ne pourront pas former la moindre prétention sur notre protection dans les malheurs & les pertes qui pourroient résulter de ce qu'ils se feroient écartés volontairement de la circonspection nécessaire qu'on leur a recommandée.

Le Collège de commerce en notifiant notre présente Ordonnance aux négocians *Russes* qui font le commerce dans les ports, ne manquera point de pourvoir en même-temps les douanes des instructions nécessaires qui y sont relatives, ainsi que d'informer de notre volonté les Gouverneurs des Gouvernemens où il se trouve des ports, afin qu'elle soit observée uniformément dans tous les Tribunaux, pour autant qu'ils y ont aucune relation.

Donné à *Czarsko-Zelo*, le 8 (19) Mai 1780. Signé *Catherine*.

Le Roi de *Suède* a publié aussi un rescrit moins détaillé, mais où il paroît embrasser absolument les mêmes principes, & promet à ses sujets les mêmes avantages, ou leur prescrit les mêmes bornes. Je ne ferai sur toutes ces pièces que deux réflexions.



La première sur laquelle je renvoie en partie à ce que j'en ai déjà dit ci-devant Tome VIII, article d'Avril, concerne la spécification, & l'interdiction aux vaisseaux *neutres* du transport, des prétendues marchandises de *contrebande*. N'est-ce pas montrer un peu de foiblesse au milieu de la fermeté ? N'est-ce pas ouvrir une large voie aux vexations de toute espèce dont on semble vouloir se garantir, & s'exposer volontairement aux visites, aux désagréments, aux dégoûts que voudra donner aux neutres foibles un vaisseau plus fort ? Ne les rançonnera-t-il pas impunément avec l'ordonnance de leurs Souverains à la main ?

Par exemple l'Impératrice de *Russie* défend à ses sujets d'avoir *plus de munitions de guerre dans leurs navires qu'il ne leur en faut* ; mais elle ne prétend pas cependant qu'ils soient désarmés ; elle veut même *que chaque matelot ou passager soit suffisamment pourvu* de ces moyens de défense : mais quelle en fera la mesure ? Qui fixera combien un bâtiment neutre doit porter de *gargousses*, de *mousquets*, de *haches*, de *cartouches*, d'*épées*, de *grenades*, &c ? Si l'amas en est petit, le navire sera enlevé par les forbans : s'il est grand le vaisseau inquisiteur lui dira, vous êtes un *contrebandier*.

N'auroit-il pas été non-seulement plus sûr, mais plus noble, d'interdire toute espèce de *visites* ? En conséquence de ne faire partir les vaisseaux marchands que sous l'escorte d'un, ou de plusieurs vaisseaux de guerre, munis d'un pavillon spécial, & d'une commission expresse, dont chaque bâtiment mis à sa garde, auroit eu une

expédition pour la produire dans un port ami , ou même en mer , dans les cas où la tempête le sépareroit ?

Alors en corps , point de *visites*. Le pavillon protecteur seroit une caution suffisante de la pureté de tout ce qui se trouveroit sous son escorte : les traîneurs isolés ne seroient pas plus *visités* ; mais ils seroient astreints à montrer pour tout *papier de mer* l'expédition dont je viens de parler , qui prouveroit qu'ils font partie de tel convoi , ou de telle escadre. Cela ne vandroit-il pas mieux que ces formalités humiliantes , fâcheuses & suspectes , des certificats de *douanes* , d'*amirautés* , &c ? Il y auroit à-la-fois plus de grandeur , de sûreté , de facilité même.

On dira que l'exclusion de la *contrebande* est formellement stipulée par les traités , & qu'il en résulte tacitement une nécessité de se soumettre aux visites. Tout ce qu'on en pourroit conclure d'une part , c'est l'imprudence qui a présidé à ces stipulations , & le besoin qu'ont toutes les Puissances de secouer ces entraves dont elles n'avoient pas encore apprécié la pesanteur. Mais aussi d'un autre côté , d'où vient donc ce respect subit pour des conventions qui n'en ont jamais inspiré qu'aux foibles ?

Eh ! si les traités sont des liens si puissans , pourquoi donc s'égorge-t-on en front de bandière depuis *Brest* , *Plimouth* & *Cadix* , jusqu'à *Boston* , jusqu'à *New-York* , jusqu'au *Bengale* ? N'a-t-on jamais rien écrit dans tous ces pays-là ? N'y

a-t-on jamais juré d'aimer ses voisins , & de vivre en paix avec eux ?

Ajoutons que quelque sévère que soit la disposition de ces traités , quand le Souverain qui voudra se soustraire au joug honteux qu'ils lui imposent ; à un joug aggravé par mille vexations que les traités réprouvent , se rendra lui-même caution pour ses sujets ; quand il dira » je ne veux » plus que des étrangers exercent sur eux un despotisme outrageant , mais j'engage ma parole » de prendre les précautions nécessaires pour que » les Puissances à qui j'ôte ce droit ne puissent » se plaindre qu'il en résulte des abus : « on ne pourra pas l'accuser de contrevenir aux accords. Car enfin sa parole sur cet article vaudra sans doute autant que sur les autres : & si on lui fait l'affront de le soupçonner d'être capable d'y manquer en ce point , quelle caution a-t-on de sa fidélité sur le reste ?

Il promettra de veiller lui-même chez lui à la police que les traités prescrivent : si après cela vous avez encore de l'inquiétude , quelle sécurité peut donc vous donner le traité lui-même ! Mais la force... Ah oui : ayez la donc pour vous. Mais il me semble qu'à présent du moins la *France* & l'*Espagne* étant à-peu-près d'accord avec les Puissances neutres sur les principes , & se disposant même à aller par égard au-delà de ce que celles-ci exigent , il n'y a plus que les *Anglois* intéressés à réclamer les anciennes conventions. Or les ont-ils assez respectées pour qu'il leur soit permis de s'en prévaloir ? Sont-ils réellement assez

forts pour les faire valoir ? Et si les 30 ou 35 vaisseaux de guerre qui vont neutraliser l'*Océan* leur signifient à coups de canon que le temps des visites est passé, oseront-ils soutenir le contraire ?

La seconde considération dont j'ai parlé n'est pas moins importante , & mériterait encore plus d'attention , au moins de la part des *Anglois* : peut-être a-t-elle déjà frappé les *Hollandois* ; peut-être est-elle la cause secrète de l'inconcevable inaction de ceux-ci, du sang-froid avec lequel ils voient d'un côté les *Anglois* qui les pillent , & de l'autre les Puissances *septentrionales* qui s'arment pour se défendre d'être pillées aussi.

La guerre actuelle, malgré le caractère presque ridicule qu'elle porte, comme je l'ai fait voir tout-à-l'heure ; malgré la confusion , ou plutôt la nullité des plans ; malgré l'incertitude des démarches qui en font une époque absolument nouvelle dans les annales du monde , produira cependant à ce qu'il paroît de très-grans effets ; elle influera sur l'état à venir du globe , plus que ces luttes vigoureuses qui fournissent à l'histoire des matériaux si riches , & une pâture si abondante.

D'abord, soumise ou non , libre ou subjuguée, l'*Amérique* à la paix changera d'existence ; on n'en peut pas douter : si elle se réunit avec les *Anglois* , elle les aidera, elle les excitera à ravager le reste de la terre. Si la séparation se confirme , le commerce prendra d'autres routes : l'*Europe* est menacée , ou plutôt elle peut compter sur une révolution plus sensible , plus active que celles qu'a

produites dans cette partie de l'intérêt commun des nations la fondation d'*Alexandrie* , & ensuite la découverte du cap de *Bonne-Espérance* : je l'ai fait voir ailleurs.

Mais ce n'est pas tout. Ce n'est peut-être pas là précisément ce qui doit alarmer le plus les *Hollandois* , ni même les *Anglois*. Possesseurs des plus riches capitaux ; plus familiarisés que les *François* avec la navigation ; plus hardis , plus aidés par le Gouvernement & l'esprit national que les *Espagnols* , il ne seroit pas impossible qu'ils trouvassent encore des avantages dans la séparation du Nouveau-Monde , & qu'ils y conservassent sur les autres *Européens* , quant au commerce , une supériorité que personne jusqu'ici n'a même songé à leur disputer.

Mais cette *neutralité* armée , ce commerce indépendant qui se forme , qui s'accroît , qui se développe , leur prépare des rivaux bien autrement redoutables.

Jusqu'ici les esprits glacés dans le *nord* , languissans presque comme leur climat , n'avoient fait aucune tentative pour s'affranchir du joug mercantile sous lequel *Amsterdam* & *Londres* les écrasoient. Le *Texel* & la *Tamise* régnoient dans la *Baltique* : les goudrons , les fers , les bois de construction , les chanvres , s'enlévoient par des *Anglois* , des *Hollandois* : c'étoient des *Anglois* , des *Hollandois* qui les voituroient , & qui répandoient en échange sur ces côtes engourdies les épiceries , les toiles de l'*Asie* , l'or de l'*Afrique* , les vins de *France* , &c.

Voilà aujourd'hui ces corps massifs qui s'animent, qui s'agitent ; ils vont eux-mêmes voiturier leurs productions : ils iront chercher sur leurs propres vaisseaux les retours du *midi* ; & que deviendront les rouliers du *Texel* dont ces expéditions ont jusqu'ici fait l'emploi & la fortune ? Que deviendront les Titans de la *Tamise* qui se sont proposés d'enchaîner le ciel & la terre , & qui avoient jusqu'à ce moment pu , sans trop de folie , se flatter d'y réussir ? Sans croire à la chimère , ou du moins à la bien difficile découverte du *passage du nord* ; découverte dont tout l'avantage seroit sans contredit pour les nations *septentrionales* , qui ne voit que dans l'état actuel même des choses , dès que celles-ci voudront s'évertuer , & mettre en œuvre les matériaux qu'elles ont sous la main , elles acquerront dans la navigation de l'*Amérique* , & par celle-ci dans le commerce de tout le globe une prépondérance irrésistible ?

Il ne leur faut qu'une alliance directe avec le *Congrès* , s'il résiste aux convulsions dont est tourmentée son enfance , pour leur assurer cet avantage. Le peu d'espace de plus qu'il y a à parcourir de la mer *Baltique* au *Canada* , à la *Caroline* , aux *Florides* , au *Mexique* même , n'est pas un obstacle qui puisse les empêcher d'y balancer , d'y effacer bientôt les marchands de *Nantes* , d'*Amsterdam* , ou de *Londres*. Des vaisseaux bâtis infiniment à meilleur marché ; des équipages plus robustes , un goût pour le gain plus modéré , simptome de tous les établissemens commençans , forceroient bientôt leurs rivaux même à passer par leurs mains pour diminuer les dépenses du fret : & bientôt les voituriers subordonnés deviendroient les capitalistes en chef.

La *France* auroit moins à perdre peut-être à ce changement mémorable que ses voisins. Riche de ses propres productions ; tirant de ses vins, de son fel, de ses huiles, de ses bleds même quand elle le voudra, des ressources inépuisables, elle gagneroit peut-être à laisser aux autres peuples les fatigues & les dangers de la navigation marchande : une marine guerrière consacrée à lui assurer le respect des facteurs étrangers, à qui elle permettroit de l'approvisionner, feroit peut-être la seule espèce d'activité dont il lui conviendrait de se piquer.

Mais il n'en est pas de même des *Anglois*, & des *Hollandois*. Ceux-ci n'ayant aucunes productions propres, personnelles, ceux-là en ayant peu, ne subsistent que de la navigation étrangère : c'est parce qu'ils ont trouvé moyen de subjuguier l'*Europe* par ses besoins, l'*Asie* par ses caprices, l'*Amérique* par la violence, qu'ils ont été long-temps les plus opulens, les plus fortunés négocians de l'univers : l'esclavage du nord étoit sur-tout leur plus précieuse prérogative : que leur restera-t-il s'il s'évanouit ?

Encore une fois je soupçonne les *Hollandois* de démêler cette terrible conséquence de la neutralité armée : & c'est à leur sagacité que j'attribue la froideur avec laquelle ils procèdent dans tout ceci : mais comment ce point de vue échappe-t-il au coup-d'œil perçant de la politique *Angloise* ; ou si elle l'apperçoit, comment ose-t-elle braver ce péril ? Comment a-t-elle pu, par ses infractions au droit des gens, accélérer le moment d'une indignation dont les suites peuvent lui coûter si cher ?

---

---

P R U S S E.*Lettre à l'Auteur des Annales.*

De *Berlin*, ce 8 Août 1780.

» Vous me faites plaisir, Monsieur, en approuvant le zèle que je fais paroître pour la gloire du Roi, sous les loix duquel je vis; mais vous me flatteriez bien davantage si vous répondiez au vœu, je puis dire au besoin pressant de mon cœur, qui seroit de vous voir réparer le tort véritable que vous avez fait à cette gloire, par la publication d'une lettre (1) qui ne peut-être l'ouvrage que de quelque robin partial, d'un mauvais sujet, quel qu'il soit, je puis même dire d'un mauvais citoyen du monde.

» Je ne vous dissimulerai pas, Monsieur, ma surprise, & celle de bien de braves gens impartiaux, d'avoir trouvé cette justification de la Magistrature *Prussienne* dans un ouvrage consacré à ridiculiser la morgue des *robinocrates* de tous les pays, à ouvrir les yeux sur leurs prévarications, & à les vouer à la haine publique? Avez-vous donc cru, Monsieur, que les gens de robe valoient mieux ici qu'ailleurs; qu'ils y étoient moins attachés à l'esprit de corps, moins recalcitrans à l'autorité suprême, moins disposés à

---

(1) Voyez l'article de *Prusse*, ci-devant page 4 de ce volume.



s'étayer les uns les autres, à se passer réciproquement leurs sottises, leurs inepties, leurs injustices ? Peut-être y font-ils en effet tout cela moins que par-tout ailleurs : mais est-ce à leur éloge ; ou à celui de leur maître qu'il faut le dire ? Vous êtes trop éclairé ; vous connoissez trop les hommes pour être embarrassé un instant à prononcer.

» Au bout du compte , Monsieur , en supposant le fait tel qu'on vous l'a rapporté , ce qui est encore douteux , même dans ce pays , qu'avez-vous avancé en le rendant public ? Vous avez , direz-vous , publié une vérité. Mais vous conviendrez au moins que c'est une des vérités les plus stériles , & même les plus dangereuses qu'on puisse dire.

» Elle est *stérile* , parce que s'il y a du mal vous n'empêcherez pas qu'il n'existe ; parce que vous ne corrigerez pas le Roi s'il a failli , & parce que vous ne corrigerez pas non plus les autres Souverains , qui , comme vous voyez , ne s'avisent guère d'avoir de ces sortes de torts-là.

Elle est *dangereuse* , parce que si le Roi avoit lu la satire à laquelle vous avez donné une place dans un Journal aussi justement accrédité que le vôtre , vous vous exposiez véritablement à commettre un crime de *lese-humanité* , en risquant de contrister le cœur de ce Monarque , de le dégoûter de faire le bien quand il auroit vu avec quelle rigueur on le jugeoit , & de lui faire haïr des sujets qui rendoient si peu justice à ses bonnes intentions.

» Vous n'avez jamais douté , Monsieur , qu'elles ne fussent bonnes ces intentions ; & supposé que le Roi , aigri par les plaintes continuelles qu'on lui portoit contre ses Officiers de Justice , & dont il avoit la bonté de s'occuper , ait cédé dans ce moment-là à un mouvement de vivacité , étoit-ce à vous , à M. *Linguet* , à servir d'instrument pour lui reprocher cette sublime , cette respectable , cette heureuse colère ?

» Avouez , Monsieur , avouez , *que vous ne l'aimez pas* , ce Monarque trop mal apprécié par ses ennemis ; mais que M. *Linguet* devroit estimer & révéler davantage , par cette conformité qui se trouve entre les hommes de génie , dans quelque genre , & sur quelque objet que ce génie s'exerce. . . . . (1)

» Et c'est vous qui ne laissez passer aucune occasion de *dénigrer* ; oui , je me sers de ce terme , de *dénigrer* un Prince qui s'est donné des peines incroyables pour réfondre les loix de son pays , & pour procurer à ses sujets la justice distributive la plus prompte , la plus exacte , la moins dispendieuse qu'il étoit possible.

» Ne me faites pas mettre en colère à mon tour ; car je vous dirois nettement que ce sont vos confreres les *Gens de Lettres* , *Philosophes* ou *anti-Philosophes* qui ont mis dans le cœur & dans

---

(1) Je ne retranche ici que des éloges par lesquels apparemment l'Auteur de cette Lettre a voulu m'adoucir l'amertume du reste.

l'esprit du *Salomon du nord* tout ce qui peut s'y trouver de mal, les uns par leurs perfides louanges, & les autres par leurs satyres encore plus mal fondées..... Vous vous plaignez de l'injustice, de la fausseté, de la méchanceté des hommes : si vous pouviez savoir comme moi ce qu'il en a éprouvé, vous ne seriez pas étonné seulement qu'il les aime, qu'il leur veuille encore du bien, mais qu'ils n'en aient pas fait un tyran & un monstre !

» Revenez donc sur vos pas, je vous en conjure, Monsieur ; je ne crains pas de dire que votre honneur y est intéressé : qu'un *Thersite* déchire un *Achille*, rien ne me surprend moins ; mais je ne conçois pas qu'un homme de génie puisse être avili, ridiculisé, bafoué par un homme qui lui ressemble à tant d'égards. Laissez le fait indécis, car il l'est réellement ; & si vous recueillez les voix, vous les trouveriez au moins égales ; mais apportez un correctif suffisant à votre article, en insistant sur le motif louable & noble qui dans ce moment animoit le Roi.

» Songez, Ecrivain illustre, qui ne devez pas moins compte que les Rois de vos jugemens, à vos contemporains & à la postérité, qu'il est possible qu'un Souverain ait la foiblesse de sacrifier tout son peuple à un *Chancelier* ou à tout autre homme puissant, mais qu'il n'est pas possible de supposer qu'il veuille, de gaieté de cœur, sacrifier ces mêmes personnages à un *Meunier*. Eh ! s'il arrivoit, s'il arrivoit ce dernier cas.... Hommes impitoyables, respectez le motif, & taisez-vous.

» J'en ai dit trop sans doute pour ne pas vous déterminer; mais si contre mon attente vous refusez d'effacer le scandale que vous avez causé aux âmes honnêtes, je m'efforcerai de rendre moi-même à la vertu un hommage qu'elle attendoit d'une plume aussi éloquente, aussi persuasive que la vôtre. Quel motif, quel intérêt si pressant vous anime, me direz-vous encore? Ah! si je pouvois en avoir qui ne fussent pas nobles, purs & désintéressés, je ne mériterois guère que vous me fûssiez cette question «.

Signé, ..... du 8 Août 1780.

---

## R É P O N S E.

**J**E ne crois pas, Monsieur, pouvoir prouver mon impartialité plus fortement qu'en publiant la Lettre dont vous m'honorez; mais je crois aussi que pour me justifier complètement il ne faut que remettre sous vos yeux & sous ceux des Lecteurs la réflexion qui suit dans le N<sup>o</sup>. 65 de ces *Annales* la Lettre dont vous me reprochez d'avoir fait usage.

Observez que cette lettre m'est parvenue par une voie qui a dû me paroître sûre; qu'elle contient des faits; que je ne l'ai pas cependant garantie en la donnant: j'ai fait moi-même la remarque que je la regardois comme une des pièces du grand procès dont le Public de ce siècle & la postérité doivent être juges, & que je croyois ne pou-

voir la supprimer *sans une espèce de prévarication ;* mais aussi j'ai ajouté : » Si tous ces détails sont » exacts , il ne faudra plus regarder cette affaire » que comme une de ces catastrophes si fréquen- » tes dans les Cours , & que les *lumières , les bonnes* » *intentions* des Souverains ne peuvent pas tou- » jours prévenir : on plaindra la victime illustre » qui paroît avoir été sacrifiée ; mais on *ne pourra* » *cependant refuser des éloges aux réformes dont elle* » *est devenue l'occasion , aux mesures postérieures que* » *le Roi de Prusse a cru devoir prendre pour épurer* » *dans ses Etats l'administration de la Justice* «.

Et j'ai cité ensuite dans son entier , avec éloge , le rescrit réformateur : je l'ai proposé pour modèle aux autres Souverains. Qu'ai-je dû , Monsieur , qu'ai-je pu faire de plus ? En quoi ma conduite est-elle celle d'un ennemi ; ou mon langage celui d'un détracteur du Roi sous le Gouvernement de qui vous vous applaudissez de vivre ? En quoi l'ai-je *avili , ridiculisé , bafoué* ?

Vous me pressez d'avouer que je ne l'aime pas. Mais je vous prie , pourquoi l'aimerois-je ? Et aussi pourquoi ne l'aimerois-je pas ? Le Roi de Prusse est dès-à-présent pour nous autres étrangers , ce que sont *Alexandre & César*. Souvent de l'admiration , toujours de l'impartialité , c'est tout ce que nous devons à ces héros que d'autres siècles ou d'autres pays que les nôtres ont produit : je parle assurément de lui , comme disoit *Tacite* , *Sine ira & studio , quorum causas procul habeo*. J'en puis dire autant de tous les Souverains de l'Europe. Ils ne m'ont jamais fait , ils ne me feront

jamais de bien : je les crois trop équitables pour me faire du mal : & j'aurai soin de n'y pas donner lieu. Il n'y en a qu'un seul envers qui le respect, l'attachement, la fidélité soient pour moi des devoirs ; un seul de qui j'eusse pu accepter les bienfaits sans scrupule & sans rougir. Or, celui-là je ne lui ai jamais demandé, je ne lui demanderai jamais que justice.

J'ai l'honneur, &c.

Signé, LINGUET.

## A U T R E L E T T R E

*A l'Auteur des Annales.*

*Plœn, ce 7 Juin 1780.*

» **V**OUS parlez, Monsieur, dans le Numéro 47 des *Annales*, de la désertion de 54 Grenadiers à la vue de leur régiment, comme d'une action héroïque digne de passer à la postérité (1).

» Je ne puis qu'applaudir à la conduite des Officiers, à la docilité des parjures, d'être rentrés dans le devoir, à leur confiance dans la parole de leurs Chefs ; le crime projeté, également atroce aux yeux du militaire & du citoyen, ne fut point consommé ; 54 hommes furent sauvés

(1) Voyez dans ce Numéro, page 441, l'anecdote dont il est question. Ces braves soldats vouloient se soustraire à la loi des *coups de sabre*, donnés comme châtiment militaire.

du supplice : ils échappèrent au malheur de se fouiller du sang de leurs concitoyens ; un plus grand malheur peut-être fut paré : celui d'inspirer le goût du martyre aux braves spectateurs de cette scène ; ils auroient été affermis sans doute dans l'idée que c'est un point d'honneur de se soustraire à une punition dictée par la loi , lorsqu'elle heurte un préjugé reçu.

» Jusques-là je suis pleinement de votre avis ; mais lorsque vous réprouvez l'Ordonnance qui prescrit les *coups de sabre* pour punir les fautes légères , vous permettrez qu'un vieux militaire qui a étudié & pratiqué son métier au-delà de quarante ans essaie de vous faire revenir d'une erreur aussi importante qu'aisée à détruire.

» Sans avoir jamais été attaché au service de *France* , j'ai eu l'honneur souvent de servir avec des *François* , quelquefois même celui d'en conduire contre l'ennemi , & de leur voir faire des actions de la plus brillante valeur , qui m'ont pénétré d'estime & d'admiration pour eux ; ce sont ces sentimens profondément gravés dans mon cœur qui me portent à vous adresser cette Lettre , à vous découvrir un moyen de faire revenir la *France* entière d'un préjugé , & à justifier M. de *Saint-Germain* , que vous ne pourrez plus condamner sans condamner en même-temps le Juge le plus compétent du point d'honneur , le grand *Henri IV.*

» Pour prouver ce fait , je citerai un Livre que je possède , que je n'estime pas devoir être

si rare, qu'il ne se trouve plus en *France*; en tout cas je m'offre de déposer mon exemplaire dans telle bibliothèque publique qu'il vous plaira de m'indiquer. En voici le titre.

» *Les principes de l'art Militaire, divisez en trois*  
» *Livres, par J. de Billon, Ecuyer, sieur de la*  
» *Prugne, Lieutenant de M. de Chappes. A Rouen,*  
» *chez Jean Berthelin, 1626, in-8.*

» Il est dédié à la *Jeunesse Françoisse suivant les*  
» *armes.* » Je suis, dit le sieur de la *Prugne* dans sa  
» dédicace, un de ceux qui ai autant pris de  
» peine d'apprendre depuis dix-huit ans que je  
» suis les armes, & depuis quinze années qu'il  
» plut à notre grand *Henri* me donner au siège  
» d'*Amiens* la Lieutenance d'icelui (M. de *Neres-*  
» *taing*) me commandant outre cela d'apprendre  
» à le servir sous sa charge comme sous un des  
» meilleurs Mestres-de-Camp de son Royaume «.

» Ce sieur de la *Prugne* qui a eu l'honneur de  
servir & de mériter les bontés du grand *Henri*,  
dit à la page 20, au Chapitre IV de l'*office de Ser-*  
» *gent* : » Qu'il soit rude & se fasse craindre; & s'il  
» faut frapper, ne frappe d'autres armes que de  
» sa hallebarde, qu'il doit presque toujours avoir,  
» & que lui ni autre Chef ne die jamais d'injure  
» aux soldats, ni ne les frappe à coup de poing  
» non plus que du baston,....

» Le Sergent doit être fort rude aux soldats, &  
» faire tout ce qu'on lui demande pour les chas-  
» tier; & hors du commandement il leur doit être  
» doux «.



» Au Chapitre VII de la charge du *Capitaine*, page 56. » Mais aussi je blâme ceux qui courent » un soldat jusqu'à l'infini comme bourreaux, car » si c'est pour peu de cas, *c'est assez de tirer l'épée, » donner du plat* «.

» On donnoit donc aux soldats de *Henri IV*, pour peu de cas, des coups de plat d'épée, & même de *hallebarde*, qui n'est qu'un bâton armé. Se peut-il que nos soldats d'aujourd'hui se croient déshonorés par une punition qui ne déshonoreroit pas les vainqueurs d'*Yvri* ?

» Je supprimerai, Monsieur, une quantité de réflexions que je pourrois faire pour appuyer ce raisonnement. Les coups ne peuvent pas déshonorer lorsqu'ils sont prescrits par les Ordonnances : aussi le soldat *Allemand* subit cette punition sans murmurer, mais il ne souffriroit pas des injures qui attaquent réellement l'honneur, qui ne corrigent pas, & que les loix ne sauroient dicter. L'Officier qui s'oublieroit au point de lâcher de gros mots contre un soldat dans un service d'*Allemagne* quelconque, seroit sévèrement puni.

» Votre éloquence embellira, Monsieur, ces vérités, & empêchera qu'une fausse idée sur le point d'honneur ne fasse des progrès sur ces caractères vifs & ardens qu'un rien peut égarer. Les propos des frondeurs font le même effet que les sermons fanatiques ; comme vous l'observez fort bien dans votre *Histoire impartiale des Jésuites*. Une plume telle que la vôtre donnant un nou-

veau relief à la vérité par la magie du style, détruira à coup-sûr un préjugé important. Je vous invite donc, Monsieur, à l'employer dans une cause qui intéresse votre patrie & ses braves soldats.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

*Signé, WOLDEMAR, Comte de Schmettaw ;*

Ancien Gouverneur-Général de *Norwège*, Général de la Cavalerie, Chambellan du Roi de *Danemarck*, & Chevalier de l'Ordre de l'*Éléphant*.

---

## R É P O N S E.

*MONSIEUR LE COMTE,*

**S'**IL ne s'agissoit que de mon opinion particulière, je vous la sacrifierois sans répugnance : avec *Henri IV*, & vous, pour guides en matière d'honneur militaire, je serois bien sûr de ne pas m'égarer : mais il est ici question d'un préjugé, d'un préjugé spécieux, d'un préjugé inné en quelque sorte dans une nation entière, dont le caractère distinctif est en tout genre de ne plier aisément que sous les règles qu'elle s'est faites, de n'adorer que les illusions qu'elle-même a consacrées. Par cela seul peut-être la loi de *M. de Saint-Germain* seroit répréhensible.

Il ne suffit pas pour bien gouverner une nation de lui donner de bonnes loix ; il faut encore

que ces loix lui soient appropriées ; qu'elles ne choquent pas trop directement les usages établis , ou du moins qu'elles aient en leur faveur la raison, l'utilité publique & particulière, l'honnêteté, avec une telle évidence que la routine, l'attachement aux vieilles habitudes , & l'intérêt personnel ne puissent les combattre qu'en rougissant. Or pouvez-vous trouver tout cela dans l'introduction des *coups de sabre* parmi nous ?

Vous me dites que le soldat *Allemand* se laisse sans murmurer meurtrir à *coups de bâton* , mais qu'une parole grossière le révolteroit. En ce cas la loi militaire fait très-bien en *Allemagne* d'armer la main des Officiers d'un gros bâton , toujours en activité , & d'enchaîner leurs langues.

En *France* où ce langage plus énergique encore que licencieux est réputé l'idiôme naturel des camps ; où il établit une espèce d'égalité entre le subalterne & le Commandant ; où les oreilles n'en sont pas choquées , ni les ames blessées , tandis que le mot seul de *frapper* cause un scandale universel , & que le bruit d'une *canne* appliquée sur une épaule affecte plus vivement encore le spectateur que le patient ; la loi fait très-bien de ne pas s'occuper des vivacités verbales qui peuvent échapper à des supérieurs ; mais il me semble qu'elle feroit encore mieux de leur interdire les mauvais traitemens physiques de la nature de ceux dont il s'agit ici.

Il faut traiter chacun à sa mode. Dans tout l'*Orient* les grans repas commencent par des *fruits* & des *liqueurs* : ils finissent par le *rôti* , le *vin* , &

les *pilôs*, qui ne sont que des potages au riz. Certainement pour y faire bonne chère, il ne faut pas y introduire l'ordre des services *Européens*, & se piquer de faire marcher les *entrées*, les *entremets* avant le *dessert*.

Mais, dites-vous, cette délicatesse est récente : vos peres ne la connoissoient pas : voilà un Officier du temps de *Henri IV*, qui atteste qu'alors un *Sergent* gourdinait vigoureusement sa compagnie avec une *hallebarde* qui n'est qu'un *bâton armé*, & qu'à la moindre faute on assommoit les soldats à coups de plat d'épée. Les vainqueurs d'*Yvri* souffroient tout cela : valez-vous mieux que les vainqueurs d'*Yvri*? Etes-vous plus délicats sur le point d'honneur qu'*Henri IV* & ses compagnons?

Permettez-moi, Monsieur le Comte, de vous observer 1<sup>o</sup>. que la date du Livre que vous citez ne prouve rien. Il contient l'opinion personnelle de l'Auteur : mais ce n'est pas un indice que ce fut le système général de son temps, ni même celui du Roi des bontés de qui il s'honore.

Il n'y a point de règne, sur-tout en *France*, pour peu qu'il soit long, qui ne voie éclore successivement sur toutes les matières, non-seulement des projets particuliers, mais des ordonnances, des loix absolument contradictoires : on affirme ; on nie ; on élève ; on détruit : on commande ; on révoque.

Depuis que la Monarchie existe, il n'y a guère eu de constant que cette inconstance incurable :

& le militaire n'en a pas été plus exempt que les autres parties. Jusqu'aux couleurs des *uniformes*, jusqu'au nombre des *boutons*, jusqu'aux inclinaisons des *pattes des poches*, &c. nous avons vu changer tout cela en vingt ans, presque du noir au blanc : dans toutes ces variantes, quelle étoit la leçon du Prince régnant ? Assurément personne n'en fait rien.

2°. Remarquez, je vous prie, que le sieur de *la Prugne*, en parlant des coups de *plat d'épée* donnés pour des *càs légers*, les regarde comme les effets d'une vivacité passagère, qui expie sur-le-champ la faute sans appareil, & non pas comme un châtiment légal infligé en grande cérémonie. Là c'est une tape qui se lâche en courant, & à laquelle personne ne prend garde ; ici c'est un supplice réfléchi, destiné à servir d'exemple, où la victime est livrée en spectacle avec des formalités plus humiliantes encore que l'exécution n'est douloureuse ; & c'est ce qui la rend intolérable sur-tout pour des esprits *François*.

3°. Dans le Livre du sieur de *la Prugne*, tout homme qui a quelque autorité est bon pour appliquer cette correction militaire : elle ne devient pas l'appanage d'un emploi particulier, la fonction spéciale d'un office désigné pour la remplir : alors ce qu'elle a d'odieux, de révoltant, se perd pour ainsi dire entre tant de mains qui peuvent s'en mêler : personne ne rougit de faire ce que tout le monde fait.

Mais dans la loi de M. de *Saint-Germain* il y a des bras exclusivement, & aveuglement armés

par la justice pour ce ministère : ce sont des camarades qu'il dévoue à devenir les bourreaux de leurs camarades ; & dès-lors ils doivent l'abhorrer : la restriction le rend honteux , autant qu'il est cruel de sa nature : ce n'est plus un pouvoir confié ; c'est une exécution renvoyée , & une exécution qui flétrit autant les instrumens que les victimes. Pesez sur-tout, je vous supplie , cette différence , & j'ose croire que vous ferez de mon avis.

Il n'en est pas de même en *Allemagne* ! Mais songez combien les mœurs , les opinions , les préjugés se dénaturent en passant le *Rhin* ; combien tout se déforme , ou se réforme de la *Germanie* aux *Gaules*. Vous avez , dit-on , des bourreaux que leur métier ennoblit , tandis que le même titre en avilit d'autres. Un *coupeur de têtes* est dans l'Empire un citoyen honoré : un *serreur de cols* est un misérable dégradé.

Chez nous point de distinction : rien de plus grand que d'ordonner les supplices : c'est l'appanage du commandement : rien de plus vil que d'en être l'agent : c'est le dernier degré de la servitude. Qu'on se serve de la *corde* ou du *sabre* , l'ignominie n'en est pas moindre.

4°. Enfin vous paroissez prendre pour juge le siècle même de *Henri IV* , & vouloir en opposer la délicatesse à celle du nôtre : vous voulez que nous souffrions en silence ce qu'il souffroit ; que nous nous croyons à l'abri de la honte quand nous ne ferons que l'imiter. Mais , Monsieur ,

distrait par vos emplois; prévenu par l'histoire de votre pays, qui est peut-être plus fortunée, plus glorieuse à cette époque, ne faites-vous pas trop d'honneur à la nôtre?

Songez donc que pour l'espace renfermé entre le *Rhin*, les *Alpes*, & les *Pyrénées*, ce moment est le plus honteux, le plus infâme de ses *Annales*; songez qu'il offre les règnes de *Charles IX*, de *Henri III*, c'est-à-dire, des plus abominables monstres qui aient déshonoré la Couronne après les *Caligula*, les *Nérons*, les *Henri VIII*, &c.

Songez que c'étoit le temps de la bassesse, de l'abrutissement en tout genre, des guerres civiles, de la dégradation du trône, de l'oppression des peuples, de l'oubli de toutes les vertus & de tous les principes.

Sans doute *Henri IV*, le *Balafré*, *Coligny*, *Crillon*, étoient des héros qui conservoient dans cette fange sanglante quelque idée de l'honneur & de la gloire; mais leurs grandes actions, mais la généreuse sublimité de leurs ames n'influoient point sur le siècle; les Conseils n'en étoient pas moins remplies de Ministres lâches; l'*Eglise* de Prélats scandaleux; les armées d'assassins élevés aux plus hauts grades.

Par qui je vous prie fut commis de sang-froid le meurtre du Prince de *Condé* fait prisonnier de guerre? Et quel en fut le châtement? Lisez *Bran-tome*: voyez-y le détail de la mort du galant *Buffy*, & de tant d'autres; daignez prendre garde.

que les *Spadassins* qui leur arrachent la vie en troupes , étoient les favoris des Princes les plus voisins du trône.

Songez que quand il fallut *meurdrir* le Duc de *Guise* , le lâche *Henri III* qui n'osoit le *juger* ; qui n'auroit peut-être pas trouvé dans le Royaume un Tribunal pour seconder des poursuites justes , trouva à sa Cour quarante-cinq assassins pour le percer à coups de filets ; qu'il en auroit trouvé mille ; & qu'il n'en trouva qu'un seul assez fier , assez généreux pour lui refuser son bras.

Songez qu'alors tout étoit brigandage ; que dans l'*Eglise* on trafiquoit des bénéfices ; que dans la *Robe* on trafiquoit des jugemens ; que ce grand *Henri IV* dont vous réclamez le suffrage avoit éprouvé dans ses procès particuliers avant son avènement la perversité avide des Tribunaux ; qu'il en parloit en plaisantant , disant qu'il avoit *boursillé* lui-même ; mot qui ne seroit bon qu'autant qu'il auroit réformé ces abus , quand il en eût le pouvoir.

Songez que dans le *militaire* on trafiquoit de tout ; que les Chefs se révoltoient pour se vendre ; qu'ils surprenoient les places pour les faire acheter ; qu'on ne pouvoit compter sur leur fidélité qu'autant qu'elle étoit lucrative pour eux ; que le métier de *Capitaine* étoit celui de pillard , de voleur en titre ; & celui de *Soldat* de pillard , de voleur en sous-ordre ; que le vertueux , l'incorruptible *Sully* mettoit pendant la guerre au rang des moyens légitimes de s'enrichir les larcins commis avec les détails les plus odieux  
sur



sur les paisibles marchands ; songez bien à tout cela ; & j'ose croire que vous ne parlerez plus de cet horrible siècle , quand il s'agira du *point d'honneur*.

Les soldats se laissoient *battre* ? Eh ! ils souffroient ; ils commettoient bien d'autres bassesses : mais leur résignation n'est pas plus faite pour nous servir de modèle , que leur corruption ; nous ne sommes plus brigands comme eux : & vous voulez que nous soyons aussi vils !

Pardonnez-moi, Monsieur, d'oser être d'un avis si directement contraire au vôtre : tout châtiment qui avoisine l'infamie doit être sans exception banni des camps , à moins qu'il ne soit la punition d'une lâcheté , ou d'un crime digne d'une égale rigueur.

Si je parlois à un Chef qui commandât des masses pour qui le mot d'honneur fût un son vuide de sens ; des machines physiques qui n'obéissent qu'à des impulsions violentes , & manuelles , je lui dirois , déployez la vigueur de votre bras , frappez ces automates sans scrupule & sans pitié ; puisque c'est la seule manière de leur communiquer des ordres , & que leurs épaules sont le seul organe qui correspond à leur cerveau.

Mais si la Providence a mis sous vos ordres des ames ardentes , capables de s'enthousiasmer , même pour des chimères ; chez qui l'amour de l'honneur même mal entendu soit plus fort que celui de la vie ; qui apprécient leurs devoirs , leurs engagements , leurs moindres démarches mieux que leur existence ; qui ne veulent souffrir entre

leurs supérieurs & eux d'autre différence que la folie de prodiguer leur sang sans espoir de récompenses ; de marcher au feu sans autre prix que le risque d'une mort douloureuse pour le présent , & d'une vie non moins pénible , souvent plus amère encore pour l'avenir , pourvu que ce risque soit couvert d'une apparence d'égards pour leurs personnes , de confiance en leur bonne volonté , de crainte de les avilir ; ah ! croyez-moi , ménagez ces nobles insensés : loin d'étouffer par d'indignes traitemens ce fanatisme extravagant , mais utile , choiez-le , développez-le ; sacrifiez tout le reste au soin de le conserver ; & n'en appréhendez jamais de mauvaises suites , puisqu'il part du respect pour soi-même ; puisqu'il ne peut jamais conduire qu'à de grandes actions ; & qu'en rendant l'obéissance même glorieuse , il répond de la soumission des cœurs exaltés par ces fantômes.

Je suis très-respectueusement , &c.



### *Suite du Procès de M. de Lally.*

**O**N a vu jusqu'ici en détail dans ces *Annales* combien cet étrange Procès avoit eu de suites plus étranges encore.

On a vu dans le Tome premier comment le Jugement qui a coûté la tête à ce Commandant infortuné , a été cassé par le Conseil du Roi , & le fonds de l'affaire renvoyé au Parlement de *Rouen* pour l'examiner de nouveau.

On a vu dans le Tome VIII l'incident illégal, scandaleux, illégalement suscité, scandaleusement soutenu par un Conseiller au Parlement de *Paris* contre le fils même du défunt, plaidant en cette qualité, & en personne, pour son pere.

On a vu dans ce même Tome VIII comment le Parlement de *Rouen* a accueilli cette infraction des loix, des règles de la procédure, de l'honnêteté publique ; comment il l'a consacrée, en quelque sorte par plusieurs arrêts préparatoires, & enfin par un arrêt définitif qui admet une *intervention* formellement proscrire par la raison & la jurisprudence.

L'histoire ne présente que trop d'exemples d'arrêts non moins iniques, non moins irréguliers qui ont été soutenus, ou du moins tolérés. Les circonstances maitrisent quelquefois la justice dont l'emploi spécial semble cependant être de travailler à en rectifier les effets : ici elles n'en ont point empêché le cours. Par une décision unanime du Conseil, composé de 54 Magistrats, tous les arrêts du Parlement de *Rouen* rendus dans cette affaire ont été cassés, & annull s.

Le Roi renvoie à un autre Tribunal l'instruction du Procès : Sa Majesté ordonne d'avance que si quelqu'une des Parties intéressées o oit former *opposition* au présent arrêt du Conseil, sous prétexte qu'il a été rendu sur *requête*, il n'en sera pas moins procédé à cette instruction ; ce qui prouve combien l'*intervention* adoptée à *Rouen* a été jugée monstrueuse & nulle par elle-même dans l'ordre judiciaire. Enfin les plaidoyeries de *Rouen* ayant été remplies de la part du Magistrat

intervenant d'une violence plus que répréhensible contre le jeune Comte *de Lally*, contre les autres infortunés associés au désastre de son pere, contre le *Conseil même du Roi*, qui a admis sa réclamation, Sa Majesté réserve à ceux qui y ont été outragés, tous leurs droits pour en obtenir la juste réparation.

---

*Nouvelle délibération de l'Ordre des Avocats  
du Parlement de Paris.*

SUIVANT un vieux proverbe les bonnes & les mauvaises nouvelles ne vont jamais seules : en feroit-il donc de même des sottises de certaines classes de la société ? Quand une fois la folie a commencé à y donner aux cervelles une impulsion quelconque, ne reviennent-elles à leur état naturel qu'après plusieurs oscillations d'extravagance ou de fureur ? Je serois tenté de le croire, & sans doute ceux qui lisent cet Ouvrage auront la même tentation, s'ils prennent la peine d'y réfléchir.

Autrefois quand les R. F. *Économistes* frétilloient encore, j'étois obligé à chaque instant de rabattre vers la terre ces petites têtes *philosophiques* qui ne cessoient de se dresser, de siffler, & même de mordre.

Quand j'ai commencé à faire redescendre à sa place le *bon Secrétaire de l'Académie Française*, & ses chers féaux, vingt incidens plus ridicules les uns que les autres les ramenoient à chaque instant malgré moi sur la scène ; on me soupçon-

noit presque de les faire naître pour ma jouissance privée , quand je n'en étois que le témoin impartial , & l'historien fidèle.

Quand j'ai été forcé de rendre compte des décisions inconcevables , des démarches tumultueuses , surprises à des Cours de Justice , le nombre de ces monumens fâcheux par la robe ne s'est trouvé malheureusement que trop grand. En disant toujours des choses nouvelles , j'ai paru ne multiplier que des répétitions.

Enfin dans le dernier Numéro j'ai eu à parler d'un trait de démence & d'audace de la part d'un ORDRE d'*Avocats* , & me voilà obligé de nouveau à raconter une anecdote non moins scandaleuse d'un autre ORDRE ; si je veux être chroniqueur exact & véridique , il faut m'exposer à passer pour un annotateur malin ; j'espère que cette réflexion & les faits préviendront le reproche & même le soupçon.

A Paris donc , non pas chez les *Visitandines* , comme disoit feu *Vervet* , mais au Palais , dans le sanctuaire de la Justice , sous les yeux des *Magistrats* , à la face du Clergé assemblé , vient de se passer une scène qui compromet le Clergé , qui outrage la Magistrature , qui viole ouvertement les loix , qui prive une portion non-seulement nombreuse , mais infiniment respectable de citoyens , du plus beau privilège auquel des hommes honnêtes puissent prétendre , de celui d'offrir au Public le secours de leurs talens & de leurs lumières.

L'ORDRE auguste , équitable , désintéressé des AVOCATS au Parlement de Paris vient d'arrê-

ter de ne plus recevoir à l'avenir dans son sein, ni sur le fameux tableau, aucun *Ecclésiastique*; & ce qui seroit incroyable de la part de tout autre Corps, ce que celui même des *savetiers* rougiroit en morale de se permettre, on a donné à cette résolution un effet rétroactif. De jeunes gens pleins de mérite, qui s'étoient préparés à l'initiation par les quatre années exigées de noviciat, qui avoient fait à cette espérance le sacrifice de ce temps précieux, qui avoient tourné toutes leurs études vers cette carrière, ont été impitoyablement exclus à l'expiration du terme.

La *Musulmane* assemblée leur a fait les complimens les plus flatteurs : elle a rendu hommage à leurs talens naturels, à leurs lumières acquises, à leurs vertus. » Vous êtes, leur a-t-on dit, » d'excellens sujets, mais nous ne voulons pas » de vous « : & ils ont été éconduits.

Avant que d'examiner la nature de cette délibération en elle-même, & sa validité, il faut tâcher d'en démêler le motif.

Pour cela il faut savoir que le *Clergé* en *France* est riche comme ailleurs : en *France* comme ailleurs ses revenus consistent sur-tout en *fonds de terres*, en *dixmes*, en *édifices*, &c. espèce de biens qui donnent plus de prise que les autres aux procès; en *France* comme ailleurs, & plus qu'ailleurs, les loix en général sont obscures, les propriétés indéterminées, la Jurisprudence versatile, & c'est sur-tout dans la partie du droit *ecclésiastique* que ces défauts sont sensibles & multipliés. Aucun Législateur n'ayant jamais daigné

ou osé donner une forme stable, & une consistance solide aux réglemens qui la régissent, ou devroient la régir, elle est livrée aux systèmes, aux interprétations, aux circonstances, à la plus monstrueuse, à la plus dispendieuse incertitude.

Aussi ce vaste district est-il la plus abondante pâture de nos *Gens de Loi*. Quand on plaide pour avoir un bénéfice, on a de l'argent, & l'espérance rend plus facile à le sacrifier : quand on le possède, & qu'on dispute pour en soutenir les prérogatives, on est encore mieux pourvu, & plus généreux : ce qui convient fort à nos *Cicérons*.

D'ailleurs ces grasses Abbayes, ces Prélatures opulentes ont toujours quelques bornes à remuer, quelques privilèges à revendiquer, quelques réparations à contester, quelques voisins à réduire : tout cela ne se fait qu'avec de l'argent, des consultations, des mémoires, des pièces d'écritures. Presque toutes ont adopté l'usage d'avoir à elles en particulier un *Conseil* pris sur le tableau, qu'elles s'approprient en quelque sorte, qu'elles pensionnent à l'année, en payant par forme de casuel le travail courant du Palais que les procès exigent ; ce qui fait pour le Conseiller-pensionnaire un état assez doux.

Le *Clergé* en Corps a pris cette méthode. Tout cela compose autant de *canonicats* Laïques, dont les prébendes sont exactement payées, & où l'assistance n'est pas onéreuse. Jusqu'ici les *Ecclésiastiques* avoient été peu curieux d'y prétendre. L'usage, le défaut de réflexion peut-être ; peut-être la facilité de s'avancer autrement ; peut-être le dégoût de ces études, ou des manœuvres qui

germent sous la robe palatiale les en écartoient. Leur indifférence a été au point que de *fix Avocats* tant au *Conseil* qu'au *Parlement* qui composent le petit Sénat consultant même du *Clergé*, il n'y en a qu'un seul de *tonsuré*.

Or, depuis quelque temps les choses ont changé; soit espérance d'épurer l'*ordre* en s'y agrégeant; soit désir d'affranchir de sa tyrannie les biens *ecclésiastiques*, & la Jurisprudence qui semble devoir les régir; soit envie de partager un emploi honnête dont l'exercice n'est pas infructueux, on a vu tout-d'un-coup plusieurs candidats se mettre sur les rangs, avec l'uniforme sacerdotal. Les Jurisconsultes qui ne portent que celui de la chicane ont commencé à raisonner sur cette apparition.

» Mes chers confreres, leur a dit M<sup>e</sup> *Vulpian*,  
» voilà des mains qui se préparent à fouiller notre  
» mine : si nous les tolérons, elles vont bientôt  
» nous en enlever le profit. Les premiers admis  
» feront des élèves. Cette classe deviendra nom-  
» breuse, & fera seule employée.

» Les *Séculiers* préféreront naturellement leurs  
» confrères à nous : les *Réguliers*, persuadés qu'ils  
» seront plus instruits, iront de même à eux sans  
» les aimer; & nous resterons seuls, Messieurs,  
» seuls, sans travail, sans honoraires; réduits à ces  
» grédins de *Laiques* à femmes & enfans, qui chi-  
» potent sur tout; bornés à des *séparations* qui ne  
» sont lucratives que quand la femme réussit; à des  
» *mémoires* pour des *Gentilshommes* qui n'ont pas le  
» sou; à des *consultations* pour des *marchands* que  
» la guerre & le luxe ruinent. Messieurs, l'Eglise



» est un pré fécond, où il y a toujours à brouter.  
 » Défendons notre pré tandis qu'il en est encore  
 » temps.

» Ah ! oui, oui, a répondu l'assistance. Défens-  
 » dons : mais comment ? — Comment ? N'avons-  
 » nous pas le tableau ? — Vraiment oui, nous  
 » avons le tableau. Eh bien ! que faire ? — Par-  
 » dieu ! en exclure ces gens-là à perpétuité ; les  
 » frapper d'anathême ; excommunier les excom-  
 » munians.

» — Et ceux qui ont fait leur stage, qui ont  
 » leurs quatre ans ; les voilà qui frappent à la  
 » porte. — Ceux-là ? ..... Attendez, ..... rayons-  
 » les par anticipation. Notre tableau est à nous  
 » une fois : il ne dépend ni des Magistrats, ni  
 » du Roi, ni des Loix : ne les y admettons point ;  
 » il faudra bien qu'ils s'en aillent.

» — Oui, oui, ne les admettons point : *bene,*  
 » *bene respondere* ». On a claqué des mains ; & les  
 pauvres aspirans ont été exclus du docte Corps : &  
 voilà comme une ligue insolente se joue de l'état  
 des hommes ; voilà comme elle sacrifie leurs droits  
 à son avidité ; comme elle fait plier les règles  
 sous son despotisme !

Maintenant quelques réflexions. Il y a des  
 arts dont les *Ecclésiastiques* sont & doivent être  
 exclus par leur caractère même : ainsi l'état *mi-*  
*litaire* ne leur convient pas ; la violence qui le  
 caractérise, la disposition à répandre le sang qui  
 en est le symptôme spécial, doivent répugner à  
 des mains consacrées à un ministère de paix ; il  
 doit faire frémir des cœurs destinés à prêcher la  
 douceur, l'humanité, & à en donner l'exemple.

**Le commerce** est peut-être également incompatible avec le Sacerdoce, par une autre raison : il semble exiger une certaine avidité pour le gain dont la délicatesse de l'*Eglise* doit défendre à ses Ministres même d'encourir le soupçon ; les spéculations d'ailleurs faites en grand absorbent l'esprit : en petit elles risquent de le rétrécir : elles sont bien difficiles à concilier dans tous les sens avec la tranquillité, la pureté, le désintéressement que doivent sans cesse conserver les Membres de la hiérarchie pontificale.

Mais les arts qui ne tendent qu'à développer, ou à employer les talens de l'esprit ; ceux qui sont utiles aux hommes par les secours qu'ils leur procurent contre les maux auxquels la nature les a soumis, comme la *Médecine* ; ceux que l'état actuel de la société rend nécessaires, quoiqu'ils soient moins un remède à ses abus, qu'un préservatif contre les tentatives de la cupidité, tels que la *Jurisprudence* ; ceux où une belle ame peut rendre des services sans nuire ; où des cœurs compatissans peuvent se montrer avec toute leur énergie, & faire du bien aux foibles sans opprimer personne ; prodiguer leur assistance sans en faire un trafic ; aider, consoler, soulager les malheureux, sans aucune vue d'intérêt ; en mettant, comme dans toutes les autres fonctions sociales, un prix honnête & modéré aux services rendus aux hommes qui peuvent payer la restitution de la santé, ou qui ne plaident que pour augmenter leur aisance ; pourquoi donc les interdire aux *Ecclésiastiques* ?

Loin qu'ils y soient inhabiles, c'est à eux,

pour ainsi dire , qu'ils devroient être spécialement réservés. Leur état par essence est d'être instruits. Dans les temps où la barbarie défiguroit , ravageoit le monde, ce sont eux , & eux seuls qui ont conservé le germe précieux des sciences : ils étoient alors en effet seuls *Médecins*, seuls *Géomètres*, seuls *Jurisconsultes*.

Ils ne se défendoient pas toujours de la grossièreté de leur siècle ; mais ils en diminuoient un peu l'ignorance , & c'est à eux que les modernes restaurateurs des lumières ont dû leurs succès , puisque sans les mains qui ont nourri quelques étincelles de ce feu sacré , celles qui l'ont depuis rallumé avec éclat n'en auroient eu sans doute ni le pouvoir , ni peut-être l'idée.

Il y a même eu des momens où les *Ecclésiastiques* exerçoient presque seuls la *Magistrature* , parce qu'en effet ils en étoient seuls capables. Dans la réforme que le changement des mœurs a causée à cet égard il a subsisté des traces de cette ancienne capacité universelle qu'ils avoient pour tous les emplois de ce genre. Le mot *Clerc* désigne encore un homme instruit. Dans tous nos Tribunaux il y a des places affectées à des Membres de l'Eglise ; & jamais aucune de ces Compagnies n'a pensé à adopter le système plus furieux encore qu'extravagant de l'ORDRE.

Au reste , quand la *Jurisprudence* en général ne pourroit pas être du ressort , & comprise dans les études d'un *Ecclésiastique* ; quand les matières des *Domaines*, celles des *Finances*, celles des *procédures criminelles* pourroient être légitimement fer-

mées à des cheveux ronds élagués par une couronne, n'est-il pas tout-à-la-fois injuste & absurde de prétendre exclure ceux qui portent ainsi sur la tête le signe de leur ministère, des objets dont la régie compose précisément une partie des dépendances de ce ministère ?

Au moins la partie *canonique* leur appartient : & c'est celle à laquelle naturellement ils se restreignent : je suis appelé à posséder des *bénéfices* ; & vous voulez me défendre d'éclaircir la manière de les obtenir, de les posséder, de les administrer ! C'est précisément comme si ce Corps fanatique , & encore plus cupide, prétendoit chasser les *Gentilshommes* de son sein, de peur qu'ils n'étudiaissent la matière des *fiefs*.

Bientôt ils ne voudront plus de fils de *merchants* , de peur qu'ils n'aient la vogue dans le Public sur les affaires de *commerce* ; ils ne voudront plus de fils de *Magistrats* , de peur que le respect pour les peres , le besoin de leur protection ne fasse courir au cabinet des enfans : toute la science du Barreau , ou du moins toute la capacité d'en faire usage sera exclusivement concentrée dans un certain nombre d'hommes isolés de toutes les autres classes, mais étroitement confédérés pour les tyranniser toutes , & les rançonner toutes.

Il faut espérer que le *Clergé* principalement intéressé dans cette affaire ; la *Magistrature* qui doit au moins en être scandalisée ; le *Gouvernement* à qui il appartient d'y mettre ordre, feront enfin des réflexions sérieuses sur ce despotisme , dont chaque jour multiplie les progrès.

Il y a des oreilles auxquelles le seul mot de *Prêtre* est *mal-sonnant* ; & qui, d'après cette raison seule, approuveront l'exclusion donnée par la robe à la *soutane* : ces gens-là diront qu'ici c'est un despotisme qui en chasse un autre , & que peu importe à la société. Soit ; mais l'histoire de M. *Du Castel* est celle d'un Laïque, d'un Particulier, d'un pere de famille. Eh bien ! qu'est-ce que votre M. *Du Castel* ? Le voici.

M. *Du Castel* est un Avocat au Parlement de *Normandie*, né avec des talens si rares, qu'après la grande révolution, & la grande restauration, tout le monde se réunit pour l'engager à chercher un théâtre plus digne de lui : ses amis l'obligèrent de se rendre à *Paris* pour y exercer sa profession. Il y arriva, muni des certificats les plus flatteurs du *Parlement*, & de l'ordre des Avocats de *Rouen*, dont il honoroit depuis longtemps le tableau.

L'usage est dans ces sortes de transfusions d'un ordre à un autre, que l'émigrant soit reçu immédiatement dans celui où il se présente. M. *Du Castel*, peu connu à *Paris*, alloit sur l'étiquette être sans difficulté inscrit aux diptiques de la robinerie *Parisienne*.

Malheureusement pour lui il eut l'imprudence de plaider une petite cause : plus malheureusement encore, par je ne sai quel hasard, il y avoit du monde : il plaida avec tant de facilité, tant de présence d'esprit, tant d'ordre, tant de graces, enfin avec tant de véritable éloquence, que le Public & les Juges se retirèrent enchantés ; mais ce qu'il y avoit là de *tablotans* furent confondus.

Le lendemain assemblée des gens du *Tableau* : arrêté *DE NE POINT RECEVOIR M<sup>e</sup> Du Castel*.

Celui-ci étonné, s'agite, s'intrigue : il fait des remontrances ; il demande des raisons : point de raisons ; il trouve par-tout des gens froids, polis, qui l'affurent affectueusement qu'il est l'homme du monde le plus honnête, le plus aimable, le mieux doué par la nature, mais qu'il ne sera jamais *Avocat à Paris*.

Ses amis s'alarment ; les Magistrats s'intéressent : on leur rit au nez. L'ordre *Neustrien* écrit directement en sa faveur à l'ordre *Parisien* : il réclame la confraternité : il marque de la surprise & même de l'indignation qu'un de ses Membres éprouve un pareil affront ; que le tableau de *Paris* prétende être plus formaliste, plus difficile que celui de *Rouen*. On trouve très-plaisante & très-insolente l'audace de ces pygmées.

Enfin le Chef actuel de la Justice, ancien Premier-Président de *Rouen*, de qui M<sup>e</sup> *Du Castel* étoit connu, chéri, estimé, prend la peine d'en parler lui-même à un nommé *Etienne*, ancien *Bâtonnier*, dont le fils, Membre aussi du fameux tableau, est richement placé dans les bureaux de la *Chancellerie* : qui jouissent tous deux, l'un par son ancienneté, l'autre par ses places, d'un grand crédit parmi la gent *Avocatique* : le souverain Magistrat s'abaisse jusqu'à prier ; il dit en termes exprès que l'admission du candidat lui fera le plus vif plaisir ; que ce sera à ses yeux un service qu'on lui rendra.

Pour toute réponse l'ordre qui jusques-là ne

s'étoit expliqué que verbalement , rend son oracle par écrit : on notifie à M<sup>e</sup> *Du Castel* une lettre authentique , où on lui dit qu'il a des talens, des vertus , des lumières, plus qu'il n'en faut pour faire vingt Avocats ; mais que cependant *il ne sera point Avocat à Paris* : & en effet il n'a pas été *Avocat à Paris*.

Comptant sur un succès infaillible il avoit fait venir sa famille : il avoit loué, meublé une maison : il a fallu renvoyer sa famille ; relouer la maison à perte ; revendre les meubles à perte ; retourner à *Rouen* , où il exerce sa profession avec l'éclat que comporte ce théâtre moins vaste.

Voilà un fait nouveau : il n'a que deux ans ; un fait authentique ; les lettres dont j'ai parlé sont imprimées, & les détails bien connus de mille personnes, tant à *Rouen* qu'à *Paris* ; un fait qui intéresse toute la société : il ne s'agit point là de *prétraille* , de jeunes bénéficiers, que leurs patrons pourront dédommager d'avoir manqué l'affiliation robinesque.

C'est un galant homme , un citoyen respectable & utile ; un Jurisconsulte étayé du suffrage d'un Barreau entier, & des Magistrats de tous les rangs, qui a essuyé un outrage odieux ; c'est un pere de famille à qui ses talens offroient une ressource glorieuse, descendu lui & ses protecteurs jusqu'à la prière , pour obtenir ce que la Justice défendoit de lui refuser , dont une rivalité fordidie a pros crit les talens, & dédaigné les prières ; c'est un défenseur éclairé, courageux, incorruptible, dont une ligue criminelle animée par l'avarice a privé le Public.

Cette conduite est d'autant plus honteuse , d'autant plus évidemment motivée par l'intérêt , qu'il existe encore aujourd'hui sur ce même tableau un Avocat, *Normand* aussi , nommé *Dandasne* , qui s'étant retiré autrefois de *Rouen* dans un instant de révolte du Barreau du pays contre le Parlement , a été accueilli sans difficulté dans la Capitale : mais aussi ce *Dandasne* est un homme lourd , sans grace , sans mérite , qui ne pouvoit aspirer au plus qu'à passer pour profond dans sa coutume de *Normandie* , ce qu'on appelle en termes familiers une vraie *mâchoire* ; cela n'inspiroit ni alarmes , ni jalousie ; c'étoit une excellente recrue , sur-tout portant le signe de reprobation de la part des Magistrats. M<sup>e</sup> *Du Castel* étoit toute autre chose : il falloit bien s'en défaire.

Dans mon enfance passée , comme je l'ai dit il n'y a pas long-temps , au sein du *Jansénisme* , je me souviens d'avoir connu un vieux Curé *appellant & réappellant*. Avec une santé robuste d'ailleurs , il avoit une infirmité qui le mettoit sans cesse en danger : il prétendoit que *sans cela il auroit vu la révocation d'une certaine bulle*.

Je n'ai , Dieu merci , point d'infirmités encore : & je me livre à une espérance plus raisonnable. Je commence à me flatter de voir avant de mourir la destruction de l'ordre , & le rétablissement du bon ordre.





---

*Le premier Volume de la nouvelle Edition des Annales, avec le Portrait de l'Auteur, se distribue chez M. Lequesne, Marchand d'étoffes de soie, rue des Bourdonnois, à Paris ; & chez M. Gosse, Imprimeur-Libraire, à La Haye. Les Souscripteurs qui sont dans le cas de le recevoir gratuitement, ou qui voudront se le procurer suivant les conditions énoncées au commencement des Numéros 66, 67, & 68, sont priés de se faire connoître sans délai, & avant la fin de Septembre, afin que l'impression du second Volume ne souffre point de retard.*

---

O F F R A N D E  
A L' H U M A N I T É,  
O U

Traité sur les causes de la Misère en général ;  
& de la Mendicité en particulier ; ainsi que  
sur les moyens de tarir la première, & de  
détruire la seconde.

*Ouvrage imprimé au profit des pauvres, par M. Briatte,  
Pasteur de l'Eglise Wallone de Namur, Tome Ier.*

**T**ANDIS que l'ambition, la politique, la soif de l'or, le despotisme, la vengeance, offrent tant de sacrifices aux divinités ennemies de la race humaine, voilà donc un homme qui veut travailler à en guérir les maux. Tandis que les

TOME IX. N<sup>o</sup>. 70. X

lettres dégradées par les flatteries corrompues, par l'audace autant que par les bassesses de je ne fais quelles sectes aussi furieuses que ridicules, deviennent de jour en jour plus funestes à la société, voilà un écrivain qui les rappelle à leur vraie destination, & les emploie à développer sérieusement les causes, ainsi que les remèdes d'une de ses principales infortunes.

Quand j'ai annoncé cet Ouvrage il y a quelques mois, il a donné lieu à une méprise assez singulière. Comme j'avois laissé entrevoir le dessein de traiter les mêmes matières, bien des personnes se sont imaginé qu'il étoit de moi, & que M. *Briatte* étoit un nom imaginaire sous lequel je me cachois : ce préjugé lui a valu quelques souscriptions, des ennemis, & des injures.

Il seroit cependant assez difficile de supposer le moindre objet à un pareil enfantillage : d'ailleurs le secret étant une fois deviné, l'obstination à diffimuler seroit devenue presque aussi répréhensible qu'inutile ; quand on m'a vu assurer que M. *Briatte* étoit un Auteur existant, un homme d'un vrai mérite, qui travailloit en personne, & dont je n'avois pas même vu le manuscrit, on auroit dû cesser de tenir à un soupçon aussi formellement démenti, aussi dépourvu de fondement.

Mais peut-être se réveillera-t-il à la lecture, & il n'en fera pas plus raisonnable. M. *Briatte* paroît avoir adopté la plupart de mes idées, même celles qu'on a d'abord trouvées les plus extraordinaires : il y en a même qu'il a poussées plus loin que moi, ou présentées plus hardiment.

Ainsi la *servitude personnelle* est à son avis un des plus précieux avantages que la prétendue civilisation de l'*Europe* lui a fait perdre : ainsi il parle avec très-peu d'estime de la *boulangerie* , de la *panneterie* , &c. & avec une horrible irrévérence d'une des idoles de la moderne philosophie, du Président de *Bordeaux* : il ne voit dans l'association des R. F. F. *Economistes* qu'une secte infiniment nuisible , & dans leur zèle qu'une folie dont le genre humain de nos contrées pleurera longtemps d'avoir été l'objet.

Il s'exprime sur ces matières , & sur bien d'autres avec la franchise , la dureté peut-être , & sûrement l'imprudence que j'avois en effet il y a vingt ans : il n'y met point cet entortillage poli, ce vernis à demi transparent qui déguise un peu les vérités , & les rend moins éblouissantes pour les jeux malades de nos *Sibarites*. Aussi son Ouvrage, s'il est lu, lui fera-t-il prodigieusement d'ennemis : à peine trouvera-t-il dans l'estime silencieuse de quelques observateurs honnêtes & dispersés une foible compensation au sourire méprisant , peut-être aux tracasseries furieuses dont les confrères en *économie* , &c. vont l'honorer.

Je dis *s'il est lu* ; car je ne serois pas étonné qu'il ne le fût point , mais point du tout : l'estime que j'ai pour l'Auteur , & pour le Livre depuis que je connois l'un & l'autre , l'attachement réel quoique très-désintéressé que j'ai pris pour tous deux m'engagent à prévenir les critiques ; afin que d'une part les censeurs quand ils voudront exercer leur malignité aient le chagrin

de ne pouvoir donner que des répétitions ; & que de l'autre les lecteurs sensés prévenus des défauts puissent se livrer sans distraction, ou avec plus d'indulgence à l'examen, à la méditation des grandes vérités dont cet Ouvrage estimable est rempli.

1°. Il est aisé de voir que c'est un début. L'Auteur accoutumé à penser, à raisonner, mais peu familiarisé avec l'art d'écrire, ne connoît pas encore celui de réduire ses idées, de les resserrer : une imagination abondante, & un cœur sensible lui fournissent une multitude de peintures auxquelles il ne fait pas se refuser, d'expressions énergiques parmi lesquelles il ne fait pas choisir, d'antithèses trop multipliées dont il ne fait pas se défier. Cela rend la lecture un peu pénible : c'est d'après mon expérience que j'en juge : je désire que beaucoup de personnes me trouvent trop sévère.

2°. Cet Ouvrage est d'une logique, d'une conséquence qui paroîtra fatigante à plus d'un lecteur. M. *Briatte* procède par principes : il enchaîne ses idées ; il commence par établir une vaste base sur laquelle doivent ensuite porter ses conséquences ; & dans tout son édifice règne une métaphysique judicieuse, solide, & par malheur un peu abstraite : ce n'est pas là, il est vrai, un défaut, mais c'est une qualité qui en fera un à bien des yeux.

3°. L'Ouvrage est volumineux. Le Tome qui paroît contient près de 550 pages : d'après le plan

que l'Auteur m'a communiqué, le second ne peut pas être d'une moindre étendue ; & pour se développer tout entier , il aura vraisemblablement besoin d'un troisième aussi vaste : cela est un peu effrayant dans un siècle où tout est réduit en brochures ; où la *morale* se fredonne en *opéra-comiques* ; où la *législation* se discute en *pamphlets* ; où chaque discours *académique* contient ou doit contenir un petit traité complet de *politique* , de *littérature* , & de *religion*.

Au milieu de ces nains si élégans , si joliment coupés , que fera le pauvre M. *Briatte* avec ses deux ou trois masses de raisonnemens , sans esprit , sans calembours , & souillés qui pis est par des blasphêmes épouvantables contre l'*Esprit des Loix* , contre la *Physiocratie* , &c ?

Mais les Lecteurs qui auront la bravoure de ne se pas laisser rebuter par ces terribles imperfections , en seront , je ne crains pas de le dire , bien amplement dédommagés : ils applaudiront à la sagacité de l'Auteur , à son énergie , à sa sensibilité ; ils trouveront plus souvent encore à admirer qu'à reprendre : & ils l'enhardiront à continuer une entreprise dans laquelle il a jusqu'ici reçu bien plus de dégoûts que d'encouragemens.

Quoi qu'il en soit , je vais présenter le plan du volume dont il s'agit ici , & en citer quelques passages pris au hasard , pour faire connoître tout-à-la-fois les principes de l'Auteur & son style.

Ce volume est partagé en trois Livres : le premier contient l'énumération des différentes classes sociales que leurs *propriétés*, ou leurs *ressources* & leurs *occupations* garantissent de l'*indigence* : le second présente la liste opposée ; celle de la division infiniment plus étendue qui est dévouée à ce fléau ; celle dont le travail nourrit toutes les autres , & ne produit pour elle-même que la misère ; celle des privations de laquelle toutes les autres composent leurs jouissances. Ces deux Livres , mais sur-tout le second , étincellent de vérités frappantes ; mais ils offrent aussi des calculs bien effrayans.

M. *Briatte* commence par définir cette classe aussi nombreuse qu'infortunée , dont la pauvreté est l'unique appanage. » Elle renferme , dit-il , tous les hommes sans propriétés & sans revenus , sans rentes ou sans gages ; qui vivent avec des *salaires* quand ils sont suffisans ; qui souffrent quand ils sont trop foibles ; qui meurent de faim quand ils cessent. Elle comprend tous les *journaliers* , tous les *manœuvres* , les *artisans* des professions communes , les instrumens des *métiers* grossiers , les agens subalternes des *ateliers* du luxe , & généralement tous les *ouvriers* qui travaillent à la terre , ou aux arts , aux *fabriques* , aux *manufactures* , de première & de seconde nécessité : comme à celles des superfluités dans quelque genre que ce soit ; en un mot , tous les citoyens dont la subsistance & celle de leurs familles dépendent de la capacité de leurs bras , ou de l'adresse de leurs mains , & de l'emploi qu'on en fait.

» Cette classe offre dans presque toutes les contrées de l'*Europe* un coup-d'œil déchirant. Les individus qui la composent n'ont de droit à l'existence que l'air qu'ils respirent, ou l'eau dont ils s'abreuvent ; ni de part aux biens qui l'entretiennent, & qui la font chérir, qu'autant qu'ils sont salariés par leurs heureux compatriotes, pour leur rendre les services les plus vils ou les plus pénibles.

» Ce qu'on appelle la *Justice* ne leur doit rien, ne peut rien leur procurer. Ce mot dans son acception naturelle ne signifie que la garantie des propriétés : mais le peuple n'en a pas. La *Législation* n'a pour objet que d'assurer à chacun la jouissance paisible de ce qu'il possède, quels que soient les titres de sa possession. Mais le peuple n'a que des besoins, & l'impuissance pour les satisfaire.

» S'il ne rentre pas dans le néant l'instant d'après celui où il en est sorti ; si la faim ne le consume pas aussi-tôt qu'il a vu le jour ; ce n'est ni à l'exercice de la *Justice*, ni à l'érection des *Tribunaux*, ni à la protection des *Loix* qu'il en est redevable : c'est à l'impérieuse nécessité où est la société de se servir de lui ; aux besoins multipliés de ceux de ses Membres qui possèdent tous les biens, ou qui disposent des signes avec lesquels on se les procure.....

» Il y a sans doute dans le sort des individus de cette malheureuse classe des nuances qu'il est aisé de saisir, mais qu'il seroit trop long de dé-

crir, comme il y a dans celui de la division à couvert de l'indigence des degrés de bonheur ou de superflu. Il suffit seulement de remarquer que si tous les hommes qui n'ont d'autre titre de subsistance que les travaux qu'ils exécutent, ni d'autres moyens de l'obtenir que les salaires qu'ils leur méritent, ne sont pas des *pauvres*, ils sont du moins tous exposés à la *pauvreté*; que le nécessaire dont plusieurs jouissent, que l'aisance à laquelle quelques-uns parviennent, sont le fruit de quelques circonstances heureuses, ou des exceptions à une règle générale qui n'en souffre pas beaucoup; qu'enfin la modification actuelle de la société dévoue à la misère tous ceux de ses membres qui doivent vivre avec des rétributions, & que les agens des arts grossiers, les ouvriers de manufactures, les manouvriers, &c. n'ont qu'une existence précaire, une subsistance toujours incertaine, & souvent insuffisante «.

Cette définition est diamétralement opposée à un axiôme de l'*Esprit des Loix*, qui a excité avec raison l'indignation de M. *Briatte*. Voici comme le Pasteur réfute l'homme de robe.

» Dans un Livre que tout le monde admire, & que personne ne lit ou ne comprend, on distingue parmi la foule des paradoxes qui décorent les historiettes dont il est rempli, l'affertion suivante : » Celui qui n'a aucun *bien* & qui travaille est aussi à son *aise* que celui qui a *cent* » *écus de revenu* sans travailler; celui qui a un *mé-* » *tier* n'est pas plus *pauvre* que celui qui a *dix ar-*



» *pens de terre en propre*, & qui doit les travailler  
 » pour subsister (1) ». Et tout cela à propos d'hô-  
*pitaux.....*

» Il étoit difficile de renfermer en moins de mots deux assertions d'une fausseté plus évidente, & de montrer moins de connoissance des principes les plus simples, des notions les plus communes. Si c'est là le fruit que le *Président de Montesquieu* a rapporté de ses voyages, & retiré de vingt ans de travail, il faut convenir qu'il pouvoit s'épargner tant de peines & de dépenses, sans exposer le genre humain qu'il a prétendu éclairer, ni à de grans sacrifices, ni à beaucoup de regrets.

» Quand il rédigeoit ses adages il y a quarante ans, *cent écus de revenu* en valoient cent cinquante de nos jours (2). Ils assuroient au *rentier* une subsistance que les gains de deux ouvriers actifs & robustes ne pourroient pas lui procurer.

» Mais sans nous prévaloir de ce que cette étrange assertion avoit d'absurde à son enfanement, arrêtons-nous à ce qu'elle a encore de faux dans sa caducité. *Cent écus de revenu* sont

(1) De l'*Esprit des Loix*, Liv. XXIII, Chap. 29.

(2) Non pas que l'argent ait acquis en si peu de temps un pareil accroissement de *valeur numéraire*; mais les denrées ont reçu au moins une telle augmentation de *valeur vénale*, ce qui revient au même pour l'homme qui a des gages ou des revenus fixes, qui obtient une récompense, ou des rétributions déterminées. Voyez mon chap. sur les monnoies dans le Liv. IV, Tome II. (*Note du texte.*)

un bien effectif, assuré; le *travail* est une ressource casuelle & précaire : *cent écus de revenu* offrent une subsistance complète à quelque individu que ce soit; le travail le plus pénible ne réserve souvent à son malheureux instrument que la détresse la plus déplorable.

» L'homme qui jouit de *cent écus de revenu*, s'il vit pendant quatre-vingt ans, a disposé pendant sa vie d'une somme de 24,000 l. & laisse le capital à sa mort en héritage à ses enfans. Il y a plus des trois quarts des hommes laborieux qui *travaillent* comme des forçats durant la période de leur existence qui leur en fournit les forces, qui n'auroient pas au bout de la plus longue carrière joui de 12,000 liv. pour prix de leurs fatigues & de leurs sueurs, & qui ne sauroient laisser un sol de succession à leurs héritiers.

» D'ailleurs n'est-ce pas réellement se moquer des hommes; disons mieux, n'est-ce pas insulter la classe indigente que d'égaliser les ressources qu'elle peut trouver dans son *travail* à celles que le revenu d'un *capital* assure au *rentier*? Y a-t-il quelque parité entre jouir de *cent écus de revenu sans travailler*, & les gagner en *travaillant*? Est-il égal ou indifférent à l'homme d'épuiser ses forces, d'abrégier sa vie, de s'exposer à la perdre, ou à être estropié par des accidens; ou de ménager les unes, de prolonger l'autre, en jouissant tranquillement d'une rente médiocre à la vérité, mais plus forte que le produit d'un travail pénible; suffisante au moins pour s'en épargner les fatigues, & pour n'avoir point à ressentir la

crainte d'en manquer, plus terrible cent fois que le travail même ?

» Enfin, *celui qui a cent écus de revenu sans travailler* est-il condamné à ne rien faire pour augmenter sa fortune & son bien-être ? Ses bras sont-ils plus enchaînés que ceux du manouvrier qui n'a qu'eux pour tout bien ? Sa rente & sur-tout son capital ne lui facilitent-ils pas les moyens de s'en servir plus utilement ? Qui ne sent la justesse de ce mot fameux du célèbre *Génevois* : *Le premier écu est souvent plus difficile à gagner que le second million ?* Le dénuement absolu entraîne une impuissance complète, & de l'impuissance naît ou la nullité, ou le découragement. Tel qui expire d'inanition & de fatigues au milieu de sa course, & ses enfans dans un *hôpital* ou à la *potence*, auroit peut-être poussé sa carrière jusqu'à un âge avancé, & laissé en mourant une fortune brillante à sa famille, s'il avoit pu une fois en sa vie disposer d'une *pistole*.

» Avec sept ou huit mille francs de patrimoine un homme peut trouver une épouse qui lui en apporte autant pour sa dot. De la réunion de ces deux sommes résulte un capital avec lequel il peut acquérir un domaine honnête, ou former des entreprises d'industrie. S'il a de la conduite, de l'intelligence ; si des circonstances heureuses le favorisent, il prospérera, il enrichira ses enfans. Sans des coups décisifs de la fortune il pourra toujours élever sa famille dans l'aisance, s'il n'essuie point de malheurs. Les fortunes les plus énormes, les plus rapides, ont eu des com-

mencemens plus foibles que *Montesquieu* ne suppose à la sienne.

» L'homme *qui n'a rien, & qui travaille*, a-t-il la même perspective ? La possibilité de sortir de la misère existe-t-elle pour lui ? Sans un de ces hasards singuliers qui n'étonnent que parce qu'ils sont rares , ne faut-il pas qu'il meure misérable comme il a vécu , & comme il est né ? Avec des bras pour tout bien peut-il s'affocier une compagne plus riche ? S'il se marie , sa femme aussi dénuée que lui n'a pour dot que sa fécondité ; elle lui donne une famille , & ne sauroit l'aider à la nourrir.....

» Mais n'épuisons pas des réflexions qui viendront d'elles-mêmes à l'esprit de tous les Lecteurs judicieux qui s'étonneront comment *M. de Montesquieu* a pu éblouir assez le Public pour assurer la fortune de ses gasconnades , en se méprenant d'une manière si frappante sur celle des hommes.

» Si la première partie de la sentence présidentielle est évidemment fautive , la seconde n'est pas plus vraie. » Celui qui a un *métier* n'est pas plus » pauvre que celui qui a *dix arpens de terre* en propre , & qui doit les travailler pour subsister ; « est à mon avis un des axiômes les plus absurdes de l'*Esprit des Loix*.

» Qu'un bon *métier* , ou une de ces professions lucratives qui alimentent le *luxe* , & qui fournissent les objets des jouissances empressées des riches qui n'admettent point de délais pour satis-

faire leurs désirs , mette à son aise l'homme qui l'exerce avec succès , je ne le nie pas. Mais que les métiers grossiers, les professions ordinaires de la division inférieure valent une propriété de *dix arpens* , même sur un sol médiocre, je le nie. Il n'y en a pas un dont les rétributions équivalent au produit de quatre arpens. Souvent les récompenses accordées aux travaux les plus nécessaires ; les salaires obtenus pour les ouvrages les plus utiles ne représentent pas dans une année pour les hommes qui exécutent les uns , ou qui fournissent les autres , la récolte d'un arpent de bon terrain bien cultivé.

» Et observez que M. de Montesquieu suppose que le propriétaire de *dix arpens de terre* les travaille lui-même pour *subsister*. D'abord une telle propriété vaudroit aujourd'hui dix à douze mille livres : il y en a beaucoup de cette étendue qui en valent vingt-cinq ou trente. On en trouveroit dans les vignobles du *Clos-Vaugneau* , ou de *Hautvillers* , qui valent plus de cinquante mille écus. Mais comme tous les pères de famille ne peuvent pas avoir un héritage situé sur un sol aussi délicieux que celui des inutiles *Cénobites* , supposons que celle dont il s'agit ici ne valût que 8000 liv. Qu'elle rapporte seulement à raison de trois & demi pour cent d'intérêt , elle donnera un revenu de 280 liv.

» Ensuite la façon de ce terrain , sans y comprendre la valeur des *engrais* & de la *semence* , coûteroit à peu-près la même somme (1). Je suppose

---

(1) Je porte ici les dépenses de culture au plus bas. Dans

que ce sont des terres *labourables*, & non pas des *vignes*; car ce dernier terrain exige une culture bien plus coûteuse. Le propriétaire qui donne lui-même les façons à ses champs, en épargne les frais; c'est donc encore 280 liv. qu'il retire pour le salaire de ses travaux & ceux de sa famille? Il jouirait ainsi d'un revenu de 560 liv. sur une propriété de *dix arpens de terre en propre* qu'il travaillerait *lui-même*.

» Mais quel est le *métier*, quelle est la profession du peuple qui n'a point d'autre ressource pour *subsister*, qui produise des salaires égaux, je ne dis pas à un semblable *revenu*, mais seulement à la moitié?

» D'ailleurs s'il est vrai que les petites propriétés cultivées par ceux à qui elles appartiennent, rapportent le double, souvent le triple des terres exploitées en *grandes fermes* par des usufruitiers passagers qui n'ont point d'intérêt de les améliorer; ne l'est-il pas aussi que le propriétaire actif & diligent de *dix arpens* peut, par des soins assidus, par un travail pénible, mais fructueux, doubler, tripler ses revenus? . . . . .

» Ce n'est pas tout : cet homme occupe utile-

---

les provinces agricoles de *France* la façon d'un arpent de terre labourable coûte en trois ans 130 à 140 francs; c'est année commune environ 45 livres, ce qui fait pour dix arpens 450 livres; & je n'évalue tous les travaux que demande un arpent que sur le pied de 28 livres, ce qui fait pour les dix arpens 280 livres. (*Note du texte.*)

ment sa *famille* : sa *femme* , ses *enfans* , l'aident dans ses travaux ; ils partagent ses fatigues ; ils coopèrent avec lui pour le bien commun. A peine ces derniers commencent à marcher qu'il en tire un parti avantageux : les plus grans travaillent avec lui aux champs ; les plus petits ramassent de l'herbe , ou soignent le troupeau. Pas un seul instant n'est perdu ; tout est mis à profit.

» Le temps est-il beau , on laboure la terre ; on sème le grain ; on fane le foin ; on fait la moisson. Est-il mauvais ? On s'occupe dans la maison ; on bat la récolte ; on file le *chanvre* ou la *laine* ; on raccommode les instrumens du labourage. Ce concert du chef & des membres fait prospérer la famille : elle est gaie ; elle se porte bien ; elle vit contente : & si la *milice* , les *corvées* , la *gabelle* n'existoient pas ; si les *commis* , les *collecteurs* , les *records* , & toute la vermine fiscale ne s'attachoit pas à elle pour la sucer , ou la ronger , y auroit-il au monde une famille plus heureuse ?

» Est-ce la même chose de celle de l'*artisan* ou de l'*ouvrier* ? Obligé de la nourrir avec son *métier* , il ne peut en tirer aucun secours. Non-seulement il ne travaille lui-même que quand il a de l'ouvrage , quand il fait beau temps , quand on l'emploie ; mais ses enfans lui sont parfaitement inutiles. La plupart du temps sa femme ne peut le seconder pour leur procurer la subsistance , parce qu'elle manque d'occupations , parce qu'il faudroit se déplacer pour en trouver. Souvent à l'âge de vingt ans , les malheureux rejettons de l'homme de travail ne peuvent ou ne savent pas

encore gagner leur vie. Toute leur enfance est complètement perdue.

» Ensuite ils doivent faire un *apprentissage* ; & quand ils ont appris un *métier*, il faut qu'ils achètent des *patentes* pour l'exercer.

» De plus, quand le propriétaire de *dix arpens* est malade, ou blessé ; quand quelque accident l'empêche de *travailler lui-même* son bien, la nourriture de sa famille n'est pas entièrement compromise. S'il succombe après les fatigues de la *moisson*, sa récolte renfermée dans la *grange* assure du pain à ses enfans. Si c'est après les *semailles* qu'une maladie vient interrompre le cours de ses travaux, son terrain ensemencé lui prépare une nouvelle récolte, en attendant qu'il recouvre sa santé, & que ses forces se rétablissent. Dans quelque circonstance que ce soit, le pis aller pour lui, c'est de faire cultiver son domaine par d'autres mains, à qui il ne donne pour récompense de leur travail qu'une partie de sa dépouille. Le plus grand malheur qui puisse lui arriver c'est de partager sa subsistance qui n'est jamais tout-à-fait perdue.

» Mais le *manouvrier* n'en a plus quand il ne travaille pas. Exposé à en manquer quand il se porte bien, une maladie l'en prive absolument, & plonge sa famille dans le désespoir. Il a un *métier* ! cela est vrai, & l'Auteur de l'*Esprit des Loix* l'en félicite. Mais un instant de réflexion eût appris à cet Ecrivain que c'est précisément là la source ou la cause de son malheur, de sa misère, de ses souffrances, de ses privations.

» Ce



» Ce métier ne va pas tout seul. Pour produire quelque chose, il faut qu'il soit exercé par celui qui le fait. Son malheureux agent ne peut dans aucun cas suppléer à ses bras, ni en tout, ni en partie. Et lorsque l'épuisement nécessité par les fatigues, par l'inanition, par l'inquiétude, le met hors d'état d'agir, que devient son pain ? Que devient celui de ses enfans ? Leur subsistance ne tarit-elle pas avec la source qui la fournissoit ?

» Ajoutez encore que le petit propriétaire logé sur son bien avec sa famille n'a pas de loyer à payer. L'entretien de sa maison remplie d'enfans, de ses étables peuplées de bestiaux, de sa grange garnie de denrées, est l'unique source des dépenses à cet égard. Il fait lui-même à temps perdu une partie des réparations que ses bâtimens exigent, & c'est autant de gagné ou d'épargné. L'*artisan* au contraire, privé d'habitation qui lui appartienne, est obligé de payer un loyer considérable pour un chétif logement, ou de loger dans la rue, ce qui fait une différence bien sensible.

» En voici une autre qui ne l'est pas moins : le propriétaire & sa famille vivent la plupart du temps des débris de leur récolte, qui n'auroient presque aucune valeur s'il devoient les vendre, mais qui tiennent une place essentielle dans la consommation d'une maison, comme dans l'estomac de ceux qui l'habitent. Ce sont des *fruits* à moitié pourris, des *légumes* en partie gâtés dont on ne pourroit point se défaire au marché ; c'est le *petit-lait*, le *fromage maigre*, le *lait de beurre*, &c.

mille autres menus objets comestibles qui forment leur nourriture. Il n'entre dans leurs alimens de denrées de prix que du *pain* fait avec le *bled* qu'ils ont cultivé, recueilli, battu, préparé eux-mêmes ; que du *lard* provenu des *porcs* qu'ils ont élevés & nourris ; que quelques *œufs* de leurs *poules*, & un peu de *lait* & de *beurre* de leurs *vaches*.

» Ils se composent un breuvage substantiel & rafraîchissant, qui n'est pas plus coûteux que leur nourriture : c'est une infusion d'*orge* & de *houblon* dans les Provinces où la bière est la boisson ordinaire, du *cidre* dans celles où les fruits sont abondans, de la *piquette* dans les vignobles.

» Leur *chauffage* ne leur coûte pas davantage. Les *boutures* de leurs haies, les *branches* superflues de leurs arbres fruitiers, le *chaume* de leurs champs, les *ronces* & les *broussailles* qui entourent leur héritage, leur fournissent de quoi se préserver du froid.

» Que le sort de l'homme qui a un *métier* & qui travaille est différent ! Mari d'une femme malade, infirme, enceinte, en couches, ou inactive faute d'ouvrage ; pere souvent de quatre enfans en bas âge, & ils sont tels jusqu'à celui de dix-huit ou vingt qu'ils savent travailler, voler, ou porter le *mousquet*, il n'a pour alimenter, entretenir, soigner sa famille, que ses bras modiquement soudoyés quand il en fait usage, infructueux quand il chôme, ou qu'il ne peut plus s'en servir.

» Logé dans une *cave* ou dans un *grenier*, il ne peut se procurer ni une *pomme*, ni un *choux*, ni une *bûche*, qu'à prix d'argent. Son stérile domaine ne lui fournit ni un *brin d'herbe*, ni un *fagot*; il doit tout acheter, tout payer, jusqu'à la paille sur laquelle il couche, jusqu'à l'eau dont il s'abreuve. S'il habite dans une grande ville, son *loyer*, son *chauffage*, sa *lumière*, son *blanchissage*, les *mois de nourrices* de ses enfans, ou le *lait* avec lequel il faut suppléer aux mamelles arides de leur mere, lui coûtent le double que le plus ample nécessaire au *campagnard* demeurant sur son bien.

» Avec 600 livres s'il pouvoit les gagner par son *métier*, le citadin n'obtiendrait que la plus misérable subsistance, tandis que le propriétaire de trois ou quatre arpens de terre passable, avec un peu de conduite, un travail modéré, & la bénédiction du Ciel, a tout ce qu'il lui faut pour être heureux : il vit content & meurt en paix, entouré de sa famille, à qui il laisse la même carrière à courir, & le même bonheur en partage.

» Après avoir travaillé pendant sa vie l'héritage qu'il avoit reçu de ses ancêtres, il le dépose en mourant entre les mains de ses enfans, à qui il a inspiré par son exemple & par ses leçons, avec le goût & l'amour du travail, le désir de conserver & d'améliorer sa succession. Et l'ouvrier ne laisse souvent d'autre héritage aux siens que des dettes, & des bras impuissans pour les acquitter. Cela n'empêche pourtant pas M. de Montesquieu de donner encore à ce sujet une

preuve de son éloignement pour la vérité, ou de son aversion pour le sens commun.

» L'ouvrier, dit-il, qui a donné à ses enfans  
» son art pour héritage, leur a laissé un bien qui  
» s'est multiplié en proportion de leur nombre.  
» Il n'en est pas de même de celui qui a dix ar-  
» pens de fonds pour vivre, & qui les partage  
» à ses enfans ». Comme si cet *artisan* pouvoit  
léguer son *métier* par son *testament*, & en faire le  
*partage* à ses héritiers; comme si un *maçon*, un  
*charpentier*, &c. qui ont cinq ou six enfans cha-  
cun, pouvoient en leur laissant les outils de leur  
profession, leur communiquer la capacité d'éca-  
rir des arbres, ou de tailler des pierres; comme  
si l'*ouvrier* qui succombe de fatigues à la fleur de  
son âge, pouvoit transmettre son art aux orphe-  
lins dont il laisse sa veuve chargée, bien moins  
comme des fruits de sa tendresse, ou des gages  
de son amour, que comme des sujets souvent  
trop légitimes de lui faire maudir l'instant où  
elle lui fut unie, plus encore que regretter celui  
qui l'en sépare; comme si enfin (car il ne faut  
pas tout dire) le propriétaire de *dix arpens de  
fonds qui les partage* en mourant à *ses enfans*, n'au-  
roit pas pu aussi bien & plus facilement cent fois  
que l'*artisan* leur faire apprendre un *métier*, pour  
suppléer à la modicité de l'héritage qu'il doit  
leur laisser.

» C'est dans le chapitre qui contient ces so-  
phismes cruels que se trouve cette autre réflexion  
aussi juste, aussi sentée que celles qu'on vient de  
voir. *Un homme n'est pas pauvre parce qu'il n'a rien,*

*mais parce qu'il ne travaille pas.* Toutes ces misérables antithèses dont l'*Esprit des Loix* est farci; ce ton dogmatique & sentencieux avec lequel son Auteur débite les trivialités les plus choquantes, & ce qui est bien pire, les assertions les plus fausses, les paradoxes les plus insoutenables, ne peuvent éblouir que des Lecteurs frivoles; en imposer qu'à un Public dupe, ou subjugué par une secte fanatique & dangereuse.

» En ce cas, un homme n'est donc pas riche parce qu'il possède des trésors, puisqu'un autre *n'est pas pauvre parce qu'il n'a rien* ! Suffit-il toujours de travailler pour ne l'être pas ? Ne sont-ce pas les individus de la société qui travaillent le plus qui sont les plus pauvres ; & ceux qui travaillent le moins qui sont les plus opulents ? Ne sont-ce pas précisément les hommes qui exécutent les plus rudes travaux, qui supportent les plus effroyables fatigues, qui ressentent, qui souffrent la plus cruelle indigence ?

» Et c'est dans l'*Esprit des Loix*, dans ce *paladium* des nations, qu'on trouve au milieu des erreurs dont il fourmille, ces paralogismes funestes ! Est-il possible qu'un Ecrivain ose les hasarder sans le projet bien formé de se jouer de la crédulité aveugle de ses contemporains, ou de soulever la raison éclairée de la postérité.

» Mais en voilà trop sur ces décisions magistrales, dont le ridicule m'auroit dispensé de parler, si elles ne m'avoient fourni l'occasion de développer des idées intéressantes & des vérités

utiles. Quoique les petites propriétés ne mettent pas toujours, comme je l'ai dit, les familles qui en ont à couvert de la misère, non-seulement une propriété de *dix arpens*, mais une de deux ou trois est préférable au meilleur de tous les *métiers* du peuple, à la plus lucrative de toutes les professions de la classe inférieure ; mais celle d'un *arpent* de terre *labourable*, d'un *demi-arpent de pré*, d'un *quart d'arpent de vigne* ou de *chenevière*, met une prodigieuse différence entre le sort d'un homme qui y est admis ; & celui d'un autre qui en est exclu. Elle va quelquefois jusqu'à donner au premier la facilité d'élever sans peine ses enfans, & à forcer le second d'envoyer mendier les siens «.

Il faut certainement être bien jeune ou bien neuf pour parler avec cette audace de M. de Montesquieu & de son Livre : mais si le ton est d'un novice, les raisonnemens n'en sont pas. Quelqu'un qui voudroit justifier la *sentence présidentielle*, risqueroit de paroître bien plus foible & de plus mauvaise foi dans la défense, que M. Briatte ne pourra paroître indiscret dans l'attaque. J'ai donné un peu d'étendue à cette citation, parce qu'elle peut servir à apprécier à-la-fois les deux Ecrivains.

Connoissant une fois la partie du genre humain sur laquelle la misère exerce le plus souvent ses ravages, M. Briatte examine comment se produit cette peste qui la dévore, & qui sont même dans cette portion les individus qui s'y trouvent le plus exposés. Il définit la *pauvreté* comme il en a défini les *victimes*.

La *pauvreté* consiste » 1<sup>o</sup>. à n'avoir pas une  
 » *nourriture suffisante*; & le nombre de ces infor-  
 » tunés est considérable, dit M. *Briatte*, même  
 » dans les années d'abondance, quoiqu'en disent  
 » les lâches *Ecrivains*, qui trahissent la cause des  
 » pauvres, en feignant de plaider celle de l'hu-  
 » manité (1) «.

---

(1) A ces propos, sa sensibilité a laissé échapper une note remarquable qui mérite d'être consignée ici, tant pour sa hardiesse que pour sa justesse.

» Les *Elogiers* (observe M. *Briatte*) qui vont s'empresse  
 » de répandre des fleurs sur la tombe de M. de *Voltaire*,  
 » mettront sans doute dans le catalogue de ses productions  
 » dignes des hommages de la postérité, tous les radotages  
 » de sa décrépitude. Parmi la multitude de *pamphlets* que son  
 » intarissable fécondité a produits, on en trouve un en forme  
 » de lettre, sous la date du 2 *Janvier* 1775.

» Dans ce *petit Ecrit* (c'est ainsi qu'il est intitulé) le  
 » Philosophe adulateur du pouvoir & de l'opulence, sou-  
 » tient que personne *n'est jamais mort de faim*, pas même  
 » dans les horribles famines de 1709 & de 1740. Pour prou-  
 » ver ce consolant mensonge il dit que dans les années de  
 » disette le petit peuple se nourrit de *châtaignes*, de légu-  
 » mes, de fruits, de riz, de *pommes de terres*, de pain de  
 » *bled-sarrasin*, &c. Vraiment oui, ceux qui en ont; mais  
 » ceux qui n'en ont pas que mangent-ils?

» On doit être bien persuadé qu'un homme qui avoit  
 » trouvé le secret de se faire un revenu de cent mille *francs*,  
 » n'étoit point exposé à ressentir les horreurs de la famine,  
 » à quelque période qu'elle fût montée. Il n'est pas vrai-  
 » semblable qu'il consumât à visiter les *galetas* & les *chau-*  
 » *mières*, où l'indigence immole ses victimes dans l'obscu-  
 » rité, un temps qu'il employoit plus utilement à compo-  
 » ser les *brochures* inutiles ou dangereuses qui ont cimenté  
 » sa fortune & sa gloire. Il est permis de douter qu'il s'abaissât

Une seconde espèce de *pauvreté* est de n'avoir pour se nourrir que des denrées *mal-saines*, dont l'abondance même est meurtrière, & souvent sujette au monopole : une troisième comprend les malheureux dont les logemens ont peu de supériorité sur les tanières des *renards*, & les rabouillières des *lapins*, ou plutôt leur sont inférieurs, puisqu'il sont ouvertes à toutes les injures de l'air, & que les retraites de ces animaux en sont presque toujours garanties : une quatrième est composée de ceux qui n'ont ni *habits*, ni *linge*, ni *hardes* d'aucune sorte, dont la nudité les livre également aux rigueurs de toutes les saisons ; & qui, après avoir supporté sans abri les chaleurs brûlantes de l'été, n'ont point de foyer auprès duquel ils puissent se sauver des glaces de l'hiver.

---

» en descendant du *Parnasse*, jusqu'à tenir registre de tous  
» ses compatriotes qui périssent d'inanition. Mais il faut  
» l'entendre lui-même.

» J'ai vu, dit-il, Madame de *Maintenon* manger du *pain*  
» *bis* ; j'en ai aussi mangé pendant deux ans, & je m'en  
» trouvais fort bien. Je n'en doute nullement. Le peuple s'en  
» trouveroit aussi fort bien s'il pouvoit toujours s'en procu-  
» rer, non pas dans les années de *difette*, mais même dans  
» les années d'abondance,

» Eh quoi ! généreux défenseur de l'humanité, votre *pers-*  
» *picacité* philosophique a-t-elle pu vous laisser ignorer que  
» quand la favorite d'un grand *Monarque*, & son très-bas  
» flatteur sont réduits à manger du *pain bis*, il ne reste plus  
» aux trois quarts de la nation d'autres alimens que leurs  
» larmes, ni de perspective qu'une mort affreuse, au mi-  
» lieu des angoisses de la *faim*, & des accès de la rage qu'elle  
» inspire ? Et voilà donc comment sont éclairés les *adminis-*  
» *trateurs* par ces prétendus flambeaux des nations, & le  
» peuple égorgé par les *apôtres* de la bienfaisance !



Ces quatre divisions dans le fait se réunissent en une , puisque les draps & les couvertures manquent également à celui qui n'a pas de pain ; & qu'à coup sûr celui qui est réduit à disputer aux égoûts le bled ergoté qu'on y va jeter , ou les tronçons de choux pourris qui révoltent l'opulence par leur puanteur , n'en est venu à cet excès d'abjection qu'après s'être dépouillé de tout ce qu'il a pu sacrifier pour s'en garantir.

Enfin , dit M. *Briatte* , pour préserver une famille de toutes ces manières d'être la proie de l'indigence , ou plutôt de toutes les variations apparentes de ce terrible protée , il faut que chacun des membres qui la composent aient du *pain* , du *sel* , du *beurre* , un peu de *légumes* ; qu'il puisse goûter de temps en temps des *fruits* , du *laitage* , des *œufs* ; même quelquefois un peu de *viande* & du *poisson* ; qu'il ait un breuvage quelconque par lequel il puisse se flatter d'être distingué des animaux qu'il soigne , & qu'il ne soit pas réduit précisément au pain sec & à l'eau pure.

Il faut de plus qu'il puisse payer sa part de l'éducation grossière qui lui est propre , des secours *physiques* & *religieux* qui lui sont nécessaires ; des impôts que le maintien d'une société dont il ne goûte point les avantages lui fait arracher avec violence ; enfin qu'il ait quelques plaisirs capables de le distraire de temps en temps de sa bassesse , & de lui faire croire qu'on peut faire quelquefois partie de la race humaine , sans être oppresseur ou opprimé.

Et tous ces avantages que M. *Briatte* réclame

pour le peuple, il n'en porte pas le prix bien haut. Le tableau en est curieux : il assigne à chaque tête une *livre & demie* de pain, ou *dix liards*, argent de France par jour ; ce qui fait par an 45 l. 12 f. 6 d.

Pour la *bonne chère*, c'est-à-dire les *légumes* qu'il prendroit la liberté de joindre à son pain, s'il en avoit le moyen, le peu de *beurre* dont il oseroit en teindre la surface, le peu de *sel* dont il se permettroit d'en relever la saveur, la même somme, ci . . . . 45 l. 12 f. 6 d.

Pour son *entretien*, son *logement*, ses *habits*, son *linge*, *chauffage*, &c. une somme égale aux deux ci-dessus, ci . . . . . 91 l. 5 f.

Pour frais de *maladies*, *blessures*, *calamités publiques*, toujours par an, & par tête, ci . . . . . 22 l.

Pour *instruction*, . . . . . 6 l.

Pour l'*église*, . . . . . 6 l.

Pour *corvées*, *contributions aux taxes*, &c. . . . . 25 l.

Pour indemnités des renchérissemens survenus dans les denrées, qui souvent suffisoient pour arriérer, & perdre sans ressource une famille, . . . . . 45 l. 12 f. 6 d.

Pour ses plaisirs, ou ses petites  
économies , . . . . . 14 l.

---

Total . . . 301 l. 2 s. 6 d.

Si chaque individu dont la société est composée pouvoit compter par tête sur cette recette, & faire cette dépense, elle ne présenteroit, suivant M. *Briatte*, que des êtres satisfaits, & des membres fortunés : mais, en philosophe précautionné, craignant de voir nos millionnaires pâlir à cette évaluation des besoins du *peuple*, & d'entendre ces hommes qui ne regrettent ni un louis mis à une bouteille de vin de *Constance*, ou de *Tokai*, ni 100 livres prostituées à l'acquisition d'un *esturgeon*, ni 30,000 livres à celle d'un *tableau*, trouver excessive la concession de 18 sols ou environ par jour à toutes les bouches que la nature a créées pour manger ; mais que les règles de la société tendent à cadenasser, à réduire aux règles de la plus austère sobriété, il retranche moitié de cette somme. Pour bannir la misère de ce globe, au prix commun où sont aujourd'hui les denrées communes de toute espèce, il se borne à désirer que chacun des êtres à deux pieds, sans plumes, qui en foulent la surface, pût s'approprier & employer aux détails ci-dessus spécifiés environ 150 livres.

Certainement il est difficile d'être plus circonspect, plus modéré : cependant combien s'en faut-il que son souhait soit accompli !

La classe laborieuse & disetteuse est composée de familles où il se trouve des *enfants* qui n'ont

pas encore la force de rien gagner, & des *vieillards* qui l'ont perdue; de sorte que tout le fardeau de la subsistance commune, la nécessité d'y fournir, tombe sur le chef seul.

A ne supposer par maison qu'un enfant, & un vieillard, il faut donc que l'ouvrier d'un âge fait & agissant gagne à lui seul la nourriture, l'entretien de trois personnes; il faudroit donc, suivant le calcul réduit ci-dessus, pour les garantir de la misère, que son travail lui valut par an au moins 450 livres, ou environ 24 sols par jour.

Mais son année n'est pas complète, au moins pour lui. La religion lui en enlève environ un quart : & par une bien singulière inconséquence la nécessité de fêter par l'inaction ces fêtes respectables ne lie guère que cette espèce d'hommes pour qui l'inaction est ruineuse ou mortelle.

Les *arrérages* dus au *rentier* ne courent pas moins les jours chommés que les autres jours. Le *commerçant* n'en fait pas moins ses expéditions; l'*homme de loi* ses écritures, le *courtisan* ses bassesses : aucun d'eux n'est obligé par les fêtes à interrompre les occupations lucratives qui l'enrichissent. Le *manouvrier*, celui seul à qui le gain du jour est indispensablement nécessaire pour exister, est le seul dont la police enchaîne les mains & les outils : il faut donc qu'en environ 274 jours il gagne de quoi subsister lui & ses deux associés en appétit pendant 365 ; ce qui feroit monter sa rétribution journalière, ou du moins ses besoins, à environ 30 sols par jour.

Mais voici bien une autre considération. La société dans cette classe, comme dans les autres, est composée des deux sexes : il y a dans un sexe comme dans l'autre les trois périodes de la vie, l'enfance debile, la *vieillesse* presque aussi inerte, & l'espace mitoyen destiné à l'activité comme à la reproduction : jusqu'ici nous n'avons considéré que les individus ; & nous avons supposé que dans les deux sexes, celui qui a la faculté actuelle de travailler lucrativement, pouvoit subvenir à la nourriture des deux âges qui en sont incapables : mais quelle différence à cet égard entre la *femme* & l'*homme*, sur-tout dans cette division trop humiliée, trop avilie de la société ? Empruntons encore les propres termes de l'Auteur.

» Une des moitiés seulement de l'espèce humaine est destinée au travail : ce sont les *hommes*. Les *femmes* dans l'intention de la nature semblent devoir en être dispensées, ou du moins la délicatesse de leur organisation les rend peu propres pour exécuter des travaux pénibles. Il n'a pas moins fallu que les associations politiques & leurs imperfections, ou leurs abus, pour dévouer parmi nous le sexe aux dangers d'un travail rigoureux, malgré tous les titres d'exemption qu'il peut produire pour s'en affranchir.

» Ce fut *Adam*, ce premier coupable, que le Créateur condamna à labourer la terre devenue ingrate & rebelle comme lui, & à manger son pain à la sueur de son visage.

» Son aimable compagne, complice de sa désobéissance, punie de sa séduction, comme lui de

sa complaisance, ne fut pas avec lui assujettie à des travaux durs & continuels que la foiblesse de ses organes ne lui permettoit pas de supporter. Des *grossesses* incommodes, des *enfantemens* douloureux, la *sujettion* à un époux qui abuse souvent de sa supériorité, paroissent être l'appanage de sa condition, comme le châtiment infligé au premier abus de ses charmes.

» L'Auteur du genre humain n'a pas fait sans doute les femmes pour être des poupées oisives & frivoles, uniquement occupées de leur parure, ou d'autres niaiseries aussi peu digne de leur destination, que de celle des hommes futiles qui encensent leurs caprices. Les soins domestiques leur sont confiés par la nature. L'éducation des enfans est de leur ressort. Dépositaires de ces êtres foibles & touchans, personne ne peut mieux qu'elles veiller à leur conservation : personne n'est plus en état de leur administrer les secours minutieux dont ils ont besoin, ni plus intéressé à s'acquitter des devoirs moins pénibles qu'assujettissans, réclamés par l'enfance qui offre toujours des compensations bien douces dans la tendresse qu'elle inspire, & l'attachement qu'elle fait naître aux meres.

» Elles remplissent ces fonctions vraiment nobles chez toutes les nations, & dans toutes les classes de la société qui ne sont pas encore ébranlées par l'opulence, ou flétries par la misère.

» Mais la civilisation, cet éternel fléau du peuple, qui intervertit les plus sages desseins de la

nature , a dévoué parmi nous le sexe de la division inférieure aux occupations les plus viles , comme aux travaux les plus pénibles ; ou les plus ingrats.

» Les femmes du *peuple* présentent dans nos sociétés le coup-d'œil le plus affligeant. Pliant sous le poids des fardeaux dont on les écrase ; effuyant de la part des oisifs des mépris ou des outrages ; exposées à la nudité , ou à la faim ; contraintes de ramper dans la fange pour obtenir quelques guenilles qui les préservent de l'une , ou un morceau de mauvais pain qui apaise l'autre ; forcées durant leurs *grossesses* d'exécuter des ouvrages effrayans ; privées après l'enfantement des secours nécessaires pour se rétablir , ou des moyens suffisans pour alimenter les innocentes créatures qu'elles ont associées à leur infortune , & à leur humiliation ; tel est leur sort dans presque toutes les contrées de l'*Europe*.

» C'est une vérité aussi triste qu'incontestable , qu'elles y sont traitées avec autant de dédain ou d'inhumanité que les riches ont d'égards & d'attentions pour les plus méprisables animaux. Ils nourrissent , ils logent , ils pansent leurs *jumens* & leurs *chiennes* dans tous les temps : ils les soignent pendant leurs *portées* : ils leur épargnent les dangers de la fatigue : ils veillent pour écarter les accidens qui pourroient leur nuire. Croit-on que si le peuple réduit en *esclavage* étoit associé à ces heureux *serfs* de l'*opulence* , qu'elle n'auroit pas pour les femmes qui en font partie autant de ménagement , ou la même pitié qu'elle en a pour

des bêtes ? Son front audacieux ne rougit pas aujourd'hui de la différence des procédés à leur égard : son intérêt alors seroit de la faire disparaître.

» Ce qui rend sur-tout si déplorable la situation de cette intéressante moitié de notre espèce, c'est bien moins encore la continuité de son avilissement & de ses travaux, que la modicité des rétributions qu'on lui accorde. Les femmes dans la classe indigente *travaillent beaucoup, & gagnent peu*. Une partie considérable de leur temps est consacré aux besoins de leurs ménages, employée à raccommoder les nippes de leurs enfans, à préparer les alimens de leurs familles, à les soigner, à les blanchir, &c. occupations nécessaires sans doute, mais non pas lucratives. Elles ont pour objet la dépense, & non la recette; l'emploi de l'argent plutôt que son acquisition.

» Le reste est destiné à rendre à l'opulence des services qu'elle apprécie avec la mesquinerie de l'avarice, ou avec la dureté du despotisme. Quelques *journées* d'un travail pénible ou rebutant; des occupations viles ou infructueuses; des ouvrages du prix le plus mince, comme la *filature*, le *tricotage*, &c. forment à peu-près le *gagne-pain* du sexe parmi le peuple. La récompense qu'il obtient pour les travaux qu'il exécute ne suffit pas à sa propre subsistance.

» C'est donc sur celle qu'on accorde aux hommes laborieux que les femmes doivent trouver un supplément à la leur ? C'est sur les salaires des  
ouvriers



Ouvriers mâles que roulent la nourriture, l'entretien, les dépenses de toute espèce, des enfans jusqu'à l'âge où ils commencent à gagner leur vie; de tous ceux qui n'y parviennent pas; de tous ceux qui y étant parvenus sont malades ou estropiés; de tous les vieillards infirmes ou impotens, &c.

» Or, si de tous les individus existans dans la division subalterne, il n'y en a jamais qu'un tiers en activité, en état de travailler; si dans ce nombre les deux sexes sont à peu-près égaux; si l'un d'eux ne peut pas suffire à sa propre subsistance; il n'y a donc qu'un sixième de la totalité occupé de le procurer à tous les autres? . . . . . &c. »

Dans la proposition établie, comme on l'a vu par M. *Briatte*, pour écarter la misère d'un ménage composé uniquement des six individus spécifiés, il faudroit donc que l'*homme* & la *femme* dont l'âge leur permet de travailler utilement, gagnassent entre eux deux environ 900 liv. par an, en 274 jours, c'est-à-dire à peu-près 66 sols par 24 heures laborieuses; & puisque la *femme* ne peut entrer dans ce produit que pour une portion presque insensible, il faut, ou que le peuple soit excessivement misérable, ou que chaque chef de famille robuste rapporte dans sa maison tous les soirs au moins *trois livres de France*: voyez combien il y a de manouvriers parmi nous qui rentrent dans leur chaumière avec un pareil profit; & soyez surpris de la détresse où le peuple languit.

Songez encore pour rendre le tableau plus  
TOME IX. Z

frappant, que dans la plupart des pays les plus célèbres de l'*Europe*, le salaire de la journée employée ne monte pas pour lui à plus de 10 ou 11 sols l'hiver, & de 18 ou 20 l'été; car l'avarice du riche ne marche jamais sans balance, & le pain qu'elle fournit aux pauvres en échange de leurs sueurs, elle le mesure toujours juste sur la durée du temps qui les fait couler.

L'appétit physique est au moins aussi grand l'hiver que l'été; les besoins de toute espèce sont plus nombreux & plus pressans dans l'une de ces saisons que dans l'autre; & c'est précisément à l'époque la plus désastreuse, la plus dévorante que la rétribution diminue, souvent même qu'elle s'évanouit entièrement; puisque pendant la *pluie* le manouvrier ne fait rien, & ne gagne rien; pendant la *gelée* de même; pendant le *dégel* de même; autre observation non moins effrayante & non moins lumineuse pour qui cherche les causes de son dénuement.

Songez de plus que s'il tombe *malade*, chaque jour perdu à gémir sur la paille pourrie qui lui sert de lit, est encore une période de famine pour la nichée que la douleur, l'inanition desséchent autour de lui.

Mais voici bien pis : tandis que tout lui est refusé, l'opulence non-seulement se prodigue tout, mais elle gaspille tout; elle consomme tout, moins pour multiplier ses jouissances, pour ainsi dire, que pour constater le pouvoir qu'elle a de ravager, d'anéantir. C'est le sujet du troi-

sième Livre de ce volume de M. *Briatte* : il y traite des *consommations insensées ou superflues* : & quelque intéressant que soit ce sujet ; quelque évidentes que soient les vérités qu'il y expose, peut-être s'y est-il livré avec trop de diffusion.

Mais on trouve à chaque page ce qui doit lui mériter le pardon de sa prolixité, la candeur d'une ame honnête, les connoissances d'un observateur instruit & profond, avec l'énergie, la franchise d'un homme vivement affecté.

Après la manière dont j'ai parlé de cet Ouvrage, je me flatte que la méprise qui tend à en ravir l'honneur au véritable Auteur, sera détruite sans retour : mais voici une dernière raison qui n'y laissera plus lieu, j'espère ; c'est que le Livre de M. *Briatte* ne me dispensera pas de donner le mien sur la même matière. Il me semble qu'avec une infinité d'idées absolument les mêmes, nous avons suivi une marche toute différente ; il s'est plus occupé des causes du mal, & moi du remède.

Les distractions forcées qui résultent du travail auquel je me suis dévoué encore pour un an, me donneroient plus de scrupule sur les délais qu'éprouve de ma part la publication de cet Ouvrage, si d'une part les Gouvernemens n'étoient trop occupés aujourd'hui à se faire du mal, pour avoir le temps de songer à faire du bien au *peuple* ; & si de l'autre l'expérience de soixante siècles ne prouvoit que des vues vraiment utiles ne sont jamais adoptées, ou du moins ne le sont

jamais par la génération qui les a vu produire. D'où il résulte que quand on se flatte d'en avoir à présenter de cette nature, il n'est jamais nécessaire de se presser.

Celui de M. *Briatte* se trouve, ou doit se trouver bientôt à *Paris* ; on peut se le procurer dès-à-présent chez Messieurs

*De Rochefort*, Clerc de la Généralité, & *Gosse*, Libraire à *La Haye*.

*Changuion*, Libraire à *Amsterdam*.

*Trouiller*, Négociant à *Rotterdam*.

*Emmanuel Flon*, Libraire à *Bruxelles*.

*Havé*, Avocat, à *Rheims*.

*De Reymond*, Directeur des postes aux lettres, à *Besançon*.

La Société Typographique, à *Lausanne*.



*PROJET d'une fondation en faveur des  
pauvres femmes & filles d'Officiers.*

**L**ES objets dont je viens de parler me rappellent un projet dont on m'a fait autrefois passer le prospectus , & qui , à ce qu'on m'assure , est maintenant suivi avec chaleur : c'est ici le moment d'en parler , & sur le titre seul il paroîtra sans doute au moins aussi intéressant que les vieilles nouvelles qui nous arrivent de l'*Amérique* , ou l'inutile activité de nos marins d'*Europe*.

On vient de voir parmi les passages que j'ai cités , un mot très-vrai : c'est que *les femmes parmi nous , dans la classe indigente , travaillent beaucoup & gagnent peu*. C'est peut-être un des abus de nos administrations modernes sur lesquels on réfléchit le moins , & qui mériteroit cependant le plus d'attention. Je ne fais s'il y a rien de plus attendrissant , de plus effrayant , de plus injuste tout-à-la-fois que la modicité des salaires attachés aujourd'hui au travail des *femmes* ; & ce qui est bien pis , le peu de ressources qu'on leur laisse pour s'occuper , même aussi peu fructueusement.

Quant à l'inégalité des profits entre un sexe & l'autre , elle est inconcevable. Prenons pour exemple un *garçon* & une *filles* en service ; non pas dans ces maisons opulentes , où d'après les calculs toujours inverses du luxe , une fille est souvent d'autant plus considérée qu'elle mérite moins de l'être ; où le vice est prodigue sans que

la vertu soit généreuse ; où la beauté n'est un avantage que quand elle s'avilit ; mais dans ces maisons bourgeoises où elle est moins exposée, & où la corruption ne dérange point entre les deux sexes la proportion que l'économie sociale a établie.

Le *laquais* est payé plus cher : son emploi est rarement fatigant : les maîtres font consister leur honneur à lui fournir la plus grande partie de son entretien & de son habillement : le reste n'est pas coûteux quand il n'affecte point une magnificence ridicule.

La *filles* qui est souvent tout-à-la-fois *cuisinière*, *garde-enfans*, *femme-de-chambre*, &c. a des gages moins forts : on ne lui doit point d'habits ; & par la nature des étoffes dont les siens sont composés ils sont plus coûteux dans la façon, comme dans l'achat ; plus multipliés quant à la quantité ; moins durables quant à l'usage. Il faut éternellement blanchir, recoudre, faire refaire ; son camarade de domesticité n'a aucun de ces frais.

Dans les *métiers* c'est la même chose : le moindre *compagnon*, au moins dans les *villes*, gagne 20 sols, 25 sols par jour. La plus habile *brodeuse* ; l'ouvrière en *dentelles*, en *linges*, en *robes*, la plus experte n'a souvent pas dix sols, souvent pas huit, souvent pas six, souvent rien.

Et ce n'est pas tout : ces débouchés même tout incertains, tout insuffisans qu'ils sont, il semble

qu'il y ait une conspiration universelle pour les enlever au sexe. Vous voyez de toutes parts s'établir des ateliers de *Cordonniers* pour *FEMMES*, de *Tailleurs* pour *FEMMES*, &c.

Celles à qui la bienséance, la justice, un sentiment naturel devroient faire un devoir de réserver à leur sexe ces emplois qui nécessitent des rapports directs à la personne, sont au contraire les premières à se livrer entre les mains grossières qu'elles en gratifient. Ce n'est assurément ni un *mari*, ni un *amant*, qui ont imaginé de faire prendre par un homme la mesure d'une *mule* ou d'un *corps* à une *femme* ou à une *maitresse* : c'est le goût dépravé de celles-ci qui appellent dans leur confidence des témoins que la pudeur en exclut, & initie aux mystères de la *toilette* ou de la *chaussure*, des inspecteurs dont l'habitude & la corruption même ne peuvent pas toujours soutenir les recherches sans rougir.

Mais voici qui est bien plus inconcevable encore : au moins les fabriques des petits ouvrages légers, de la *broderie*, de ces ornemens que la *mode* emploie pour relever les charmes du beau sexe, devroient-elles lui être exclusivement réservées ? S'il devoit être permis à quelques individus de l'autre sexe de faire des incursions sur ce département délicat, ce n'est du moins ou qu'à des infirmes que leur foiblesse rend incapables des travaux plus sérieux, ou aux artisans efféminés de bonne heure, que l'habitude & l'éducation ont de même énervés : on pourroit pardonner à ces espèces d'eunuques leurs usurpations.

Mais point du tout : ce sont des *laquais* robustes qui *brodent* dans les *anti-chambres* : ce sont des *grenadiers* qui font du *filé* dans leurs *corps-de-gardes* ; il n'y a plus de villes de garnison où les passans ne soient accablés d'offres de *manchettes*, de *bouffantes*, &c. & c'est de la poche d'un uniforme que sortent les coffrets qui les renferment ; c'est une grosse figure bazannée qui en discute la valeur ; c'est en les étendant sur de larges mains aussi noires que rudes, que l'étrange entremetteur en fait briller la finesse & la perfection.

Que veut-on donc que deviennent les *femmes*, quand de toutes parts on leur interdit les seuls moyens de subsistance que l'iniquité sociale leur laisse ? Ou bâtissez des ferrails, & dévouez-les dans ces retraites voluptueuses à une paresse sans inquiétude, à un esclavage paisible, & compensé par la certitude de la subsistance ; ou rétablissez entre les deux sexes les barrières que le luxe a rompues ; faites disparaître cette confusion aussi ridicule pour l'un, que meurtrière pour l'autre, aussi funeste aux mœurs de tous deux qu'à leur existence. Laisser ainsi les hommes se faire femmes, c'est le moyen assuré de n'avoir bientôt plus ni femmes ni hommes.

Quoique cette transposition cruelle & difforme soit plus sensible dans la classe inférieure de la société que dans les autres, il ne faut pas croire que l'embarras du sexe pour subsister, ne soit pas à peu-près le même dans celles-ci ; & s'il y en a une où il devienne journellement aussi commun



que douloureux, c'est sur-tout dans celle dont il s'agit au titre de cet article.

La profession des *armes* qui donne à peine de quoi vivre aux simples stipendiaires, n'est pas beaucoup plus lucrative pour leurs chefs, du moins pour ceux que la naissance, le hasard, le caprice des Ministres n'appellent pas aux premiers emplois. Communément la nécessité de se *soutenir* au service leur fait faire des sacrifices onéreux; ils consomment leur patrimoine certain dans l'attente très-incertaine d'une place, d'une pension qui meurent avec eux.

Je fais bien que ce n'est pas au *service*, ni pour le *service*, le plus souvent qu'ils se livrent à ces profusions: le jeu, la vanité y ont plus de part que les dépenses du métier: mais ce jeu, cette vanité n'en sont pas moins un des appanages; & quand un des accidens qui y sont attachés les enlève au milieu de leur carrière, ils n'en laissent pas moins aussi des veuves éplorées, des enfans orphelins, des familles destinées à pleurer le reste de leur vie l'abondance indiscrete & forcée où leur pere a passé une portion de la sienne.

Quelques-unes de ces infortunées, à force de protections, de sollicitations, arrachent quelquefois des graces; & ce sont rarement les plus à plaindre, les plus dignes de secours qui les obtiennent: le reste végète dans l'amertume, & disparoît dans l'obscurité. On les croit satisfaites, parce qu'on n'en entend plus parler: & l'illusion de l'honneur, de l'éclat attaché au titre de

militaire , en fait perpétuellement germer dans les gentilhommières de nos campagnes , autant que la misère & le désespoir en éteignent.

Un homme honnête touché de leur sort a imaginé un moyen de l'adoucir : c'est de fonder un *Chapitre* noble , composé de femmes & de filles de distinction peu favorisées de la fortune ; ce qui restera des revenus de la maison , les prébendes acquittées , sera tout entier consacré à faire des pensions aux autres veuves , ou descendantes des militaires dont la situation exigeroit ce supplément.

Et ce ne seroit pas un petit objet : l'inventeur se propose de doter son établissement d'au moins *8 millions de revenu* : qu'on en laisse un aux *Chanoinesses* titrées , il en restera sept à distribuer entre les associées subalternes ; à cent écus par tête , il y aura de quoi gratifier plus de 23,000 personnes : certainement il n'est pas possible de rien présenter de plus magnifique , & de plus séduisant.

Mais où prendre les ressources nécessaires pour une pareille fondation ? L'Auteur loin d'être rebuté par les circonstances actuelles n'en est que plus pressant , & les cite comme une raison en sa faveur. Si on lui oppose les dépenses d'une guerre peu heureuse jusqu'ici , il répond que ce n'est pas un obstacle pour lui , parce qu'il ne demande rien à l'Etat : & d'où tire-t-il donc ses huit millions annuels ? Le voici.

Dans l'agriculture , dans le jardinage , c'est des objets les plus inutiles , & même les plus incom-

modes que se composent les plus riches reproductions : c'est du fumier qui sort d'une *étable*, d'une *écurie*, d'un *colombier* que la nature distille l'eau parfumée de la *pêche*, le sucre de la *reine-claude*, & du *melon*, l'ambre de l'*ananas*, les esprits du *raisin*, la substance solide des *moissons*, & tout ce qui remplit nos fruitiers, nos caves, & nos granges. Voilà tout le secret de l'Auteur dont je parle.

Je demande bien pardon à mes *lectrices* de la comparaison : mais enfin elle est énergique & juste : elles tiennent fort au vermillon dont elles s'enluminent les joues : aux yeux d'un *casuiste* ce vernis est bien plus immonde qu'un *fumier* ; à ceux d'un *Médecin* il est plus dangereux ; à ceux d'un homme qui aime la vérité, la simplicité, la fraîcheur de la nature, il est plus désagréable : eh bien, c'est de-là que sortira la récolte de notre nouveau *Chapitre*. Il se présente une compagnie qui en demande le débit exclusif pour toute la *France*, & elle offre d'en payer la patente huit millions annuels, tant que durera son privilège.

Dans cette opération combien d'avantages !

1°. Il y a huit millions à palper, une bonne, & très-bonne, & très-grande œuvre à faire ; vingt mille familles à soulager, ce qui suffiroit pour compenser aux yeux du sexe la petite gêne attachée au commerce exclusif d'une denrée si recherchée ; on ne peut pas douter que malgré leur goût pour la liberté, même pour l'indépendance,

les dames n'en fassent ici volontiers le sacrifice en considération du motif, & des effets.

2°. Pour adoucir ce sacrifice on les prie de réfléchir aux dangers auxquels les expose cette même liberté appliquée au débit du *rouge*. Il est aujourd'hui abandonné, comme la littérature & la philosophie, à des charlatans de toute espèce qui le falsifient, le sophistiquent en toute manière : & la composition la plus facile, la plus brillante étant celle qui emploie un mal venimeux, il y en a très-peu, peut-être point, qui n'aient le *plomb* pour base.

Avec la compagnie on est à l'abri de ce péril autant du moins qu'on peut l'être : sa fabrique sera surveillée, & nécessairement fidèle. Les contrebandiers décrédités par la confiance que le sexe concentrera sans doute dans les entrepôts avoués, s'évanouiront : si les visages sont encore un peu compromis par cette poudre étrangère, au moins n'y aura-t-il de risque que celui que la perfection même de l'art ne peut sauver.

3°. Voici qui est bien plus tentant. Le prix en sera infiniment réduit. La compagnie délivrée des concurrens, & sûre d'un débit aussi prodigieux qu'il le sera infailliblement, se contentera d'un bénéfice modique : l'immensité de la consommation le rendra encore suffisant pour acquitter ses promesses.

4°. Il ne faut pas craindre qu'il en résulte de nouvelles vexations pour la société, ni des re-

cherches inquiétantes, ou des amendes fâcheuses, &c. Cette affaire-ci ne ressemble ni à la Ferme du *sel*, ou le besoin d'une part, & l'excessive cherté de l'autre, éternisent la tentation d'éluder la loi; ni à celle du *tabac*, ou des *aides* contre lesquelles la grandeur des profits arme de même l'industrie des fraudeurs; ni même à celle des *cartes*, dont les plus honnêtes gens ne se font pas un grand scrupule d'éluder l'impôt, ou bien du moins dont les domestiques, les correspondans presque nécessaires, ont un intérêt toujours pressant de s'approprier le lucre.

Ici il est bien question d'un besoin; mais il n'est pas tout-à-fait aussi impérieux que celui de saler la soupe; il n'y aura pas de profit à faire, puisque le *rouge* de la Ferme sera à meilleur marché que celui des contre-facteurs: enfin les agens intermédiaires ne seront pas exposés à commettre des infidélités, puisque les maitresses n'étant pas capables d'y conniver; & les pots destinés à briller sur les toilettes portant le fimbole authentique qui en constatera la légitimité, on n'aura jamais à craindre que ces autels du goût, de la délicatesse, soient souillés par la contrebande.

Ceci est une négociation d'honneur entre le beau sexe, & la compagnie vermillonne. Les paroles une fois données, une confiance aveugle regnera entre les parties: » Vous me livrerez de » bon *rouge*, à bon marché, dont le produit sera » vira à pensionner 23,000 veuves ou orphelins : — oui. — Eh bien je m'engage à n'en » acheter qu'à vous ». Voilà le contrat, & il est permis de croire qu'il ne sera jamais violé.

Le mémoire que j'ai vu contenoit bien d'autres avantages précieux, & de détails intéressans dont je ne me souviens malheureusement plus : il m'a paru qu'on y répondoit parfaitement à toutes les objections, qu'on levoit tous les obstacles : il n'y a qu'une seule réflexion qu'on ne présentoit pas, & qui pourroit être embarrassante.

Si jamais le goût du *rouge* venoit à passer ; si la raison. . . . . mais le goût du *tabac* pourroit bien aussi se perdre : il est bien plus étrange, bien plus révoltant : c'est cependant sur cette base infecte que la Compagnie des *Indes* a long-temps reposé ; ce débit incertain n'est entre pas moins pour beaucoup de millions dans le produit des cinq *grosses fermes*. Le *rouge* est-il plus dégoûtant, plus dangereux ? Ne peut-on pas lui supposer une existence aussi durable ?

Et les *cartes* ! sont-elles plus nécessaires que le *rouge* ou le *tabac* ? Sont-elles aux jeux de la raison moins frivoles que l'un, & en bonne police moins nuisibles que l'autre ? Cependant ne rendent-elles pas quatre millions ? N'ont-elles pas servi à élever un asile pour la jeunesse dont nous voulons ici doter les meres ou les sœurs ? Craint-on de voir s'évanouir le goût qui en rend le débit si lucratif, & crouler faute de support l'édifice qu'elles soutiennent !

La raison ! Eh qu'a de commun la raison avec les caprices de la mode ou de la société ? Sans doute il feroit aisé de rendre les femmes raisonnables : mais les hommes. . . . . Ah oui, oui ; je

conçois que la Compagnie & la fondation pourroient être éternelles.

En attendant que ce projet soit agréé ou rejeté , ne pourroit-on pas en essayer un plus facile dont il me semble que l'expérience a été faite ailleurs en grand & avec succès ? J'ai idée d'avoir lu quelque part , qu'en *Allemagne* , & sur-tout , à ce que je crois , dans les Etats du Roi de *Prusse* , il y a une caisse militaire établie précisément pour les veuves d'Officiers.

Autant que je puis me le rappeler , chaque titulaire en recevant le brevet de son emploi , doit déposer dans cette caisse une portion des appointemens de sa première année. Cette somme fructifie insensiblement , quoiqu'oubliée en quelque sorte du propriétaire ; mais si à sa mort il laisse une veuve , celle-ci en retire une rente viagère annuelle , dont l'intérêt est presque aussi fort que le capital même.

Je n'ai pas bien présens à la mémoire tous les détails de cet établissement , mais il est aisé de sentir ce qu'ils peuvent être , & combien ils pourroient être perfectionnés.



---

---

## DE LA MER ET DE LA RUSSIE.

**I**L paroît qu'il faudra désormais joindre ces deux noms ensemble, au moins dans les nouvelles de l'*Europe*, & ce sont les seules dont il soit question aujourd'hui : nos héros des *îles* semblent s'être endormis d'une part & de l'autre ; & par une fatalité singulière, mais attachée à cette guerre-ci, depuis que les deux flottes alliées ont acquis par leur réunion une supériorité décidée, on n'en entend plus parler. C'est ainsi que le dernier exploit des *Américains* a précédé juste le moment où ils ont reçu les premiers secours de la *France* : c'est ainsi, &c. &c. Ce n'est donc que dans nos mers qu'on se remue.

A la vérité les vaisseaux amoncelés à *Cadix* n'ont pas encore pris une bien forte activité : ce n'est pas sans surprise que nous autres spéculateurs impartiaux nous voyons les côtes de *Brest* infestées, presque bloquées impunément par une escadre *Angloise*, tandis qu'à l'extrémité de l'*Espagne* où il n'y a point d'ennemis, languit une flotte presque double, qui n'auroit eu qu'à se présenter pour faire évanouir l'autre.

On assure que ce grand corps attend une ame, & cette ame sera, dit-on, le Comte *d'Estaing* ; ce qui n'est pas sans vraisemblance.

Du moins paroît-il certain que ce Général est en *Espagne* ; qu'il a été parfaitement reçu du Roi,  
&



& qu'il est destiné à une expédition dont probablement la grande flotte amarrée si long-temps aux *colonnes d'Hercule* fera l'instrument. Mais quelle est-elle ? C'est ce qu'on ignore ; & c'est encore un des caractères de cette guerre-ci, comme je l'ai déjà tant de fois observé, que des mouvemens si multipliés des troupes, des vaisseaux, des chefs, il n'y en ait pas eu un seul dont on ait pu deviner le motif, même après l'évènement.

Comme cependant il faut bien que les spéculateurs s'occupent, & que les politiques raisonnent, le plus grand nombre des voix se réunit à présager un siège sérieux de *Gibraltar*. M. le Comte d'*Estaing*, dit-on, commandera les troupes de terre. Don *Barcelo* avec sa flotte d'observation gardera le détroit d'un côté. La grande flotte canonnera l'écueil de l'autre, & on montera à l'assaut s'il y a lieu ; ou bien on culbutera dans la mer cette pointe orgueilleuse.

Il semble que ce dernier parti seroit le meilleur : si chacun des vaisseaux dont on va l'entourer y attacherait un bon cable, & qu'ils se missent ensuite à tirer tous ensemble de bon accord, il faudroit bien que le rocher suivit, & il n'en seroit plus question. Quoi qu'il en soit, Dieu veuille qu'on l'attaque de manière ou d'autre, qu'on l'emporte de manière ou d'autre, & que de manière ou d'autre on nous débarrasse enfin de cet ennuyeux, dispendieux & presque ridicule épouvantail.

Dans cet intervalle, s'il n'y a point de batailles il y a des duels ; toujours des prodiges de  
TOME IX. A a

valeur *Françoise* & inutile , toujours des héros infortunés. Une frégate appelée la *Nymphe* a rendu le plus beau combat du monde ; plus foible de canons, de taille, d'équipage, elle s'est défendue à merveille; mais elle n'en a, dit-on, pas moins été prise. Une autre frégate honorée d'un nom plus fameux, la *Belle-Poule*, a essuyé le même sort dans tous les points.

A cette occasion comme dans bien d'autres, je demanderois comment il se fait que quand les *Anglois* nous rencontrent, ce soient presque toujours avec des forces supérieures, & que quand nous les rencontrons ce soit rarement même avec des forces égales. On voit souvent dans les nouvelles de nos vaisseaux guerriers surpris par eux ; où sont les leurs à qui nous rendions le change ?

Il y a bien pis en ce moment que l'inégalité des forces ; si les choses continuoient nous ne pourrions même plus dire *tout est perdu hors l'honneur* : un événement inoui vient presque d'en enlever le droit à nos marins, à moins qu'ils ne se hâtent d'en effacer le scandale.

J'ai annoncé l'année dernière la construction d'une frégate armée par la Province d'*Artois* : rien n'y avoit été épargné : c'est, dit-on, le plus beau bâtiment de ce genre qui soit jamais sorti des chantiers.

Elle coûtoit 800,000 livres à la Province ; elle avoit pour Commandant un homme connu par des actions de bravoure éclatantes ; riche par

lui-même, & retiré du service, il l'avoit repris uniquement pour l'amour de la gloire; tout cela promettoit à la frégate des succès brillans : on comptoit si bien sur sa fortune qu'on destinoit le produit des prises qu'elle ne pouvoit manquer de faire à lui construire des conserves, des sœurs qui peu-à-peu auroient fait une petite escadre sous le pavillon *Artésien*.

Ne vendons point la peau de l'ours, &c.

La frégate sort : elle est rencontrée par un vaisseau sur qui elle avoit toute sorte d'avantages, & elle se rend : c'est un événement inconcevable.

On dit à la vérité que l'équipage étoit mal choisi; on assure aussi que l'*Aumônier* prétendoit avoir le droit d'en diriger les manœuvres, parce qu'elle appartenoit à une assemblée où les *Evêques* président; enfin il paroît que le Capitaine mal obéi, contrarié, accablé d'un désespoir prématuré, a perdu la tête, & n'a plus su ce qu'il faisoit. Le bruit s'est répandu qu'il s'en étoit puni lui-même, & qu'il avoit renoncé volontairement à la vie à *Lisbonne*, où le vainqueur a mené sa prise.

Pour compléter l'influence inverse qui semble mener aujourd'hui toutes les affaires, il ne manqueroit plus que deux choses : l'une que toutes les flottes marchandes des *Anglois* rentrassent chez eux aussi paisiblement qu'elles l'ont fait jusqu'ici : l'autre que l'escadre *Russe* partie

de la *Baltique*, avec le précieux convoi qu'elle nous apporte, fût interceptée comme celle de l'Amiral *Byland* : & au moins sur ce dernier article on saura bientôt à quoi s'en tenir.

Cette flotte audacieuse est maintenant à la vue même de l'île qu'elle veut braver : son chemin la menoit naturellement le long des côtes de la *Hollande*, & à la portée de celles d'*Angleterre* : elle n'a ni caché, ni hâté sa marche : elle s'avance fièrement, paroissant désirer une rencontre, & aller au-devant du choc.

On dit même qu'elle a mouillé dans un port de la *Grande-Bretagne*, & que jusqu'à présent elle y a trouvé un accueil pacifique. Il faudra voir comment se comportera envers elle l'Amiral *Geary* : elle ne peut guère manquer de le rencontrer, si sa destination, comme il est probable, est pour *Brest*.

Le Public attend avec une impatience très-bien fondée les démarches qui trancheront définitivement ce nœud *Gordien*. Les *Anglois* ont à choisir ici entre la douceur politique de l'impuissance, ou la fureur effrénée du désespoir.

Si leur Ministère est conséquent, on pourroit s'attendre d'après ce qu'ils ont fait jusqu'à présent, à leur voir prendre ce dernier parti : mais il est hasardeux ; c'est une femme & une maîtresse femme qu'ils ont ici en tête : or, même en affaires, on ne peut pas en agir avec ce sexe-là comme avec l'autre. Il y a toujours des égards

à observer. Il me semble que si les Ministres *Anglois* sont adroits , ils n'ont qu'un échappatoire pour concilier l'orgueil & l'intérêt national : c'est en laissant passer galamment le pavillon de *Catherine* , de dire froidement à l'*Europe* , vous voyez bien que c'est une *femme*.

Si ensuite à cette première adresse ils en peuvent joindre une seconde qui auroit en même-temps de la profondeur, ce seroit de prendre la *Russie* non-seulement pour médiatrice , mais pour juge ; de lui confier absolument la décision de leurs droits & de leur destinée.

Les trois autres Puissances à coup sûr ne s'y refuseroient pas ; l'éclat d'un si beau rôle ne pourroit que flatter l'ame élevée à qui ils l'auroient déferé les premiers. Indépendamment des considérations politiques qui ne lui permettroient pas de concourir à l'anéantissement, ni même à un affoiblissement trop considérable de l'*Angleterre* , il seroit difficile qu'elle ne se piquât pas d'un peu de reconnoissance envers la nation qui auroit donné l'exemple à toutes les autres de fléchir devant elle.

La *Russie* alors seroit au comble de la splendeur. Victorieuse des *Ottomans* , alliée redoutée des *Chinois* , pacificatrice de l'*Allemagne* par la seule influence de son nom , arbitre de l'*Europe* & de l'*Amérique* , & par conséquent du globe entier ; elle jouiroit d'une gloire , & en même-temps d'une prépondérance dont celles des *Césars* dans leurs plus beaux temps n'auroient jamais approché.

Je ne fais si cette idée prendra faveur à la Cour de *Londres* ; mais de moment en moment je vois se vérifier celles que j'ai déjà présentées plus d'une fois sur la navigation des *neutres* (1), sur la nécessité de réformer ou d'interpréter les conventions qui autorisent les *visites sur mer*, & l'embaras qui résulte indispensablement pour toutes les Puissances intéressées, de cette chaîne dont l'ignorance des vrais principes les a chargées autrefois.

On vient de rendre publiques deux pièces qui rendent plus sensible que jamais la justesse de ces réflexions. L'une est un mémoire adressé à la Cour de *Pétersbourg* par celle de *Suède*, & l'autre la réponse de la première. Voici comme s'exprime le cabinet de *Stockholm*.

» 1<sup>o</sup>. Comment & de quelle manière se donnera-t-on une protection réciproque & une assistance mutuelle ?

» 2<sup>o</sup>. Chaque Puissance particulière sera-t-elle obligée de protéger le commerce général du tout, ou bien pourra-t-elle employer une partie de ses armemens à la protection de son commerce particulier ?

» 3<sup>o</sup>. Dans le cas où quelques-unes des escadres combinées, ou par exemple un ou plusieurs des vaisseaux respectifs se trouveroient ensemble, quelle sera la règle de leur conduite les uns envers les autres, & jusqu'à quel point s'étendra la protection neutre ?

» 4<sup>o</sup>. Il paroît essentiel de convenir de la manière dont on fera des représentations aux Puissances belligérantes dans le cas où malgré les mesures que nous prendrions, leurs vaisseaux de guerre ou leurs navires armés continueroient d'interrompre notre commerce de quelque manière que ce

---

(1) Voyez sur-tout Tome VIII de ces *Annales*, article d'Avril.

soit : ces remontrances seront-elles faites au nom général des Puissances unies, ou bien chaque Puissance particulière ne plaidera-t-elle que sa propre cause ?

» 9°. Enfin, il paroît essentiellement nécessaire de pourvoir à l'évènement suivant qui peut avoir lieu : dans le cas où l'une des Puissances unies se voyant poussée aux extrémités contre aucune des Puissances actuellement en guerre, réclamerait l'assistance des alliés dans cette convention pour se faire rendre justice ; quelle est la meilleure manière de concerter cette mesure, &c. .... ?

Le cabinet de *Pétersbourg* a fait la réponse suivante.

» 1°. A l'égard de la manière dont on se donnera une protection & une assistance réciproques, cet objet doit être fixé par une convention formelle à laquelle toutes les Puissances neutres seront invitées, & dont le but principal est d'assurer une navigation libre aux vaisseaux marchands de toutes les nations : *toutes les fois qu'un vaisseau de cette dénomination prouvera par ses papiers qu'il n'est point chargé de marchandises de contrebande*, on lui accordera la protection d'une escadre ou de navires de guerre sous la direction desquels il se mettra, & qui empêcheront qu'il ne soit interrompu.

» De-là il suit : 2°. Que chaque Puissance doit concourir à la sûreté générale du commerce : pour mieux remplir cet objet, il sera nécessaire de fixer, au moyen d'un article séparé, les parages & distances qui paroîtront convenables pour la station de chaque Puissance : de cette méthode il résultera cet avantage que toutes les escadres des alliés formeront une espèce de chaîne, & seront en état de s'assister l'une l'autre : les arrangemens particuliers relatifs à cet objet seront confinés à la connoissance des alliés seuls ; mais la convention à tous autres égards sera notifiée aux Puissances belligérantes, & accompagnée de toutes les protestations d'une stricte neutralité.

» 3°. C'est indubitablement le principe d'une égalité parfaite qui doit régler ce point ; nous suivrons l'usage ordinaire à l'égard de la sûreté : dans le cas où les escadres se

rencontreroient, & en viendroient à engager le combat, les Commandans se conformeront aux usages du service de mer, parce que sous ces conditions, comme on l'a observé ci-dessus, la protection réciproque doit être illimitée.

» 4°. Il paroît convenable que les représentations mentionnées dans cet article soient faites par la Puissance lésée, & que les Ministres des autres Puissances confédérées appuyent ces remontrances de la manière la plus forte & la plus efficace.

» 5°. Nous sentons toute l'importance de cette considération, & pour la rendre claire, il est nécessaire de distinguer le cas, &c. ....

» De tout ce qui est ci-dessus, il résulte évidemment que la volonté commune de tous, fondée sur des principes admis & adoptés par les parties contractantes, doit seule décider; & que cette volonté commune sera toujours la base fixe de la conduite & des opérations de cette union : finalement nous observerons que ces conventions ne supposent d'armement naval que ce que les circonstances rendront nécessaire, & ce qui pourra être convenu : il est probable que lorsque cet arrangement sera une fois ratifié & établi, il sera de la plus grande conséquence; que les Puissances belligérantes y trouveront des motifs suffisans pour les engager à respecter le pavillon neutre, & les empêcher de provoquer le ressentiment d'une union respectable, fondée sous les auspices de la justice la plus évidente; union dont l'idée seule est accueillie par l'applaudissement universel de l'Europe impartiale «.

Il n'y a point de difficulté sur les quatre derniers articles; ou du moins comme ils sont personnels aux Puissances neutres, & dépendent de leur volonté directe, c'est leur affaire de s'arranger entre elles, ainsi qu'elles l'entendront : mais le premier est susceptible d'une infinité d'interprétations & d'éclaircissemens. A qui par exemple le vaisseau neutre étranger doit-il prouver PAR



*SES PAPIERS qu'il n'a point de contrebande. Est-ce à l'escadre protectrice, ou à l'escadre menaçante ?*

Si c'est à l'une & à l'autre, voilà donc les formalités doublées, & les neutres asservis à un joug encore plus pesant que l'ancien esclavage. Un vaisseau marchand, & même tout vaisseau isolé, passera son temps à aller de bord en bord faire des courbettes, & recevoir des outrages déguisés sous le nom de *visites*. Si c'est seulement au Commandant des vaisseaux protecteurs qu'il doit prouver sa pureté, voilà donc le principe que j'ai développé établi par le fait. Les navigateurs paisibles ne se laisseront plus visiter par les furieux qui se battent.

Mais à quoi se reconnoître sur cette arène où les pavillons sont aussi mobiles, aussi variables que l'élément où ils flottent ? Comment le vaisseau de guerre *neutre* distinguera-t-il dans le lointain le pays de deux vaisseaux dont l'un sera dans l'attitude fière d'un fort qui fouille, & l'autre dans la posture humiliée d'un foible qui subit cette vexation ?

Faudra-t-il qu'il courre sans cesse, dès qu'il verra cette cérémonie, vérifier entre qui elle a lieu ? Qu'il se fasse représenter les papiers que le fouilleur aura déjà appréciés, & qu'il les juge de nouveau. Mais de quel droit, si les *visites* sont supposées légitimes & autorisées par les traités, s'y opposeroit-il ? Quelle juridiction s'il est *Russe* peut-il prétendre exercer sur des vaisseaux *Fran-*

*gois, Espagnols, Anglois*, pour soustraire à leur inspection un bâtiment *Danois, Suédois, Hollandois* ? Et quelle protection ceux-ci peuvent-ils donner à un navire *Moscovite* pour le garantir des mêmes recherches ?

Mais nous nous sommes ligüés précisément pour nous assurer ce secours mutuel ! En ce cas réformez donc les traités qui vous en ôtent le droit, ou du moins l'interprétation qu'on leur donne. Déclarez que celui de *visiter* des vaisseaux quelconques est une tyrannie que vous ne voulez plus souffrir : déclarez qu'un vaisseau quel qu'il soit qui réclamera votre secours sera assuré d'en jouir, sauf à vous, après l'avoir couvert de votre égide, à le punir de vous avoir trompé, si réellement il l'a fait. Sans cela votre ligue, au lieu de diminuer les embarras de la navigation commerçante, va réellement les multiplier à l'infini : rien n'est plus sensible.

Et, comme je l'ai déjà observé, cette réforme des traités ne seroit pas injuste à beaucoup près : j'aurois pu même en parlant de cet article aller plus loin que je n'ai été, & dire qu'elle seroit légitime. Les *visites* ne sont établies spécialement & littéralement par aucun traité : elles en sont, à la vérité, une conséquence tacite ; puisque vous vous engagez à ne porter à mes ennemis ni *selles*, ni *brides*, &c. & que c'est à cette condition que vous stipulez pour vous la liberté du passage, il faut ou que je m'en rapporte à votre parole, ou que je vérifie par mes yeux si vous l'accomplissez.

Si vous êtes plus fort que moi , je ferai semblant de vous croire sans doute : mais si vous ne l'êtes pas , je vous fouillerai en vertu de ce titre irrésistible : voilà uniquement sur quoi est fondé le droit des *visites* ; il est évident que dès que les Puissances *neutres* feront assez bien armées, assez bien unies pour que nulle part on n'ose entreprendre de les y soumettre , elles ne feront rien que de très-légitime en le proscrivant , en disant , » la lettre des traités ne le consacre pas ; » & l'esprit de ces mêmes traités avec le commentaire de nos canons le réprouve «.

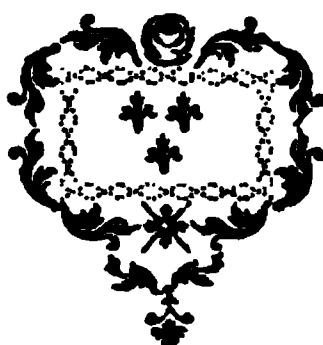
Mais encore une fois il faut se déterminer à faire hautement & clairement cette notification , sans laquelle il restera toujours beaucoup d'incertitude dans les mouvemens des alliés pacifiques , & même de nuages sur la justice de leur conduite.

D'un autre côté , cette notification une fois faite , il n'y auroit plus de guerres , maritimes du moins : pourquoi la feroit-on ? Tout le commerce sans exception passeroit sous les pavillons *neutres* ; les colombes échapperoient sous ce plumage emprunté aux vautours mal-faisans : dès-lors plus de ces *courses* qui sont la honte du cœur humain , & le fléau de la mer ; plus de ces pillages dont la cruauté , la bassesse réunies à l'injustice devroient en rendre les instigateurs aussi méprisables , aussi exécrables que les instrumens.

Les escadres réglées seules continueroient à effrayer l'*Océan* : mais on se lasseroit bientôt de

les entretenir : les nations attaquées de la maladie canonnière voyant pendant leurs accès prospérer à leurs dépens les fortunés indifférens , & les neutres absorber tous les profits , en sentiroient plutôt leur extravagance.

On se battroit toujours *sur terre* , parce qu'il y a d'autres règles, d'autres intérêts, d'autres procédés pour ce délire que pour le maritime : mais il est plus que probable qu'on se battroit fort rarement *sur mer* , parce qu'enfin la cupidité privée est seule le véritable principe de l'héroïsme supposé qui y allume le flambeau ; & qu'elle seroit frustrée sans retour par ce système ; raison de plus pour engager la *Czarine* à le développer dans toute son étendue , & à lui donner toute sa perfection , ce qui seroit d'autant plus facile que , hors les *Anglois* , toutes les nations semblent disposées aujourd'hui à l'adopter.



---

*SÉANCE publique de l'Académie Française  
de Paris, le 25 Août 1780.*

**E**NCORE un mot de cette pauvre *Académie* : & hâtons-nous : bientôt personne n'en parlera plus , & il ne seroit pas honnête d'en troubler la cendre. L'arrêté de ne plus chanter de *services* pour aucun de ses Membres pourroit bien être immédiatement suivi du sien. Sa dernière séance, celle dont il s'agit ici, est un symptôme de mort.

Depuis quelques années la *mode*, les *femmes*, & sur-tout les *calembours* lui amenoient la foule le 25 du mois d'Août *préfix*. On y jouoit ce jour-là une espèce de petite farce assez drôle, comme je l'ai observé ailleurs. On bâilloit un peu d'abord aux grans morceaux ; mais on rioit toujours à la petite pièce : au premier coup de fausset on s'épanouissoit à la ronde, & en *France*, à *Paris* sur-tout on fait comment cela réussit.

Mais en *France*, à *Paris* sur-tout, on se lasse vite de l'uniformité. D'ailleurs de mauvais plaisans ayant été assez hardis pour faire rire le Public aux dépens du rieur, la chance a tourné. On a commencé à manquer de respect au Doge philosophique, & il a commencé à n'oser plus parler. Sans l'éloge de *Voltaire*, & la fermentation que ce nom célèbre enttétenoit encore, la curiosité publique auroit l'année dernière manqué de pâture.

Mais cette année rien n'a pu cacher la détresse du concile *Platonique*. Il a paru dans toute sa solitude, & toute sa nudité. Le *Suisse* étonné de n'avoir à garder que la porte d'un désert demandoit avec amertume si l'on avoit donc ouvert ailleurs un autre théâtre philosophique ?

Les bonnes têtes de la Compagnie avoient prévu ce désastre : on s'étoit occupé des moyens de s'y soustraire : on avoit proposé de ne pas tenir de séance du tout, & sans contredit c'étoit le meilleur moyen de rendre la solitude imperceptible.

On en avoit un beau prétexte. Celui de l'assemblée est la distribution des *prix* : or cette année on n'a pas distribué de *prix* ; il étoit donc tout naturel qu'il n'y eût pas d'assemblée.

Apparemment que toute réflexion faite on a trouvé des inconvéniens même à ce palliatif : on a préféré de laisser aller les choses à l'ordinaire, & de subir l'humiliation dans laquelle l'indifférence du Gouvernement, l'injustice du Public, & l'acharnement des mauvais plaisans a fait tomber cette église. Tout ce qui s'y est passé ce jour-là s'est senti de son délabrement.

On a commencé par déclarer qu'il n'y avoit pas de prix de *poésie*, attendu que toutes les pièces envoyées au concours étoient mauvaises ; comme si celles que l'on étoit en possession de couronner aux concours précédens avoient été bonnes ; comme si M. *François-André de Murville*, lauréat

de l'année dernière avoit fait un chef-d'œuvre ; comme si tous les *Harpulas* qui ont orgueilleusement conquis cette petite palme , n'avoient pas été à l'impression accueillis du Public par des sifflets.

Ensuite un Monsieur *Gaillard* a lu un petit morceau sur la *servitude*, dans son genre, c'est-à-dire, bien maniéré, bien contourné, bien ennuyeux, bien *académique*. Puis l'*Euripide*, le *Virgile*, l'*Homère* de nos jours, M. de la *Harpe*, a lu deux actes du *Philoctète* de *Sophocle*, traduit du *Grec*.

Et puis Monsieur..... Monsieur..... Monsieur..... d'*Alembert*, grossissant un peu sa voix pour montrer de la fermeté, a terminé tristement la séance par la triste lecture d'un triste programme, composé tout entier de répétitions (1). Il a lu gravement la formule de la défense intimée aux Auteurs de se *laisser connoître*, ou même deviner, à peine d'être déchus du concours.

Voilà le seul trait qui auroit pu ragaillardir un peu l'assemblée ; s'il y avoit eu là quelques malins, il leur auroit paru comique dans la bouche de M. d'*Alembert*. Car enfin, comme on le fait, il dispose de l'urne du sort, & connoît toujours

---

(1) C'est l'annonce du prix de poésie, remis à l'année prochaine, & du prix de prose, dont le sujet, l'éloge du Duc de Montanfier, avoit déjà été publié.

au moins un an d'avance, l'athlète dévoué à la couronne.

Mais le peu de spectateurs présens étoient si honteux, si mélancholiques, si embarrassés de la contenance des idôles de ce temple délaissé, si pétrifiés des lectures, & de la consternation peinte sur le visage du grand Pontife, qu'on n'a point ri : on n'a fait que bâiller; il y a eu probablement peu de rendez-vous pour l'année prochaine.

*Requiescat in pace.*

---

---

*N. B.* Au moment où l'on achève d'imprimer ceci, le bruit se répand d'un avantage considérable remporté par la flotte de *Cadix* : on parle d'un convoi *Anglois* intercepté, de plusieurs vaisseaux de guerre pris, &c.

Si ces détails étoient vrais, ce seroit la seconde action sérieuse de la guerre, & une rude réponse à *George Rodney* : ce n'est que dans quelques jours que nous verrons s'évanouir le fantôme, ou se consolider la vérité.







N. B. *Le premier Volume de la nouvelle Edition des Annales, avec le Portrait de l'Auteur, se distribue chez M. Lequesne, Marchand d'étoffes de soie, rue des Bourdonnois, à Paris; & chez M. Gosse, Imprimeur-Libraire, à La Haye. Les Souscripteurs qui sont dans le cas de le recevoir gratuitement, ou qui voudront se le procurer suivant les conditions énoncées au commencement des Numéros 66, 67, & 68, sont priés de se faire connoître sans délai, & avant la fin de Septembre, afin que l'impression du second Volume ne souffre point de retard.*

*Je crois devoir ici prévenir les Lecteurs qu'il s'est glissé dans le premier, je ne sais comment, une faute assez plaisante, mais une faute complete, une bêtise bien lourde, bien grossière, à laquelle il n'y a ni justification, ni excuse.*

*J'aurois pu la faire disparoître par un carton : mais 1°. je ne m'en suis apperçu qu'après la brochure, & même le départ des exemplaires. L'opération de la réforme auroit été longue, peut-être nuisible à la propreté des Volumes, & par conséquent désagréable pour les Souscripteurs.*

2°. Cette méprise n'est d'aucune conséquence pour l'Ouvrage : elle ne peut compromettre que moi. Il n'en peut résulter d'autre inconvénient que de dévoiler ma profonde, ma honteuse ignorance, sur-tout en Droit Romain. Et pourquoi ôter cette pâture au bon homme Saboureux (1) ? Il sera si aise de trouver l'occasion ; s'il m'est permis de hasarder un calembour en matière aussi sérieuse, de me sabouler d'importance.

Je suis donc résigné à recevoir, en toute humilité, la juste, & rude correction que le grave antecesseur ne manquera pas de m'infliger, in proxima instauratione scholarum ; pour preuve de ma soumission, je m'engage même à l'en remercier publiquement.

---

(1) Pour savoir ce que c'est que M<sup>e</sup> Saboureux, voyez le Tome VII de ces *Annales*, page 397.

---

Pour ne pas donner trop de prise cependant, & n'expier que mes fautes personnelles, je crois devoir ici en indiquer quelques autres qui ont échappé à l'impression dans le Numéro 70, & qui font un effet désagréable à la lecture.

Page 344, ligne 8, ouvertes, lisez, ouverts.

Page 345, ligne 17, & du, lisez, & de.

Page 353, ligne 15, proposition, lisez, proportion.

Page 359, ligne 14, qui appellent, lisez, qui appelle.

Page 364, ligne 10, un mal, lisez, un métal.

---

## ACADÉMIE AMÉRICAINE

*Des ARTS & des SCIENCES établie  
à MASSACHUSETT'S-BAY.*

QUAND le dissertateur *Platon* achetoit d'un bourgeois de son quartier un petit jardin pour y ouvrir son école, il ne s'attendoit pas à immortaliser son ancien propriétaire; & ce bon *Académas* qui ne savoit peut-être pas lire, s'attendoit encore moins que son nom deviendrait un jour un signe de ralliement commun pour les savans vrais ou supposés; que les Gens de Lettres de tous les pays, quand on feroit la folie de les réunir en corps, avec des patentes, donneroient ce nom à leurs assemblées.

Mais ce qui auroit bien plus étonné des *Athéniens*, des oreilles *attiques*, auroit été d'apprendre qu'au dix-huitième siècle, c'est-à-dire environ 2000 ans après le leur, ce même nom & sa nouvelle signification se naturaliseroient dans un autre monde; & qu'il se trouveroit des *Académies* à *MASSACHUSETT'S-BAY*.

On prétend qu'un acteur de ce *Paris* de la Grèce ayant un jour dans son jeu donné à une seule syllabe une prononciation étrangère, il fut hué avec fureur, & obligé de quitter le théâtre. Qu'y auroit-on dit de *Massachusett's-bay*; expression dont l'écriture dérobe en partie la dureté,

& qu'il semble que les *Iroquois* seuls peuvent entendre, ou prononcer, sans se briser les organes de la parole ou de l'ouïe ?

Pour les politiques ce doit être un bien autre sujet de surprise, de voir au milieu d'une guerre ruineuse & cruelle, dans l'incertitude des événemens, dans l'épuisement affreux & universel qui désole cet état naissant, dans l'impuissance absolue d'en acquitter les moindres charges, les fondateurs s'occuper d'une frivolité pareille, & s'amuser de ces joujoux à peine pardonnables aux Puissances florissantes & paisibles, qui n'ont d'autres embarras que ceux du loisir, & d'autres fatigues que celles de l'oïveté.

Cet exemple n'est à la vérité que renouvelé ici. Nous avons déjà vu dans une création presque aussi laborieuse un législateur commencer de même son édifice par le comble, & chercher à en vernisser les toits avant que d'en avoir posé les fondemens. Le Czar *Pierre* établit aussi des *Académies* à *Pétersbourg*, avant que d'avoir, je ne dis pas des Savans ni des Géomètres, ni des Ecrivains ; mais des Maîtres à écrire, des Barbiers, ou des Maçons.

Aussi fallut-il peupler sa lice savante d'étrangers, de même qu'il étoit réduit à emprunter aux autres nations des Tailleurs de pierre, & des Charpentiers : aussi son *Académie* n'a-t-elle pas eu même l'éclat parasite de quelques autres établissemens de cette espèce, qui étant par leur nature absolument incapables de former des hom-

mes de mérite , ont au moins acquis un éclat momentané en s'appropriant de ces hommes tout formés. La *Neva* n'a pu avoir cet avantage , surtout dans le genre qui contribue le plus à la splendeur futile dont ces corps sont si jaloux , c'est-à-dire dans la *Littérature*.

Les beaux esprits ne se déplacent pas si aisément que les autres talens : ne sachant communément que leur langue ; ne pouvant se faire valoir que par cet instrument dont l'usage devient pénible , souvent inutile dans un pays étranger ; accoutumés à une vie plus molle , plus voluptueuse , à des hommages plus faciles & plus continus , l'idée d'un déménagement les effraye : malgré les efforts du *Czar* il n'en put surprendre aucun : il acheta des *Ingénieurs* , des *Pilotes* , des *Mathématiciens* , mais lui & ses successeurs ne purent avoir de *Gens de Lettres*.

Il fallut , il faut encore , pour pouvoir décorer de leurs noms la liste scientifique de la Capitale de la *Russie* se contenter de leur envoyer des pensions chez eux : la *Prusse* a été le *nec plus ultra* de ces Colonies affamées de gloire , & d'argent ; & même la petite plantation littéraire que des conjonctures singulières en tout genre avoient formée à *Berlin* , s'est sitôt desséchée que ma réflexion peut s'appliquer à l'une de ces Capitales comme à l'autre.

Quoi qu'il en soit voilà donc *Boston* décoré aussi de cette brillante parure. Le sérieux avec lequel on a procédé à cet établissement ; le ton

des patentes qui le légitiment ; les précautions que l'on y prend pour en assurer la solidité , la manutention , & les bons effets , ont d'après l'expérience quelque chose de si singulier que cette pièce mérite d'être consignée ici. N'ayant point l'original sous les yeux , je ne puis que copier la version que les papiers publics en ont donnée , quoiqu'elle soit peu intelligible en quelques endroits.

» Attendu que les Arts & les Sciences sont le *fondement & l'appui de l'agriculture , des manufactures & du commerce* ; qu'ils sont *nécessaires à l'aisance , à la tranquillité , à l'indépendance & au bonheur d'un peuple* ; qu'ils contribuent *essentiellement à l'honneur & à la dignité du Gouvernement qui les protège* ; & qu'ils sont *cultivés & répandus dans un Etat avec le plus de succès en formant & établissant en Corps de Sociétés publiques des hommes de génie & de savoir* ; à ces fins avantageuses il a été ordonné par le Conseil & la Chambre des représentans assemblés en Cour générale , & statué par leur autorité.

» 1<sup>o</sup>. Que les honorables . . . . . (*Ici est la liste de tous les nouveaux Académiciens*) soient constitués & formés par la présente en Corps politique , & réuni sous le nom d'*Académie Américaine des Arts & des Sciences* ; qu'eux , leurs successeurs , & telles autres personnes qui seront élues de la manière ci-après mentionnée , seront & continueront d'être un Corps politique & réuni sous le même nom à jamais.

» 2<sup>o</sup>. Que les Membres de ladite *Académie* pourront choisir de temps en temps un *Président*, un ou plusieurs *Vice-Présidens*, un ou plusieurs *Secrétaires*, & tels autres Officiers que ladite *Académie* jugera nécessaires ou convenables ; & qu'ils auront plein pouvoir & autorité de déterminer & établir de temps en temps les noms , le nombre & les devoirs de ses Officiers respectifs , ainsi que le rang ou l'état dont ils seront respectivement revêtus dans leurs offices , comme aussi d'autoriser & qualifier leur *Président*, ou quel-

que autre Membre de l'*Académie*, suivant leur bon plaisir; pour faire prêter à ces Officiers tel serment qu'ils prescriront, & fixeront pour le bon ordre & le gouvernement réglé de ladite *Académie*, pourvu que ce serment ne soit pas contraire aux loix de cet Etat.

» 3<sup>o</sup>. Que les Membres de ladite *Académie* auront un sceau commun dont ils pourront faire usage dans toutes les causes & affaires qui concerneront l'*Académie*, ou qui seront relatives à la fin & au but de son institution; qu'ils auront le pouvoir & l'autorité de casser, de changer, & de renouveler de temps en temps le sceau commun suivant leur bon plaisir; & que dans toutes les actions réelles, personnelles & mixtes ils pourront attaquer en justice ou être attaqués, intenter procès ou le soutenir jusqu'à jugement définitif & exécution, sous le nom de *Président & Membres de l'Académie Américaine des Arts & des Sciences*.

» 4<sup>o</sup>. Que les Membres de ladite *Académie* pourront de temps en temps élire telles personnes pour y être associées qu'elles jugeront à propos; & qu'ils auront plein pouvoir & autorité de suspendre de temps en temps, d'expulser ou d'inhabiliter tel Membre de ladite Compagnie qui par sa conduite se fera rendre indigne d'une place dans ce Corps au jugement de l'*Académie*; ainsi que de régler & d'établir les règles, les formes, & les conditions de l'élection, de la suspension, de l'expulsion & de la déclaration d'inhabilité: pourvu néanmoins que le nombre des Membres de ladite *Académie* qui sont habitans de cet Etat ne pourra en aucun temps passer celui de deux cens, ni être moindre de quarante.

» 5<sup>o</sup>. Que les Membres de ladite *Académie* auront plein pouvoir & autorité de faire de temps en temps & de statuer telles règles raisonnables, ordres & loix, ne répugnant point aux loix de cet Etat, qu'ils jugeront nécessaires & convenables pour le bon ordre & le gouvernement réglé de ladite *Académie*, ainsi que d'imposer de raisonnables amendes & pénalités pécuniaires envers ceux qui y contreviendroient; lesquelles amendes & pénalités ne pourront néanmoins passer la somme de 20 liv. sterl.; & qu'ils en pour-

ront demander & obtenir l'adjudication en toute Cour de justice en cet Etat, au nom & profit des Présidens & Membres de ladite *Académie* ; qu'ils auront également plein pouvoir & autorité de révoquer lescdites règles, ordres & loix à leur bon plaisir ; de fixer & d'établir les temps, les endroits, & la forme des assemblées des Membres de ladite *Académie*, ainsi que de déterminer le nombre de ceux dont la présence sera requise pour former une assemblée : pourvu que les Membres de ladite *Académie* s'assemblent au moins deux fois par an, & que l'endroit de leur séance ne soit jamais à une distance plus grande que 30 milles de la ville de *Boston*.

» 6°. Que les Membres de ladite *Académie* soient & seront pour jamais à l'avenir réputés habiles à posséder, tenir & prendre en emphytéose, ou par quelque autre contrat que ce soit, par donation, concession, testament ou d'autre manière, aucuns biens-fonds, terres ou possessions réelles ou personnelles ; pourvu que le revenu annuel de telles possessions réelles n'excede pas la somme de 500 livres, & le revenu annuel ou l'intérêt des possessions personnelles celle de 2000 livres ; toutes les sommes mentionnées ci-dessus dans le présent acte devant être évaluées en argent à raison de six shelings huit deniers par once : que l'intérêt annuel & le revenu desdites possessions réelles & personnelles, ainsi que les amendes & pénalités susmentionnées seront employé en prix pour encourager les améliorations & les découvertes dans l'agriculture, les arts, les manufactures, ou pour d'autres objets conformes au but & au dessein de l'institution de ladite *Académie*, ainsi que les Membres le détermineront.

» 7°. Que le but & le dessein de l'institution de ladite *Académie* est d'avancer & d'encourager la connoissance des antiquités de l'*Amérique*, ainsi que de l'histoire naturelle de ce pays ; de déterminer les usages auxquelles ses différentes productions naturelles pourroient être employées : d'avancer & d'encourager les découvertes en *Médecine*, les travaux dans les *Mathématiques*, les recherches & les expériences *Philosophiques*, les observations *Astronomiques*, *Météorologiques* & *Géographiques* ; les améliorations dans l'*Agriculture*, les *Arts*, les *manufactures* & le commerce ; en un



mot de cultiver tout Art & toute Science qui pourra tendre à avancer les intérêts, l'honneur, la dignité & le bien-être d'un peuple *indépendant & vertueux*.

» Que l'endroit où la première assemblée des Membres de ladite Académie se tiendra sera la chambre de philosophie en l'Université de *Cambridge*; & que l'honorable *Jacques Bowdoin*, Ecuyer, sera autorisé & qualifié, comme il est autorisé & qualifié par la présente, à fixer le temps pour la tenue de ladite assemblée, & à le notifier aux Membres de ladite Académie «.

Cette pièce pourroit donner lieu à un bien long, bien grave, & cependant bien intéressant commentaire : je me bornerai à quelques courtes réflexions.

Des quatre assertions présentées dans l'exorde il n'y en a pas une qui ne soit une erreur évidente, & une contre-vérité. Ce n'est point à des *Savans* que l'*agriculture*, les *manufactures*, le *commerce*, & en général tous les arts utiles sont dus; des hommes grossiers en ont été les inventeurs : si depuis des hommes plus déliés s'en sont appropriés les procédés, & sur-tout le profit, c'est sans y introduire ni lumière, ni réforme, ni perfection. Qu'on cite une méthode avantageuse, une pratique salutaire ou seulement expéditive, imaginée par un *Savant*, dans toutes les opérations de la main.

Quand les choses sont trouvées, ils viennent disserter, & quelquefois très-ennuyeusement, mais ils n'inventent pas. L'*Académie des Sciences* de *Paris* donne avec une prolixité scandaleuse & un faste ridicule la *description des Arts & Mé-*

*niers* : mais elle n'a pas supprimé une roue dans les machines compliquées, ni épargné un coup de fléau au journalier épuisé qui arrache le bled de l'épi, ni facilité seulement l'art de faire des aiguilles. Les sociétés *patriotiques, économiques, &c. d'agriculture, &c.* en ont-elles fait davantage ? N'a-t-il pas fallu finir par abandonner ces établissemens puériles qu'on n'ose ni supprimer, parce que ce feroit reconnoître la sottise de l'établissement, ni soutenir, parce que l'impuissance & l'inutilité en sont trop sensibles ?

Quant à l'*aisance, à la liberté, au bonheur du peuple*, n'est-il pas plaisant d'entendre dire que les *Académies y sont nécessaires*, qu'elles y *CONTRIBUENT essentiellement*, ainsi qu'à la *dignité, & à l'honneur du Gouvernement* ? Qu'importe le bavadage écrit ou verbal de quelques oisifs à ce peuple qui ne l'entend point ; à ce *Gouvernement* qui n'est sage qu'autant qu'il s'en moque, & qui souvent y est insulté ? Ou les *Académiciens de Massachussetts-bay* ressembleront aux nôtres, & certainement ce portrait ne leur convient pas ; ou ce seront d'autres hommes, & alors ce ne seront pas des *Académiciens*.

Enfin dire que le moyen le plus infailible d'affurer la *culture des Arts, & d'en répandre le goût*, c'est de former de semblables sociétés, n'est-ce pas s'aveugler soi-même, démentir l'expérience journalière, & se refuser aux premières vérités que la plus simple réflexion présente ? Non-seulement comme je viens de le dire, & comme je l'ai déjà observé plusieurs fois dans le cours de ces *Annales*

& ailleurs, les Compagnies en général n'ont jamais rien fait d'utile ; mais elles en sont par essence incapables.

Il y a même plus : elles ne sont pas propres au bien : elles le sont infiniment au mal : semblables à ces êtres monstrueux formés d'un mélange illégitime de plusieurs espèces, & à qui la nature refuse la fécondité, mais qui ont tous les caprices d'une organisation irrégulière, elles détruisent, & ne créent rien. Il est de l'essence des Corps d'être gouvernés, & de l'être par ceux de leurs Membres qui ont le plus de vices avec moins de mérite.

J'ai développé ailleurs cette grande vérité : le peu de gens honnêtes qu'ils comprennent, étant ou doux, ou timides, ou indifférens, qualité ou défauts qui ne vont que trop souvent avec la vertu, il est aisé aux camarades d'un caractère différent de les subjuguier. On les gagne, on les intimide, ou on les fatigue.

D'ailleurs l'honnêteté isole les individus qui en sont doués : étant sans défiance ils ne cherchent point d'escorte ; ce n'est que pour nuire qu'on se met en troupe : leurs adversaires ne manquent pas à se prévaloir de ces deux procédés : ayant ainsi toujours pour eux la supériorité du nombre, ils dominent dans le corps : ils le réduisent à paroître approuver tout ce qui leur convient, à proscrire tout ce qui leur déplaît : les Tribunaux ils les souillent par des injustices : les Compagnies savantes ils en font l'instrument des

persécutions : le mérite fier qui les offusque ils le décrient ; ils le désolent ; ils l'écrasent.

Ajoutons qu'en général, & c'est encore ce que j'ai déjà dit, dans tout ce qui s'appelle *Corps*, il se forme à l'instant de sa naissance un *esprit*, une manière de penser qui s'y perpétue, & devient indestructible, à moins d'une régénération absolue, dont l'effet même ne seroit que passager. Le Corps s'ébranle toujours, & se met en défense pour protéger à quelque prix que ce soit tout ce qui paroît tenir à cet *esprit*.

Les inventions vraiment avantageuses, les découvertes dignes de ce nom n'étant jamais faites que par des Particuliers ; & une fatalité aussi constante que remarquable voulant que jamais aucun de ces génies heureux ne se trouve enrôlé dans ces milices tout-à-la-fois esclaves, & despotiques, elles les accablent bientôt en tombant sur eux avec tout le poids que leur donne l'affociation : si quelques inventions effectives leur échappent, ce n'est guère que par des circonstances rares sur lesquelles on ne doit pas compter : pour une que la voix publique les a forcées de ménager d'abord, & d'adopter ensuite, il y en a peut-être cent journellement qu'elles étouffent.

Quand *Descartes* se présenta pour attaquer le trône d'*Aristote*, sa nouvelle philosophie n'eut point de contradicteurs plus ardens, d'adversaires plus acharnés que les *Universités*, c'est-à-dire les *Académies* du temps. Quand il eut triomphé des obstacles, & que ses erreurs eurent pris dans

les chaires littéraires la place de celles du *Stagistique*, elles furent soutenues avec la même fureur contre l'invasion de *Newton* : celui-ci aujourd'hui semble régner en paix, quoiqu'il subsiste encore bien des réfractaires (1); mais si la vérité en personne descendoit du Ciel, & venoit offrir aux hommes la clef qu'ils semblent chercher, elle seroit tracassée, honnie, persécutée par les *Académies*, comme l'ont été jusqu'à présent successivement tous les fantômes.

Au reste permis à l'Etat de *Massachusetts-bay* d'avoir 60 ou 200 *Académiciens*; mais dans le moment présent 200 vaisseaux, & 60 mille hommes le serviroient mieux.

---

(1) Il ne seroit peut-être pas bien difficile de démontrer, je dis *démontrer*, que le système de *Newton* est plus absurde encore que celui de *Descartes*; que d'après les principes même du Philosophe *Anglois* d'un côté, & les preuves administrées par la physique de l'autre; sa *gravitation* qui agit indistinctement sur tous les corps, dans le *vuide*, est une chimère. J'ai déjà promis de m'occuper un jour de ces objets; & je compte bien tenir ma parole: mais il faut que le temps du repos soit arrivé pour moi; & il ne l'est pas encore.



## F R A N C E.

*Réforme dans la Maison domestique du Roi.*

**T**ANDIS que des Etats naissans s'approprient comme on vient de le voir, un des signes caractéristiques d'un Empire en décadence, un des plus anciens Trônes de l'*Europe* s'occupe des moyens de s'honorer par des suppressions, & de s'enrichir par l'économie. On a vu une main réformatrice se porter successivement en *France* sur plusieurs parties; on a vu le Prince rendre dans le préambule de chaque nouvelle loi un hommage flatteur aux succès, & à la sagesse des opérations précédentes, & annoncer le désir immuable, la résolution constamment suivie de ne point s'écarter de ce plan.

Les effets justifient ce langage : un Edit, & un Règlement du mois dernier, sont la preuve des efforts que fait l'administration pour se dégager des fers dont l'ont chargée les désordres de l'ancien temps. Tous deux sont intéressans par le tableau qu'ils présentent, & l'idée qu'ils donnent de ce qu'étoit ce gouffre royal qu'ils commencent à restreindre.

## Voici l'Edit.

» LOUIS, &c. Après avoir examiné avec attention le rapport qui nous a été fait des premiers travaux du Bureau général établi par notre Edit du mois de Janvier dernier, nous nous sommes déterminés à faire une très-grande réforme dans la partie la plus essentielle des dépenses de notre Maison.

» Nous avons vu qu'en prescrivant des réunions , en réglant des parties principales par des abonnemens , en supprimant diverses tables , & en établissant un nouvel ordre , nous pourrions procurer à nos Finances une épargne considérable.

» Qu'à la vérité cette réforme , & tout le plan que nous avons adopté rendoient indispensable la suppression d'un très-grand nombre d'Offices ; mais que nous ne devions pas être arrêtés par cette considération , dès que nous prenions soin de rendre une parfaite justice à tous les titulaires.

» Qu'en même-temps si nous fixions notre attention sur les différens privilèges attachés à ces charges , nous ne pouvions nous dispenser d'envisager comme une disposition d'ordre public celle qui tendroit à diminuer successivement des prérogatives onéreuses à nos autres sujets , & si préjudiciables aux intérêts des habitans des campagnes.

» Qu'enfin c'étoit encore un bien important à nos yeux que de faire cesser entièrement dans notre Maison les abus inséparables de cette multitude de charges & d'occupations inutiles , & d'y substituer un ordre clair , simple , tel que nous l'aimons en toutes choses , & qui nous paroît plus grand & plus digne de nous que ce faste obscur & dispendieux dont nous étions environnés.

» En conséquence , nous avons jugé à propos de supprimer *quatre cents six charges* , créées sous différentes dénominations pour le service de nos tables , & dont le détail est compris dans l'article premier de cet Edit.

» Nous avons ensuite examiné avec attention quelles étoient nos obligations envers les propriétaires , & nous ne pouvons dissimuler que cet examen nous a présenté des difficultés & des incertitudes. Nous avons reconnu qu'il n'existoit aucune trace de la Finance primitive de ces charges , dont le plus grand nombre provient originairement d'anciens dons faits par les Rois nos prédécesseurs ; mais considérant que la vente en a été autorisée pendant une longue suite d'années , soit au profit des titulaires , soit en faveur des Parties casuelles du *Grand-Maitre* de notre Maison , nous croyons de notre équité

d'y reconnoître une finance, lors même qu'aucun brevet d'assurance ou de retenue n'y auroit été attaché ; & nous avons bien voulu prendre pour base les tarifs approuvés par nous, ou suivis par le Grand-Maitre de notre Maison.

» En même - temps cependant nous avons vu que les charges dont nous venons d'ordonner la suppression n'étoient qu'une possession viagère ; qu'ainsi en nous occupant du remboursement des titulaires, nous aurions pu sans injustice prendre en considération la durée plus ou moins longue de leur jouissance, de la même manière qu'on chercheroit à évaluer le capital d'une rente à vie, si on vouloit l'éteindre au milieu de son cours.

» Mais ces diverses combinaisons ne pouvant jamais avoir un caractère évident de justice, & voulant d'ailleurs traiter favorablement des personnes dont un grand nombre sont attachées depuis long-temps à notre service, sur-tout à l'époque d'une réforme avantageuse à nos Finances, nous nous sommes déterminés à rembourser en plein ces offices dans l'espace de cinq années, en payant en attendant cinq pour cent d'intérêt, sans retenue ; si mieux n'aiment les titulaires accepter une rente sur leur tête de dix pour cent, ou de neuf pour cent sur leur tête & celle de leurs femmes, l'une & l'autre rentes sujettes aux dixième : enfin, si pour l'arrangement de leurs affaires ou de leurs familles ils préféreroient de ne convertir qu'une partie de leur capital de cette dernière manière, & de se faire rembourser l'autre, nous avons jugé à propos de leur en accorder la liberté.

» Nous voulons bien aussi maintenir dans la jouissance des privilèges pendant leur vie, ceux des titulaires qui seroient à notre service depuis vingt ans, ou ceux dont les peres auroient possédé des offices dans notre Maison. Enfin nous déterminerons aussi la retraite qui sera due à tous ceux qui sont sous les ordres des différens Officiers que nous supprimons.

» Et comme nous sommes instruits que depuis l'époque où nous avons annoncé positivement les vues de réforme dont nous étions occupés, il ne s'est présenté aucun acquéreur pour les offices-bouche & communs de notre Maison, ce qui a empêché plusieurs titulaires de consommer des arrangements  
qui



qui convenoient essentiellement à leur situation ; nous voulons que la famille de ceux qui seroient décédés depuis le premier de Janvier , participe au bénéfice des remboursemens que nous indiquons , renonçant à profiter dans cette circonstance de l'extinction de ces charges , quoiqu'elles soient tombées de droit dans nos revenus casuels (1). C'est ainsi que nous avons pris soin de la justice qui pouvoit être due à nos différens serviteurs ; nous réservant même de suppléer particulièrement à ce qui pourroit avoir échappé à notre attention.

» Au moyen de ces divers arrangemens , de la réforme des tables qui les accompagne , & de toutes les autres dispositions qui sont prescrites dans un règlement que nous rendons à ce sujet , nous remarquons avec satisfaction que cette partie de nos dépenses sera considérablement réduite , sans nuire au véritable éclat de notre maison , & sans aucune injustice envers personne.

» Nous encourageons d'ailleurs le Bureau général à suivre son travail , nous proposant de donner la même attention aux autres rapports qui nous seront faits , afin de pouvoir ordonner successivement tous les plans d'ordre & d'économie qui nous auront parus raisonnables.

» A ces causes , &c.

## A R T I C L E P R É M I È R.

» A compter du premier Octobre prochain , nous avons éteint & supprimé , éteignons & supprimons les charges ci-après dénommées (2).

(1) Cette attention est peut-être ce qui a jamais été fait dans nos Finances de plus honnête & de plus attendrissant.

(2) J'ai cru devoir joindre ici l'évaluation des charges fixée par l'Edit même : l'obligation que le Roi contracte de les rembourser est d'autant plus honorable , qu'il n'en a pas reçu la valeur. Au reste sur tous ces objets on peut voir le premier volume de ces *Annales* , aux *Réflexions préliminaires* , page 39 & suiv. de l'ancienne édition , & 45 & suiv. de la nouvelle.

*Officiers supprimés.*

	livres.	Finances. livres
18 Gentilshommes servans. ( 6 à 15,000		90,000
	12 à 12,000	144,000
16 Contrôleurs-clerks d'offices. . . . . à 50,000		800,000
6 Huissiers de salle. . . . . à 8,000		48,000
6 Huissiers du Chambellan. . . . . à 12,000		72,000

*PANNETERIE-BOUCHE.*

1 Chef ordinaire. . . . . à 90,000	90,000
12 Chefs de quartier. . . . . à 38,000	456,000
1 Aide ordinaire. . . . . à 50,000	50,000
4 Aides de quartier. . . . . à 36,000	144,000
1 Sommier ordinaire pour le linge. . à 18,000	18,000
2 Sommiers par semestre. . . . . à 15,000	30,000
1 Lavandier ordinaire. . . . . à 60,000	60,000

*ÉCHANSONNERIE-BOUCHE.*

1 Chef ordinaire. . . . . à 70,000	70,000
12 Chefs de quartier. . . . . à 36,000	432,000
1 Aide ordinaire. . . . . à 50,000	50,000
4 Aides de quartier. . . . . à 34,000	136,000
4 Sommiers. . . . . à 15,000	60,000
4 Coureurs de vin. . . . . à 24,000	96,000
2 Conducteurs de la Haquenée. . . à 30,000	60,000

*CUISINE-BOUCHE.*

2 Ecuyers ordinaires. . . . . à 90,000	180,000
8 Ecuyers de quartier. . . . . à 48,000	384,000
4 Maîtres-queux. . . . . à 36,000	144,000
4 Hâteurs. . . . . à 36,000	144,000
4 Potagers. . . . . à 36,000	144,000
4 Pâtissiers. . . . . à 25,000	100,000
3 Galopins. . . . . à 12,000	36,000
4 Porteurs. . . . . à 24,000	96,000
4 Gardes-vaisselle. . . . . à 13,000	52,000

*Officiers supprimés.**Finances.*

133	<i>Ci-contre.</i> . . . . .	4,186,000
2	Huissiers. . . . . à 8,000	16,000
2	Sommiers du garde-manger. . . . . à 12,000	24,000
2	Sommiers des broches. . . . . à 12,000	24,000
2	Avertisseurs. . . . . à 14,000	28,000
4	Porte-tables. . . . . à 12,000	48,000
4	Lavandiers-bouche & Commún. à 15,000	60,000
4	Serdeaux. . . . . , . . . . . à 8,000	32,000

*PANNETERIE-COMMUN.*

13	Chefs . . . . . à 10,000	130,000
12	Aides de quartier. . . . . à 8,000	96,000
6	Sommiers. . . . . à 15,000	90,000
2	Lavandiers. . . . . à 15,000	30,000

*ÉCHANSONNERIE-COMMUN.*

20	Chefs. . . . . à 20,000	400,000
12	Aides de quartier. . . . . à 15,000	180,000
1	Maître des caves. . . . . à 15,000	15,000
4	Sommiers de bouteille. . . . . à 15,000	60,000
2	Sommiers de vaisselle. . . . . à 12,000	24,000

*CUISINE-COMMUN.*

12	Ecuyers. . . . . à 26,000	312,000
8	Maitres-queux. . . . . à 14,000	112,000
8	Potagers. . . . . à 14,000	112,000
12	Hâteurs. . . . . à 10,000	120,000
4	Pâtissiers. . . . . à 25,000	100,000
2	Gardes-vaisselle. . . . . à 14,000	28,000
1	Garde-vaisselle par commission. à 10,000	10,000
2	Verduriers. . . . . à 25,000	50,000
8	Huissiers. . . . . à 6,000	48,000
12	Galopins. . . . . à 8,000	96,000
12	Porteurs. . . . . à 8,000	96,000
3	Sommiers du Garde-manger. . . . . à 12,000	36,000
4	Sommiers des broches. . . . . à 12,000	48,000
2	Falotiers. . . . . à 34,000	68,000

311

6,679,000

Cc 2

*Officiers supprimés.**Finances.*

321

*D'autre part. . . . . 6,679,000**P E T I T - C O M M U N .*

1 Maître-d'Hôtel servant la table du Grand-Maitre. . . . .	à 30,000	30,000
1 Maître-d'Hôtel servant la table du Chambellan. . . . .	à 30,000	30,000
1 Sommelier du Grand-Maitre. . .	à 35,000	35,000
1 Sommelier, Garde-vaisselle du Chambellan . . . . .	à 35,000	35,000
1 Bouteiller du Chambellan. . . .	à 60,000	60,000
4 Ecuyers. . . . .	à 40,000	160,000
2 Aides. . . . .	à 10,000	20,000

*F R U I T E R I E .*

1 Chef ordinaire. . . . .	à 20,000	20,000
12 Chefs de quartier ( 6 en hiver. . .	à 40,000	240,000
6 en été. . .	à 30,000	180,000
12 Aides de quartier ( 6 en hiver. . .	à 35,000	210,000
6 en été. . .	à 28,000	168,000
2 Aides pour les fruits de Provence. .	à 8,000	16,000
4 Sommiers. . . . .	à 12,000	48,000

*F O U R I È R E .*

20 Chefs ( 10 en hiver. . . . .	à 25,000	250,000
10 en été. . . . .	à 18,000	180,000
15 Aides ( 8 en hiver. . . . .	à 20,000	160,000
7 en été. . . . .	à 15,000	105,000
2 Porte-tables. . . . .	à 12,000	24,000
1 Menuisier. . . . .	à 10,000	10,000

*C H A R R O I S .*

1 Waguemestre. . . . .	à 30,000	30,000
1 Aide-Waguemestre. . . . .	à 25,000	25,000
2 Capitaines de charrois. . . . .	à 25,000	50,000

399

8,765,000

*Officiers supprimés.*

*Finances.*

399 *Ci-contre.* . . . . . 8,765,000

**MARCHANDS FOURNISSEURS.**

4 Boulangers. . . . .	à 3,000	12,000
2 Pourvoyeurs. . . . .	à 3,000	6,000
1 Marchand de vin. . . . .	à 3,000	3,000

406 Charges dont les Finances forment un total de 8,786,000

II. Nous nous chargeons du remboursement des Finances desdites charges supprimées, soit qu'elles aient été à notre nomination, soit qu'elles aient été à celle du Grand-Maitre de notre Maison & dans son casuel, jusqu'au jour où nous les avons réunies au domaine de notre Couronne par Edit du mois de Janvier dernier.

» III. Nous avons liquidé & liquidons la Finance de chacune desdites charges à la somme énoncée dans l'état attaché sous le contre-scel de notre présent Edit, lesquelles Finances ont été réglées, savoir : celles des offices-bouche sur les feuilles que le Grand-Maitre de notre Maison nous a présentées pour obtenir notre agrément en faveur des titulaires, & celles de son casuel sur le propre tarif qu'il en a fourni, certifié de lui.

» IV. Lesdits remboursements feront faits aux Officiers supprimés, soit en argent comptant dans le cours de cinq années, avec des intérêts dégradatifs sur le pied de cinq pour cent sans retenue, jusqu'au parfait remboursement, soit en rentes viagères à dix pour cent sur leur tête, ou à neuf pour cent sur leur tête & sur celle de leurs femmes, avec la retenue du dixième, soit enfin partie en argent dans le cours desdites cinq années, & partie en rentes viagères, comme est dit ci-dessus au choix des propriétaires : les contrats viagers seront passés par les Commissaires de notre Conseil, que nous autorisons à cet effet.

» V. Et afin de pourvoir auxdits remboursements, il sera fait entre les mains du Trésorier-Général de notre Maison un fonds extraordinaire des deniers de notre ferme des postes, que nous hypothéquons spécialement à cet effet, sans que

pour quelque cause que ce soit , cette destination puisse être intervertie.

» VI. Les pourvus desdites charges supprimées remettront en notre Conseil leurs titres de propriété pour qu'il soit procédé à leur remboursement , & ils déclareront en même-temps de quelle manière ils entendent qu'il leur soit fait , d'après le choix qui leur est offert dans l'article IV ci-dessus.

» VII. Les intérêts des remboursemens que les Officiers demanderont en deniers comptans , ainsi que les rentes viagères qui auront été constituées , seront également payés à compter du premier Octobre 1780 , jour de la suppression des charges.

» VIII. Voulons que les veuves & les enfans des Officiers qui seront morts en possession de leurs offices , depuis le premier Janvier 1780 , jusqu'au jour de la publication du présent Edit , soient remboursés de leurs offices ; renonçant à leur égard aux droits de nos revenus casuels.

» IX. Voulons aussi que tous ceux des Officiers supprimés par l'article premier ci-dessus qui ont rempli les fonctions de leurs charges pendant vingt ans , & que ceux qui n'ayant personnellement rendu que des services moins anciens , mais dont les peres auront également exercé des charges auprès de nous jouissent pendant leur vie de tous les privilèges , exemptions & immunités accordés aux autres Officiers Commensaux de notre Maison : & à cet effet il sera dressé par le Secrétaire d'Etat une liste de ceux qui auront droit à ces privilèges , après qu'il lui en aura été dûment justifié par lesdits Officiers.

» X. Il sera fait au premier Octobre 1780 un état général de ce qui pourra être dû aux Officiers supprimés , pour gages , attributions & fournitures , ainsi qu'aux Pourvoyeurs , Marchands de vin , & autres Fournisseurs ; & il sera alloué des intérêts jusqu'au remboursement , selon les marchés ou les usages observés pour chaque sorte de fournitures.

» XI. Voulons que le fonds annuel appliqué ci-devant aux dépenses de notre Chambre aux deniers , continue d'être

fait à l'avenir sur le même pied, malgré les économies résultantes du nouvel ordre, & qu'il y soit ajouté chaque année un supplément pour accélérer d'autant les remboursemens annoncés par le présent Edit.

» Si donnons en mandement, &c.

Après la réforme, & les suppressions, il falloit établir l'ordre dans le service conservé : c'est ce qu'on a fait par le Règlement que voici.

» *Sa Majesté* pour exécuter les plans d'ordre & d'économie qu'elle a annoncés, & que les circonstances rendent si essentiels, s'est déterminée à supprimer un grand nombre de tables, dont la dépense n'avoit aucune proportion avec l'utilité ou la convenance des personnes qui avoient le droit d'y être admises ; & S. M. leur accorde un dédommagement en argent.

» En même-temps le Roi voulant faire concourir à toutes les parties de son service, tant les nouveaux *Officiers de la bouche*, que ceux connus jusqu'à présent sous le nom de *petits appartemens*, S. M. a jugé à propos de supprimer ce dernier titre ; & elle prescrit la manière dont ces deux corps d'offices devront se réunir & s'entre-aider. Enfin, *Mesdames* rantes du Roi, empressées à seconder les vues de S. M., ayant bien voulu se charger de la partie qui les concerne, moyennant une somme déterminée, il est résulté de toutes ces dispositions, & de plusieurs autres, des moyens efficaces pour simplifier le service & en diminuer considérablement la dépense. En conséquence, le Roi par son Edit du 17 Août a supprimé un grand nombre d'offices, & en a ordonné le remboursement.

» S. M. voulant d'ailleurs fixer exactement les règles de la nouvelle constitution, a ordonné & ordonne ce qui suit :

#### A R T I C L E P R E M I E R.

» S. M. maintient le *Grand-Maitre* de sa Maison, le premier *Pannetier*, le premier *Echançon*, le premier *Tranchant*,

le premier *Maître-d'Hôtel*, les *Maîtres-d'Hôtel ordinaires* & de quartier, & les *Gentilshommes* servans dans toutes leurs fonctions honorifiques seulement,

» II. Le service honorifique de *Mesdames*, tantes du Roi, continuera d'être fait par les Officiers principaux de S. M., mais elles pourvoiront à la dépense de leurs tables, & à celle du bois & de la lumière de leurs cuisines, & de leurs appartemens, tant à *Versailles* que dans leurs voyages, au moyen d'une somme fixe & annuelle que S. M. a réglée, & dont le paiement sera effectué entre les mains de la personne chargée de leurs ordres.

» III. S. M. supprime le titre de *petits-appartemens*; & d'après l'état de distribution qui a été mis sous ses yeux, elle a vu que la totalité de son service, tant intérieur que public, feroit parfaitement rempli par quarante Officiers que S. M. a choisis parmi ceux actuellement employés.

» IV. Ces quarante Officiers serviront toute l'année, & seront partagés en deux *offices-bouche*; l'une sous le titre de *panneterie* & *échanfonnerie réunies*, & l'autre sous le titre de *cuisine-bouche*; & ils ne pourront jamais être fournisseurs.

» V. L'intention de S. M. est que chacune des offices soit divisée en deux parties avec un Contrôleur particulier.

» VI. L'une de ces offices sera chargée du service journalier & intérieur de S. M., ainsi que des petits voyages de *St.-Hubert* & *Fontainebleau*, sous les ordres du sieur *Thierry*, qui conformément à ce qui s'est pratiqué jusqu'à présent, en rendra directement compte à S. M.

» VII. L'autre division sera chargée du service des *grands-couverts* de S. M., de celui de *Madame*, fille du Roi, & de *Madame Elisabeth*; du déjeuner qui sera servi dans la salle de M. le *Grand-Maître* les jours que le Roi ira à la chasse, & de tous les services extraordinaires. Les dépenses de ces différens services seront faites sous les ordres du Commissaire-Général qui en rendra compte au Bureau des dépenses de la Maison, où elles seront arrêtées.



» VIII. Le service des voyages de *Marli*, *Choisi* & la *Muette*, fera fait pour tous les Officiers réunis sous l'inspection du Commissaire-Général de la Maison, qui fera également le rapport des comptes au Bureau général des dépenses, où ils seront examinés & arrêtés définitivement.

» IX. Les deux divisions établies ci-dessus se réuniront & s'entr'aideront pareillement dans tous les autres cas où cela sera nécessaire ; à quel effet le Commissaire-Général & le sieur *Thierry* s'avertiront réciproquement suivant les circonstances.

» X. Les nouveaux Officiers dont le Roi se réserve en tout temps la nomination, seront pourvus de commissions de S. M., & prêteront serment entre les mains du *premier Maître-d'Hôtel*, qui sera tenu de les recevoir sur la représentation de leurs commissions.

» XI. Le Commissaire-Général recevra directement les ordres du Roi & de la Famille royale, dans tous les cas où le Contrôleur-Général avoit coutume de les recevoir.

» XII. Le Contrôleur qui aura reçu des ordres extraordinaires, ou de Sa Majesté, ou de Madame *Elisabeth*, les fera passer au Commissaire pour qu'il pourvoie à leur exécution ; si ces ordres ne peuvent souffrir aucun retard, il les fera exécuter sur-le-champ, & en rendra compte au Commissaire dans les vingt-quatre heures.

» XIII. La première table de M. le *Grand-Maître* ne sera servie que lorsqu'il sera à la Cour, & qu'il voudra la tenir dans son appartement.

» XIV. En conséquence du traitement dont jouit le premier Maître-d'Hôtel, il tiendra une table à la Cour, conformément aux ordres qui lui seront donnés par Sa Majesté.

» XV. A compter du premier Octobre 1780, Sa Majesté supprime :

La seconde table de M. le *Grand-Maître*,

La table du *Chambellan*,

Celle des *Maîtres* ,  
Celle des *Aumôniers* ,  
Celle des *Gentilshommes-servans* ;  
Celle des *Valets-de-chambre* ,  
Et celle du *Serdeau de Mesdames*.

» Sa Majesté supprime aussi toutes les nourritures & autres attributions qui étoient ci-devant fournies en nature.

» XVI. Les Officiers qui mangeoient aux tables supprimées, & qui sont conservés au service de Sa Majesté, recevront dorénavant leur nourriture, à raison de cinq livres par jour ; & il sera payé à toutes les personnes qui avoient des nourritures à prendre chez les Fournisseurs, des sommes en argent, proportionnées à ce qui leur étoit accordé en nature.

» XVII. Les attributions qu'on est dans l'usage de payer aux Officiers sur les fonds de la Chambre aux deniers, ayant subsisté jusqu'à présent sous les divers dénominations de *gages*, *augmentation de gages*, *appointemens*, *livrées en nature* & en argent, *billets causés*, *récompenses*, *logement*, *nourritures*, *collation*, *déjeun*, *bois*, *bougie*, &c. Sa Majesté veut que désormais on les réunisse tous dans un état séparé, où il ne sera porté qu'un seul article pour chaque personne, tel qu'il aura été réglé par les décisions de Sa Majesté, & le paiement en sera fait en argent.

» XVIII. Toutes les dessertes serviront à la nourriture des Officiers-bouche, sans que dans aucun cas il leur soit accordé de supplément aux frais de Sa Majesté ; & lorsqu'il y aura quelque service en *gras* les *jours maigres*, l'intention de Sa Majesté est que cette desserte soit portée à la Charité.

» XIX. Il sera dressé au premier Octobre prochain un état général de toute la vaisselle, batterie & ustensiles qui servoient aux offices supprimés, ainsi que des porcelaines, cristaux & autres effets semblables qui existent dans les châteaux de *Marli*, *Choisi* & la *Muette* ; & cet état sera rapporté par le Commissaire au Bureau général des dépenses.

» XX. Le Commissaire fera distribuer aux nouvelles offices-bouche les effets nécessaires ; & ce prélèvement une fois fait, l'excédant sera porté dans le *garde-meuble* de Sa Majesté.

» XXI. Les Gentilshommes servans réduits au nombre de dix-huit, & les *Huissiers de salle* au nombre de six, ~~seront~~ à l'avenir leur service par semestre.

» XXII. La fourniture de la *bougie* & de la *chandelle*, qui étoit faite ci-devant par les Officiers de fruiterie, & celle du bois que faisoient les *Officiers de fourrière*, autres que pour les *offices-bouche* seront faites, à commencer au premier Octobre prochain par le domaine de *Versailles*, qui est déjà chargé de la même espèce de dépense pour tous les appartemens extérieurs.

» XXIII. On fera un état des quantités de *bougie* & de *bois* qui seront nécessaires pour la consommation des appartemens de Sa Majesté, de *Madame*, fille du Roi, & de *Madame Elisabeth* ; & cet état sera arrêté par Sa Majesté.

» XXIV. Tous les marchés seront & demeureront résiliés à compter du premier Octobre 1780 ; & si on le juge convenable, il en sera passé de nouveaux au rabais dans le Bureau général de la Maison du Roi.

» XXV. Il sera fourni par les Officiers des Capitaineries, & par les Jardiniers des différentes Maisons royales, les quantités de gibier, de fruits & de légumes qui seront nécessaires.

» XXVI. Sa Majesté confirme tous les réglemens, décisions & ordonnances précédemment rendus pour le gouvernement & police de sa Maison, & notamment celui de 1726, en ce qui ne sera pas contraire aux dispositions du présent régleme<sup>n</sup>t «.



## E S P A G N E.

*Prise d'un convoi Anglois sur les côtes  
d'Espagne.*

CETTE nouvelle se trouve aujourd'hui confirmée sans ambiguïté. Au bout de six mois la fortune nous a enfin admis à prendre notre revanche au jeu variable qu'elle dirige ; notre carte est venue. Voilà les Amiraux *Digby & Rodney* débuts de la première place sur la liste des ponteurs heureux : *Don Louis de Cordova* l'occupera jusqu'à ce qu'un joueur plus favorisé le recule à son tour.

Tout se réunit dans cet incident pour le rendre surprenant : l'importance d'abord , les suites qu'il peut avoir , & la manière dont il est arrivé. Il suppose de la vigilance , de la promptitude , de l'adresse de la part des *Espagnols* ; & une négligence inconcevable , une lenteur , on diroit presque une stupidité non moins inouïe de celle des *Anglois*.

Ceux-ci ne pouvoient pas ignorer qu'il y avoit une flotte formidable à *Cadix* : ils ne devoient pas ignorer qu'elle étoit prête à sortir ; ils devoient être sans cesse sur leurs gardes en approchant de cette côte suspecte. Le convoi étant infiniment précieux à tous égards , l'escorte devoit pousser la défiance jusqu'à l'inquiétude.

De leur côté, les vaisseaux *Espagnols* ne sont en apparence que pour prendre l'air, & se

délasser un peu de leur long engourdissement, on ne devoit pas s'attendre qu'à la vue des vaisseaux *Anglois* ils songeroient à manœuvrer assez habilement, ou qu'ils le pourroient assez lestement pour profiter de la sécurité *Britannique*, & envelopper le convoi tout entier : c'est pourtant ce qui est arrivé de part & d'autre.

Ce qui ajoute encore à la surprise, c'est que l'escorte étant composée de plusieurs vaisseaux de guerre d'une très-grande force, à peine y a-t-il eu un coup de canon tiré; & que d'une part il n'a presque pas échappé un navire marchand ou de transport, & qu'il n'y a pas de l'autre un guerrier de pris : ainsi la perte n'est pas encore pour les *Anglois* aussi funeste qu'elle auroit pu l'être.

Cependant elle est sérieuse : c'étoient des renforts pour toutes leurs possessions éloignées. Les *Indes Orientales* y étoient intéressées. L'escadre de *Rodney*, la *Jamaïque*, attendent des secours d'hommes, des munitions que cette flotte leur portoit. On y comptoit plus de trois mille hommes, tant soldats que matelots, beaucoup d'habits, beaucoup d'armes, des munitions de toute espèce, & la plus utile de toutes les armes, la plus expéditive, la plus redoutable, celle dont la perte se répare le moins, beaucoup d'argent.

On fera bientôt à quoi se monte au juste la valeur de cette prise : mais aura-t-elle enfin quelques suites sérieuses? Il est bien à craindre que non, & que le coup de l'heureux *Cordova* n'amène pas plus la paix que celui de l'heureux *Rodney*.

La saison s'avance. MM. de Guichen & de Solano feront instruits tard du dénuement que va produire dans les parages *Anglois* de l'*Amérique* ce dernier désastre. Ils seront plus circonspects : les *Anglois* en deviendront plus actifs : l'hyver pourroit bien en arrivant retrouver chacun cantonné & inabordable chez soi, comme on l'étoit il y a un an, & au printemps ce sera à recommencer.

En attendant je ne vois de sûr que les *Te Deum* de *Paris* & de *Madrid* ; coutume pieuse , sans doute : coutume édifiante , que l'usage a consacrée , & dont cependant la raison , la véritable humanité pourroient conseiller la suppression , sans que la piété éclairée s'en plaignit.

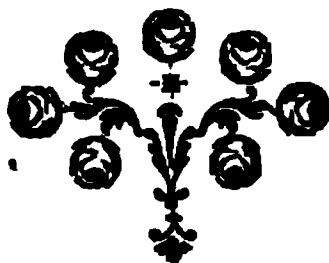
Car enfin de quoi rend on graces à Dieu ? D'un massacre quand il s'agit d'une bataille, ou au moins quand il n'y a eu comme ici qu'une expédition lucrative & sans péril, des larmes que la perte va faire couler d'un côté ; des folies, des débauches, peut-être des crimes que l'abondance va occasionner de l'autre. Ce sont toujours là les fruits des plus brillans exploits de la guerre : est-ce bien un sujet à *Te Deum* ?

Qu'on tire le canon comme le font les *Anglois* en pareil cas, il n'y a rien à dire : c'est un signe profane : il peut être employé à montrer la joie du meurtre comme il l'est à le commettre : le lion rugit quand il s'élance sur sa proie : il rugit quand il l'a terrassée ; & il rugit encore en la dévorant.

Mais les bouches destinées à implorer les grâces de la Divinité, ou à la remercier de ses bienfaits, faut-il les forcer de participer à cette horrible joie, & les rendre les organes des hurlemens de la cruauté assouvie, ou de la cupidité satisfaite ?

Ah ! battez-vous Puissances de la terre, puisqu'il le faut : ensanglantez ces domaines que vous vous arrachés : détruisez avec des frais énormes ces héritages qu'il vous seroit mille fois plus aisé de faire fleurir : mais ne rendez point le Sacerdoce complice de ces terribles succès.

Vous lui laissez le privilège de ne pouvoir en être ni l'instrument, ni même la victime : qu'il n'en soit pas non plus le héraut : tandis que vos fureurs arment tant de mains pour le carnage, souffrez qu'il en reste quelques-unes assez pures pour s'élever vers le Ciel sans scrupule : assez de bouches se prostitueront d'elles-mêmes pour chanter vos affreux triomphes : que celles dont le devoir est d'en gémir, puissent conserver au moins aux pieds des Autels la faculté de le remplir.



---

*A L'AUTEUR DES ANNALES.*

MONSIEUR,

» JE viens de relire l'article intitulé *Russie*, qui se trouve à la page 341 du Numéro 30 de vos *Annales*. J'ai vu avec peine qu'un Livre qui mérite à tant d'égards l'accueil qu'il reçoit du Public, contienne des opinions qui me paroissent au-dessous des talens & de la réputation de son Auteur. Vous avez donné trop de preuves de votre amour pour la vérité; vous avez montré en trop d'occasions le désir de contribuer au bonheur des hommes, pour que vous soyez offensé de la franchise & de la liberté avec laquelle je vais vous exposer mes sentimens sur celles de vos assertions dont je crois que l'on pourroit tirer les conséquences les plus dangereuses.

» Je m'abstiendrai de relever quelques inexactitudes dans l'analyse que vous faites du Mémoire remis à la Cour de *Vienne* par M. le Prince de *Gallitzin*, & quelques erreurs de fait dans vos observations sur la succession de *Bavière*. Mais je dois remarquer que vous vous êtes trompé en croyant lire dans ce Mémoire » que la paix de » *Westphalie* est la plus sacrée qui ait jamais existé » dans le monde Chrétien ». L'Impératrice de *Russie* dit » que cette paix sacrée est la plus so- » lemnelle qui ait jamais existé dans le monde » Chrétien ». Et si le congrès où l'on a discuté les



les plus grans intérêts ; où l'on a mis fin à la guerre la plus longue & la plus sanglante ; où les Etats & les Princes contractans étoient les plus puissans du monde Chrétien ; où les médiateurs les plus respectables, les négociateurs les plus habiles , enfin les Plénipotentiaires du plus grand nombre de Souverains ont assisté ; si un tel congrès , dis-je , peut être réputé le plus *solemnel* qui ait jamais existé , certainement cette épithète convient par excellence à celui de *Westphalie*.

» Quant aux atteintes portées à cette pacification fameuse , les exemples que vous citez, Monsieur, ne me paroissent pas choisis heureusement. Ni la paix de *Stockholm* , qui assura en 1720 la possession d'une grande partie de la *Poméranie-Suédoise* au Roi de *Prusse* ; ni le traité de 1742 , & les traités subséquens qui ont rendu ce Prince maître légitime de la *Silésie* , n'ont été des infractions de la paix de *Westphalie* : les changemens que l'on fait du consentement des intéressés à quelques articles d'une convention n'en infirment pas les autres stipulations : & telle est l'espèce des dérogations que vous citez.

» Vous auriez pu en indiquer d'autres plus propres à fortifier votre thèse , parce qu'elles n'ont eu lieu qu'au mépris des droits & des réclamations des parties intéressées ; mais heureusement elles sont en petit nombre & de peu d'importance , ou elles ont eu des effets de courte durée.

» Si l'on considère au contraire que les traités de *Munster* & d'*Osnabruck* ont été pendant

130 ans la base du système de l'*Allemagne* ; qu'ils en règlent toujours le sort ; qu'un petit nombre d'articles obscurs ou équivoques, n'empêchent pas que l'ensemble de ce bel ouvrage ne présente des loix claires, précises, justes, & fondées sur les principes de la constitution *Germanique* ; qu'ils n'ont donné lieu à aucune guerre, & qu'ils en ont prévenu plusieurs ; qu'enfin par un équilibre heureux de forces qui se balancent réciproquement, ils ont maintenu jusqu'à présent toutes les parties contractantes dans la possession de leurs droits justement acquis ; il faut avouer que parmi les institutions humaines il en est peu qui aient eu des suites aussi importantes, des effets aussi durables, & qui aient procuré de plus grans avantages à une nation : & sans vous arrêter à quelques transgressions peu importantes, à quelques imperfections dans le mouvement d'une aussi grande machine, vous conviendrez qu'une régularité absolue est un être chimérique dans toutes les établissemens qui ont pour objet le bonheur de la société, & qu'il faut regarder comme le meilleur celui qui a le moins d'inconvéniens.

» Mais si quelques erreurs de fait sont excusables, Monsieur, lorsque vous parlez d'une constitution que je crois étrangère aux études qui vous ont occupé jusqu'ici, il n'en est peut-être pas de même d'une erreur politique dont j'aime à me persuader que vous reviendrez lorsque vous aurez vu les conséquences funestes qu'elle entraîne. Vous voulez réduire les *Archevêques de Saltzbourg, de Trèves, &c.* à n'être plus que les

*Grans-Aumôniers du successeur des Césars ; les Margraves, les Landgraves, les Burgraves, à remplir les fonctions de Grans-Maîtres de la garde-robe du Roi de Prusse, ou de Gentilshommes de sa chambre. Vous disposez avec la même libéralité des autres Eleçtorats & Principautés Ecclésiastiques ou Séculiers de l'Allemagne ; & les seuls Princes dignes de votre munificence sont l'Empereur & le Roi de Prusse.*

» Vous colorez ce système du prétexte de la félicité publique, & vous prétendez que l'Empire Germanique, au lieu d'être tyrannisé pendant la paix, & dévasté pendant la guerre au nom de deux mille fantômes de Souverains, ne sera plus pressé que par deux Trônes intéressés à en maintenir la tranquillité.

» Eh ! Monsieur, daignez comparer l'état de la plupart de ces petites Principautés, leur population, leur prospérité avec celle de plusieurs grandes Monarchies, qui depuis nombre de siècles ont pris, comme vous le dites, *leur assiette fixe & immuable* ; & dites-moi ensuite de bonne foi si cette comparaison doit faire aspirer les Communes de la nation Allemande à l'exécution du projet que vous avez conçu.

» Portez même les yeux au loin : remontez aux siècles passés : faites un usage convenable des vastes connoissances historiques que vos adversaires eux-mêmes n'ont pu vous refuser. Comparez l'état de la Grèce divisée en une infinité de petites Républiques, ou confédérées, ou même ennemies, avec l'état de cette même contrée sou-

mise à un seul maître ; appliquez cette comparaison à plusieurs Gouvernemens modernes que vous devinerez sans que je les nomme , & concluez.

» Une autre réflexion qui ne porte que sur des calculs , & qui par conséquent donne des résultats plus sensibles , c'est que la population actuelle de toute l'*Allemagne* est plus grande , en égard à son étendue , que celle d'aucun Etat de l'*Europe* , le Royaume de *France* excepté. Elle a 600,000 soldats sur pied : on y compte 28 millions d'habitans sur un sol moins fertile que celui de beaucoup d'autres contrées , & couvert d'immenses forêts.

» Or vous conviendrez que la mesure la plus certaine de la prospérité publique est la population. La misère est ennemie de la fécondité ; l'homme ne croît point sur un sol malheureux : & c'est cependant sous le sceptre *Electoral* , sous la crosse , sous le bâton *Ducal* , sous la domination des *Prélats* , des *Comtes* , des *Gentilshommes immédiats* , c'est dans les villes *Impériales* que s'est formé ce peuple immense.

» Ils n'ont pas , dites-vous , dans leurs vastes  
» forêts un *arbre* qui ne puisse produire une guerre  
» accablante ; pas une *ligne* dans leurs *compila-*  
» *tions de droit public* dont il ne puisse sortir un  
» incendie ; pas un *mariage* , pas une *alliance* , pas  
» même un *pacte domestique* dont il ne puisse ré-  
» sultier des prétentions , des troubles , des dé-  
» vastations déplorables , comme nous le voyons  
» aujourd'hui «.

» Pardonnez, Monsieur, à un de vos plus sincères admirateurs, d'avoir vu avec peine ces exagérations, qui pour vouloir trop prouver ne prouvent rien. Citez des faits à l'appui de ces assertions, & des faits qui ne soient propres qu'à l'*Allemagne*, & résultans de sa constitution. Pour moi je ne vois pas qu'un *arbre*, un livre de *droit public*, un *mariage*, un *pacte domestique*, &c. y ait produit des guerres plutôt que dans toute autre contrée. Parcourez même l'histoire de celles dont l'*Empire* a été le théâtre depuis le commencement de ce siècle, & vous n'en trouverez pas une seule qu'on puisse considérer comme une suite des vices de la confédération *Germanique*.

» Elles ont toutes été occasionnées par une rivalité ou une ambition qui ne feroient qu'acquérir une nouvelle force & une plus grande activité, si conformément à vos vœux l'*Empire d'Allemagne* se trouvoit divisé entre deux Monarques puissans, égaux sans doute par leurs forces & par leurs domaines : car ce doit être une condition nécessaire de votre plan de partage.

» En 1702 la succession d'*Espagne* arme l'*Empereur* & l'*Empire* contre la *France* : l'élection d'un Roi de *Pologne* leur fait reprendre les armes en 1733. En 1740 l'ouverture de la succession d'*Autriche* est l'époque d'une nouvelle guerre à laquelle l'*Empire* ne prit aucune part ; & enfin l'année 1756 vit naître avec un nouvel ordre de choses une guerre opiniâtre & sanglante, dont il est impossible d'accuser la constitution *Germanique*. Mais jetez les yeux sur le *nord*, sur le

*midi de l'Europe*, & vous avouerez que pendant le même intervalle de temps les grandes Souverainetés qui composent cette partie du monde n'ont été ni plus heureuses, ni dans un état plus tranquille que l'*Allemagne*.

» Une autre considération bien importante, c'est qu'au milieu de ces chocs des grandes Puissances les petites Principautés de l'*Empire* étoient le plus souvent en paix, & n'ont pas vu briller une seule bayonnette ennemie; celles mêmes qui étoient le théâtre de la guerre n'étoient souvent ni si malheureuses, ni si dépeuplées que les Etats qui alloient y verser le sang de leurs sujets, & y fondre leurs trésors : l'année dernière même dans le moment où deux Puissances unies par toutes fortes de liens au Corps *Germanique* paroissoient avoir engagé l'une contre l'autre un combat à mort, vous avez vu le reste de l'*Empire* spectateur immobile de la querelle, & maître d'y prendre part, ou de la laisser terminer par les seuls intéressés.

» Je me suis borné jusqu'ici, Monsieur, à vous prouver que la paix de *Westphalie*, loin d'être une source de dissention & de guerre entre les Etats dont l'*Allemagne* est composée, est la base la plus sûre de leur tranquillité; que les peuples soumis à des Princes peu considérables par l'étendue de leurs Etats, ne sont pas dans le cas de porter envie aux sujets de plusieurs Princes plus puissans; qu'aucune des guerres qui ont eu lieu en *Allemagne* depuis le commencement de ce siècle, n'ont été une suite de la constitution Ger-

*manique* ; & que la plupart des petites Souverainetés de l'*Empire* en ont moins souffert que les principales Puissances belligérantes.

» Il me reste à indiquer les conséquences funestes que votre système entraîneroit, si contre toute apparence il acquéroit quelque faveur, & s'il étoit possible que deux Puissances tombassent d'accord de cette étrange opération : ce que je suis bien loin de croire.

» Croyez-vous que les Princes que vous anéantissez si facilement ne feroient pas toute la résistance dont ils feroient capables ; & que dans cette ligue de la liberté contre l'oppression nous ne verrions pas recommencer toutes les calamités de la guerre *de 30 ans*, qui ont eu pour objet principal, de la part des Etats de l'*Empire*, d'empêcher l'exécution d'un projet parfaitement analogue au vôtre. Supposons cependant que le succès couronne les entreprises que vous proposez, quelle influence funeste n'auroit pas un pareil système sur les mœurs publiques ?

» Dès qu'il seroit établi & prouvé par le fait que la force constitue le droit ; que la convenance tient lieu d'équité ; que la rapine est permise pourvu qu'on soit le plus fort ; que la spoliation est de droit naturel si l'agresseur est bien armé, & l'attaque sans cuirasse ; dès que les Chefs des nations auroient affiché ces principes sans pudeur & sans remords, doutez-vous que cette opinion ne se répandit de proche en proche, de leurs Ministres & de leurs courtisans, jusqu'aux der-

nières classes de la société ; & qu'autorisés par l'exemple solennel de leurs maîtres , les sujets ne s'abandonnassent publiquement ; ou si la publicité étoit dangereuse , qu'ils ne se livrassent dans l'ombre du mystère à tous les excès auxquels leur avarice , leur intérêt , leur avidité , & toutes leurs passions les solliciteroient ?

» De quel droit des maîtres injustes & usurpateurs pourroient-ils parler le langage de la justice ? De quelle autorité pourroient-ils promulguer & faire exécuter des loix justes ? Voulez-vous qu'ils règnent par la terreur & par les châtimens ? Mais vous savez combien est imparfait un Gouvernement qui n'a d'autre ressort que celui des punitions.

» Ajoutons à cet inconvénient sans remède, que les deux Puissances *co-usurpantes* seroient dans des allarmes continuelles sur les desseins l'une de l'autre ; & qu'après s'être portées à un pareil excès , se connoissant trop bien pour se reposer sur leur modération , & leur équité réciproque , les inquiétudes , les soupçons , la jalousie leur remettroient continuellement les armes à la main.

» Mais sans doute votre amour pour les arrondissemens ne se borneroit pas à l'*Allemagne*. Il vous paroîtroit également utile au repos du monde que toute la *Norwège* passât sous le sceptre des Rois de *Suède*, que la *Hollande* fût engloutie dans votre gouffre *Prussien*, car elle ne mérite pas plus de faveur que les *Electeurs de*



*Saxe & de Hanovre, que le Portugal redevint une province Espagnole, &c.*

» Je m'arrête, Monsieur, & je suis presque honteux de paroître réfuter sérieusement votre système, mais je m'y suis porté plutôt par estime pour vous, & dans le désir de ne pas voir déformais un Ouvrage politique aussi intéressant que le vôtre, entaché d'une opinion aussi étrange, que par la crainte qu'elle puisse jamais prendre faveur.

» Il résulte de tout ceci qu'il faut établir le repos de l'*Allemagne* & de l'*Europe* sur une base plus certaine qu'un démembrement, qu'un partage, ou que les usurpations que vous projetez. Il faut chercher un principe qui liant tous les Membres d'une société entre eux, puisse être aussi considéré comme le fondement de l'union des Souverains, & devienne le gage du repos public. *Ce principe est l'observation de la justice, & le respect pour les propriétés.*

» C'est là ce qu'on ne sauroit trop se laisser de crier aux oreilles des maîtres & des sujets; ce sont là les mots sacrés qui doivent revenir le plus souvent sous la plume du publiciste, du moraliste, d'un écrivain ami des hommes; mais prêcher aux Rois qu'ils doivent *usurper, envahir, démembrer*, c'est chercher à pervertir ceux que la nature a faits bons & justes; c'est mettre des armes dans les mains de ceux qui sont nés avides, ambitieux, injustes, & conquérans; c'est vouloir mettre une moitié du monde aux prises

avec l'autre , & précipiter l'*Europe* dans les horreurs d'une guerre universelle.

» Adoptez , Monsieur , un principe plus humain , celui du *respect pour la justice & la propriété* ; s'il n'est pas exempt d'inconvéniens , du moins est-il le plus avantageux que comporte la société humaine , & la foiblesse de notre nature. Consacrez votre plume à inspirer la modération & l'esprit d'équité aux maîtres de la terre ; il est indigne de vous de caresser leurs passions ; le rôle d'ami des peuples vous convient mieux que celui de flatteur des Souverains.

» Heureusement il n'en est peut-être aujourd'hui aucun capable de se laisser séduire par l'appât que vous leur présentez ; & la Puissance qui a donné le plus long-temps le mouvement aux affaires publiques de l'*Europe* , paroît avoir compris » que la justice est le fondement des Empires ; qu'il faut respecter les propriétés d'autrui , si nous voulons mettre les nôtres à l'abri » de toute atteinte ; qu'il faut conquérir sur soi-même en améliorant son propre fonds , & ne » se porter aux calamités de la guerre que lorsqu'il s'agit de défendre ses possessions ou ses » droits , & qu'alors il faut la faire avec courage , vigueur , & fermeté «.

» Avant de finir cette lettre , peut-être trop longue , je dois dire ici que je suis loin de regarder la constitution de l'*Allemagne* comme la meilleure possible , ses habitans comme les plus heureux du monde , & tous les petits Souverains

entre lesquels elle est divisée comme gouvernant avec une égale sagesse : mais je crois que le régime actuel est infiniment préférable pour les *Allemands* au changement violent de situation que vous leur proposez ; & qu'en général toute révolution étant sujette à de grans inconvéniens , il ne faut s'y résoudre que quand on se trouve dans une position réellement fâcheuse , & qu'après s'être bien assuré qu'on passera à un état plus avantageux que celui où l'on se trouve.

» J'observerai à cette occasion que vous mettez l'*Allemagne* & l'*Italie* sur la même ligne , quoiqu'il n'y ait aucune comparaison à établir entre la première de ces contrées , composée d'Etats indépendans les uns des autres , mais unis par les liens d'une confédération qui intéresse tous les Membres en général à la conservation de chacun d'eux en particulier , & la seconde morcellée en plusieurs souverainetés jalouses & rivales dont chacune croit souvent gagner tout ce que sa voisine perd. Aussi malgré les avantages du climat & du sol de l'*Italie* , cette belle contrée n'est comparable à l'*Allemagne* , ni pour la population , ni pour la prospérité.

» J'ai l'honneur d'être , &c.

Signé , M. V. D. C. P.



---

---

**R É P O N S E.**

**M O N S I E U R ,**

**L**A franchise avec laquelle je publie les réflexions que vous me faites l'honneur de m'adresser , sera du moins une preuve de ma bonne foi , si elle n'en est pas une de ma conviction. Vous m'accusez d'être le *flatteur des Souverains* , de *caresser leurs passions* , &c. Parmi les reproches sans fondement dont un homme irréprochable ne peut pas toujours se garantir , c'est celui-là précisément auquel je me serois le moins attendu. Il semble que vous me soupçonniez d'avoir formé le projet de démembrer l'*Allemagne* dans l'espérance de m'en approprier quelques débris , & de m'être flatté de devenir au moins le *Visir* d'une des deux grandes Monarchies dont je semble prévoir & désirer l'établissement.

Cette imputation devient presque plaisante à force d'être injuste : ce seroit un fou bien peu dangereux qu'un Ecrivain qui se promettroit de s'avancer dans les Cours , & de produire des révolutions *politiques* par des *Livres* ; celui sur qui une pareille opinion prendroit quelque pouvoir , n'en acquéreroit jamais sur celle du Public , ni même des Souverains : la fouille obscure & oblique d'une taupe peut changer la face d'une prairie : le chant éclatant de cent rossignols n'y ajouteroit pas seulement une paille.

Laissons donc , je vous prie , mes intérêts personnels à part ; je crois avoir payé assez chèrement

ce titre d'*ami des peuples* que vous me contestez. Mes efforts en leur faveur ne produiront probablement jamais aucun effet ; mais assurément la postérité ne reprochera jamais à ma mémoire d'en avoir hasardé aucun qui tendît à les rendre plus malheureux.

Votre lettre ouvreroit un vaste champ à des discussions de toute espèce : mais hors les principes de morale qui la terminent , sur lesquels nous sommes d'accord sans difficulté , elle ne contient presque pas un point où nous puissions nous concilier.

Vous regardez ce que vous appelez la *constitution Germanique* comme un bien. En conséquence le traité qui depuis 130 ans l'afermit , & qui est en effet propre à l'éterniser tant qu'il sera observé , vous paroît un chef-d'œuvre.

Moi j'ai le malheur de regarder cette prétendue constitution comme une véritable anarchie ; j'y vois les abus de la féodalité dans toute leur perfection : la jouissance des maîtres assurée , il est vrai , mais aussi la nullité des *peuples*. Je ne puis envisager l'*Allemagne* que comme un vaste parc , où tout ce qui porte l'uniforme de chasseur a beaucoup de plaisir ; mais tout ce qui en est dépourvu fait partie des fauves qu'on y lance.

Il est fort doux d'y être *Roi, Electeur, Prince, Evêque, Abbé, Baron*, ou même simplement *Noble immédiat* : mais il est fort dur d'être relégué dans

la classe inférieure : & d'autant plus dur que cet esclavage ne garantît pas les malheureux sujets du plus horrible des fléaux politiques , je veux dire des *guerres civiles* : toutes celles qui s'élèvent dans l'*Empire* méritent ce nom , puisque enfin ce sont des frères , des *Germaines* qui se battent contre des *Germaines*.

Les calamités en sont accrues par les mains étrangères qui s'en mêlent toujours : depuis cette admirable pacification de *Munster*, vous avez vu sans cesse au premier coup de canon qui se tire en *Allemagne*, les *François*, les *Suédois*, les *Russes*, se hâter d'accourir pour la désoler : ils sont tantôt garans, tantôt arbitres ; & pour assurer la garantie , ou accélérer l'arbitrage , ils brûlent , ils ravagent tout , avec aussi peu de scrupule que s'ils étoient *Allemands* aussi.

Vous voyez bien qu'à mes yeux une convention qui dévoue les peuples à d'aussi cruelles infortunes ne peut pas être un *chef-d'œuvre*.

Les grandes nations en éprouvent aussi sans doute ; mais au moins ce ne sont pas de celles-là : leur intérieur est ravagé par des *Commis* , par des *Gardes* , par des *Gens de Loi* , par des exacteurs de toute espèce : & Dieu fait si la multiplicité des trônes en exempte la *Germanie* ; mais au moins leurs frontières soigneusement gardées écartent les invasions étrangères : elles n'ont à supporter chez elles que les fléaux dont la paix ne garantit personne dans nos administrations modernes : les horreurs de la guerre ne leur sont connues que

par les Gazettes, où les larmes qu'arrachent à des parens, à des amis la perte des victimes sacrifiées sur des campagnes éloignées.

Voilà par exemple aujourd'hui la *France*, l'*Espagne* & l'*Angleterre* aux mains : leur commerce est désolé ; mais leurs Provinces ne le sont pas, comme l'ont été dans toute la guerre de 1756 la *Saxe*, la *Westphalie*, la *Moravie*, le *Brandebourg* ; &c. comme l'avoient été dans celle d'auparavant la *Saxe* encore, la *Bohême*, la *Bavière* ; &c. comme l'avoit été le siècle précédent le *Palatinat*, & toutes les malheureuses subdivisions ouvertes successivement aux armes de *Gustave-Adolphe*, de *Louis XIV*, &c.

Et observez qu'aujourd'hui même, où l'*Allemagne* semble jouir d'une paix profonde ; où elle ne paroît se ressentir d'aucune des secousses qui épouvantent l'*Océan*, & ébranlent l'autre hémisphère, les *peuples* cependant, je dis les *peuples*, sont forcés d'y prendre part, puisqu'on les décime pour aller ensanglanter un pays sur lequel leurs despotes ne prétendent aucun droit ; puisqu'on les vend comme des troupeaux, pour aller égorger des *Américains* qui ne leur ont jamais fait aucun mal, ou être égorgés par eux ; puisque le prix de leur sang n'est pas même adapté à leurs familles ; mais entre exclusivement dans la caisse des marchands couronnés qui font cet étrange trafic ; puisque d'après des conventions publiques & solennelles, chaque stipendaire qui périt en *Amérique* sur ces rivages barbares, vaut un lucre sûr à son maître.

Pour savoir ce qu'il aura gagné dans cet affreux commerce , le Prince n'a qu'à compter ce qu'il aura sacrifié de sujets : pour la première fois depuis qu'il existe des Gouvernemens , une politique , & des abus , on voit des Princes autorisés à calculer leurs bénéfices en argent , par les têtes d'hommes qu'ils auront perdus.

Ce ne sont pas là , dites-vous , des suites nécessaires de la constitution *Germanique* : pardonnez-moi , Monsieur , puisque cela n'arrive , & ne peut arriver dans aucune autre constitution ; puisque les grans Empires n'ont ni le besoin d'acheter de pareils secours , ni la tentation de les vendre ; puisque le projet , chimérique peut-être , mais salutaire , que vous entreprenez de réfuter en feroit infailliblement le préservatif , ou le remède.

Vous me rappelez à l'exemple de la *Grèce* ; vous citez son histoire dans le temps où elle étoit divisée en mille Républiques *confédérées ou même ennemies* , comme une réfutation complète de mon système , qui préfère , pour le *bonheur du peuple* , les grandes Monarchies aux petites administrations de l'*aristocratie* , ou de la *démocratie* ; mais cet exemple même , je le revendiquerois en ma faveur , & ce me semble , avec bien plus de raison.

D'abord rien ne ressemble moins que l'état de l'*Allemagne* à celui du pays dont vous me parlez. Pour être quelque chose en *Grèce* , au moins dans ses beaux jours , il suffisoit d'être *homme*.

Pour



Pour avoir une existence effective en *Germanie*, il faut être au moins *noble*, ou *bourgeois* d'une ville *impériale*, ce qui est un peu différent.

Et ensuite, quel étoit donc le bonheur de ces Républiques imperceptibles aussi acharnées entre elles que les grans Empires, & qui n'avoient de la souveraineté que l'envie, malheureusement quelquefois avec le talent de tout détruire ? A quelle époque de leurs *Annales* trouverez-vous l'ombre du repos, ou de la félicité ?

Est-ce pendant la guerre du *Péloponnèse*, où tous les ans une armée de terre venoit ravager l'*Attique*, tandis qu'une flotte alloit porter le fer & la flamme dans la *Laconie* ; où la victoire flottant sans cesse d'un parti à l'autre, sembloit ne les favoriser que pour en assurer la ruine, & qui finit par la honte, la dégradation d'*Athènes* à laquelle succéda bientôt celle de *Lacédémone* ? Est-ce dans aucune des périodes suivantes, où vous voyez successivement *Athènes* relevée, *Sparte* humiliée, *Thèbes* détruite, *Messène* rasée, des *Nabis* sur le trône de *Lycurgue*, des *Démosthènes* réduits à s'empoisonner, de peur de tomber entre les mains de l'empoisonneur d'*Alexandre*, & tant d'autres infortunes qui souillent ces fastes célèbres ?

La *Grèce* ne commença réellement à respirer que quand la prépondérance *Romaine* l'eût accablée d'un côté, en la soulageant de l'autre : elle reçut alors d'une République agitée elle-même, & livrée aux désordres de la *liberté*, les avantages de la véritable *Monarchie* : un Roi, sous le nom

de *Proconsul*, de *Préteur*, &c. la gouverna , & elle fut heureuse.

Vous regardez la population comme la mesure ou le symptôme de la prospérité d'un Etat : l'homme, dites-vous, ne croît point sur un sol malheureux. Cela peut être vrai : mais l'est-il qu'il ne croisse pas sous un sceptre dur ? Le gibier ne se multiplie-t-il pas dans les garennes où il est enchaîné , plus que dans les forêts où il est indépendant ? Rien n'est encore approfondi sur ces matières intéressantes. Il n'y a rien de démontré, d'arrêté même dans toute cette géométrie politique : il n'y a pas une donnée de sûre.

La *Suisse* est peuplée, je l'avoue, à peu-près autant qu'elle peut l'être, & la *Suisse* est libre (1); mais l'*Inde* est esclave, & elle est plus peuplée encore.

D'après le peu que nous connoissons de la *Chine*, & sur-tout du *Japon*, le Gouvernement y est d'une rigueur excessive ; & cependant ces deux contrées fourmillent d'hommes : il est de la plus grande douceur en *Italie*, quoiqu'on en dise ; & l'*Italie* est déserte, vous en convenez.

Il est peut être fort douteux que la reproduction des hommes dépende du sol, du climat, des administrations. Celles-ci peuvent sans doute contribuer à adoucir le sort de ceux qu'elles dirigent : elles peuvent diminuer la destruction par

---

(1) Ce qui est encore sujet à restriction : les cantons de la *Suisse* les plus peuplés sont précisément ceux où le Gouvernement approche le plus de la Monarchie.

leur vigilance contre les abus destructeurs : mais est-il certain qu'elles puissent faciliter l'augmentation au-delà d'un certain point marqué par la nature ? Tant que cet article ne sera pas éclairci peut-on rien conclure de la quantité d'individus que vous voyez végéter sous la verge *Electorale, Ducale, Abbaticale, Baronnale* ? &c.

Si l'*Allemagne* étoit divisée entre deux grans Souverains , il y auroit , suivant vous , encore des sujets de querelles : qui en doute ? Mais y en auroit-il autant ? Mais allumeroient-ils aussi promptement des guerres ? Mais les ravages résultans de ces processions armées & bruyantes se feroient-ils sentir en autant de lieux à-la-fois ? C'est ce que je ne crois pas.

En général plus un corps est grand , plus il a de peine à se mettre en mouvement ; moins même il est prompt à s'irriter ; le coup d'épingle qui mettoit un *Liliputien* en fureur , ne paroîtroit pas même une égratignure à *Gargantua*.

D'ailleurs ces tracasseries augustes qu'on appelle des *négociations* , & qui sont propres en effet à prévenir ou à étouffer les sujets de discordes entre des Puissances sérieuses , ne le sont qu'à en produire au milieu de ce mélange d'intérêts imperceptibles , de cette complication de demandes aussi aisées & aussi difficiles , grace à la clarté du droit public *Allemand* , à combattre qu'à justifier.

Je n'en voudrois pas d'autres preuves que l'histoire même de la fabrique de cette paix si célèbre , & de toute la tournaillerie de *Munster* :

assurément, Monsieur, les moindres prérogatives du dernier Membre du plus petit cercle y ont coûté plus de peines, causé plus d'embarras, nécessité plus de paroles, qu'il n'en auroit fallu pour transiger entre *Darius & Alexandre*, si celui-ci avoit voulu s'y prêter : & qu'il n'en a fallu dans tous les temps pour vérifier les droits des Potentats vraiment respectables.

Vous me demandez si *tous les Princes que j'anéantis si facilement ne feroient pas de résistance ; si l'on ne verroit pas renaître les calamités de la guerre de 30 ans..... &c.*

Je n'anéantis personne, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous l'observer ; je me livre avec vous à des spéculations qui peuvent, ainsi que je vous l'ai déclaré, ne jamais se réaliser : & si elles se réalisoient, je crois vous avoir prouvé que la révolution une fois opérée n'auroit aucune suite fâcheuse pour les peuples ; au contraire.

Mais le moment de la crise pourroit être douloureux ! Je n'en fais rien, & d'après l'expérience, je ne le crois pas. A quoi a-t-il tenu qu'elle ne fût consommée subitement du temps de *Gustave-Adolphe* ? S'il avoit survécu à sa dernière victoire le partage dont il est question ici ne s'opéroit-il pas de lui-même ? La plus grande partie de la *Germanie* ne devenoit-elle pas une portion du Royaume de *Suède* ? Le Chef de la ligue *évangélique* n'auroit-il pas été bientôt celui de l'*Empire* ? Ce trône illustré par tant de triomphes, seroit-il resté dans l'esclavage dont il n'a pu s'affranchir ?

Il auroit paru d'abord ménager les Princes *Protestans* ses associés : mais il auroit écrasé les *Catholiques* ; & l'autre portion restée sans contre-poids auroit été avec le temps facilement emportée.

Les voisins d'ailleurs auroient concouru au partage de la proie : il seroit arrivé ce que nous venons de voir dans celui de la *Pologne*. Ce n'est pas la *Prusse* alors , ce n'est pas l'*Autriche* qui se feroient aggrandies , fortifiées de cette nourriture substantielle : c'est la *Suède* ; c'est le *Danemarck* ; c'est la *France* ; ce sont les Puissances qui n'ayant pas eu de part aux désastres se feroient empressées d'en avoir aux dépouilles : & encore une fois il est plus que douteux que les *peuples* eussent eu lieu de s'en affliger.

Mais ajoutez-vous , les mœurs sont perdues si jamais un pareil système s'accrédite. Eh ! Monsieur , quel temps prenez-vous pour exiger tant de délicatesse ? Que vous auroit répondu *Ninon* prête à accorder à soixante ans des faveurs à un nouvel amant , si vous étiez venu lui représenter que c'étoit se perdre d'honneur , & compromettre sa vertu ? » Mon cher ami , vous auroit-elle dit , il y a long-temps que *Ninon* n'a plus ni honneur à perdre , ni vertu à compromettre ? «

Est-ce dans un siècle où le soulèvement de l'*A-mérique* est regardé comme un titre légitime pour prétendre à l'indépendance ; où l'*Angleterre* remplit hardiment & impunément ses ports de navires *Hollandois* arrêtés en pleine paix contre la teneur

des traités ; où l'on a entendu l'un de ses Ministres assurer sans rougir , en pleine assemblée nationale , à la face de l'*Europe* , qu'une convention qui l'embarasse a été annullée par une autre convention antérieure de dix années ; où nous avons vu la *Pologne* attaquée sans prétexte , conquise sans guerre , & partagée sans réclamation , la *Silésie* envahie... &c. &c. &c ? Au milieu de tant d'exemples du droit du *plus fort* il est bien question de prendre la balance , & de prêcher aux Souverains le scrupule.

Ce n'est pas un mal sans doute de leur rappeler que quand ils violent les droits de la justice ils sont eux-mêmes les corrupteurs de leur nation ; que quand ils enfreignent ceux de la propriété ils ébranlent leurs propres trônes : oui , Monsieur , il ne faut point se lasser de faire retentir à leurs oreilles ces maximes salutaires.

Tout ce que vous dites à ce sujet , je l'ai déjà dit , permettez - moi de vous le rappeler , & peut-être avec plus de force , dans la *Théorie des Loix* , qui est toute entière consacrée au développement de ce principe ; dans le cours de ces *Annales* , où l'occasion de le faire valoir se rencontre souvent ; dans tous mes autres Ouvrages , où je n'ai jamais manqué celle de le mettre dans tout son jour : il faut le dire , le redire , ne jamais s'écarter de cette théorie ; ne jamais la perdre , ni la laisser perdre de vue.

Mais pour qu'il soit possible de la réduire en pratique , réformons donc , ou du moins indi-

quons les abus qui rendent la bonne volonté même impuissante ; ce que la correction pourroit avoir de violent , d'inconséquent même en apparence , ne doit pas nous arrêter , si c'est la seule voie ouverte au succès.

Un Médecin appelé pour traiter un malade peut sans doute lui prescrire d'avance le régime salutaire qui lui conservera la santé quand il l'aura recouvrée ; mais il faut avant tout la lui rendre ; & l'*Esculape* ne sera pas regardé comme un empoisonneur parce qu'il prescrira l'*émétique* , quoique ce remède soit en lui-même un vrai poison ; quoiqu'il ait des effets communs avec les venins les plus meurtriers ; quoiqu'il trouble l'économie animale avec violence , & qu'il attaque très-effectivement les principes de la vie.

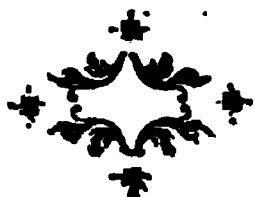
Il en est de même en politique. Tout ce qui s'appelle *société* ; tout ce qui est *gouvernement* est contre la nature ; je l'ai prouvé autrefois ; tout dans l'établissement primitif des administrations , & même des propriétés , porte sur la violence : je l'ai prouvé non moins clairement : celles où les suites de cette cruelle filiation sont le moins sensibles , sont les grans États , les grans Empires , où un Souverain chef & centre unique a plus d'intérêt à maintenir le repos ; où il lui est plus difficile de le troubler , & d'intervertir l'ordre.

Il faut donc préférer celles qui ont cette taille , s'il est permis de s'exprimer ainsi , & pardonner aux efforts que font quelques-unes d'entre elles pour

y parvenir , quand même leur marche entraîneroit des inconvéniens : vous convenez vous-même qu'aucun établissement humain n'en est exempt : & à mon avis, les plus terribles de tous, sont ceux qui compromettent le *peuple*, le malheureux *peuple* : je vous laisse le soin de peser ce mot, & tout ce qui précède.

Pour achever de vous convaincre, s'il est possible, je n'ajoute plus qu'une phrase : quelle est la constitution la plus propre pour assurer la discipline, de celle d'une grande armée levée régulièrement par un Souverain révééré, soudoyée avec les formalités qui légitiment l'emploi des armes, & commandée par un Général dont l'éclat fait respecter la place & la personne; ou bien d'un assemblage de petits corps tous indépendans, où chaque Capitaine ne voudroit laisser reconnoître à ses soldats d'autre pouvoir que le sien, & regarderoit les efforts du Chef commun pour établir son autorité, comme une tyrannie & une usurpation ?

Voilà, Monsieur, le portrait naïf de la constitution affermie par la paix de *Munster*, & de celle que vous me faites un crime d'oser préférer. Par cela seul la question n'est-elle pas décidée ?





---



---

## LES RÉVERIES D'UN SUISSÉ,

O U

*Discours d'un Prince à des sujets revoltés  
qu'il voudroit ramener à l'obéissance.*

CETTE pièce m'est parvenue depuis peu : elle m'a paru au moins aussi intéressante que les spéculations politiques du Parlement d'*Angleterre*, & le détail des embarras du *Congrès Américain*.

D'ailleurs elle prouve que ma manière de penser sur cette diffidence célèbre se provigne : malgré l'enthousiasme où le premier effort de ce qu'on appelle la *liberté* en *Amérique* a jetté tous nos admirateurs d'*Europe*, il existe dans cette partie du monde des hommes impartiaux qui voient les évènements de sang-froid, & qui adoptent mes principes sur la fondation de la *Nouvelle-Angleterre*. Elle est au moins aussi piquante que la supéretation *académique* par laquelle commence ce *Numéro*.

Les Lecteurs doivent être curieux de voir comment un *Républicain* fait parler un Roi qui veut rappeler des sujets soulevés, à la *Monarchie* : on suppose donc ici que le Souverain passeroit lui-même les mers, & qu'en arrivant sur les bords ravagés depuis cinq ans au nom de la *liberté*, il prêcherait la soumission, la concorde en ces termes.

## M E S   E N F A N S ,

J'aime toujours à vous nommer ainsi : & je vais vous parler aujourd'hui à cœur ouvert, *en pere affectionné* qui veut vous ramener à votre devoir par la saine raison & la douce persuasion, & non pas en *Roi offensé* qui doit user de son pouvoir pour faire justice. Le principal but de ce discours est votre plus grand bonheur possible. Ecoutez-moi donc avec toute l'attention & tout le sang-froid dont vous êtes susceptibles, & qu'exige votre propre intérêt.

Tout le monde fait combien votre conduite envers moi & mes co-administrateurs a été répréhensible depuis quelques années, & l'est encore ; mais je fais aussi que vous avez été séduits & trompés artificieusement par quelques individus ambitieux à l'excès, lesquels voulant régner exclusivement sur vous sans en avoir aucun droit, & ne pouvant usurper notre autorité légitime sans vous en détacher entièrement, ont mis en œuvre tous les moyens imaginables pour s'approprier votre amour, & nous vouer à votre haine.

Nous devons vous considérer comme des hommes malheureux, entraînés par mille détours semés de fleurs, dans un labyrinthe affreux, avec un bandeau sur les yeux. Là vos conducteurs après vous avoir bien échauffés & étourdis par toutes les manœuvres ordinaires aux usurpateurs, vous ont excités à la révolte, en nous représentant fausement comme vos tyrans dont il falloit secouer

le joug insupportable, & en vous chantant & promettant la *liberté* telle qu'elle n'existe nulle part : de manière qu'agissant de la sorte sans savoir ce que vous faisiez, vous pouviez croire faire pour le mieux en faisant même le plus grand mal. Or il est beau de pardonner à de tels hommes, & de chercher à les tirer de leurs erreurs plutôt que de les en punir.

Admettons d'ailleurs, si vous le voulez, que vous ayez eu quelques raisons, & l'administration d'*Angleterre* quelques torts ; pour moi content de n'avoir rien à me reprocher dans tout ce qui a été fait jusqu'à présent à ma connoissance & de mon consentement, mes intentions à votre égard ayant toujours été bonnes, je ne veux plus me souvenir du passé. Oublions-le donc comme non-venu ; ne nous occupons que du présent, ou de ce qu'il est possible de prévoir de l'avenir.

Quel tableau, grand Dieu, que celui de votre situation actuelle ! Et qui pourroit l'examiner sans frémir ?

Ici je vois vos vies & vos propriétés constamment exposées à toutes sortes de dangers dont vous êtes souvent les victimes : votre population diminuer au lieu d'augmenter : votre agriculture, votre industrie, votre commerce, votre navigation, ces quatre alimens si nécessaires à la prospérité d'un peuple, & même à son existence, réduits à très-peu de chose, & comme étouffés dans leur naissance : la porte fermée chez vous aux arts, aux sciences, aux lumières qui contribuent à la

félicité publique , & ouverte aux ténèbres , à l'ignorance , à la barbarie qui sont incompatibles avec elle.

Là je vois votre nouvelle constitution , vicieuse dans le fond , incompatible avec le physique du pays , & qui si elle pouvoit subsister long-temps , augmenteroit tous vos maux bien loin d'y remédier : les loix qui en sont émanées défectueuses pour la plupart , ou sans exécution : vos Chefs abusant sans pudeur d'une autorité usurpée : une populace effrénée se livrant impunément à des excès en tout genre : l'idole de la *liberté* tout-à-la-fois célébrée avec pompe , & outragée cruellement : le *despotisme* le plus accablant se préparant de tous côtés , & s'avancant à grans pas.

Plus loin je vois des opérations de finance qui ne peuvent être que les enfans du délire ou du désespoir ; des extravagances qui pourroient paroître criminelles , si par pitié on ne vouloit bien les regarder comme les effets d'une *nécessité* aussi absolue que malheureuse.

Quoi ! des Chefs de rebelles prétendre donner l'être , le cours , le crédit nécessaires , à des chiffons de papier pour représenter des centaines de millions , même des milliards , sans avoir aucunes espèces pour les rembourser , comme s'ils pouvoient créer de l'or , tirer des métaux du néant ; tandis qu'une nation ancienne & riche , telle que la *France* , a essuyé des maux dont elle n'est pas encore entièrement guérie , pour avoir fait il y a plus d'un demi siècle une pareille tentative , quoique bien mieux

combinée & portant sur quelques fondemens ! Puis ces mêmes Chefs sans autorisation charger leurs associés d'une dette immense sans avoir aucun moyen de l'acquitter , pas même les intérêts , si ce n'est avec de tels chiffons ! Et enfin ces mêmes hommes sans pouvoir que celui qu'ils se sont donné à eux-mêmes , imposer des taxes hors de toute proportion avec les revenus des contribuables , & impossibles à payer si ce n'est aussi avec ces mêmes chiffons ! Toutes chimériques que sont ces opérations à tant d'égards , elles n'en ont pas moins fait déjà un mal infini ; & plus l'infailible banqueroute de ces Chefs qui en attendant s'approprient par-là toutes les valeurs réelles tardera à s'ensuivre , plus elles en feront encore.

Enfin par tout je vois le désordre , la confusion , la misère , la désolation , en un mot toutes les calamités de l'anarchie prêtes à consommer votre ruine totale.

Voilà , mes enfans , les tristes présens que vous ont faits jusqu'ici vos Chefs , tout en prétendant vous assurer une félicité inaltérable ; voilà les fruits amers que vous avez déjà recueillis de cette guerre civile , la plus insensée , la plus injuste & la plus dénaturée que vous puissiez jamais faire ; & voici ce qui ne peut manquer de vous arriver encore , si vous avez le malheur d'y persister.

Comme Roi je ne saurois jamais consentir volontairement à votre prétendue indépendance ;

& si je ne puis pas vous ramener à votre devoir par la douceur, je suis obligé de continuer à autoriser la force. Elle a toujours répugné, & elle répugne encore plus que jamais à mon cœur : mais je ne suis pas toujours le maître de mon cœur, ni même de mes actions. J'ai aussi des devoirs à remplir bien différens de ceux d'un simple Particulier ; & un des principaux est d'avoir constamment le plus grand soin de maintenir autant qu'il dépend de moi, avec la dignité de ma couronne, l'honneur & la félicité de tous mes sujets.

La guerre est sans contredit un fléau terrible pour tous ceux qui la font, même pour les victorieux : mais il est très - vraisemblable que de votre indépendance résulteroit encore de plus grans maux ; & quand de plusieurs malheurs il faut absolument en choisir un, du moins doit-on préférer le moindre de tous. Il faut donc nécessairement ou vous soumettre, ou continuer cette malheureuse guerre : telle est aussi la façon de penser de mes co-administrateurs.

Nécessités aux armes pour vous corriger, nous avons toujours eu à cœur de le faire avec tout le ménagement possible, sans vous porter aucun coup mortel, ni même bien sensible. En conséquence nous n'avons employé jusqu'à présent contre vous que des forces médiocres, dans l'espérance qu'elles suffiroient pour vous faire rentrer en vous-mêmes & revenir à l'obéissance. Mais si vous nous obligez à déployer enfin tout notre pouvoir, soyez bien assurés que nos ressources

font encore telles que vous ne sauriez manquer d'y succomber (1).

Plus votre résistance seroit opiniâtre & durable, plus votre sort futur deviendrait fâcheux. Après avoir entassé calamités sur calamités, maux sur maux, jusqu'à ce que vous ne puissiez plus y résister, vous seriez enfin réduits à la nécessité de vous rendre à discrétion; & il seroit possible qu'en vous rendant seulement à la dernière extrémité, le Gouvernement *Anglois* trop irrité de votre injuste persévérance, ne vous traitât plus alors comme des enfans d'abord égarés, ensuite désobéissans, & puis repentans, auxquels on pardonne volontiers; mais comme des étrangers conquis fort chèrement, auxquels on impose souvent des loix très-dures. Il faudroit bien ou les endurer, ou fuir avec vos débris dans les déserts, & y vivre dispersés comme les hordes des sauvages vos voisins (2).

Vos Chefs tombant d'erreurs en erreurs ont apparemment cru qu'en prenant un air d'importance, le titre imposant d'*Etats-Unis & Indépendans*, &c. il leur seroit aisé de trouver des Puissances *Européennes* aussi faciles à aveugler que vous; mais ils se sont également trompés à cet égard. En vain ont-ils fait passer des agens dans toutes les Cours de l'*Europe* pour proposer leur

---

(1) Bien des Lecteurs ne seront pas ici de l'avis de l'Orateur.

(2) Oui, mais alors que resteroit-il à l'*Angleterre* de sa conquête?

alliance, ou plutôt pour mendier du secours : aucune n'a seulement daigné admettre des Envoyés de rebelles, bien moins entendre parler de leur propositions.

Une seule paroît avoir pensé que cette occasion étoit favorable pour porter quelques coups bien sensibles ou même mortels à l'*Angleterre*, sa rivale, dont la puissance & la prospérité lui donnent toujours tant d'envie & de jalousie. Il en a résulté jusqu'à présent des dépenses & des pertes aussi considérables qu'inutiles pour vous comme pour cette Puissance (1); il paroît que de part & d'autre il y a déjà quelque repentir d'avoir fait un traité qui n'auroit jamais dû exister, & qui ne sauroit subsister long-temps. Cette alliance momentanée n'aura servi qu'à prolonger la guerre, à vous charger d'une dette énorme envers votre allié, & par conséquent à augmenter votre embarras & vos maux.

---

(1) Alors le convoi des deux *Indes* n'avoit pas encore été pris.

*La suite au Numéro prochain.*

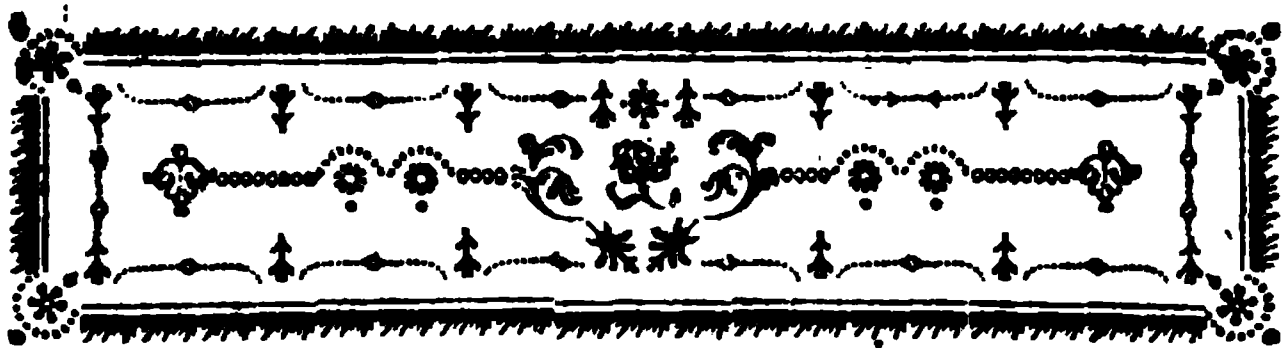
---

*Faute à corriger.*

*Page 428, ligne 25 & 26, ajouterait, lisez, agiteroit.*







A V I S  
AUX SOUSCRIPTEURS  
DES  
*Annales Politiques, Civiles, &c.*  
Par M. *LINGUET*.



LONDRES, ce 1<sup>er</sup> Janvier 1783.

ON lit dans je ne fais quels mémoires de *Médecine*, qu'un homme ayant été frappé de *léthargie* au milieu d'une conversation où il tenoit la parole, son sommeil dura plusieurs mois, au bout desquels il reprit son propos, au mot juste où il en étoit resté.

J'ai de même été interrompu au milieu de mon discours, par une longue & douloureuse léthargie: mais en revenant à moi je ne puis achever ma phrase. Le morceau destiné à compléter le Numero précédent est devenu inutile par le changement des circonstances. L'Orateur Couronné que l'on y fesoit parler, protestoit de ne jamais reconnoître l'indépendance de l'*Amérique*, & la voilà solennellement reconnue. Le *Congrès* désormais

“ Ceint le diadème, & marche égal aux Rois.”

TOME IX.

F f

frappé de quelques inconvéniens qui me sembloient la déparer. Mon expérience m'a prouvé qu'il n'y en avoit aucun de comparable à une *Lettre-de-cachet*.

Ce retour sur des méprises excusables m'affure sans doute le droit de ne point désavouer ce qui continuera à me paroître fondé : le même scrupule qui me prescrit de retracter des erreurs, me défend également d'abandonner des vérités : & il m'en reste plus d'une, non-seulement à achever de développer, mais à reprendre de nouveau, à représenter avec encore plus de force.

Je traiterai successivement de grandes questions très-peu approfondies, ou très-mal-adroitement discutées, ou, j'ose le dire, très-mal résolues, par la plupart des publicistes, par exemple celle du pouvoir des *Souverains sur leurs Sujets*, & des *Sujets sur les Souverains* ; question délicate, sur laquelle j'ai déjà laissé entrevoir ce que je pensois, & dont il est important pour la société en général que la solution soit donnée, bien pleine, bien entière au moins une fois : c'est le seul moyen de prévenir les oppressions, comme les révoltes ; les malheurs que celles-ci peuvent produire menaçant également les auteurs des premières comme leurs victimes, on peut dire que cette matière intéresse autant les Rois eux-mêmes que les Peuples. Il n'est pas moins essentiel pour les uns que pour les autres que les bornes de leurs droits respectifs soient enfin bien marquées.

Il en est de même de la promulgation des Loix, des formalités qui donnent à la parole du Souverain, quelqu'il soit, ou Monarque, ou Sénat, ou Peuple, une force sacrée, un pouvoir presque divin, capable de lier le corps entier dont il est l'ame, d'enchaîner les volontés de tous les membres, de transformer la résistance en crime, & de légitimer le châtiment des contraventions : c'est ce qu'on appelle en *France* l'*Enregistrement* ; c'est en *Angleterre* l'accession du Roi aux résolutions prises par les Représentans du Peuple. Ces deux Etats sont, à ce qu'il me semble, les deux seuls en *Europe* où la Législation se fabrique de deux pièces s'il est permis de s'exprimer ainsi, où la Loi soit donnée à compléter, ou par les Rois à leurs Sujets, ou par ceux-ci à leurs Monarques.\*

Mais en *Angleterre* cette formalité a un caractère précis, & des effets distincts, autant qu'in-

---

\* La nouvelle *Genève*, ou plutôt l'ancienne, recrée, repaîtrie d'un nouveau limon par une Trinité Militaire, sembleroit devoir jouir à l'avenir de la même propriété : mais il est aisé de voir qu'elle n'en jouira qu'en apparence. C'est ce que j'examinerai en rendant compte de la Révolution qui vient de pacifier cet atome, d'appaiser la *tempête élevée* dans ce *verre d'eau*, comme l'a dit très-ingénieusement l'Héritier d'une des plus grandes Monarchies de l'*Europe*. Cet événement est aussi singulier dans son genre, que l'Insurrection de l'*Amérique* : les détails en seront peut-être plus piquans, & au moins aussi instructifs.

faillibles: en *France* c'est précisément le contraire en tout sens. Le mot qui la désigne n'a eu jusqu'ici aucune signification déterminée: le Trône & la Robe lui ont successivement donné des interprétations contradictoires, toujours dépendantes des circonstances; & par-là il n'a été dans ce royaume qu'une source de désordres, comme de calamités, tant privées que publiques: on convient de part & d'autre qu'il faut un *enregistrement*: mais on dispute sur l'efficacité de ce terme & sur l'idée qu'il y faut attacher: il y a long-tems que je me suis engagé à trancher la question: je tiendrai ma parole dans le courant de cette année.

Il en sera de même de plusieurs objets que j'ai promis de traiter: & les occasions en amèneront d'autres qui acheveront de remplir mon plan entier. J'aurai ici le loisir, & la liberté nécessaires: mais le peu que l'évènement du 27 Septembre 1780 m'a laissé de forces, & de santé suffira-t-il à ce travail pénible? Je l'espère. Après une mort de vingt mois que tout hors la justice pouvoit faire paroître irrévocable mon retour à la vie est un véritable miracle. La Providence qui a fait naître dans le cœur d'un Roi jeune & vertueux le desir de l'opérer voudroit-elle le rendre inutile?

Je me flatte qu'elle applanira de même les autres difficultés qui pourront se rencontrer dans ma laborieuse carrière: j'en éprouve dès le premier pas une bien essentielle, quant à la distribution des *Annales*, du moins en *France*. Ce ne sont pas, comme on pourroit le croire, les obstacles

émanés de la part du Ministère ; c'est l'embarras de trouver un Agent exact, vigilant, & sur-tout *fidèle*.

Je révoque formellement, & sans retour celui qui a paru avant, & même depuis ma détention, chargé de mes pouvoirs. Je déclare que le S. *Pierre le QUESNE, marchand d'étoffes de soie, rue des Bourdonnois à Paris*, n'est plus, & ne sera plus chargé en aucune manière de rien de ce qui regarde la distribution des *Annales*.

Pour ceux qui ne le connoissent pas cette déclaration paroîtra le résultat tout simple de la volonté libre d'un Propriétaire, qui emploie à la régie de ses affaires qui il veut : mais ceux qui ayant vu à *Paris*, & à *Bruxelles*, & ailleurs, cet homme rare dans tous les sens, fondre en larmes à mon nom, heurler comme les pleureuses de l'antiquité, en parlant de *son cher Ami*, se donner les plus-grans mouvemens en apparence pendant ma détention, & affecter depuis ma sortie de me suivre par-tout, afin d'assister comme mon bienfaiteur aux visites, aux remerciemens que j'ai cru être obligé de faire, l'ont d'après ces démonstrations regardé, & révére, comme un second *Pilade*, ceux-là seront surpris peut-être, & même scandalisés de sa révocation : je leur répons à tous,

“ Vous frémirez d'horreur, si je romps le silence.”

Ce n'est pas aujourd'hui la première fois que je suis obligé de lui retirer ma confiance : mais jusqu'au 27 Septembre 1780, j'avois cru n'avoir à lui reprocher que des infidélités pécuniaires ; & je les avois pardonnées.

Chargé avec un abandon aveugle, absolu de ma part, de la recette des *Annales*, & de tout ce qui m'appartenoit au monde, il avoit éludé pendant deux ans de rendre aucun compte. Pressé sur cet article à la fin de 1778, avec tous les ménagemens possibles, non-seulement il n'avoit pas compté, mais il avoit laissé protester des billets tirés par moi sur lui, après sa parole écrite de les acquitter. Pour justifier son refus de payer, il avoit affirmé *qu'il n'avoit pas de fonds à moi* ; & pour justifier cette assertion, il avoit fabriqué des comptes prétendus, où en cachant moitié de la recette,\* & doublant la dépense, il me faisoit en effet paroître son débiteur, & ce qui paroîtra bien inconcevable, dans ce tems-là même, il m'écrivoit le 8 Janvier 1779, *de songer que plus un débiteur est gros, plus le créancier doit le ménager* ; ce qui certainement emportoit un aveu clair que j'étois son créancier ; & enfin dans cette même lettre, il m'annonçoit qu'à la moindre poursuite de ma part, il répondroit par une *banqueroute*.

J'avois donc été forcé de le révoquer, comme je le fais aujourd'hui : cette révocation a été annoncée sur la couverture de trois Numéros des *Annales* successivement ; des XXXIII, XXXIV, & XXXV, sur la dernière page du XXXV, & par des avis particuliers : j'y indiquois un autre Agent, un autre Distributeur, un autre Chargé-de-pouvoirs.

---

\* Je veux bien supprimer les détails à ce sujet ; j'espère que le Sr. *Le Quesne* ne me forcera pas d'y revenir, & de donner l'histoire très-curieuse pourtant de ces comptes dévorans.

Ces annonces ont été connues dans les pays étrangers, où ceux qui voudront vérifier ce fait en retrouveront sans peine les preuves : A *Paris*, le S<sup>r</sup>. *Le Quesne* dont j'ignorois alors tous les rapports avec la Police, & en conséquence le crédit, avoit eu celui de se faire remettre les exemplaires des *Annales*, qui lui en interdisoient la *Régie* : il avoit eu la hardiesse de supprimer les *Avis particuliers* ; d'imprimer d'autres *couvertures*, une autre fin du N<sup>o</sup>. XXXV, & de se perpétuer ainsi malgré moi dans son administration.

Effrayé d'un manège si audacieux j'avois fait imprimer un mémoire que je destinois au Public, & aux Tribunaux, s'il avoit fallu y porter cette affaire, qui seroit infailliblement devenue par ses circonstances une des plus bruyantes singularités de ma vie. Je m'étois rendu à *Paris* pour vérifier moi-même les faits, y mettre ordre, & avoir raison de mon criminel correspondant.

Des amis communs ; la protection de cette même Police, avec qui je croyois ses liaisons innocentes, & même utiles pour moi ; ma haine en général pour tout ce qui entraîne de l'éclat ; ma crainte ici de donner prise à des ennemis qui ne cherchoient que des prétextes ; ma juste défiance des Tribunaux ; la persuasion que la rigueur pourroit entraîner la faillite annoncée dans la lettre du 8 Janvier ; sur-tout ma répugnance à perdre un homme de qui je croyois avoir reçu d'ailleurs des marques d'attachement ; un homme que j'avois honoré si long-tems d'une confiance sans réserve, & rendu célèbre, en quelque sorte, par les marques réitérées de

cette confiance ; un homme que je tâchois d'ailleurs de croire coupable de négligence ; plus encore que de prévarication, & qui alors me demandoit grace à genoux ; enfin mon indifférence en matière d'intérêt, & l'espoir d'une régie future plus régulière, m'avoient désarmé.

J'avois bien voulu renoncer même à discuter les prétendus comptes qui opéroient en lui & en moi une si étrange métamorphose : je les avois reçus, comme s'ils avoient été, comme s'ils avoient pu être fidèles. C'étoit faire à leur inventeur un présent effectif de plus de cent mille livres (argent de *France*). Je m'étois contenté pour toute punition de réduire à moitié la rétribution énorme que je lui avois attribuée d'abord pour son salaire,\* & de prescrire à l'avenir l'ordre, le tems des comptes. En signant l'acte, qui, pour prix de cette réconciliation m'enlevoit à-peu-près tout le fruit réel des deux plus laborieuses années de ma vie littéraire, je n'avois été sensible qu'au plaisir de faire une action généreuse ; d'éviter une affaire éclatante ; & de sauver un homme sur la reconnaissance de qui je croyois avoir acquis des droits désormais inviolables.

Sans l'expérience que j'ai déjà faite de son

---

\* Six liv. T. *argent de France*, net par *souscriptions*. Tous les frais restoient à ma charge : 2000 lui faisoient un revenu annuel, & net, de 500 Louis ; & il osoit dire, faire croire qu'il me servoît gratuitement, par *bonne amitié*.



audace ; fans l'impossibilité de lui arracher sa proie, c'est-à-dire la régie des *Annales*, autrement qu'en le démasquant en entier, en le mettant hors d'état de trouver des protecteurs, je me ferois contenté de le révoquer simplement, fans en dire les raisons : mais après l'épreuve de 1779, ces ménagemens ne peuvent plus avoir lieu. Je suis forcé de révéler au Public, que pendant cinq ans, c'est-à-dire depuis ma première sortie de *France* jusqu'au 27 Septembre 1780, le Sr. *Le Quesne* a été près de moi l'Espion de la *Police Parisienne*, & que le 27 Septembre 1780, il en a été l'Agent ; qu'il étoit instruit depuis six mois de l'existence de la *Lettre-de-cachet* qui me devoit à la *Bastille* ; qu'en ayant reçu l'avis d'un ami fidèle qui me l'avoit aussi communiqué, il ne s'étoit occupé dans cet intervalle qu'à écarter de mon esprit les terreurs que cette effrayante révélation y avoit fait naître ; à m'attirer à *Paris* ; & même à me forcer d'y venir, par des ruses multipliées :

Que j'ai été arrêté dans ses bras, à la lettre, en allant diner à une campagne *de son choix*, dont le chemin passoit devant la *Bastille* ; dans une voiture *de son choix*, dont le cocher, le laquais, & tout l'équipage savoient que leur course se termineroit à la *Bastille* ; que les sbirres chargés de l'ordre lui ayant permis, comme à leur Chef, ou leur Camarade, de suivre son *cher Ami*, jusques dans l'enceinte fatale, j'ai très-bien remarqué, au milieu des horreurs d'un pareil moment, qu'il s'y comportoit avec la plus singulière aisance,

qu'à ses larmes près, qui couloient toujours, il avoit l'air d'un des officiers de la maison.

Que s'étant par-là *rendu maître de mes derniers momens*, & constitué mon dépositaire forcé, il a volé à *Bruxelles*, pour y seconder un *Exempt de Police*, & le *Chargé-d'Affaires* de FRANCE, qui exerçoient sur mes effets le *Droit de suite* attaché à cette terrible Inquisition, pour appuyer concurremment avec eux la demande de mes *Papiers*, & de mon *Argent*; que cette tradition éprouvant des obstacles de la part des loix du pays, & du zèle de l'amitié, on m'a arraché, le poignard sur la gorge, une procuration qu'il ne m'a été permis de remplir qu'au nom du Sr. *Le Quesne*, le Notaire ayant défense de recevoir un autre nom; & ordre de la faire *Générale, Absolue*, quoique je voulusse la restreindre:

Qu'armé de ce pouvoir le Sr. *Le Quesne* s'est en effet emparé des *papiers*, du moins de ce qu'il en a pu surprendre, & les a livrés à la *Police de Paris*; qu'il a profité du moment, pour brûler ce qu'il a pu saisir de ses propres lettres, qui établissent sa comptabilité envers moi; qu'éprouvant des difficultés sur l'article des espèces, il a osé se dire mon créancier, pour se fournir un prétexte de les poursuivre juridiquement; qu'ayant encore échoué de ce côté-là, il a employé une ruse vraiment infernale, pour persuader à l'amitié généreuse & alarmée qui les lui disputoit, que j'étois transféré à *Pierre en Cise*; qu'avec une grosse somme il étoit facile de

m'en tirer; qu'ayant en conséquence touché la *grosse somme*, c'est-à-dire tout ce qui me restoit, il est parti de *Bruxelles*, toujours pleurant, mais jurant publiquement qu'il alloit droit à *Pierre en Cise*, & qu'il apparoîtroit, dans huit jours au plus tard, avec son *cher Ami* sauvé par ses soins :

Que pendant ma captivité entière, n'ayant de correspondance, sans exception, qu'avec lui, il m'a laissé dans la plus entière ignorance de tout ce qui étoit relatif à cet objet; qu'en Décembre 1782, croyant qu'enfin la nature alloit consommer un sacrifice désiré si ardemment par mes ennemis; & enlever par ma mort au Roi une occasion de manifester sa justice, plus encore que sa clémence; ne m'occupant plus que du projet de régler par un *Testament* le partage de ce qu'on ne m'auroit pas enlevé; réduit à cet égard, à une seule notion, à un seul renseignement; savoir que tout étoit entre les mains ou dans la disposition du Sr. *Le Quesne*, j'ai épuisé près de lui, pendant plus de deux mois, les instances les plus vives, les plus tendres sollicitations, tout ce que mon état pouvoit inspirer d'efforts, pour apprendre de lui ce qui me restoit dans le monde; ou s'il me restoit quelque chose; que quoiqu'il m'écrivit dans ce tems-là de très-longes bavardages, jamais il ne s'est échappé sur l'article des espèces; son unique réponse étoit, *Ob vous ne mourrez pas* :

Qu'au jour de ma résurrection, ne pouvant plus garder un silence aussi entier, il m'a déclaré

nettement qu'il *avoit tout mis dans son commerce*; qu'il ne pouvoit restituer qu'*avec le tems*; qu'en conséquence il ne m'a restitué que *du papier*, que de *son papier*, sans intérêt, sans sûreté, & qu'il n'a restitué que *ce qu'il a voulu*:

Qu'enfin, si des mains délicates & fidelles, en lui confiant, comme je l'ai dit, mes espèces, s'étoient veillé à la conservation de mes papiers les plus importans; si une Amie (car je serois coupable de dissimuler que je n'ai trouvé de ressources effectives que dans une femme) si une Amie aussi éclairée, aussi courageuse qu'incorruptible, ne les avoit soustraits aux recherches, aux menaces, aux promesses, aux ruses multipliées des deux Agens de la Police de *Paris*, c'est-à-dire de l'*Exempt* en titre, & de l'*Affilié Le Quesne*; si du fond d'une retraite inaccessible elle n'avoit proclamé hautement, & sans se rebuter, ce noble larcin, en menaçant sans cesse d'en faire usage; si en enlevant par-là à mes oppresseurs le principal avantage qu'ils espéroient de ma captivité, elle ne leur avoit laissé la crainte d'une réclamation qui m'auroit survécu, & de plus d'une révélation qu'il leur auroit été impossible d'étouffer; non-seulement en sortant du tombeau je me serois vu dépouillé sans ressource du fruit de vingt ans de travaux, d'études, & de recherches; non-seulement mes propriétés littéraires se seroient trouvées évaporées plus complètement que les autres; mais il est plus que probable que je ne me serois jamais trouvé en état d'en revendiquer aucune. Qui peut assurer qu'on n'auroit pas consommé

ce que l'on n'a osé qu'essayer, & réalisé le bruit répandu si souvent, d'une mort que tout fesoit pressentir; d'une mort sur laquelle on devoit compter, même sans le secours du crime; d'une mort que la justice du Prince n'auroit jamais pensé à venger, puisqu'on la lui auroit présentée comme naturelle, & qu'en effet dans ces lieux où tout est si loin de la nature, comme de la justice, tout doit paroître en suivre le cours, à ceux qui n'en approfondissent pas les affreux & impénétrables détails?\*

Une partie de ceux que l'on vient de voir ne m'a été connue que depuis ma délivrance: j'ai dès le commencement soupçonné la seconde; & il faut mettre la nécessité de dissimuler ces soupçons, comme bien d'autres, de caresser des hommes pour qui je ne pouvois avoir que de l'horreur, au nombre des tourmens de la *Bastille*. La correspondance du S. *Le Quesne* étant le seul filet par lequel je tenois encore un peu au monde, je n'aurois pu être franc sans le rompre. Il falloit dans cet enfer être sans cesse à genoux devant les *Diabes*, & embrasser *Judas*.

J'ignore jusqu'à présent par qui je pourrai le remplacer: mais 'comme j'ignore également le nombre & les noms des Souscripteurs, articles sur lesquels il m'a toujours ou caché entièrement la vérité, ou donné des renseigne-

---

\* Voyez les *Mémoires sur la Bastille*, par lesquels commence le Volume prochain de ces *Annales*.

mens insuffisans ; comme j'ignore de même le parti que prendra le Ministère *François* à l'égard des *Annales*, le seul que je puisse prendre à l'égard des Souscripteurs *François*, tant de ceux qui ont déjà des droits, que de ceux qui voudroient en acquérir, c'est de les prier de vouloir bien m'écrire sous l'enveloppe de M. le *Baron d'Ogni, Intendant Gal. des Postes à Paris.*

Si, dans ce qui me concerne personnellement, la justice, la foi publique, les bienfécances même, peuvent une fois n'être pas violées, sans doute on ne l'empêchera pas de me faire passer leurs lettres, ni moi d'y répondre comme autrefois, par le moyen de ses couriers.

C'est la Poste qui a distribué les *Annales* en *France*, depuis qu'elles existent : chaque Numéro se distribuoit sur un ordre exprès & formel, émané directement du Ministère.

Si, par cet intervention directe dans leur débit, le Gouvernement n'est pas censé en avoir adopté tous les principes, au moins est-il devenu évidemment caution des engagements qui s'y prenoient sur sa parole, sous ses yeux, &, pour ainsi dire, par ses mains ; il ne peut donc ni priver les Souscripteurs de l'année que je leur ai promise *de son aveu*, ni moi des moyens de remplir ma promesse.

Je suis assurément très-jaloux du trésor que j'ai recouvré. Je suis bien décidé à ne plus  
m'exposer

m'exposer à le perdre sur des ordres arbitraires.  
Je dirai le reste de ma vie avec *Ovide*,

“ *Parve, nec invideo, sine me, liber, ibis in urbem.*”

Je conserverai ma liberté avec idolâtrie : mais je ne suis pas plus disposé que par le passé à la confondre avec la licence. Je ne crois pas qu'il faille en abuser pour en jouir : &, comme je l'ai dit autrefois, l'Inquisition la plus rigoureuse ne me donnera jamais de Censeur plus sévère que moi-même.

Une franchise impartiale autant qu'inflexible ; des vérités salutaires aux Princes, & aux Peuples ; des ménagemens, quand il en faudra ; de la hardiesse, quand elle sera nécessaire ; une attention scrupuleuse à respecter les Mœurs, les Loix, à réclamer en faveur des classes les moins autorisées, le plus facilement écrasées de la société, les droits que la Nature leur donne, & qu'une saine Politique doit toujours leur conserver ; voilà ce que les *Annales* ont offert jusqu'ici, & ce qu'elles offriront toujours. Puisque la Poste *Françoise* les a voiturées dès la première année de leur existence avec ce caractère qui ne s'est pas démenti, on ne pourroit lui défendre de s'en charger à l'avenir, sans déclarer que le Gouvernement a perdu de son amour pour la vérité ; ce qui seroit calomnier le Roi, & ceux des hommes employés à l'administration qui sont dignes de la confiance dont il les honore.

---

Mon cher livret, pars sans moi pour *Paris*.

TOME IX.

G g

Mais, me dira-t-on peut-être, comment va-t-il pu vous entrer dans la tête que la *Poste* se chargeroit, en *France*, de distribuer un ouvrage, qui, suivant ce que vous annoncez vous-même, doit débiter par des *Mémoires sur la Bastille*? Vous n'y faites sûrement pas l'apologie de ce terrible entrepôt; & comment voulez-vous que la Police qui le dirige, le Ministère qui le choie, en autorisent la censure, ou, ce qui revient au même, la description? Il y a des choses où les hommes en place peuvent laisser le droit de *dire*, pourvu qu'ils conservent celui de *faire*: mais la *Bastille* n'est pas de ces choses-là: il faut, ou la détruire, ou empêcher qu'on ne sache ce que c'est, & croyez-vous qu'on veuille la détruire?

Mais je demande à mon tour comment on empêcheroit désormais que le Public la connoisse? Mes *Mémoires* sont imprimés. Au moment où ceci deviendra public ils seront en route pour se répandre dans toute l'*Europe*: il n'y a pas de moyen humain capable de les anéantir, ou de les écarter même de la *France*: l'intérêt est trop vif, & la curiosité trop légitime. Ils transpireroient par tous les pores du royaume: ils se joueroient de la sagacité de la Police *Parisienne*, avec autant de succès au moins qu'elle se joue avec atrocité de la personne des infortunés qui en ont fourni la matière.

Mais de plus, sous quel prétexte essayeroit-on même de l'autoriser à les supprimer? Qu'on y prenne garde; ce n'est pas ici un libelle, une de ces déclamations anonymes, qui se perdent,



ou s'oublient sans laisser de traces, & dont les honnêtes gens concourent à opérer la suppression, même sans y être forcés par le despotisme qu'elles inquiètent. Je signe, Ce sont des faits dont je me déclare garant, & qui ont autant de témoins que la *Bastille* a fait de victimes. C'est une tyrannie monstrueuse que je dénonce à l'*Europe*, au Souverain équitable dont elle compromet le nom, & le règne. Quel sera, même dans le Ministère *François*, le personnage qui osera s'en déclarer le protecteur, quand elle sera bien dévoilée ?

Peut-être y a-t-il des hommes assez lâches pour s'imaginer avoir un intérêt pressant à la soutenir : mais le Roi n'en a aucun : mais ce que ses Conseils, & sa Cour contiennent d'hommes honnêtes n'en ont pas davantage : mais de quel front, à quel titre les autres demanderoient-ils à un Monarque vertueux de se porter pour le défenseur de leurs barbaries, à des Coadministrateurs intègres & humains, de s'en déclarer les complices, en aidant à en supprimer le tableau ?

Diront-ils que ce sont des mensonges ? Je les en défie. Sans nier que ce soient des vérités insinueront-ils qu'elles sont dangereuses ? Ils n'oseroient.

Et où est le danger de fournir à un Prince bienfaisant l'occasion de faire le bien ; où est le danger de révéler à un Roi ami de la justice & de sa propre gloire, des horreurs qui ne cessent de violer l'une, & qui flétriroient l'autre, s'il n'étoit pas démontré qu'il les ignore ? La *Bas-*

*tille* est-elle un des fondemens de son trône ? Est-ce une des dépendances de sa couronne dont il ne soit pas permis de changer la constitution ? Ces cachots sont-ils *Inamovibles* comme les sièges des Conseillers en Parlement ? Oseroit-on dire au modérateur suprême de la justice & des loix, qu'il ne règne que parce qu'il existe dans son Royaume un moyen assuré de se défaire successivement de tous ses sujets, sans même qu'il le sache ?

La *Bastille* peut quelquefois contenir des secrets de l'Etat ; mais le régime abominable qui s'y perpétue n'en est pas un ; &, comme on le verra, c'est ce régime que j'attaque. Pour l'honneur des Ministres j'aime à croire qu'il ne subsiste que parce qu'il n'est pas connu, même d'eux. La publicité qu'il va recevoir ne pourroit les inquiéter qu'autant que le Gouvernement auroit pris la résolution fixe & immuable de ne le pas réformer, même en le connoissant ; &, en vérité, je crois que ce seroit un crime de le supposer.

Les Ministres feront ces réflexions : quand ils ne les feroient pas le Roi les fera : sa Majesté est trop familiarisée avec la lecture des *Annales*, pour supposer, quelque chose qu'on lui dise, ou quelque sujet que je traite, qu'elles puissent jamais rien contenir de contraire au respect dû à sa personne, aux loix, aux mœurs, au bien public en général.

Si l'on veut lui persuader qu'elles ont changé de caractère, il voudra sans doute juger par lui-même comment s'est opérée cette métamorphose ; il lira ; & s'il lit. . . ah, ce ne sont pas

les *Annales* qui courent le risque d'être supprimées.

Au reste, si l'art des courtisans l'emportoit, comme il n'est pas improbable, même sur les intentions du Prince ; si, malgré l'impossibilité d'empêcher les *Annales* d'exister, & d'être recherchées, & de pénétrer par-tout où il y aura des hommes sensibles, la satisfaction de nuire à l'Auteur, l'espoir mal-fondé de le décourager, la honte de paroître vaincus par un particulier qui n'a d'autres armes que la justice & son courage, déterminoient une proscription ridicule par son inutilité, honteuse par ses motifs, les Souscripteurs *François*, au moins ceux dont le S. *Le Quesne* a reçu l'argent, devroient toujours écrire à M. le *Baron d'Ogni*. Si le Gouvernement me mettoit dans l'impuissance de remplir envers eux des engagements dont il est le garant, ce seroit à lui à indemniser les intéressés ; & par conséquent à les rembourser. Cela seroit d'autant plus juste qu'une grande partie de leurs avances est encore entre les mains du S. *Le Quesne* ; & que la protection dont la Police de *Paris* l'honore ne me permet pas d'en espérer jamais le recouvrement.

Je n'ai pas besoin, je crois, de prévenir ceux qui m'écriront par cette voie, que ce ne sont pas des confidences que je leur demande, mais des adresses.

En attendant j'envoie dès ce moment à M. le *Baron d'Ogni*, un nombre d'exemplaires de ce Numero-ci, c'est-à-dire du LXXII, que je crois suffisant pour répondre aux premières de :

mandes, & compléter le Volume IX aux Souscripteurs à qui il est dû : s'ils le reçoivent, ce fera une preuve que les passages seront ouverts, & alors ils pourront faire souscrire, soit à la *Poste générale à Paris* ; soit chez les Directeurs particuliers de la Poste la plus prochaine de leurs demeures, qui étant en ce cas autorisés, & correspondans au bureau général n'éprouveront aucun obstacle, pour me faire parvenir leurs envois, ou pour recevoir les miens.

Dans le cas contraire, c'est-à-dire s'ils ne recevoient pas ce Numero-ci, au moins ne pourroient-ils pas ignorer long-tems ce que j'y déclare, & ce seroit pour lors à eux à m'indiquer un autre moyen de le leur faire parvenir, ainsi que les suivans, ou à poursuivre leur remboursement contre le Ministère.

Quant aux autres pays, je fais aux Souscripteurs la même invitation, & ne puis leur indiquer que la même voie, c'est-à-dire celle des *Postes*, pour m'instruire de leur desir de se procurer cet ouvrage : mais je dois les prévenir qu'ici les frais des *lettres* sont énormes, & que l'affranchissement, acquitté de quelque endroit que ce soit, n'en garantit pas. Je prie donc qu'on ne m'adresse point de lettres directement à *Londres*, même *en les affranchissant* : mais on peut m'écrire, *en payant le port*, ou simplement souscrire, si on l'aime mieux, de l'*Allemagne*, chez M. *Ludwig*, Directeur des Postes Impériales à *Manheim* ; de tout le *Nord*, chez M. *Virchaux*, Libraire, à *Hambourg* ; de la *Hollande*, chez M. *Gosse*, Libraire, à la *Haye*, ou M. *Changuion*, Libraire à *Amsterdam* ; des *Pays-Bas*, & des environs, &c. chez M. *Horgnies* à *Bruxelles*. Je répondrai exacte-

ment aux lettres ; & l'envoi des *Annales* suivra exactement aussi la route désignée par le Soufcripteur lui-même, ou par le Correspondant auquel il se fera adressé.

Le prix de l'année entière, *franche de port*, composée de 24 Numeros, publiés le 15°. & le 30° de chaque mois, sera comme autrefois de deux *Guinées*, ou l'équivalent, en monnoie de chaque pays, c'est-à-dire deux *Louis-d'or*, ou 26 *Florins*, &c.

Il m'est bien difficile de ne pas dire ici un mot des *Contrefaëteurs* ; mais il sera court : mon retour à la vie littéraire va sans doute aussiveiller leur voracité. Cette vermine en Littérature ne s'attache qu'aux êtres vivans : si les *Annales* lui ont paru autrefois à ce titre dignes de la préférence, il est aisé de prévoir qu'après un si long jeûne elles lui offriront une proie plus tentante que jamais. Je m'ennuie de les combattre, & de multiplier contr'eux des explications mercantiles qui ne m'amusent pas plus que mes Lecteurs : voici à quoi je me borne, & me bornerai, pour l'avenir à ce sujet.

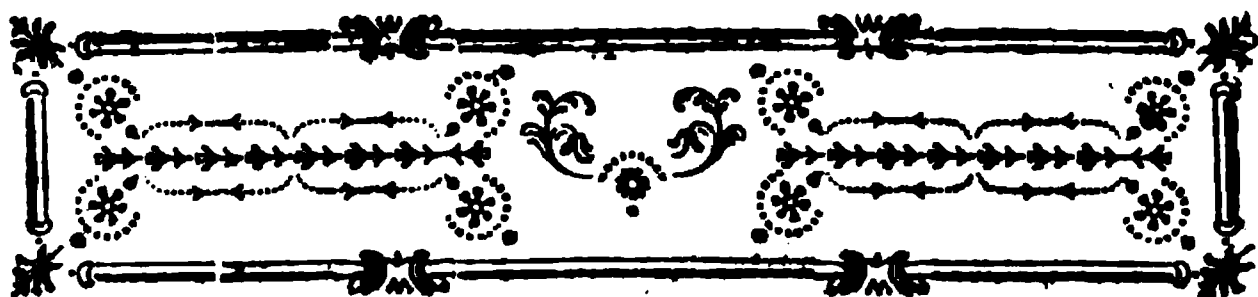
1°. Afin au moins d'ôter tout prétexte à ceux d'entr'eux qui se servoient de mon pavillon, comme je l'ai dit, pour me voler, & se disoient mes représentans, mes tributaires, pour accréditer leur fraude, je déclare, que je n'approuve plus aucune édition secondaire : il n'existera, *de mon aveu*, sans exception, que celle de *Londres*, faite sous mes yeux. Par la beauté du

papier, & des caractères; par l'exactitude de la correction; par les soins, & l'intelligence de l'Imprimeur, M. *Thomas* SPILSBURY, dont j'ai déjà parlé ailleurs, elle réunira tout ce qu'il est possible de desirer, au moins du côté de la *Typographie*.

2°. Les noms des Souscripteurs seront imprimés à la fin de chaque Volume, c'est-à-dire à la fin de celui dans l'intervalle duquel ils auront souscrit: en cela c'est leur délicatesse que je veux éclairer, & non leur vanité que je crois servir.

3°. Dans quelqu'un des Numéros de chaque huitaine, ou Volume, il se trouvera une, ou plusieurs marques, dont personne ne pourra se douter, sans en être averti; & que par conséquent les Contrefacteurs ne pourront imiter. L'indication n'en sera donnée que dans le dernier Numéro de chaque Volume, dans celui qui contiendra les noms des Souscripteurs: ce sera *le mot de mon énigme*. Par-là chacun des Lecteurs pourra vérifier soi-même, & sans frais, s'il a en effet l'Édition de *Londres*.

D'après cet arrangement je me flatte qu'il n'y a point de Lecteur, ou même de Distributeur *honnête*, qui puisse donner la préférence aux *Annales* frelatées des contrefaçons, sur l'édition légitime, plus soignée, plus belle à l'œil, & sur-tout plus fidelle. Dans la manipulation frauduleuse le fonds peut être altéré, comme la forme: cette supercherie s'est commise plus d'une fois dans les *Annales* bâtarde que la cupidité a tant multipliées.



## *Considérations générales*

*Sur l'Etat de l'EUROPE, en ce moment.*

**L**A Paix, la bienfesante paix semble se préparer sérieusement à tarir les sources de sang ouvertes dans les deux hémisphères. Le premier indice de sa proximité est le sacrifice auquel se résoud le Chef d'une Nation victorieuse d'une partie des domaines de sa couronne. C'est la consécration d'une indépendance dont l'idée il y a dix ans n'étoit encore qu'une chimère, & dont l'espoir paroïssoit à la moitié de l'*Europe*, une folie plus encore qu'un crime.

Elle à été solennellement promulguée à l'ouverture des assemblées du Sénat de la *Grande-Bretagne*, par la bouche du Souverain dont elle devoit vivement affecter le cœur : il est impossible qu'un si grand effort n'ait pas de grandes suites, & qu'il n'en résulte pas ou une paix dont la douceur en sera l'indemnité, ou un acharnement plus grand dans la guerre qui seule alors pourroit en procurer le dédommagement.

Quoi qu'il arrive, le sort des *Insurgens Américaines* paroît décidé : ils seront LIBRES, c'est-

à dire qu'ils ne seront plus *Anglois*. Leur succès est un incident unique dans l'histoire. Il dément en tout sens cet axiome fameux, *Nil sub sole novum*. On n'avoit point encore vu de puissance politique naître, & devenir adulte en moins de dix ans. Les moyens qui leur ont procuré une majorité si rapide sont aussi singuliers, aussi étonnans que leur réussite.

Il a fallu aux *Provinces Unies* de l'*Europe* quarante ans de combats & de victoires pour sceller leur affranchissement : elles couvroient les mers de vaisseaux, & la terre de soldats. Ce n'est qu'après avoir battu, dépouillé leurs tyrans, qu'elles ont arraché la reconnoissance de leur liberté. C'est sur des lauriers qu'elles ont écrit la chartre de leur indépendance.

Mais celles de l'*Amérique* ne comptent pour ainsi dire que des désastres, dans les débats dont l'issue semble leur être si favorable. Leurs foibles essais dans la *Marine* ont disparu comme des éclairs, sans en avoir eu la vivacité. Sur terre, hors la capitulation imprévue de *Saratoga*, bientôt compensée par l'échec de *Savannah*, & la réduction de *Charles-Town* due aux circonstances, à des secours étrangers plutôt qu'à leurs propres forces, où à la bravoure de leurs défenseurs, elles n'ont effuyé que des pertes, ou combattu que par une inaction presque aussi humiliante, & encore plus ruineuse. La conduite du G<sup>al</sup>. *Washington* peut avoir été très-



adroite : mais elle ne prouve que la défiance qu'il avoit de ses propres troupes. Les *Maurices* en fondant la Confédération *Batavique* employèrent la prudence, mais ils n'obmirent point le courage : *Fabius* sauva *Rome* par ses délais ; mais c'étoit après l'horrible défaite de *Cannes* ; & d'autres généraux plus actifs secondoient par des exploits heureux la sage lenteur de ce temporisateur célèbre. On ne trouve rien qui approche de ce mélange dans la politique des *Romains* de *Massachusetts-Bay*, ni de leurs Généraux.

Leurs ennemis au contraire n'ont presque eu que des avantages. Les légions étrangères assez imprudemment soudoyées pour ravager l'*Amérique* ont été vaincues dans le continent par les marais, par les déserts, par la nature, plutôt que par les armes : mais l'*Angleterre* n'a point essuyé d'échec dans la partie de ses forces qui constitue ses véritables ressources : hors la prise très-accidentelle, & sur-le-champ réparée, d'un convoi, son pavillon dans tout le cours de la guerre n'a pas été humilié un moment ; & dans cette dernière campagne il a repris un éclat qui ne souffre plus de concurrence.

Les deux mondes, toutes les mers ont été témoins de ses triomphes. Une escadre supérieure dispersée aux *Iles du Vent* ; les premières dépouilles opimes qui aient jamais été remportées sur ce champ de bataille mobile ; un Amiral *François* pris, avec & dans son vaisseau,

qui seul valoit une flotte,\* sembloient leur affirmer autant de supériorité que de gloire dans ces parages éloignés.

Dans ceux-ci la défense d'une nouvelle *Troie*, le génie, le courage de ces *Hectors* qui n'ont point trouvé d'*Achille*, la hardiesse & le succès des manœuvres qui ont porté aux guerriers de *Gibraltar* un secours dont ces héros sembloient n'avoir plus besoin ; cette réunion d'un Commandant aussi sage qu'intrépide, qui, avec ses seules ressources, déconcerte, anéantit en un moment l'appareil le plus terrible que l'art meurtrier des sièges ait jamais inventé, & d'un Amiral non moins prudent, non moins courageux, qui vient élever de nouveaux trophées dans cet espace resserré ; qui brave aussi à son tour des ennemis plus forts presque du double, animés par l'espérance de se venger à ses dépens d'une catastrophe dont la mer venoit d'engloutir les débris ; & se joue de leurs poursuites, comme l'immortel *Elliot* s'étoit joué de leurs attaques ; ce concours d'événemens fortunés, d'Armées invincibles, de Généraux dignes de ces Armées, & enfin d'un nouveau Minis-

---

\* Il me semble que pour trouver un événement pareil à celui-là il faut remonter jusqu'aux premiers tems de la marine *Romaine*. On lit dans l'histoire qu'un Consul nommé *Cornelius Asina*, si je ne me trompe, fut pris par les *Carthaginois*, avec dix-sept de ses vaisseaux.

tère désigné, choisi réellement par la voix publique, dont les premières démarches ont annoncé autant d'économie, de régularité au dedans, que de vigueur & d'adresse au dehors, sembloient élever la *Grande-Bretagne* au premier degré de la splendeur, & ouvrir un champ sans limites à sa puissance, comme à l'orgueil de sa Marine !

Et cependant c'est elle qui paroît reculer : elle-même coupe par un traité des liens que la fortune n'a pas encore brisés : elle rend à l'*Amérique* ses sermens : c'est elle qui la presse d'accepter en quelque sorte son affranchissement ; c'est elle qui se soumet la première à embrasser comme frères, à ménager comme égaux, ces hommes qu'elle a si long-tems combattus en ennemis, & régis comme sujets.

Je le répète ; c'est un événement sans exemple dans l'histoire : il est digne par-là (en supposant qu'il n'en arrive pas bientôt de plus singuliers encore) de terminer le siècle le plus fécond en singularités bizarres, absolument contraires au cours ordinaire des choses en tout genre, dont il puisse être jusqu'ici question dans les *Annales* du monde.

Et si l'on jette un coup-d'œil sur la conduite de toutes les nations, tant de celles qui ont monté sur ce théâtre, que de celles qui s'en sont abstenues ; si on la compare avec leurs véritables intérêts, la surprise augmen-

tera bien autrement ; les procédés des guerriers introduits dans cet inconcevable tournois, & l'inaction des témoins spectateurs de leurs prouesses, semblent annoncer une égale inconséquence.

Arrêtons-nous un moment à cette idée. Suppléons à l'impuissance où l'on m'a tenu pendant deux ans de considérer les évènements qui ont troublé le monde, par le développement de quelques-unes des réflexions qu'ils justifient. Tâchons de nous fixer des notions précises sur le passé, & sur ce que promet en ce moment l'avenir. Il est permis à un mort nouvellement ressuscité de jeter d'abord les yeux sur ce qui l'entoure au sortir de son tombeau. Depuis le démembrement de l'Empire *Romain* par des *Barbares* jamais peut-être le monde entier, & sur-tout l'*Europe*, ne se sont trouvés dans une position plus extraordinaire ; tout annonce, tout produit des nouveautés : en *Politique*, en *Religion*, en *Finance*, en *Législation* même, il n'y a rien qui ne fermenté, qui ne tende à s'écarter de l'ancien état des choses : cette tendance est si violente qu'elle maîtrise jusqu'à la plus immobile de toutes les Cours, la plus attachée aux anciens usages, & celle qui s'en est le mieux trouvée : on vient de voir un *Pape* à *Vienne*, & de le voir s'y présenter en suppliant.

Parlons des singularités *politiques* de ce moment. Ensuite nous nous occuperons des autres.

## §. I.

*Des ETATS-UNIS.*

VOILA une émancipation solennellement ratifiée; & la liste des individus politiques accrue d'un nom. Les Cours des anciennes Puissances seront honorées d'un Ambassadeur de plus à recevoir, comme l'état de leurs dépenses sera chargé d'un de ces augustes correspondans de plus à envoyer; mais la révolution dont il résulte un si grand bien pourroit-elle se justifier aux yeux de la raison, comme à ceux de la politique? Quels étoient les vrais motifs des *Américains* dans cette cruelle tracasserie de famille qu'ils ont laissée envenimer par des mains étrangères, & intéressées? En avoient-ils? Avoient-ils même des prétextes?

Il est clair que les *Treize Provinces Unies* ont voulu prendre les *Sept* pour modèles. Le succès de la grande insurrection des *Bataves* au 16<sup>e</sup> siècle est le vrai principe de celle qui arrache dans le 18<sup>e</sup> l'*Amérique* à l'*Angleterre*. Mais il n'y a pas plus de ressemblance entre les griefs qui les ont occasionnées, qu'entre les exploits qu'elles ont produits.

Quand les *Pays Bas* levèrent l'étendard fatal contre le fils de *Charles V* c'étoit une tyrannie sanguinaire dont ils brisoient le joug. Ils opposoient l'épée à la hache des bourreaux. Les

privilèges des Provinces étoient anéantis. L'Inquisition, qui dès-lors avilissoit & dépeuploit l'*Espagne*, approchoit déjà son flambeau de ces contrées jusques-là inaccessibles à ses bûchers. Le sang de la Noblesse avoit coulé sur des échaffauds. Des gibets, des massacres arbitraires étoient les ressources de *Philippe Second* pour constater sa souveraineté. Les peuples se soulevoient contre un dominateur féroce autant qu'hypocrite, qui sembloit ne vouloir régner que par des assassinats, & souilloit la religion en la forçant de servir de voile à ses lâchetés sanguinaires. La fortune juste une fois répondit avec le tems à un courage né du désespoir.

Le continent de l'*Amérique Septentrionale* offroit-il rien de pareil? Quelles prérogatives les peuples avoient-ils perdues? Quelles tortures avoient-ils souffertes? Quelles exécutions avoient désolé les familles, & effrayé les cités?

Si les détails de cette inconcevable révolution se perdoient dans la suite des tems, & que la postérité apprit seulement qu'elle a été occasionnée par l'Acte du *Timbre*, quel est celui de nos neveux qui n'imagineroit pas que ce *Timbre* étoit un des derniers efforts de la tyrannie, une manipulation du despotisme au moins comparable au *Taureau* de *Phalaris*, aux sentences du Duc d'*Albe*, ou à l'invention plus moderne des *Lettres-de-cachet*? Qui ne croiroit que la pudeur des femmes, la vie des hommes, les pro-

propriétés en général, la liberté individuelle & publique étoient menacées, compromises, sans cesse outragées, ou sacrifiées par des agens barbares, armés de cet épouvantable *Timbre*? Qui pourroit deviner que ce nom ne désignoit qu'un des impôts les plus doux, ou, si l'on veut, des moins onéreux que puisse exiger une administration, & supporter une société réglée?

Les *Américains* ne prétendoient pas à une franchise absolue: enfans d'une même mère, & protégés par elle, ils sentoient bien qu'ils devoient, comme le reste de leurs frères, contribuer à son entretien, & ils ne le nioient pas: c'est donc uniquement la forme de cette contribution, qui a déterminé leur défection dans l'origine. Or les prétendus *Brutus* à qui elle assure désormais des faisceaux, & peut-être des couronnes, oseroient-ils soutenir sérieusement que ce sujet de querelle valût les ravages qu'il a nécessités dans les deux mondes, les misères qu'il y a multipliées, les larmes qu'il a coûtées à vingt millions de familles, & la vie de trois-cens mille hommes utiles, laborieux, consumés par le dénuement, par la fatigue, par les maladies de la mer, & des ports, devenues dans cette étrange guerre bien plus redoutables que le plomb & le fer?

On a depuis fortifié ce grief insuffisant par des plaintes sur la dépendance humiliante & fâcheuse à laquelle la métropole assujettissoit ses colonies: mais n'avoit-elle aucunes compensations? Fal-

loit-il que l'*Angleterre* fît tout pour ces filles exigeantes, & qu'elles ne fissent rien pour elle ? Cet assujettissement peu réfléchi, je l'avoue, contraire au droit naturel, peut-être à une politique éclairée, n'en étoit pas moins le droit commun du nouveau monde. Ce Continent, comme je l'ai dit ailleurs, n'est jusqu'ici qu'une ferme, une métairie de l'ancien. La redevance à laquelle un propriétaire soumet le cultivateur laborieux qui fait valoir son champ peut paroître à celui-ci une charge onéreuse ; mais au tribunal de la raison & de l'équité justifiera-t-elle jamais sa banqueroute, & sa révolte ?

Les Colonies ne participoient-elles pas à la douceur de l'Administration *Britannique* ? La comparaison seule de leur état, de la rapidité de leurs progrès, avec l'inaction, la foiblesse des établissemens étrangers du voisinage, ne fesoit-elle pas la plus sûre apologie du gouvernement à qui elles devoient tant de prospérités ?

Le *Canada* arraché par la violence à ses anciens souverains, n'auroit-il pas été mieux fondé à exiger des égards que la politique n'auroit peut-être pas permis de lui refuser ? Si le joug étoit si pesant n'auroit-il pas au moins profité des conjonctures pour s'en faire décharger ? Ne donne-t-il pas cependant au contraire l'exemple de la soumission ? Ses peuples auroient-ils eu moins de ressources s'ils avoient cru avoir en effet des griefs ; & si ces griefs avoient été réels, n'auroient-ils pas été communs ?



Enfin quand la servitude auroit paru trop honteuse, ou trop accablante, n'y avoit-il pas d'autre négociateur à choisir que le canon pour obtenir des modifications? Si les Ministres *Anglois* ont dans les premiers tems montré trop de hauteur, les organes ou plutôt les pères de l'insurrection *Américaine* n'ont-ils pas développé trop d'audace & de despotisme? Est-ce bien en effet l'intérêt de leur patrie, de leurs *Commettans*, qui les a déterminés à rejeter deux fois les avances d'une nation généreuse, dans le sein de laquelle leurs écarts même n'ont cessé de trouver de nombreux apologistes? L'Acte du *Timbre* les avoit effarouchés! Il n'existoit plus. Ils prétendoient au droit de se taxer eux-mêmes! On le leur accordoit. Ils vouloient un commerce plus étendu, des facultés moins bornées dans l'exercice de leur industrie! On en anéantissoit toutes les entraves. Que leur falloit-il de plus? C'est donc à une chimère, ou plutôt à un intérêt personnel qu'ils ont sacrifié l'existence de la moitié de leurs compatriotes, le repos de l'autre pendant quatre ans, & même leur postérité.

Car enfin quelles seront les suites du fardeau dont ils ont chargé leurs Provinces? Ces taxes dont ils les ont affranchies égaloient-elles, auroient-elles jamais pu égaler le prix que leur coûte la patente de leur prétendue liberté? Ils avoient à payer les intérêts d'une très-petite partie des *trois ou quatre milliards* que devoit alors l'*Angleterre*; dette contractée en plus d'un siècle, & qu'un crédit immense rendoit moins accablante.

Ils sont aujourd'hui chargés seuls des intérêts & du capital de plus de *deux milliards* ; dette accumulée en moins de dix ans, & qu'il faut soutenir sans argent, & sans crédit.

S'acquitteront-ils ? En ce cas l'exactitude ne sera-t-elle pas mille fois plus ruineuse que l'ancienne sujettion ?

Phénomènes dans l'ordre politique, parvenus par un développement subit & imprévu à occuper un rang presque en naissant parmi les corps de ce genre, s'attribueront-ils dès l'enfance une mauvaise foi, une corruption, que la caducité semble excuser dans les Empires vieillards ? Donneront-ils à leurs créanciers leur impuissance pour paiement, & la croiront-ils justifiée par la menace d'employer le reste de leurs forces à la soutenir ?

Mais ne feroit-ce pas flétrir leur berceau d'un opprobre ineffaçable ? Cette ignominieuse faillite feroit-elle même sans danger ? S'ils ont acquis en si peu de tems la grandeur apparente des véritables corps politiques ils sont loin d'en avoir la vigueur. Ils sont entourés de voisins qui ne manqueront pas l'occasion de les dévorer ; & cette occasion les débats presque inévitables entr'eux, d'ici au tems où leur constitution pourra être formée, ne la fourniront-ils pas ? Ils avoient auparavant une existence obscure, subordonnée, mais certaine, mais heureuse :

oseroient-ils s'en promettre autant pour l'avenir ?

Au reste si, de même que les goûts & les essais des enfans aident les appréciateurs sensés à deviner ce que seront dans un âge mûr ces caractères encore informes, s'il est permis de s'exprimer ainsi, on pouvoit d'après les premières démarches d'une république naissante pronostiquer quels en seront un jour l'esprit & les succès; on en présageroit à l'*Amérique* de brillans, au moins dans l'art de ces tracasseries secrètes que l'on appelle des *Négotiations*, & de ces marchés souvent souillés par la fraude, que l'on nomme des *Traités*.

Il y a au moment où j'écris neuf mois entiers qu'il est question d'arrangemens pour la paix, & que l'on paroît s'en occuper avec des intentions sérieuses. Dans cet intervalle les soupçons déjà souvent semés dans le public d'un projet d'accord sourdement ménagé entre l'*Angleterre* & l'*Amérique*, ont paru plus d'une fois reprendre de nouvelles forces. Le *Congrès*, & ses agens, n'ont cessé de s'en plaindre comme d'une injustice atroce, & de réitérer les promesses les plus formelles, les engagements les plus authentiques, de n'entendre jamais à aucune conciliation, sans l'aveu, sans le concours du *Grand Monarque* qui a été leur nourricier, leur tuteur. Ils ont protesté qu'ils étoient à jamais inséparables de la *France*, & reconnu qu'ils ne pourroient sans une ingratitude bien ignominieuse se détacher d'elle, ou de ses intérêts.

Cependant il est avéré maintenant qu'ils ont fait leur traité *Séparé* : tout est maintenant d'accord entr'eux & leur métropole. Les conditions sont encore secrètes ; mais il est constant qu'elles sont stipulées, & acceptées des deux parts, & que l'Indépendance formelle de l'*Amérique* en est le base ; ce traité c'est à *Paris*, c'est sous les yeux du Ministère de *France*, qu'il a été conclu par ses *bons Alliés*.

Y a-t-il concouru ? Le lui a-t-on caché ? A-t-on eu l'art de lui faire agréer par des raisons spécieuses une opération aussi extraordinaire, une division aussi inconcevable ? Est-il déjà le jouet de ces pigmées qui lui doivent leur frêle existence ? Des enfans nés d'hier ont-ils duppé pour leur coup-d'essai un Ministère autorisé à se croire un des plus raffinés de l'*Europe*, & dirigé par un chef vieilli dans cette escrime, où le grand talent est bien moins de savoir faire des feintes, que de savoir les découvrir ? C'est ce que l'on ne fait pas encore ; mais dans un cas ou dans l'autre ce traité est tout à la fois une bisfarrerie dont il faut enrichir l'histoire de notre siècle, & le présage le plus flatteur en faveur de la dextérité des gens de l'autre monde pour ces sortes de manipulations.

## §. II.

*De l'ANGLETERRE.*

SI nous voulons maintenant réfléchir sur les procédés de l'*Angleterre* ils offriront presque les mêmes disparates, & les mêmes sujets de repentir pour elle, comme de critique pour les spectateurs. Quel est le fruit de son inflexibilité primitive, de son obstination à refuser une condescendance qu'on n'avoit pas droit d'exiger d'elle, mais qu'elle devoit se faire un mérite d'accorder dès qu'on l'exigeoit ?

Une interruption fâcheuse dans son commerce ; un accroissement effrayant dans ses charges publiques, avec une diminution sensible de ressources pour la soutenir ; des pertes multipliées non-seulement pour la Couronne, mais pour la Nation, puisqu'enfin, si l'*Irlande* n'a pas tout-à-fait imité l'*Amérique* ; si elle reconnoît encore le même Roi ; si elle fait encore partie du même Empire, elle ne reconnoît plus le même *Parlement*, & que ce qui fait aujourd'hui le nœud de l'association peut avec le tems devenir le titre de la séparation ; enfin une gloire stérile ; des exploits aussi honorables qu'infructueux ; la satisfaction plus éblouissante que solide d'être sans contredit aujourd'hui le premier peuple de l'univers, celui dont le nom inspire personnellement plus d'égards, & de considération aux étrangers, par de grans succès dans les armes,

& dans le commerce, c'est-à-dire ce qu'ont été les *Carthaginois* au tems de leur prospérité, les *Espagnols* au 16<sup>e</sup>. siècle, & pendant quelques années les *François* au 17<sup>e</sup>.

L'éclat actuel de la *Grande-Bretagne* efface, je l'avoue, celui de toutes ces époques, & sur-tout de la dernière; il est plus flatteur, en ce qu'il est national; il appartient collectivement au Peuple dont le nom est élevé si haut, parce qu'il a une part directe & immédiate à l'administration qui produit de si grans efforts; au lieu que sous *Louis XIV* la gloire de la *France* étoit celle d'un seul homme: tous les génies qui concoururent à le servir parurent n'être animés que de son esprit. C'est l'illustration de sa Patrie à laquelle chaque *Anglois* travaille librement; les *François* au siècle dernier, même dans ce qu'ils ont fait de plus honorable pour la leur songeoient bien moins à illustrer qu'à flatter l'orgueil du Monarque, ou ses voluptés.

Ces considérations sont fondées: elles justifient la fierté *Angloise*, & la confiance magnanime de cette Nation dans ses propres ressources. Mais ne peut-on pas dire que dans cette guerre même où elle déploie un héroïsme si rare, elle a dû à l'imprudence de ses ennemis plus en quelque sorte, qu'à la bravoure de ses Armées, à l'habileté de ses Amiraux?

Sans *Gibraltar*, sans l'opiniâtreté qui a fait clouer autour de ce rocher les principales forces d'un grand Royaume; & la méprise noble mais

fâcheuse des *Espagnols* qui ont voulu reconquérir cet écueil, comme il leur avoit été enlevé; sans l'inaction imprévue, & inconcevable des *Hollandois*; sans la mollesse non moins étonnante des tentatives maritimes de la *France*; sans cette manie ambulante qui a fait consumer ses escadres, ses matelots, son argent, & le tems, à des parades inutiles; sans la négligence qui a fait oublier d'approvisionner ses établissemens aux *Indes Orientales*; sans l'indiscipline qui a énervé ses plus belles flottes, & en a en dernier lieu produit l'ignominie; sans toutes ces fautes de ses rivaux que devenoit l'*Angleterre*?

Assurément c'étoit dans les mers de l'*Amérique* ou de l'*Asie* qu'il falloit assiéger *Gibraltar*. Si les 100,000 hommes, les 500 millions, les 40 vaisseaux de ligne, qui se sont morfondus, ou évanouis au pied de cet épouvantail s'étoient portés au *Bengale*, ou à la *Jamaïque*, ou en *Irlande*, ou plus près encore de *Londres*, les colonnes d'*Hercule* auroient fléchi; & l'*Angleterre* également ruinée n'auroit pas eu pour indemnité même la fumée des *Batteries flottantes*, ni l'éclat des boulets ardens qui les ont détruites.

Au reste, échappée à ce danger, si elle a comme ses ennemis de fortes raisons de desirer la paix, elle semble n'en avoir pas plus qu'eux pour craindre la guerre. Ses ressources maritimes, comme je l'ai dit, sont entières: son crédit n'est pas épuisé. Son commerce, & par conséquent ses peuples souffrent: mais la gloire les alimente.

Sur l'article de l'argent l'*Espagne* moins obérée, est plus dénuée encore. La *Hollande*, malgré l'humiliation à laquelle cette voisine superbe l'a réduite briguera de nouveau l'avantage de contribuer à en grossir la dette, & jettera dans les fonds *Britanniques*, si la guerre continue, plus d'argent qu'elle n'en veut donner à ses propres armemens. La *France* au moins aussi endettée, avec plus de ressources réelles, il est vrai, mais plus de désordre, & moins de crédit, sera probablement plus embarrassée aussi à trouver les moyens de soutenir la tracasserie dispendieuse dont elle s'est mêlée. L'*Amérique* probablement renfermée dans une neutralité adroite, & susceptible de modifications, cessera de donner de l'inquiétude à ses anciens maîtres, & leur procurera peut-être des facilités secrètes. Enfin la *Grande Bretagne* a un avantage inestimable dans un Ministère sage, & vigoureux ; dont la fortune a jusqu'ici pris plaisir à couronner toutes les opérations. Les hommes éclairés qui le composent auront à la fois & une vaste carrière pour développer leurs talens, & de puissantes raisons pour ne pas s'endormir. Surveillés sans cesse par le parti puissant qu'ils ont remplacé, ce n'est que par des succès qu'ils pourront répondre aux censures qu'ils ne se flattent pas d'éviter, & l'on ne peut pas se dissimuler que si la guerre venoit à se continuer, les circonstances leur pronostiquent autant d'événemens heureux qu'ils ont reproché de fautes à leurs prédécesseurs.



## §. III.

*De la FRANCE.*

Au tribunal de la politique, si ce n'est pas à celui de l'équité, ni même de la générosité, cette puissance avoit un titre apparent pour s'immiscer dans la querelle de l'*Amérique*. Son pavillon humilié ; sa marine militaire anéantie ; ses ports bouclés ; leurs fortifications détruites par des mains *Françoises*, à l'ordre d'un vainqueur altier & impitoyable ; une concurrence ancienne & toujours malheureuse, sembloient lui donner droit, non-seulement de répondre par des cris de joie aux cris de fureur dont retentissoient les rivages de l'*Amérique*, mais d'accourir pour encourager l'audace qui les pouffoit, & imposer silence à la circonspection bienfaisante qui s'efforçoit de les apaiser. Elle a pu se flatter, en contribuant à détacher du corps de sa rivale éternelle un de ses principaux membres, de s'épargner à elle-même à l'avenir de pareils opprobres, & de semblables dangers.

Je n'examine pas à présent si elle n'auroit pas pu se piquer d'une politique plus noble, plus fine & plus sûre, tout à la fois ; si elle n'auroit pas pu affoiblir les *Anglois*, sans s'exposer aux risques d'une guerre dévorante, & s'assurer les véritables fruits que peut lui promettre la séparation de l'*Amérique*, si réellement elle lui en promet aucuns, sans les payer si cher.

Je n'examine pas comment il s'est fait qu'ayant eu au moins trois ans entiers pour se préparer, & ayant en effet semblé employer ce tems à des préparatifs, elle se soit cependant trouvée, au moment d'une rupture nécessitée par elle-même, aussi dénuée que si cette rupture avoit été imprévue ; comment il est arrivé qu'en se présentant au combat pour protéger aux *Indes Occidentales* une insurrection étrangère, ses propres possessions aux *Indes Orientales* se soient trouvées absolument dégarnies, & incapables de la moindre résistance ; comment dans les premiers tems son commerce a pu être désolé, ses îles inquiétées, & même une des principales enlevée ; comment les expéditions de ses nombreuses flottes se sont réduites à d'éternelles promenades ; à de petits avantages terminés dès la première occasion sérieuse par un échec fatal autant que honteux, puisqu'il a déconcerté les projets de la campagne entière, puisqu'en prenant la *Ville de Paris* les *Anglois* ont sauvé la *Jamaïque*.

Je me borne à chercher quels seront maintenant pour elle ces fruits de la liberté *Américaine* dont elle a paru si jalouse.

Est-ce l'*Amitié* des *Etats Unis* ? Mais ce sentiment est-il connu entre ces êtres factices nés de la force & du hazard, que l'on nomme *Empires* ? Ils ont des millions de bras : mais ont-ils un cœur ? Pour prétendre aux retours des âmes sensibles il faut les mériter, & on ne les mérite qu'en les éprouvant soi-même. Or est-

ce une tendresse délicate qui a déterminé la *France* à déployer un pavillon secourable sur les côtes de l'*Amérique Septentrionale*? Est-ce par pitié qu'elle a tendu les bras à ces embrions à-peine épanouis, & présenté son sein au *Congrès* menacé de ne trouver bientôt qu'un drap funéraire dans les langes de son enfance?

Celui-ci peut-il de son côté s'aveugler sur les vrais motifs de sa redoutable nourrice? Ne sent-il pas que les démonstrations qu'on lui prodigue sont aussi fausses que sa monnoie? Se croira-t-il long-tems lié par des secours que l'intérêt seul lui a prêtés; & sa reconnoissance survivra-t-elle à ses besoins? Faut-il des exemples pour justifier cette prophétie, & s'il en falloit, l'histoire n'en fourmille-t-elle pas?

Qui peut se dissimuler qu'à-peine la flamme partie de *Boston* pour ravager les deux mondes sera éteinte, ce port incendiaire & *Londres* se rapprocheront? Toutes les espèces de liens tendent à les unir. Le sang, les affaires, la langue, les mœurs, le culte, le besoin même attirent sans cesse l'*Amérique* vers l'*Angleterre*, & l'écartent de la *France*. Quels seront après son émancipation les objets qui peuvent établir entr'elle & les contrées de l'*Europe* des relations avantageuses à celles-ci, parce qu'elles en fourniront les matériaux? Des *Vins*, du *Fer*, & des productions de leurs *Manufactures*.

Mais à l'égard du *Fer*, la *France*, loin de pouvoir en fournir au-dehors, est obligée d'en

tirer de l'étranger pour son usage. Il en est de même de plusieurs fabriques, dont les plus utiles d'ailleurs seront bientôt imitées, & effacées par l'industrie *Américaine*, si elle fait dans ces climats seconder la nature. Les *chanvres*, les *soies*, les *laines* y croissent déjà, ou y croîtront bientôt avec plus de succès qu'en *Europe*; & la *France*, qui n'a dans tous ces genres que la supériorité d'une manipulation très-peu encouragée par son gouvernement, la gardera-t-elle long-tems?

Quant aux *Vins* on peut croire que ce bienfait de la nature envers elle lui sera difficilement enlevé. Mais en vendra-t-elle aux *Américains Américains\** une barrique de plus qu'aux *Américains Anglois*? Leur population augmentera peut-être : mais ce ne fera probablement en partie qu'aux dépens de l'*Europe*, de la *France* elle-même : & sera-t-elle dédommée de ces colons perdus par le prix qu'ils mettront à son vin? S'ils le paient en *Amérique*, ils ne le feront plus

---

\* Il est assez singulier qu'on n'ait pas encore donné de nom aux sujets de cette confédération, aux enfans de la république de *Massachusset's-Bay*. On ne peut pas toujours les appeller *Insurgens*; car enfin les voilà qui ne le sont plus. *Américains* ne les désigneroit pas suffisamment. *Pensilvaniens*, *Marylandiens*, ou *landois* ne seroient pas de beaux noms, & ils seroient trop longs pour réussir. L'académie de *Massachusset's-Bay* devrait bien s'occuper de cet objet, & fabriquer un nom à son pays, en attendant qu'elle lui forme un langage, des arts, &c.

croître dans le *Médoc*, & la *Guienne*. Et l'on fait d'ailleurs que ce ne sont pas les hommes laborieux d'une nation qui consomment le plus de ces superfluités voluptueuses.

Que restera-t-il donc à la *France* après tout le grand fracas de cette dernière esclandre ? Les frais énormes d'une guerre un peu moins humiliante que celle dont vingt ans de paix avoient à-peine commencé à réparer les désastres, mais plus dispendieuse, plus accablante, parce que les dissipations ont été les mêmes, & les ressources encore moins bien combinées ; une *Marine* dont la résurrection subite, & même les manœuvres, n'assurent pas autant la durée que la jalousie secrète de ces voisins en pronostique la destruction ; & le regret d'avoir donné à ses propres colonies un exemple dangereux dont il est plus à souhaiter qu'à espérer, que la mémoire se perde dans ces contrées orageuses.

La scission de la *Hollande*, car il faut toujours en revenir là, ne fit pas dans le tems une grande impression en *Europe*, & elle n'eut point d'imitateurs. D'abord, comme je l'ai observé, elle ne fut pas momentanée : produite par l'abus du pouvoir elle ne fut confirmée que par le tems. Au moment où elle commença il n'y avoit pas de peuples qui se crussent assez malheureux pour recourir au même remède, ou plutôt qui eussent assez de vigueur pour en concevoir le desir ; quand elle fut authentiquement consacrée par la fortune il y en

avoit encore moins qui pussent compter sur les mêmes succès.

D'ailleurs ces succès mêmes avoient effacé le scandale de la défection. Les *Bataves* y avoient mis quelque pudeur dans les premiers momens; ils se disoient *opprimés*, & non pas *Indépendans*: & ils ne prirent cette qualité que quand il ne fut plus possible de la leur enlever. Après les avoir vus victorieux pendant quarante ans on ne songeoit pas quel étoit le titre de leurs victoires: ceux de l'*Espagne* parurent être prescrits, & caduques, parce qu'elle n'avoit pas été la plus forte.

Mais d'après ce qui vient de se passer sous nos yeux; d'après la sanction solennelle donnée tout d'abord en *Europe* à la révolte de l'*Amerique*; d'après cette émancipation subite qui n'a pas même eu le sceau de la victoire, qui n'est pas même justifiée par les grans efforts, dont le tems, la politique, & la fortune font des droits, quelle puissance est désormais à l'abri des insurrections; quelle couronne des démembrements?

Si la profondeur des bases qui portent les trônes en *Europe*, & sur-tout la multiplication des soldats qui les gardent, les garantit de ces révolutions, en fera-t-il de même dans ces contrées éloignées où l'autorité ne peut ni avoir perpétuellement la même vigilance, ni déployer les mêmes ressources; où un monument toujours existant ne cessera de rappeler par quels  
moyens

moyens on peut devenir indépendant, & sur quels prétextes on peut appuyer des prétentions à la liberté ?

Quel colon des *Antilles* en voyant aborder sur son rivage le pavillon désormais respecté des *Etats Unis*, ne peut pas se dire à lui-même, qui l'a donc affranchi ? Quels ont été les motifs qui ont autorisé nos voisins à l'arborer si fièrement sur nos mers ?

Des impôts ! En sommes-nous exempts ? Une servitude gênante envers la *Métropole* ! Sommes-nous plus libres qu'ils ne l'étoient ? Pourquoi n'essayerions-nous pas de le devenir ?

Sans doute il faut des circonstances, des secours, des voisins intéressés, & peu délicats, pour passer de cette théorie à la pratique : mais en manque-t-on quand on en cherche ? L'*Angleterre* ne sera-t-elle pas attentive à faire naître ces conjonctures, à offrir ces assistances ? Les *Etats Unis* eux-mêmes s'ils acquièrent enfin la consistance qu'on a voulu leur donner à si grands frais, ne deviendront-ils pas avant peu ou les conquérans de ces îles, ou leurs séducteurs ?

Le partage de la *Pologne* est l'exemple le plus frappant qui ait encore été donné de la facilité avec laquelle les *Souverains* se créent des titres : l'insurrection des *Américains* est une preuve encore plus frappante que les *Peuples*

peuvent s'arroger la même faculté : il est singulier que le même siècle, la même partie du même siècle, un espace d'environ vingt ans ait suffi pour donner à la postérité deux aussi étranges leçons. Le fonds de cette morale existoit bien de tous les tems ; mais on ne l'avoit jamais avouée aussi ouvertement. Aux yeux des hommes sages l'une pourroit être le correctif de l'autre : mais malheureusement les hommes sages ne sont pas souvent appelés à partager les soins de l'administration ; & de ces exemples funestes que peut-il résulter autre chose que de nouveaux troubles dans le monde, de nouvelles pertes pour des Princes imprudens ou foibles, & de nouvelles calamités pour les peuples ?

---

#### § IV.

#### *De l'ESPAGNE.*

Si ce raisonnement est propre à donner de l'inquiétude à la *France*, combien doit-il être effrayant pour l'*Espagne* ? Peut-on concevoir qu'elle ne l'ait pas fait ; & si elle l'a fait, peut-on concevoir davantage qu'elle ait voulu prendre part à une guerre où des succès même heureux ne pouvoient que lui être nuisibles ?

Les deux tiers de l'*Amérique* lui appartiennent : a-t-elle sur les sept à huit mille lieues de côtes qui composent cet immense empire plus de droit que n'en avoit l'*Angleterre* sur le domaine borné qu'elle contribue à lui arracher ? Les ha-



bitans du *Mexique* & du *Perou* seront-ils plus religieux observateurs de leur *Allégeance* que ceux de la *Pensylvanie*, ou du *Maryland*? Ceux-ci une fois devenus des *Puissances* ne s'empres-  
seront-ils pas de se procurer dans leurs voisins du *Continent*, comme dans ceux des *Iles*, des su-  
jets, ou des alliés? Ces contrées dévastées  
par l'avarice, dépeuplées par la superstition, ap-  
pauvries par leur opulence même, & par les  
précautions absurdes multipliées pour la con-  
server; partagées entre deux espèces d'hommes,  
l'une corrompue, énervée, l'autre flétrie, es-  
clave, résisteront-elles à des voisins entrepre-  
nans, avides, également aiguillonnés par l'a-  
varice & le besoin?

Jusques-là leurs invasions auroient été des *vols*;  
ce seront désormais des *conquêtes*, & le bénéfice  
qu'elles promettent ne les accélérera-t-il pas?  
Leur commerce *interlope* ne se présentait qu'en  
tremblant sur ces rivages prohibés: ils y des-  
cendront avec des flottes, & ils trouveront  
dans les habitans naturels des alliés plus natu-  
rels encore.

Les infortunés restes des races dépossédées  
par la cupidité *Européenne*, ne courront-ils pas  
de toutes parts au devant de ces nouveaux  
maîtres? Ne verront-ils pas des amis dans les  
spoliateurs de leurs tyrans? La haine pour le  
*Papisme* ne leur paroîtra-t-elle pas comme le  
mépris pour la superstition *Espagnole* dans ces  
nouveaux-venus un gage de la restauration de

leur ancien culte, qu'ils n'ont pas oublié? & soit politique, soit indifférence, n'est-il pas plus que probable en effet, qu'en les associant aux douceurs d'une liberté inconnue jusques-là pour eux, ces dominateurs étrangers seront bien plus empressés à partager leur or qu'à empêcher le rétablissement de leurs autels?

L'*Espagne* le sent si bien qu'elle n'a pas encore voulu reconnoître la liberté de l'*Amérique*. Pourquoi donc s'est-elle précipitée dans une guerre dont cette liberté sembloit être l'unique objet?

Elle ne vouloit que *Gibraltar*: elle a craint de manquer une occasion de le recouvrer qui paroïssoit infaillible: comment s'imaginer en effet que l'*Angleterre* épuisée depuis quatre ans par une guerre intestine, & d'autant plus ruineuse qu'il falloit prodiguer ses trésors, & ses forces, non pas pour acquérir de nouvelles richesses, ou de nouveaux sujets, mais pour n'en pas perdre; attaquée de plus depuis un an par une Puissance formidable, qui en avoit eu quatre pour faire ses préparatifs; abandonnée de tous ses Alliés; obligée de se défendre sur tous les points du globe, auroit à la fois assez de grandeur pour concevoir le projet de défendre un rocher isolé, perdu, à 500 lieues de chez elle, au milieu d'une domination étrangère, & assez de ressources pour l'exécuter? Suivant tous les calculs *Gibraltar* devoit dès les premières approches tomber comme *Minorque*; & puisque pour l'assiéger l'*Espagne* n'avoit d'autre titre que celui de la

*Convenance*, elle auroit pu s'épargner la peine de compiler ses fameux *cent griefs*, dont la réunion ne valoit pas celui-là tout seul.

Mais, si elle avoit réussi, qu'auroit-elle fait? Auroit-elle continué la guerre? En ce cas elle auroit donc concouru à la liberté de l'*Amérique*, à se donner pour voisins ces redoutables rivaux! Auroit-elle immédiatement après substitué le *Caducée* à la *Baïonnette*? Aurions-nous vu renouveler ce qui est arrivé dans l'avant-dernière guerre générale de ce siècle, lors de la conquête de la *Silésie*, & l'un des athlètes sortir du combat, dès qu'il se seroit trouvé maître de la proie dont l'espérance l'avoit décidé y entrer? Mais les conjonctures n'auroient pas été les mêmes, & la retraite que le scrupule n'auroit probablement pas empêchée la situation des choses auroit pu la rendre dangereuse.

Dans la guerre élevée pour le démembrement de la succession de *Charles VI* le Roi de *Prusse* une fois nanti de son butin avoit affaire à une puissance trop heureuse de le lui laisser: & il fut assez heureux lui-même pour que la politique pusillanime du vieillard mitré qui régnoit alors en *France*, lui fournît un prétexte d'en abandonner la cause. Sa défection affermissoit sa conquête, & ne l'exposoit à aucun risque, puisque l'*Autriche* le payoit de son inaction, & que la *France* ne pouvoit l'en punir.

Mais ici, après la perte de *Gibraltar*, ou les *Anglois* auroient eu des succès, & alors ils au-

roient sans doute profité de leur fortune pour se venger ; ils auroient pu porter à l'*Espagne* glorieuse de s'être enfin lavée d'une insulte, des coups plus sensibles que cette réparation n'auroit été douce : ou la *France* auroit eu l'avantage, & il n'auroit pas été sûr de la quitter. Dans le premier cas l'*Espagne* n'auroit pas eu à redouter pour ses colonies l'exemple séduisant du *Congrès*, mais les flottes redoutables de la *Grande Bretagne* : dans le second elle n'auroit pu sans le plus grand péril refuser de continuer de concourir à l'affranchissement non moins redoutable pour elle des *Insurgens*.

Son Ministère a donc en cette occasion partagé l'inconséquence commune, l'espèce d'aliénation qui a saisi tous les gouvernemens intéressés à l'ineoncevable guerre dont il s'agit ici. Cette guerre, même fortunée, ne pouvoit encore une fois que multiplier les pertes de l'*Espagne* ; & par la tournure imprévue des évènements elle semble ne pouvoir désormais qu'en multiplier les désastres. La conquête de *Minorque*, conquête facile, & d'une facilité bien moins probable encore que l'expugnabilité de *Gibraltar*, ne la dédommage pas sans doute des millions, des braves soldats, ensevelis au pied de cet atome qui la brave ; ni de la perte absolue de son crédit ; ni de la révélation de l'impuissance de sa marine ; secret manifesté sur-tout par l'expédition du Lord *Howe* ; celui-ci s'est servi de ses voiles, comme le G<sup>ral</sup>. *Elliot* de ses canons. Les vaisseaux *Espagnols* se sont trouvés aussi lents à

poursuivre l'un que les *Batteries flottantes* ont été promptes à disparoître devant l'autre.

On s'avise enfin aujourd'hui de les *doubler en cuivre*.\* Mais cette opération tardive ne com-

\* Il faut faire ici comme les *moines* dont parle quelque part M. de *Voltaire* : leur règle portoit qu'ils feroient habillés de *blanc* ; ils mirent en marge, *c'est-à-dire noir*. Ce qu'on appelle *doubler en cuivre*, c'est précisément le contraire de ce que ce mot présente : il semble indiquer un revêtement intérieur ; & c'est au-dehors que s'applique le prétendu *doublage* : c'est une chemise de métal dont on revêt le bâtiment.

Il est singulier que dans tous les arts en général on se fasse ainsi une espèce de loi de pervertir la signification de termes, & de leur donner un sens directement opposé à celui qu'ils ont dans l'usage ordinaire : tous se piquent d'avoir un *argot* inintelligible, de se former une langue séparée, qui exige un noviciat laborieux, & expose à des méprises perpétuelles : au moins devoit-on tâcher de bannir ces caprices bizarres & gênans des arts usuels, dont les élémens ne peuvent être rendus trop sensibles, tels que la *marine*, &c. Qui croiroit par exemple, que le mot *arriver* y signifie s'éloigner ; & que quand on lit qu'un vaisseau *arriva* sur un autre, il faut souvent entendre qu'ils se quittèrent ?

Au reste, puisqu'il est ici question du *doublage en cuivre*, je dois observer que cette invention est bonne, sans contredit ; elle facilite la marche des vaisseaux : elle les rend moins accessibles aux vers : mais elle a des inconvéniens : il est aussi possible qu'aisé de faire beaucoup mieux : je traiterai ce sujet au premier moment.

penfèra pas, même par des succès postérieurs, les défavantages qu'en ont produit les délais. Il semble que la nation du monde à laquelle une marine respectable est le plus nécessaire; celle dont l'empire dispersé auroit le plus pressant besoin de ce véhicule actif pour en vivifier toutes les parties, auroit dû, ou donner la première l'exemple de ce préservatif, ou être au moins la première à l'imiter.

Ensuite la lenteur avec laquelle on procède à régénérer ainsi ses navires, prouve encore combien elle a peu à en espérer, & ses ennemis à en craindre : ce n'est que dans un de ses ports qu'elle a des *doublers*, & dans ce port unique on ne peut *doubler* qu'un bâtiment à la fois; & elle domine sur les deux mers, en *Europe*, comme en *Amérique* ! Il n'y a point de peuple qui ait une plus vaste étendue de côtes, plus de ports, plus de facilité à établir des *formes*, des *arsenaux*, des magasins *maritimes*, dans un des Continens, comme dans l'autre !

Mais je m'écarte ici de mon sujet : il s'agissoit de prouver que l'intervention de l'*Espagne* dans le procès meurtrier des filles contre leur mère n'a pas été dirigée par une politique bien réfléchie; que cette Puissance, même en gagnant *Gibraltar* n'auroit fait qu'un gain embarrassant, & qu'en ne le gagnant pas rien ne peut la dédommager des sacrifices qu'elle aura offerts à cette chimère; que par conséquent il auroit mieux valu pour elle en tout sens de rester spectatrice immobile de ce débat, que de s'en mêler; & je crois l'avoir démontré,

## § V.

*De la HOLLANDE.*

**D**ES Puissances dont la fièvre *Américaine* a exalté les esprits, & qui se sont dévouées à des dommages irréparables pour partager la gloire d'élever un trône au *Congrès*, reste la *Hollande*, ce troisième Dogue lâché sur le Taureau vigoureux qui embarrassoit les deux autres. Les *Bataves* n'avoient pas, à la vérité, les mêmes motifs que l'*Espagne* pour se refuser à la Confédération *insurgente* : mais ils n'avoient pas non plus les mêmes prétextes que la *France* pour y entrer. La crainte d'exposer leurs chetives possessions dans le nouveau monde n'étoit pas un frein capable de les retenir : mais n'avoient-ils pas d'autres raisons d'être circonspects, & de balancer avant que de se jeter dans le précipice où le point d'honneur, & des intrigues violentes les entraînoient ?

Autrefois j'ai été le premier à observer que leur inaction étoit humiliante ; & leur patience ignominieuse ; mais avant que de céder à un ressentiment trop bien justifié, il falloit prendre des mesures pour le soutenir, & ne pas imiter ces duellistes foibles ou mal-adroits, qui compromettent leur vie pour se venger d'un affront. Ils avoient reçu de l'audace *Angloise* des outrages difficiles à dissimuler ! Mais à qui devoient-ils s'en prendre ? Un Capitaine *Breton* auroit-il osé fustiger un de leurs équipages s'ils avoient eu

50 vaisseaux de ligne pour repousser cette plaisanterie injurieuse? Le combat de *Dogger-bank* a prouvé que leurs marins savoient encore se battre, mais il n'a pas été renouvelé.

Cet éclat passager n'a même servi qu'à rendre plus sensible la foiblesse, & le scandale de leur Administration. A cette scène honorable de bravoure ont succédé des troubles intestins, deshonorans, qui auront peut-être des suites funestes; pour s'être rangés au nombre des Patrons de la liberté *Américaine*, ils perdront peut-être la leur: peut-être leurs propres foyers seront-ils bientôt la proie de la guerre civile qu'ils ont voulu contribuer à étendre à 1500 lieues de chez eux, sans avoir pris aucune des précautions nécessaires pour s'assurer un rôle respectable dans cette étrange tragédie,

Des spectateurs témoins de tout ce qui s'y passe ne pouvoient que ranger d'abord leur inaction au nombre des absurdités multipliées qui la rendront à jamais remarquable: on ne concevoit pas comment, après s'être ainsi déterminés à une guerre offensive ils ne fesoient pas même d'efforts pour leur propre défense. On étoit surpris de ne pouvoir les compter parmi les Puissances Belligérantes que par l'énumération des prises qu'ils fournissoient aux Corsaires & aux Généraux *Anglois*. En comparant leurs résolutions annoncées dans les Gazettes, les ordres donnés soit pour construire de nouveaux vaisseaux de ligne, soit pour équiper & expédier les anciens, avec



leur immobilité, on cherchoit à deviner la cause de cette étonnante contradiction.

Ensuite des cris furieux se sont élevés contre le Chef immédiat, contre le Directeur spécial de leur Administration Militaire : on l'a non-seulement accusé d'une prévarication criminelle, mais d'une perfidie honteuse : on l'a dénoncé à sa patrie, à l'*Europe* entière, comme un traître vendu aux ennemis du pays, & comme un ambitieux capable d'en compromettre même l'existence, dans l'espoir d'en devenir le tyran. On a laissé entrevoir la nécessité de révoquer un *Consul* qui sembloit se préparer à jouer le rôle d'un *César*.

Ces délations appuyées d'un manège adroit, d'un parti puissant, des efforts, des largesses corruptrices d'une cour intéressée, & d'une foule de libelles écrits avec autant d'art que d'audace, ont fait une vive impression. Le Prince attaqué aussi violemment dans tout ce qui peut affecter les hommes, dans sa gloire personnelle, & dans son état, s'est enfin justifié.

Sa défense a ramené tout ce qu'il y avoit de juges impartiaux attentifs à cette plaidoierie intéressante. Mais peut-être a-t-elle produit pour les Souverains actuels de la *Hollande* & même pour le pays, un danger plus grand que celui dont les détracteurs du Prince *Statbouder* affectoient de les menacer de sa part. Elle a mis au jour les preuves de la corruption cachée, &

incurable qui a gangréné les ressorts intérieurs de cet état, de ce vice dont il est presque impossible aux *Aristocraties* de se garantir, & qui les conduit inévitablement à être la proie de leurs voisins.

Déjà une Puissance étrangère alléchée par la fermentation qui annonce au moral comme au physique une dissolution prochaine, s'est ménagé un prétexte pour s'approcher du corps qui l'éprouve, & par conséquent un moyen d'en profiter. Un Roi redoutable a indiqué par une démarche précise qu'il ne regardoit pas ce tapage avec indifférence.

Il n'a, il est vrai, encore parlé que de paix : il est venu comme un homme raisonnable & grave, qui s'interpose au milieu d'une troupe d'enfans acharnés à se battre : il ordonne qu'on s'arrête, & menace du fouet les refractaires : mais comme je l'ai autrefois observé, la *France* n'a pas tenu un autre langage au commencement des insurrections de *Genève*, & elle a fini par en changer tout le Gouvernement. On ne pouvoit guère faire d'autre mal à cette mite politique. La proie n'étoit pas assez considérable, pour que l'idée vint aux trois Puissances pacificatrices de la partager ; ni à une seule le desir de se l'approprier au risque d'alarmer les deux autres : mais il n'en est pas de même de la *Hollande*. Plus riche que la *Pologne*, plus foible peut-être, elle peut donner les mêmes tentations, & offrir les mêmes indemnités aux mains bienfaisantes

qui viendroient y planter l'olive. On peut bien lui dire,

*Leo rugiens  
Circuit quærens quem devoret.*

Et quand ils échapperoient pour le moment à ce danger, quel sera leur profit dans les suites de cette tumultueuse bagarre? Leur rôle dans la guerre n'a pas été assez brillant pour qu'ils puissent se flatter d'être associés aux avantages de la paix. Plusieurs de leurs comptoirs ont été ravagés; plusieurs branches de leur commerce sont déjà passées dans d'autres mains: les peuples Septentrionaux construisent: ils naviguent: ils commencent à voiturier eux-mêmes leurs propres productions, dont le transport avoit été jusqu'ici un des principaux alimens de la marine *Hollandoise*. Les *Américains* avantagés par la nature du même genre de richesses useront sans doute de la même économie: c'est sous le pavillon du *Congrès*, des *Treize Provinces*, & non sous celui des *Sept* que circuleront les *mâts*, les *goudrons*, les *chanvres*, les *farines* du nouveau monde.

Tous ces apprentifs navigateurs sont encore peu adroits à la vérité: ils n'ont pas l'industrie ménagère & laborieuse qui subsiste avec l'opulence dans ce coin de terre toujours menacé par la mer qui l'enrichit. Mais peu à peu ils se perfectionneront: mais ils suppléeront par des loix adroites à l'industrie qui leur manque: ils écarteront par des loix prohibitives ces courtiers dont l'empressement a favorisé si long-tems leur inaction & leur ignorance.

Le débouché même que semble ouvrir aux *Hollandois* l'alliance avec l'*Amérique* ne peut leur assurer que des avantages légers & peu durables. Celle-ci aura plus de facilité qu'eux pour faire le commerce direct de l'*Inde*; & l'on ne peut guère douter qu'avant peu elle n'en soit l'entrepôt unique pour l'*Europe*. On ne peut pas douter davantage qu'elle ne s'approprie bientôt le célèbre règlement qui a déjà fondé au préjudice de la *Hollande* la prospérité de l'*Angleterre*; que le *Congrès* ne rédige, ne promulgue dans ses états un *Acte de Navigation*, aussi fatal aux entremetteurs *Bataves* dans le nouveau monde, que le premier l'a été dans l'ancien.

Le *sucré*, l'*indigo*, le *vin*, l'*eau de vie*, les métaux vraiment utiles, c'est-à-dire autres que l'*or* & l'*argent*, seront à-peu-près les seuls secours que l'*Amérique* sera tentée désormais de demander à l'*Europe*, ou à ses possessions. Or dans tous ces articles quelle sera la contribution, quel le bénéfice de la *Hollande*? Elle n'en produit aucun : & peut-elle se flatter de continuer à s'en approprier au moins le fret, quand les *Américains* refuseront de les recevoir d'elle, ou pourront venir les chercher directement, & que les propriétaires n'auront presque plus d'autre gain à y faire, que de les charrier eux-mêmes, ce qui ne peut manquer d'arriver, & d'arriver en très-peu de tems?

Il est donc évident que de toutes les Puissances qui ont pris part à cette guerre inconcevable,

il n'y en a pas une qui n'eût des intérêts directement contraires à ceux qu'elle y a soutenus.

Et il ne seroit pas difficile de prouver que les Puissances neutres mêmes n'ont pas à beaucoup près tiré de la circonstance pour leurs états respectifs l'avantage qu'elle leur offroit. Par exemple l'idée de la *Neutralité armée* puisée dans ces *Annales*, n'a pas été à beaucoup près développée dans la pratique, comme elle auroit dû l'être par les cabinets qui l'ont adoptée. La mer est *libre* par le fait, aujourd'hui : mais le droit n'est pas reconnu : c'est par une tolérance tacite, & non par un aveu solennel que les *Neutres* naviguent sans recevoir d'affront : quand l'ivresse des colosses qui mettent au rang de leurs prérogatives celle de maîtriser la mer, sera passée, ne reprendront-ils pas leurs anciennes prétentions ? Ne remettront-ils pas sous le joug ces pigmées qui n'ont pas profité de la conjoncture pour s'affranchir ?

Ils ont paru voir la querelle avec indifférence : ils se sont piqués d'attendre la décision de la fortune, & de s'en rapporter à elle sur le choix de la divinité à laquelle ils auroient à porter leur encens : n'avoient-ils pas cependant un intérêt à favoriser un des deux partis ? Est-il bien vrai que la prospérité de la maison de *Bourbon* ne doive pas les alarmer, plus que celle de la *Grande-Bretagne*, ou bien que le règne des *leopards* ne doive pas être plus dur que celui des *lys* ?